3 1791 04765684 8

Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/cinqcentscontese02chavuoft

CINQ CENTS

CONTES ET APOLOGUES

CINQ CENTS
CONTES ET APOLOGUES

EXTRAITS

DU TRIPIṬAKA CHINOIS

ET TRADUITS EN FRANÇAIS

PAR

ÉDOUARD CHAVANNES
MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

PUBLIÉS SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

TOME II

359026
29. 12. 38.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1911

TSA PI YU KING [1]

(EN UN CHAPITRE)

(*LIVRE D'APOLOGUES DIVERS*)

Compilé par le bhikṣu *Tao-lio*.

N° 156

(*Trip.* XIX, 7, p. 1 r°; f. p. 12 r°.)

Autrefois, dans le temple *tsio-li* (2) il y avait un bhikṣu

(1) Les éditeurs du Tripiṭaka de Tôkyô, considérant que l'édition coréenne du *Tsa pi yu king* en un chapitre différait notablement de l'ouvrage en deux chapitres imprimé sous le titre de *Tchong king siuan tsa pi yu king* dans les éditions des *Song*, des *Yuan* et des *Ming*, ont pris le parti de reproduire l'une et l'autre de ces recensions ; nous ferons comme eux, mais en nous bornant, pour les parties communes aux deux recensions, à ne donner qu'une fois la traduction du texte chinois.

Le *Tsa pi yu king* en un chapitre porte, au-dessous du titre, la mention « compilé par le bhikṣu *Tao-lio* 道畧 » ; la même mention se retrouve en tête du *Tchong king siuan tsa pi yu king* en deux chapitres ; cependant la différence qui existe entre les deux recensions prouve que l'une au moins d'entre elles ne représente pas fidèlement la compilation attribuée à *Tao-lio* ; peut-être même aucune d'elles n'y correspond-elle d'une manière rigoureuse ; en effet, les recueils de contes étaient, par leur nature même sujets à varier, chaque éditeur nouveau se croyant en droit d'ajouter des contes ou d'en retrancher ; il y eut donc un premier choix qui fut fait par un nommé *Tao-lio*, quel qu'ait été d'ailleurs ce personnage sur lequel nous n'avons aucun renseignement ; mais ensuite, quoique le nom de *Tao-lio* fût conservé, la compilation dont il était l'auteur fut sujette à grossir ou à diminuer au gré des éditeurs et c'est ainsi que nous sommes maintenant en présence de deux recensions notablement différentes.

Ce qui est vrai de l'auteur de la compilation l'est sans doute aussi du traducteur ; le *Tchong king siuan tsa pi yu king* indique que le traducteur fut le célèbre Kumârajîva (Nanjio, *Catalogue*, app. II, n° 59) ; mais le nom de Kumârajîva ne figure pas en tête du *Tsa pi yu king*, et peut-être la traduction originale de la compilation de *Tao-lio* a-t-elle été, elle aussi, l'objet de suppressions ou d'adjonctions nombreuses.

Malgré les causes d'incertitude, on peut dire que, dans les parties communes aux deux recensions, nous avons, selon toute vraisemblance, affaire à la traduction même de Kumârajîva, c'est-à-dire à une œuvre qui parut en l'an 401 de notre ère comme l'indique le *Li tai san pao ki* (*Trip.* de Tôkyô XXXV, 6, p. 56 v°) ; mais il est évident, d'une part, que la compilation de *Tao-lio* était plus ancienne et, d'autre part, que *Tao-lio* n'a fait que rassembler des contes qui existaient avant lui.

(2) Cette indication est importante, car elle nous permet de localiser ce

vénérable qui avait obtenu la voie d'Arhat; prenant avec lui un çrâmaṇera, il descendit encore une fois (de son ermitage) pour aller à la ville et s'y promener; ses vêtements et son bol étant fort lourds, il ordonna au çrâmaṇera de les porter sur son épaule et de marcher derrière lui.

En chemin, le çrâmaṇera conçut cette pensée : « Les hommes qui sont nés dans le monde ne peuvent éviter la souffrance; si on veut échapper à cette souffrance, la sagesse de quel degré faut-il adopter ? » Il songea alors à ceci : « Le Buddha loue constamment les Bodhisattvas comme étant supérieurs (aux autres); j'aurai maintenant des sentiments de Bodhisattva. » Dès qu'il eut conçu cette pensée, son maître, qui possédait la connaissance du cœur d'autrui, comprit la pensée qu'il avait eue et dit au çrâmaṇera : « Apportez-moi les vêtements et le bol. » Le çrâmaṇera apporta les vêtements et le bol et les remit à son maître; le maître dit au çrâmaṇera : « C'est à vous à marcher devant. » Quand le çrâmaṇera se fut mis à marcher devant, il conçut encore cette pensée : « La voie de Bodhisattva comporte des efforts et des peines extrêmes; si on vous demande votre tête, vous devez donner votre tête ; si on vous demande vos yeux, vous devez donner vos yeux. Ce sont là des actes fort difficiles et je ne saurais m'en acquitter; mieux vaut prendre au plus tôt le degré d'Arhat et je pourrai promptement échapper à la souffrance. » Son maître ayant derechef connu sa pensée, dit au çrâmaṇera : « Prenez sur votre épaule les vêtements et le bol et revenez marcher derrière moi. »

Cette scène se reproduisit à trois reprises. Le çrâmaṇera en était surpris et n'en savait pas la raison. Lorsqu'on se fut avancé jusqu'au lieu de la halte, il joignit les mains et pria son maître de lui expliquer quelle en

conte dans le Gandhâra; on sait en effet que le stûpa du loriot (*tsio li feou-t'ou* 雀離浮圖) n'était autre que le fameux stûpa érigé par le roi Kaniṣka à Peshavar (cf. BEFEO, t. III, p. 420, n° 6).

était la raison. Son maître lui répondit : « Parce que vous vous êtes par trois fois approché de la voie d'un Bodhisattva, moi de mon côté je vous ai fait passer à trois reprises devant moi. Mais votre cœur a reculé par trois fois et c'est pourquoi je vous ai fait passer derrière moi. S'il en a été ainsi, c'est parce que le fait de concevoir les sentiments d'un Bodhisattva comporte un mérite supérieur dans toute l'étendue des trois chiliocosmes à celui des hommes qui ont obtenu le degré d'Arhat. »

N° 157.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 1 r°-v°.)

Autrefois il y avait un saint roi tourneur de la roue (ʿakravartin); il avait d'abord engendré neuf cent quatre-vingt-neuf fils qui tous parvinrent à l'âge adulte, furent beaux et avenants, furent intelligents et perspicaces et furent doués en même temps des qualités du corps ; parmi eux, il y en avait qui possédaient vingt-huit marques distinctives (lakṣanas), d'autres qui en possédaient trente, d'autres qui en possédaient trente et une.

Un autre fils vint en dernier lieu ; il était à peine entré dans le ventre de sa mère et il se trouvait encore au milieu des liquides impurs et des souillures que déjà des génies très puissants des huit catégories, frappant des instruments de musique, jouant d'instruments à cordes et chantant, montaient la garde auprès de sa mère. Le roi de son côté ordonna à ceux qui l'entouraient de veiller à ce que les offrandes fussent au complet et à ce que les ornements magnifiques de toutes sortes fussent trois fois plus pompeux que d'habitude.

Quelqu'un dit alors au roi : « Les divers fils que vous

avez eus précédemment, ô roi, ont tous maintenant atteint l'âge adulte; ils sont intelligents et perspicaces; leur corps a un aspect fort beau; mais votre cœur est resté indifférent et jamais vous ne vous êtes réjoui (à leur propos). Maintenant que ce seul fils vient à peine de prendre place dans le ventre de sa mère, qu'a-t-il de si extraordinaire pour que vous vous mettiez en frais tout autrement qu'auparavant? » Le roi répondit alors : « Bien que mes fils aînés l'emportent sur les autres hommes par les talents et l'excellence, il n'y avait cependant encore aucun d'eux qui fût capable de monter à la dignité suprême. Mais ce fils qui me vient en dernier lieu, quand il sera né et qu'il sera devenu grand, devra certainement être capable de me succéder dans la dignité suprême. »

Ce saint roi d'alors est comparable au Buddha; les divers fils aînés symbolisent les deux véhicules inférieurs; le fils qui vint en dernier lieu symbolise le Bodhisattva (1). (Cette parabole) signifie que le Bodhisattva, même quand il est au milieu des souillures (de ce monde) est cependant celui qui est capable de concevoir les pensées suprêmes; il est certainement l'objet de la sollicitude de tous les Buddhas; les devas, les nâgas et les génies conçoivent tous pour lui du respect et de l'affection.

N° 158.

Trip., XIX, 7, p. 1 v° ; cf. p. 12 r°-v°.)

Autrefois, à l'époque du Buddha *Kia-che* (Kâçyapa), il y avait deux frères qui tous deux étaient sortis du monde et s'étaient faits çramaṇas. Le frère aîné se plaisait à

(1) Comme on le voit, ce conte de même que le précédent, est à la gloire du système du Mahâyâna.

observer les défenses et à demeurer assis en contemplation; de tout son cœur il recherchait la sagesse, mais n'aimait pas à faire des libéralités. Le frère cadet se plaisait à la libéralité et aux actions qui assurent le bonheur, mais il enfreignait volontiers les défenses.

Quand *Che-kia-wen* (Çâkyamuni) fit son apparition dans ce monde, le frère aîné se trouva être un religieux bouddhique qui se livrait aux pratiques de la sagesse et qui obtint ainsi (la dignité de) *lo-han* (Arhat), mais il n'avait que peu de bonheur et s'affligeait toujours de ce que ses vêtements et sa nourriture ne fussent pas à sa satisfaction ; quand il allait de lieu en lieu avec ses compagnons pour mendier de quoi manger, il était le seul qui revînt non rassasié. Quant au frère cadet, il naquit dans la condition d'éléphant; c'était un éléphant de grande force qui pouvait repousser les ennemis; il était aimé du roi du pays; on orna son corps d'or et d'argent excellents et de joyaux; on lui assigna en apanage les revenus d'une ville de plusieurs centaines de foyers ; on fournissait à cet éléphant tout ce dont il avait besoin.

Une fois le frère aîné qui était bhikṣu se trouva en un temps où une grande disette sévissait dans le monde; il alla de lieu en lieu pour mendier sa nourriture et pendant sept jours il ne put en trouver; enfin il obtint un peu de nourriture grossière grâce à laquelle il parvint tout juste à conserver la vie ; il savait déjà auparavant que cet éléphant avait été autrefois son frère cadet; il alla donc en présence de l'éléphant, lui prit l'oreille avec ses mains et lui dit : « Vous et moi sommes tous deux coupables. » L'éléphant alors médita la parole du bhikṣu ; il put lui-même connaître quelle avait été sa vie dans une naissance antérieure et aperçut les causes provenant de ses existences passées; l'éléphant en conçut de la tristesse et se refusa à boire et à manger.

Le cornac effrayé vint informer le roi que l'éléphant

ne voulait plus boire ni manger et qu'il n'en savait pas la raison. Le roi demanda au cornac s'il y avait eu auparavant quelque homme qui eût offensé cet éléphant. Le cornac répondit : « Il n'y a eu personne, si ce n'est un çramaṇa que j'ai vu venir auprès de l'éléphant, puis s'en aller au bout d'un instant. »

Le roi envoya de tous côtés des émissaires rechercher le çramaṇa; des gens le trouvèrent parmi les arbres de la forêt; ils se saisirent de lui et l'amenèrent en présence du roi. Le roi lui demanda : « Quand vous êtes venu auprès de mon éléphant, que lui avez-vous raconté ? » Le çramaṇa répondit au roi : « Je ne lui ai pas dit grand chose ; je me suis borné à dire à l'éléphant : Vous et moi sommes tous deux coupables. » Alors le çramaṇa exposa au roi toute l'histoire des causes produites par une vie antérieure; l'intelligence du roi fut aussitôt éclairée; il relâcha donc ce çramaṇa et le laissa retourner à sa demeure

Ainsi donc ceux qui pratiquent la conduite qui assure le bonheur doivent simultanément observer les défenses et accomplir des libéralités; qu'ils ne s'en tiennent pas à l'une seulement de ces deux choses, car alors leur mérite ne serait pas complet (1).

N° 159.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 1 v°.)

Autrefois il y avait un musicien qui jouait toutes sortes d'airs de musique; il demanda une vache à un riche

(1) Ce paragraphe final sur la foi et les œuvres ne se trouve que dans la recension du *Tchong king siuan tsa pi yu king* (*Trip.* XIX, 7, p. 12 v°).

maître de maison (gṛhapati); le maître de maison n'avait aucun désir de la lui donner et c'est pourquoi il lui dit : « Si vous pouvez un an durant vous évertuer à jouer des airs de musique jour et nuit sans discontinuer, je vous donnerai une vache. » L'artiste répondit : « J'en suis capable. » Puis il ajouta : « Vous, ô maître pouvez-vous m'écouter ? » Le maître de maison dit à son tour qu'il en serait capable. En entendant cela, le musicien fut joyeux et s'appliqua de tout son cœur à jouer de la musique ; trois jours et trois nuits durant, il ne prit aucun relâche. Le maître de maison, lassé de l'entendre, ordonna alors à un jeune garçon d'amener la vache et de la lui donner.

Cet apologue est applicable à celui qui pratique la sagesse pour faire œuvre productrice de bonheur ; il ne s'inquiète pas de la lointaine durée des nombreux kalpas (qui doivent s'écouler entre l'acte et sa récompense); plus il s'applique avec zèle et plus prompte est la rétribution ; il n'est plus nécessaire qu'il traverse intégralement tel ou tel nombre de kalpas (avant d'obtenir sa récompense).

N° 160.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 1 v°.)

Autrefois il y avait un bhikṣu qui avait été chassé (de la communauté où il vivait); plein de tristesse et poussant de douloureux soupirs, il allait en pleurant et en se lamentant; il rencontra sur la route un démon qui, pour quelque violation de la loi, avait lui aussi été chassé par le roi des devas *P'i-cha-men* (Vaiçramaṇa). Le démon demanda alors au bhikṣu : « Pour quelle raison allez-vous

en pleurant et en vous lamentant ? » Le bhikṣu lui répondit : « J'ai fait une infraction à la règle des religieux et j'ai été expulsé par la communauté; j'ai perdu entièrement les offrandes de tous les bienfaiteurs (dânapati); en outre ma mauvaise renommée s'est répandue au loin et au près. Voilà pourquoi je soupire avec affliction et je verse des larmes. »

Le démon dit au bhikṣu : « Je puis faire en sorte que votre mauvaise renommée soit effacée, et que vous obteniez des offrandes considérables. Vous n'avez qu'à vous tenir debout sur mon épaule gauche; je vous porterai en marchant dans les airs ; les gens ne verront que votre corps et n'apercevront pas le mien; mais si vous obtenez des offrandes en abondance, vous devrez d'abord m'en faire part. » Ce démon prit donc sur son épaule le bhikṣu et se mit à marcher dans les airs au-dessus du village d'où (ce bhikṣu) avait été précédemment chassé.

Les villageois, en apercevant (le bhikṣu dans les airs) furent tous frappés d'étonnement; ils pensèrent qu'il avait obtenu la sagesse et se dirent les uns aux autres : « La communauté des religieux a agi d'une manière honteuse en chassant inconsidérément un homme qui avait obtenu la sagesse. » Alors donc les gens du village se rendirent à ce temple pour adresser des reproches aux religieux, puis ils amenèrent ce bhikṣu, l'installèrent dans le temple où il reçut aussitôt des offrandes en abondance. Ce bhikṣu à mesure qu'il obtenait des vêtements, de la nourriture et toutes sortes d'autres choses, commençait aussitôt par en faire part au démon et ne violait pas le pacte primitif qu'il avait conclu avec lui.

Un jour, le démon avait pris de nouveau le bhikṣu sur son épaule et se promenait dans les airs lorsqu'il vint à rencontrer des satellites du roi des devas *P'i-cha-men* (Vaiçramaṇa); en les voyant, le démon eut grand'peur; il lâcha le bhikṣu et s'enfuit en courant de toutes ses forces;

le bhikṣu tomba à terre et mourut; son corps et sa tête furent broyés.

Cet apologue prouve que celui qui pratique (la bonne conduite) doit travailler à ses fins par lui-même et ne pas s'en remettre à quelque homme puissant, car il serait jeté à bas un beau matin et renversé tout comme le fut cet autre.

N° 161

(*Trip.*, XIX, 7, p. 1 v°-2 r°.)

Autrefois *Mou-lien* (Maudgalyâyana) accompagné des autres disciples, descendait du mont *K'i-chö-kiue* (Gṛdhrakûṭa) et se rendait dans la ville de la résidence royale (*Wang-chö-tch'eng*, Kuçâgârapura) pour y mendier sa nourriture. Au milieu du chemin, *Mou-lien* (Maudgalyâyana) leva la tête pour regarder dans l'espace et se mit à rire ouvertement; les autres disciples lui ayant demandé pourquoi il riait, *Mou-lien* (Maudgalyâyana) leur répondit : « Si vous désirez le savoir, attendez que nous soyons revenus auprès du Buddha et alors vous pourrez m'interroger. »

Ainsi donc, quand ils eurent fini de mendier leur nourriture, ils revinrent auprès du Buddha; ces disciples demandèrent alors de nouveau à *Mou-lien* (Maudgalyâyana) pour quelle raison il avait ri naguère ; *Mou-lien* (Maudgalyâyana) leur répondit : « J'ai vu dans les airs un démon affamé; son corps était extrêmement grand et son aspect était affreux; sept boules de fer brûlant entraient par sa bouche et ressortaient par le bas; puis, quand elles étaient sorties par le bas, elles revenaient rentrer par la bouche; tout son corps était en feu et il se tordait de douleur;

épuisé, il tombait pour se relever et quand il s'était relevé il tombait de nouveau. Voilà pourquoi j'ai ri. Mais je n'ai pas été seul à le voir, car le Buddha aussi l'a vu. »

Les disciples demandèrent : « Pour quelle cause endure-t-il de tels tourments ? » *Mou-lien* (Maudgalyâyana) répondit : « Posez cette question au Buddha, l'Honoré du monde. » Alors les disciples ayant demandé au Buddha quelle était la cause de cela, le Buddha leur répondit : « Ce démon affamé était, dans une vie antérieure un *cha-mi* (çrâmaṇera); en ce temps il y eut une extrême disette dans le monde et on se nourrissait de pois; ce *cha-mi* (çrâmaṇera), étant allé mendier de la nourriture pour la communauté des religieux, vint à son maître en lui remettant injustement sept pois de plus (qu'aux autres religieux); pour cette faute il a reçu le corps d'un démon affamé et il endure ces affreuses souffrances. » Le Buddha dit : « Je l'avais, moi aussi, vu constamment, mais si je n'en parlais pas, c'était de crainte que les hommes ne me crussent pas et commissent ainsi le plus grave des crimes. »

Cette histoire prouve que, lorsque le Buddha expose la *pan-jo* (prajñâ), ceux qui ne le croient pas et qui le désapprouvent commettent un crime plus grave que les violations des cinq défenses et subissent les pires tortures des enfers.

N° 162

(*Trip.*, XIX, 7, p. 2 v°.)

Autrefois, il y a de cela des kalpas aussi innombrables que les grains de poussière, il y avait un Bodhisattva nommé Racine de joie (*Hi ken*, Prîtimûla ?); au milieu d'une grande assemblée il expliquait le *mo-ho-yen* (mahâ-

yâna) ; *Wen-tchou-che-li* (Mañjuçrî), en ce temps était un homme du commun qui était sorti du monde pour pratiquer la sagesse et qui appliquait toute son énergie à mener une vie d'austérités. Il accomplissait les douze *t'eou-t'o* (dhûtas) et le bonheur qui en résultait sauvait tous les êtres.

Comme c'était le moment où (le Bodhisattva Racine de joie) expliquait la Loi, (Mañjuçrî) alla l'écouter. Racine de joie exposait la doctrine de la réalité et de l'apparence; il disait que l'impudicité, la colère et la folie ne diffèrent point de la sagesse car elles aussi sont la sagesse, elles aussi sont le *nie-p'an* (nirvâna). Lorsque *Wen-tchou* (Mañjucrî) entendit cela, il n'y ajouta pas foi et aussitôt il quitta (le Bodhisattva) et s'en alla.

Etant arrivé à la demeure d'un disciple de Racine de joie, il lui exposa la doctrine des liquides mauvais et des impuretés. Mais le disciple de Racine de joie lui posa une objection en disant : « Ce qui n'a pas d'existence est la réalité des dharmas; si tous les dharmas sont vides, comment devra-t-il y avoir la distinction du pur et de l'impur ? » Le bhikṣu (1) qui observait les *t'eou-t'o* (dhûtas) garda le silence et ne sut que répondre; mais il était irrité dans son cœur et concevait une forte indignation.

Alors le disciple de Racine de joie prononça soixante-dix gâthâs pour célébrer la doctrine de la réalité et de l'apparence ; à chaque nouvelle gâthâ qu'entendait le bhikṣu observateur des *t'eou-t'o* (dhûtas), sa colère doublait, et quand les soixante-dix gâthâs furent terminées, sa colère était soixante-dix fois plus forte. A peine les gâthâs furent-elles terminées que la terre se fendit; alors les *ni-li* (nirâyas, enfers) sans distinction apparurent tous et le bhikṣu observateur des *t'eou-t'o* (dhûtas) y fut précipité. Après des kalpas innombrables, sa peine étant finie, il en

(1) Celui qui devait être plus tard Mañjuçrî.

sortit; après cela il sut combien était grave la faute de ne pas ajouter foi à la merveilleuse Loi; il devint ensuite un bhiksu qui appliqua toute son énergie à s'instruire; il obtint alors une grande sagesse et fut celui qui comprenait le mieux le vide. — Cette histoire montre que, lorsque le Buddha expose la *pan-jo* (prajñâ), ceux qui n'y ajoutent pas foi et qui le blâment, quoiqu'ils en éprouvent du dommage au moment présent, retirent ensuite un grand avantage (de l'avoir entendu).

N° 163.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 2 r°.)

Autrefois, dans l'Inde du Nord, il y avait un artisan qui travaillait le bois; avec une grande ingéniosité, il fabriqua une femme en bois; elle était d'une beauté sans égale; avec ses vêtements, sa ceinture et ses magnifiques ornements elle n'était point différente d'une femme réelle; elle allait, elle venait, elle pouvait aussi servir le vin et regarder les hôtes; la parole seule lui manquait.

En ce temps, dans l'Inde du Sud, il y avait un peintre qui, lui aussi, était fort habile à peindre. L'artisan qui travaillait le bois, ayant entendu parler de lui, prépara un excellent banquet, puis il invita le peintre. Quand le peintre fut venu, l'autre chargea alors la femme en bois de servir le vin et d'offrir les mets et cela dura depuis le matin jusqu'à la nuit. Le peintre, qui ne savait rien, pensait que c'était une femme véritable; ses désirs devinrent extrêmes et il pensait sans cesse à elle. En ce moment, comme le soleil avait disparu, l'artisan qui travaillait le bois se retira dans sa chambre à coucher; mais il retint le peintre en le priant de rester; il plaça cette femme en bois à côté de lui pour le servir et dit à son hôte : « Je

vous laisse intentionnellement cette femme pour que vous puissiez passer la nuit avec elle. »

Quand le maître de la maison fut rentré chez lui, la femme en bois se tenait droite auprès de la lampe ; l'hôte l'appela, mais la femme ne vint pas; l'hôte pensa que c'était parce que cette femme avait honte qu'elle ne venait pas; il s'avança donc et la tira par la main; il reconnut alors qu'elle était en bois. Plein de confusion, il réfléchit et se dit: « Le maître de la maison m'a trompé ; je vais lui rendre la pareille. » Le peintre imagina donc un stratagème; sur la muraille il peignit sa propre image, revêtue d'habits identiques à ceux de son propre corps, une corde lui serrant le cou, et ayant tout l'air d'un homme mort par strangulation; il représenta par la peinture des mouches posées sur sa bouche et des oiseaux la becquetant. Après qu'il eut fini, il ferma la porte et se cacha sous le lit.

Quant le jour fut venu, le maître de la maison sortit; voyant que la porte n'était pas encore ouverte, il regarda à travers; il ne vit que l'image sur le mur de son hôte pendu; le maître de la maison, fort effrayé, pensa qu'il était réellement mort; il enfonça aussitôt la porte et entra pour couper la corde avec un couteau. Le peintre sortit alors de dessous le lit et l'artisan qui travaillait le bois fut très confus. Le peintre lui dit : « Vous avez pu me tromper, mais moi aussi j'ai pu vous tromper. » L'hôte et le maître de la maison étant parvenus à leurs fins, aucun d'eux n'avait été humilié par l'autre; ils se dirent l'un à l'autre : « En ce monde, les hommes se trompent mutuellement; en quoi cela est-il différent de ce qui vient de se passer ? » Alors ces deux hommes reconnurent en vérité ce qu'est la tromperie ; chacun renonça à tout ce qu'il aimait pour sortir du monde et entrer en religion.

N° 164.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 3 r°.)

Le père de *Kia-che* (Kâçyapa) s'appelait *Ni-kiu-lu-t'o* (Nyagrodha) ; c'était un homme du pays de *Mo-kie* (Magadha) ; il était issu de la race des Brahmanes ; grâce à l'heureuse efficacité de ses vies antérieures, il était né dans ce monde avec une grande richesse ; par ses objets de valeur précieux et rares il était le premier dans ce royaume ; sa richesse n'était inférieure que d'un millième à celle du roi du pays. Lui et sa femme demeuraient solitaires car ils étaient privés de toute progéniture. Dans le voisinage, près de leur habitation, se trouvait le dieu d'un grand arbre ; fréquemment, ce mari et cette femme allaient implorer ce dieu de l'arbre parce qu'ils désiraient avoir un fils ; d'année en année, sans interruption, ils lui offraient en sacrifice les trois victimes (1) ; mais, comme leur demande restait toujours sans résultat, ces gens s'irritèrent et ils signifièrent au dieu de l'arbre un délai rigoureux en lui disant : « Pendant encore sept jours nous vous servirons de tout notre cœur ; mais si encore cette fois nous ne sommes pas exaucés, nous vous abattrons en vous coupant ; nous vous jetterons à l'entrée de la route principale et nous vous brûlerons par le feu. »

En entendant ces paroles le dieu de l'arbre fut fort effrayé ; il ne savait par quel moyen leur faire avoir un fils ; il monta donc se plaindre au devarâja *Si-yi* (Praçânta čitta ?) et lui exposa toute cette affaire ; le devarâja *Si-yi*, prenant alors avec lui le dieu de l'arbre, se rendit auprès de Çakra, roi des devas, et lui exposa ce dont il s'était

(1) Je traduis le mot *cheng* « maître » comme s'il était l'équivalent du mot *cheng* « victime ».

plaint; Çakra observa aussitôt avec le regard céleste le monde des désirs (Kâmadhâtu), mais il ne trouva personne qui fût capable de devenir ce fils; Çakra, roi des devas, s'adressa alors au roi des devas, Brahma, et lui raconta toute l'affaire; le roi Brahma examina donc avec son regard céleste le monde qui est sous sa dépendance; il aperçut un Brahmadeva qui était sur le point de terminer sa vie; il lui dit donc : « Il vous faut descendre naître dans le *Yen-feou t'i* (Jambudvîpa) pour y être le fils du brahmane *Ni-kiu-lu-t'o* (Nyagrodha), dans le royaume de *Mo-kie* (Magadha). » Le Brahmadeva répondit. « Les Brahmanes ont un grand nombre d'opinions hérétiques; si je descends naître dans le monde, je ne saurais être le fils de l'un deux. » Le roi Brahma lui répondit : « Ce Brahmane a eu au temps de ses naissances antérieures une grande vertu; parmi tous les êtres qui sont dans le monde des désirs, il n'y en a aucun qui soit capable de devenir son fils; si vous allez naître (en cette qualité), je donnerai l'ordre à Çakra, roi des devas, de vous prendre dans ses bras et de vous protéger de manière à ce que vous ne tombiez pas à mi-chemin dans les opinions hérétiques. » Le Brahmadeva déclara qu'il consentait et qu'il ne s'opposerait pas aux saintes injonctions.

Çakra, roi des devas, revint alors dans le monde des désirs et donna ses ordres au dieu de l'arbre en lui racontant toute cette affaire; le dieu de l'arbre fort joyeux, revint dire au maître de maison : « Ne vous tourmentez pas, ne soyez pas en colère; dans sept jours d'ici je ferai certainement que vous aurez un fils. » Conformément à sa parole, quand sept jours se furent écoulés, la femme s'aperçut tout à coup qu'elle était enceinte; au bout de dix mois, son fils naquit; le corps (de cet enfant) avait la couleur de l'or et répandait une clarté; un devin consulta les sorts et dit : « Cet enfant, grâce au bonheur que lui vaut ses vies antérieures, possède une grande vertu imposante;

sa volonté et son énergie sont pures et s'étendent au loin. Il n'est pas avide des choses de ce monde; si, plus tard, il entre en religion, il ne manquera pas de s'élever jusqu'à la sainte sagesse. » En entendant ces paroles, le père et la mère furent de nouveau saisis d'une profonde affliction; ils craignaient que leur fils, une fois devenu grand, ne les abandonnât pour entrer en religion et se demandaient par quel moyen ils parviendaient à l'en empêcher; ils firent encore cette réflexion : « Ce qu'il y a de plus puissant dans le monde des désirs, c'est une belle femme; il nous faudra choisir et prendre pour lui une fille admirable par le moyen de laquelle nous l'attacherons. »

Quand (leur fils) eut atteint sa quinzième année, ils voulurent le marier; Kâcyapa, lorsqu'il en fut informé, fut saisi d'une grande tristesse et dit à son père et à sa mère : « Ma volonté se complaît dans la pureté et la chasteté; je n'ai point besoin d'une épouse. » Kâcyapa refusa par trois fois, mais son père et sa mère lui faisaient toujours la même réponse; Kâcyapa dit alors à son père et à sa mère : « Ce n'est pas une femme ordinaire qu'il me faut pour épouse; si vous pouvez trouver une fille qui ait la couleur de l'or brun et qui soit d'une beauté sans égale, alors je la prendrai. » S'il parlait ainsi, c'était parce qu'il désirait faire certainement que cette affaire ne pût être arrangée.

Cependant son père et sa mère appelèrent à eux tous les brahmanes et les invitèrent à aller faire des recherches dans le royaume : « Si, (dirent-ils) il y a une fille qui ait le corps couleur d'or, qui ait au complet toutes les qualités physiques de la femme et qui soit d'une beauté extraordinaire, nous la prendrons. » Alors les brahmanes eurent recours à un stratagème ingénieux; ils fabriquèrent en or fondu une déesse dont le visage était beau et dont l'éclat était merveilleux; transportant cette image céleste, ils allaient de royaume en royaume et faisaient d'une voix haute la proclamation suivante : « Toutes les filles qui

pourront voir cette déesse en or, qui l'adoreront et lui feront des offrandes, lorsqu'ensuite elles se marieront, trouveront un bon mari ; son corps aura la couleur de l'or jaune, son visage sera merveilleusement beau, sa sagesse sera sans égale. »

Dans les villages et dans les villes, toutes les filles qui entendaient cette proclamation avaient le cœur comme vidé (de tout autre désir) ; elles sortaient toutes pour aller à la rencontre (de la statue), pour l'adorer et lui faire des offrandes. Seule, une fille qui avait un corps couleur d'or et qui était d'une beauté merveilleuse resta enfermée chez elle et ne voulut pas sortir pour aller au-devant (de la statue). Les autres jeunes filles lui faisaient des remontrances en disant : « Celles qui verront la déesse en or obtiendront toutes l'objet de leurs désirs ; pourquoi êtes vous seule à ne pas sortir pour aller à sa rencontre ? » Elle répondit : « Ma volonté est de rester chaste et je ne me plais point à d'autres souhaits. » Les autres jeunes filles lui dirent encore : « Bien que vous n'ayez à formuler aucun souhait, venez avec nous pour contempler (la déesse) ; quel mal cela pourrait-il vous faire ? » Alors donc toutes les jeunes filles, l'emmenant avec elles, sortirent au-devant de la déesse en or.

Quand cette fille fut arrivée, la lumineuse pureté de son éclat l'emportait en clarté sur l'éclat de la déesse en or dont l'or n'était plus visible. Aussitôt que les brahmanes l'eurent vue, ils revinrent faire leur rapport au notable en lui racontant en détail tout ce qui s'était passé. Le notable chargea alors un entremetteur de se rendre dans la famille de cette fille pour exposer ses désirs ; le père et la mère de la fille avaient déjà auparavant entendu parler de la réputation de Kâçyapa ; ils accueillirent avec déférence les propositions qu'on leur apportait et l'accord s'établit donc entre les deux parties.

Quand cette jeune fille en fut informée, elle fut boule-

sée par un profond chagrin; mais, contrainte par son père et sa mère et ne pouvant faire autrement, elle se rendit dans la demeure du notable. Après son arrivée, elle eut une entrevue avec Kâçyapa; tous deux, se tenant en face l'un de l'autre, étaient bien résolus à rester purs, et, quoique mari et femme, ils n'éprouvaient pas le moindre sentiment affectueux; la femme de Kâçyapa conclut alors avec son mari cette convention sous la foi du serment : « Moi et vous demeurerons dans des chambres séparées et nous aurons grand soin de ne jamais nous toucher. » Le mari et la femme demeurèrent donc chacun dans une chambre distincte.

Le père de Kâçyapa attendit le moment où son fils était sorti et envoya secrètement des gens abattre et supprimer une des chambres, obligeant ainsi Kâçyapa à partager la chambre de sa femme; mais, quoiqu'ils fussent dans la même chambre, ils gardèrent deux lits séparés. Le père envoya derechef des gens enlever un des lits. Bien que l'époux et l'épouse n'eussent plus qu'un lit en commun, la femme fit encore avec son mari cette convention jurée : « Quand je dormirai, vous marcherez en long et en large; quand vous dormirez, je marcherai en long et en large. »

Une fois que cette femme s'était endormie en laissant pendre son bras à terre, un grand serpent venimeux voulut venir la mordre; Kâçyapa, l'ayant vu, éprouva un sentiment de compassion; il prit un vêtement dont il entoura la main (de sa femme) et la releva pour la placer sur le lit. Aussitôt (la dormeuse) fut réveillée par l'effroi et dit à Kâçyapa en lui jetant des regards irrités : « Comment pouvez-vous violer le pacte que nous avons fait auparavant? » Kâçyapa répondit : « Votre bras pendait à terre et un serpent venimeux voulait le mordre; c'est pourquoi je suis venu à votre aide; mais je ne vous ai pas touchée intentionnellement. » Comme le serpent venimeux était

resté près de là, il le montra du doigt à son épouse qui comprit ce qui s'était passé.

Alors le mari et la femme tinrent conseil entre eux et se dirent : « Pourquoi n'entrons nous pas en religion afin de nous adonner à la sagesse ? » Ils quittèrent donc tous deux leurs parents, et, entrant en religion, pratiquèrent la sagesse parmi les solitudes des montagnes. En ce temps, il y avait un brahmane qui, avec cinq cents disciples, demeurait aussi dans les montagnes ; quand il vit Kâçyapa et sa femme, il prononça des paroles de blâme en disant : « La règle de ceux qui entrent en religion veut que chacun reste chaste et pur ; comment serait-il admissible qu'un mari et sa femme aillent ensemble ? » Alors Kâçyapa abandonna sa femme ; au prix de cinq cents onces d'or il acheta un fin vêtement de religieux et alla s'établir dans une autre forêt.

Sa femme se réfugia auprès du brahmane en lui demandant d'être son disciple ; mais, quand les cinq cents disciples du brahmane virent cette femme qui était fort belle, ils eurent de jour en jour une conduite plus impudique ; la femme ne pouvant plus garder son indépendance et ne pouvant plus supporter (ces obsessions) vint se plaindre à son maître ; le maître édicta à cause d'elle des défenses qu'il imposa à ses disciples pour les obliger à refréner leurs passions.

Plus tard, Kâcyapa se trouva au temps où le Buddha avait fait son apparition dans ce monde ; il entendit la Loi, se convertit et obtint (la dignité d') Arhat. Apprenant que sa femme d'autrefois se trouvait auprès d'un brahmane, il la fit venir pour qu'elle se rendît auprès du Buddha ; le Buddha lui expliqua la Loi et elle obtint (la dignité d') Arhat ; les cheveux de sa tête tombèrent d'eux-mêmes et le vêtement religieux se trouva (spontanément) sur son corps ; elle devint bhikṣuṇî et alla de lieu en lieu prêchant et convertissant. Or, il arriva justement alors que

le roi *Po-sseu-ni* (Prasenajit) tint une grande assemblée et toutes les bhikṣuṇîs furent alors autorisées à entrer dans le palais royal; (l'ex-femme de Kâcyapa) enseigna et convertit toutes les femmes du roi et les engagea toutes à observer un jour d'abstinence; le soir venu, le roi rentra dans son palais et manda ses femmes; toutes dirent qu'elles observaient l'abstinence et aucune d'elles ne voulut venir; le roi entra en fureur et dit à ses envoyés: « Qui a enseigné à mes femmes à pratiquer l'abstinence? » Les envoyés répondirent que c'était la bhikṣuṇî une telle. Le roi aussitôt l'appela en sa présence et ordonna que pendant quatre-vingt-dix jours elle subirait à la place de toutes les autres femmes ses désirs sensuels. Tout cela fut un effet en retour de causes et de vœux qui remontaient à des existences passées et c'est pourquoi, bien qu'ayant obtenu (la dignité d') Arhat, elle ne put pas éloigner d'elle (ces outrages) (1).

N° 165.

(*Trip. XIX*, 7, p. 3 r°-v°.)

Autrefois il y avait un frère aîné et un frère cadet qui étaient sortis du monde pour étudier la sagesse. Le frère aîné songeait constamment à s'adonner à la contemplation et de toute son énergie il pratiquait la sagesse; il obtint le fruit d'Arhat et la compréhension pure des six pénétrations (abhijñâ). Le frère cadet songeait constamment à étendre ses connaissanes et à apprendre beaucoup; il se plaisait à mettre en vente sa renommée et désirait se couvrir de gloire. Le frère aîné s'efforçait toujours d'ensei-

1. Cette fin bizarre ne se trouve pas dans le texte tibétain traduit par Schiefner.

gner son cadet en lui disant : « Il est difficile d'obtenir un corps d'homme ; il est difficile de se trouver à l'époque où le Buddha est dans le monde. Puisque vous avez obtenu un corps d'homme, il vous faut consacrer tout votre temps (à l'occupation qui seule est digne d'un homme). » Son frère cadet lui répondit : « Attendez que j'aie acquis une vaste érudition, que je possède l'ensemble des trois Recueils et que je sois devenu capable d'être un maître pour les hommes et alors je m'adonnerai à la contemplation (dhyâna). » Le frère aîné exposa de nouveau en détail à son frère cadet la théorie de l'impermanence, lui montrant que le souffle que nous émettons en respirant ne revient plus et que déjà nous appartenons à une génération suivante. Le frère cadet s'en tint avec obstination à sa première opinion et se refusa à suivre ses avis.

Peu de temps après, le frère cadet devint gravement malade ; des médecins excellents au nombre de plusieurs dizaines, ne parvinrent pas à le secourir, et, voyant qu'il mourrait certainement, se retirèrent peu à peu ; il eut alors grand'peur car il comprit qu'il allait mourir ; il dit à son frère aîné : « Autrefois, par mon ignorance et mes courtes vues, je n'ai pas suivi vos avis ; maintenant que ma vie va prendre fin, je sais quelle voie j'aurais dû prendre. » Ses larmes coulaient à flots, et, tourné vers son frère, il exprimait le repentir de ses fautes.

Peu après, la destinée de cet homme se termina ; son frère aîné entra alors en contemplation pour voir où il était allé ; il l'aperçut à l'état de fœtus chez un notable ; ce notable demeurait près du temple qu'habitait le frère aîné ; celui-ci se rendit donc souvent dans cette maison et chercha à devenir l'ami intime (du notable), afin de sauver son frère cadet. Quand l'enfant du notable eut atteint sa troisième année, (le notable) eut soin de faire des libéralités et (promit) que son enfant serait le disciple (du religieux) ; quand il eut quatre ans, sa nourrice le

prit dans ses bras pour aller au temple où demeurait le maître; le temple se trouvait en haut d'une montagne et le chemin était rocailleux; la nourrice qui ne tenait pas fermement l'enfant, le lâcha et il tomba à terre; sa tête toucha sur un rocher; la cervelle sortit et il mourut.

Au moment où cet enfant allait mourir, il conçut une mauvaise pensée, car il s'irrita de ce que sa nourrice ne l'avait pas tenu fermement et lui avait attiré ce malheur ; parce qu'il avait eu ce sentiment de colère, lorsque sa vie prit fin, il tomba directement dans les grands enfers. Son frère, étant de nouveau entré en contemplation, vit qu'il était né dans les enfers; plein d'affliction il soupira en disant : « C'est bien fini ! des tourments des enfers il est extrêment difficile de sauver quelqu'un; tous les Budhas eux-mêmes n'ont pu y porter remède ; combien moins encore le pourrais-je faire ? »

Ceci montre que lorsqu'un homme (a en vue) la renommée et ne sait pas s'adonner à la contemplation, il tombe ensuite dans les voies mauvaises ; même l'affection d'un père ou d'un frère aîné ne saurait le secourir.

N° 166.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 3 v°.)

Lo-yun-tchou (Râhulamaṇi ?) était un disciple de *Chö-li-fou* (Çâriputra) ; autrefois il avait dérobé la nourriture d'un Pratyeka Buddha, et à cause de ce crime, il était né dans la condition de démon affamé et pendant des kalpas illimités il endura des peines; quand il en eut fini avec son corps de démon affamé, il naquit dans la condition humaine et pendant cinq cents générations il souffrit le châtiment de la faim. Dans le corps qu'il eut en dernier

lieu, il se trouva au moment où le Buddha était dans le monde ; il entra en religion, étudia la sagesse et porta les trois vêtements du religieux; il alla de çà et de là, mendiant de la nourriture, mais personne ne voulait lui en donner ; il restait parfois cinq jours et parfois sept jours sans en obtenir.

Mou-lien (Maudgalyâyana), ayant pitié de lui, mendia de la nourriture et la lui donna ; mais à peine fut-elle tombée dans le bol qu'elle fut enlevée par un grand oiseau ; *Chö-li-fou* (Çâriputra) (à son tour) mendia de la nourriture et la lui donna ; mais à peine fut-elle tombée dans le bol qu'elle se changea en boue ; *Ta-kia-ye* (Mahâkâçyapa) mendia de la nourriture et lui en fit don ; mais à peine la prenait-il pour la porter à sa bouche que sa bouche se ferma et ne laissa aucune place pour l'introduire. Le Buddha (lui-même) lui donna alors de la nourriture et par la force de sa grande compassion, réussit à la lui faire entrer dans la bouche ; le goût en était excellent. Puis, par toutes sortes de procédés, il lui expliqua en même temps la Loi. Alors, en entendant la Loi suprême et parfaite, *Lo-yun-tchou* éprouva simultanément de l'affliction et de la joie ; il médita de tout son cœur et obtint la sagesse qui concorde avec la vérité.

N° 167.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 3 v°.)

Un dragon étant monté au ciel fit descendre au loin une grande pluie ; en tombant sur les palais des devas, cette pluie se changea en substances précieuses des sept sortes ; en tombant parmi les hommes, elle forma de l'humidité fécondante ; en tombant sur les corps des démons affa-

més, elle devint un grand feu qui les brûla sur tout le corps. C'était toujours la même pluie, mais elle se transformait de différentes manières suivant l'endroit où elle tombait.

Ces deux faits (1) prouvent que toutes les choses ayant forme n'ont pas une essence constante ; elles se modifient sous l'influence des péchés ou des actes producteurs de bonheur.

N° 168.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 3 v°.)

Dans un royaume étranger, il y avait un lieu où se tenaient (des religieux) ; or, parmi eux, il y en eut un qui, dans l'endroit pur où étaient les moines, fit une ordure ; alors un autre religieux, qui était d'un tempérament irritable, la lécha avec sa langue afin de la montrer à tous ces hommes. Quoique son intention fût de mettre en évidence la faute d'un autre, il ne comprit pas qu'il souillait lui-même sa bouche.

Cette histoire montre que l'homme qui se plaît à dénoncer les péchés d'autrui est comparable à (ce religieux) ; il croit seulement mettre en évidence les fautes des autres et ne comprend pas qu'il se dégrade lui-même.

N° 169.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 3 v°.)

Dans un royaume étranger, des gens de basse condition,

(1) A savoir les deux anecdotes qui forment le sujet de ce conte et du conte précédent.

servaient un homme puissant et désiraient gagner ses bonnes grâces ; quand ils voyaient cet homme puissant cracher à terre, ils accouraient à l'envi afin d'enlever le crachat en marchant dessus ; or, l'un d'eux n'était pas fort agile, et, quoique désirant marcher (le premier) sur le crachat, il ne pouvait au début y parvenir ; par la suite, voyant que cet homme puissant voulait cracher, il lui appliqua son pied sur la bouche au moment où il contractait sa bouche (pour cracher). L'homme puissant lui demanda : « Voulez-vous vous révolter contre moi ? Pourquoi me frappez-vous la bouche avec votre pied ? » L'autre lui répondit : « J'avais de bonnes intentions et je ne voulais point me révolter. » « Si vous ne vous révoltez pas, reprit l'homme puissant, pourquoi en êtes-vous arrivé à commettre un tel acte ? » Il répondit : « Lorsque vous crachiez, je désirais marcher sur votre crachat ; mais à peine le crachat était-il sorti de votre bouche qu'une multitude de personnes me l'enlevaient toujours. Comme je n'étais jamais arrivé jusqu'ici à y réussir, j'ai donc marché dessus quand il était encore dans votre bouche. »

Cette histoire montre que, lorsqu'il y a une discussion, il faut attendre qu'une opinion soit sortie de la bouche et alors seulement soulever des objections ; mais, quand l'opinion est à l'intérieur de la bouche et ne s'est point encore manifestée, si on soulève contre elle des objections, on est semblable à celui qui marchait sur le crachat quand il était encore dans la bouche.

N° 170.

(*Trip.*, XIX, 7 p. 3 v°- 4 r°.)

Autrefois le Buddha, accompagné de tous ses disciples, entra dans la ville de *Chö-wei* (Çrâvasti) avec l'intention

de mendier de la nourriture ; sur le bord de la route, il vit une fosse qui était pleine de liquides infects et où se trouvaient accumulés toutes sortes d'objets impurs ; il aperçut une vieille truie qui, avec ses petits, était vautrée au milieu de cette fosse immonde. Alors le Buddha rit légèrement ; il montra ses quarante dents et fit voir en même temps ses quatre canines ; de ses quatre canines il émit une grande clarté qui illumina tous les trois chiliocosmes et qui environna les dix régions de l'espace ; cette clarté revint s'enrouler en trois replis autour du corps du Buddha, puis elle rentra en lui par sa poitrine. C'est la règle pour tous les Buddhas que, lorsqu'ils parlent de choses concernant les enfers, la clarté rentre par la plante de leurs pieds ; lorsqu'ils veulent parler de choses concernant les animaux, la clarté rentre par leurs épaules ; lorsqu'ils veulent parler de choses concernant les démons affamés, la clarté rentre par leurs hanches ; lorsqu'ils veulent parler de choses concernant les hommes, la clarté rentre par leur nombril ; lorsqu'ils veulent parler de choses concernant les divers devas, la clarté rentre par leur poitrine ; lorsqu'ils veulent parler de choses concernant les çrâvakas, la clarté rentre par leur bouche ; lorsqu'ils veulent parler de choses concernant les Pratyekas Buddhas, la clarté rentre par la marque distinctive qui est entre leurs sourcils ; lorsqu'ils veulent parler des choses concernant les divers Buddhas et Bodhisattvas, la clarté rentre par le sommet de leur crâne.

Ânanda, voyant que la clarté était rentrée par la poitrine, sut que le Buddha voulait parler de choses concernant les devas ; alors, se mettant à deux genoux, il demanda au Buddha quelle était sa pensée. Le Buddha dit à Ânanda : « Autrefois, il y a de cela des kalpas innombrables, il était un notable qui ne possédait aucun fils et qui avait seulement une fille ; celle-ci était d'une beauté remarquable et d'une intelligence qui la rendait fort sage dans les dis-

cussions ; le père et la mère de cette jeune fille la chérissaient fort. Quand elle fut devenue grande, elle prononça une gâthâ pour poser à son père et à sa mère cette question :

Toutes choses s'écoulent comme une rivière au cours rapide ; — tout ce qui, dans le monde, est sujet de peine ou de joie, — à l'origine d'où cela sort-il — et quand cela prendra-t-il fin ?

En entendant ces paroles, le père et la mère en louèrent la rare élégance, mais ne surent comment répondre à cette gâthâ ; la jeune fille qui désirait qu'on lui expliquât le sens de cette énigme et qui n'obtenait pas de réponse en conçut une grande tristesse et cessa de boire et de manger.

Le père et la mère, voyant leur fille en proie au chagrin, furent fort inquiets. Alors donc ils réunirent une grande assemblée à laquelle ils invitèrent tous les brahmanes et les vieillards les plus expérimentés ; quand cette multitude d'hommes se fut rassemblée comme des nuages et quand on eut fini de lui faire des offrandes, on disposa au milieu de la réunion un petit banc sur lequel la jeune fille s'assit ; puis elle prononça la même gâthâ que précédemment afin d'interroger ces hommes nombreux ; mais tous gardèrent le silence et ne surent que répondre.

Le notable remplit alors un plat de joyaux des sept sortes et proclama qu'il donnerait cela à qui serait capable de répondre. Or, il y avait, en ce moment, un brahmane dont le corps était beau, mais dont l'intelligence était mince ; il convoita ces joyaux précieux et dit : « Je puis répondre. » La jeune fille, l'ayant entendu, prononça la gâthâ pour l'interroger ; comme lui non plus ne pouvait fournir la solution de l'énigme contenue dans cette gâthâ, il se borna à dire : « Tout cela n'existe pas. » La jeune fille se prit à méditer et obtint la contemplation du non-être des choses ; alors, elle s'écria : « Celui-ci est véritablement un grand maître ; il ne m'a pas peu aidée ».

Quand cette jeune fille eut terminé sa vie, elle naquit en haut dans la région du non-être des choses; après quarante kalpas, elle acheva cette destinée de deva et vint naître (maintenant) dans le monde. Celle qui était en ce temps, la fille du notable, c'est (aujourd'hui) cette vieille truie elle-même; son bonheur de deva étant terminé, les péchés qu'elle avait commis dans des existences antérieures ont fait que dans la présente génération elle a reçu un corps de truie. Au moment où cette jeune fille prononça la gâthâ pour se renseigner, si elle avait rencontré un maître éclairé, elle aurait pu atteindre à la sagesse; mais cette jeune fille, bien qu'ayant pratiqué la contemplation, fut dépourvue d'intelligence; c'est pourquoi, lorsque la récompense attribuée à la contemplation eut pris fin, elle tomba dans les conditions mauvaises.

N° 171.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 4 r°.)

Il y avait autrefois le roi d'un grand royaume; son corps contracta une grave maladie et pendant douze années ne put s'en guérir; tous les plus grands médecins furent incapables de le bien soigner. En ce temps, dans un petit royaume de la frontière qui dépendait de ce grand roi, il y avait un maître médecin qui savait fort bien soigner les maladies. Le roi le fit donc venir pour qu'il soignât sa maladie; au bout de peu de temps il eut le bonheur d'être délivré (de son mal).

Le roi songea alors aux moyens de récompenser ce maître pour le bienfait qu'il lui avait rendu; il envoya à plusieurs reprises des émissaires pour répandre ses ordres dans ce royaume là-bas en disant : « Le maître a guéri par

ses soins la maladie du roi; comme il a un grand mérite, il faut qu'on lui attribue des récompenses proportionnées; qu'on lui donne en abondance des éléphants, des chevaux, des chars, des bœufs, des moutons, des champs, des maisons, des serviteurs, des domestiques, et toutes sortes d'ornements magnifiques. Le roi de ce petit royaume, ayant reçu les ordres promulgués par le souverain, disposa une habitation avec une haute salle et des pavillons à plusieurs étages; il donna à la femme de ce maître des vêtements, de la nourriture, des colliers de perles et des parures; puis il tint prêts en abondance toutes sortes d'animaux domestiques, tels que: éléphants, chevaux, bœufs et moutons

Tant que le maître était resté auprès du roi, personne ne lui avait soufflé mot de tout cela. Le maître se disait en lui-même: « J'ai guéri la maladie du roi et j'ai eu beaucoup de mérite; mais je ne sais point encore si le roi me récompensera ou non. » Quelques jours s'étant encore écoulés, le roi recouvra toute sa santé; le maître demanda à prendre congé, voulant rentrer dans son pays. Le roi y consentit aussitôt; il lui donna un cheval efflanqué et un équipage qui lui aussi était tout misérable. Le maître, soupirant profondément et mécontent, (se disait): « En guérissant la maladie du roi, j'ai eu un grand mérite: mais le roi, ne connaissant pas la valeur de mon bienfait, n'en a pas tenu un juste compte et me fait partir les mains vides. »

Tout le long de la route il s'abandonnait à sa tristesse et en concevait un chagrin perpétuel; quand il arriva dans son pays, il aperçut un troupeau d'éléphants et demanda au gardien des éléphants: « A qui sont ces éléphants? » Le gardien des éléphants répondit: « Ce sont les éléphants de maître un tel. » Il demanda encore au gardien des éléphants: « De qui maître un tel tient-il ces éléphants? » Le gardien des éléphants lui répondit: « Maître un tel

les a reçus comme récompense du mérite qu'il a eu en guérissant par ses soins la maladie du grand roi. » Continuant à avancer (le médecin) vit un peu plus loin un troupeau de chevaux et demanda au gardien des chevaux : « A qui appartiennent ces chevaux ? » Le gardien des chevaux lui répondit : « Ce sont les chevaux de maître un tel. » Un peu plus loin, il vit encore un troupeau de bœufs et de moutons et demanda aux gardiens du troupeau de bœufs et de moutons : « A qui appartiennent ces bœufs et ces moutons ? » Le berger lui répondit : « Ce sont les bœufs et les moutons de maître un tel. » Un peu plus loin, il aperçut sa propre habitation où des salles élevées et des pavillons à étages étaient fort différents de sa maison primitive ; il demanda au portier : « A qui est cette habitation ? » Le portier lui répondit : « C'est l'habitation de maître un tel. » Il entra alors dans les appartements intérieurs de sa demeure et vit sa propre femme, l'air prospère et riant, habillée de vêtements précieux ; tout surpris, il lui demanda : « De qui est-ce ici la femme ? » Un serviteur lui répondit : « C'est la femme de maître un tel. »

(Le médecin) qui, depuis le moment où il avait vu les éléphants et les chevaux jusqu'à celui où il était entré dans sa demeure, avait appris que tous (ces dons) lui avaient été attribués comme récompense du mérite qu'il avait eu en soignant la maladie du roi, se mit alors avoir des regrets rétrospectifs en songeant combien mince avait été son mérite en soignant la maladie du roi.

Cette parabole s'applique à la vertu qui procure le bonheur. La vertu qui procure le bonheur est arrêtée au milieu des difficultés qui sont comme la maladie du roi ; le médecin est comparable à l'homme accomplissant les actes qui procurent le bonheur ; quand il guérit la maladie du roi, il est comparable à l'homme de bien qui peut accomplir les actes procurant le bonheur ; la guérison de la maladie du roi est comme la réussite de la vertu qui

procure le bonheur; quand le roi publie l'ordre de donner en présent (au médecin) des éléphants, des chevaux, et des bâtiments, cela signifie que lorsque les actes qui procurent le bonheur s'accumulent d'un côté, la récompense se réalise de l'autre. Ceux qui espèrent qu'ils seront rapidement (récompensés) se plaignent toujours de ce que la rétribution est trop lente; c'est ainsi que les hommes de peu de foi, dès qu'ils ont accompli une action qui procure le bonheur, espèrent aussitôt que la récompense leur arrivera entre le matin et le soir; quand la vieillesse, la maladie et la mort surviennent, ils disent qu'il n'y a pas naturellement de récompense excellente ; mais quand ils ont obtenu le mystérieux séjour dans les cieux et que les excellentes rétributions leur parviennent toutes, ils sont comme ce médecin quand il voyait les éléphants et les chevaux; grâce à ce mystérieux séjour, ils arrivent dans les palais célestes; ayant reçu le mystère de cette autre vie, leurs yeux voient dans les salles célestes toutes sortes de beaux spectacles; alors ils comprennent et ils ont le regret rétrospectif de n'avoir autrefois pas fait grand' chose; tel ce médecin qui, en voyant les dons qui lui étaient faits, regrettait que le mérite qu'il avait eu à guérir une maladie fût mince.

N° 172.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 4 r°-v°.)

Dans un royaume étranger il y avait des pluies malfaisantes; quand elles tombaient dans l'eau des fleuves, des lacs, des rivières, des puits et des fossés des remparts, les hommes qui buvaient de cette eau en concevaient une folie et une ivresse qui ne se dissipaient qu'au bout de sept jours.

En ce temps, le roi de ce pays était fort sage et était habile aux pronostics. Un nuage chargé de la pluie malfaisante s'étant élevé, le roi le reconnut; il couvrit alors un puits de manière que la pluie ne pût y pénétrer. Cependant les divers fonctionnaires et la foule des sujets du roi burent tous de l'eau de la pluie malfaisante; en pleine séance de la cour, ils devinrent fous; ils ôtèrent leurs vêtements et allèrent tout nus; ils se couvrirent la tête de boue et assistèrent ainsi à l'audience du roi.

Le roi était seul à n'être pas fou; revêtu des habits qu'il avait coutume de porter, coiffé de son bonnet divin et orné de ses bracelets et de ses colliers, il restait assis sur son lit. Tous ses sujets qui ne se savaient pas fous, pensaient au contraire que le roi devait être bien fou pour être seul ainsi habillé; ils se disaient les uns aux autres dans la foule : « Ce n'est point là une affaire de peu d'importance ; songeons à ce qu'il convient de faire ensemble. »

Le roi, craignant une révolte de ses sujets, eut peur pour lui-même et leur dit : « J'ai une excellente médecine qui peut guérir cette maladie; vous tous, attendez un instant que j'aie pris cette médecine; je réapparaîtrai dans un instant. » Le roi entra dans son palais, ôta les vêtements qu'il portait, barbouilla son visage de boue et ressortit au bout d'un moment; tous ses sujets en le voyant furent très joyeux et dirent qu'il agissait conformément à la règle, car ils ne se savaient pas fous.

Sept jours plus tard, tous les sujets reprirent leur bon sens et se sentirent fort honteux; chacun d'eux remit ses vêtements et son bonnet pour venir à la réunion de la cour. Le roi, intentionnellement, était resté comme auparavant et se tenait assis tout nu; ses sujets furent frappés de stupeur et lui demandèrent : « O roi, vous avez toujours eu une grande sagesse ; pourquoi vous conduisez-vous ainsi ? » Le roi leur répondit: « Mon cœur est toujours resté ferme et ne s'est point altéré; mais comme vous

étiez fous, vous avez au contraire déclaré que j'étais fou; si donc je suis maintenant dans cet état, ce n'est pas véritablement mon cœur qui l'a voulu. »

Il en est de même du Tathâgata; comme la foule des êtres a bu de l'eau de l'inintelligence, tous sont fous; lorsqu'ils entendent dire que le grand saint annonce constamment que les diverses essences ne naissent ni ne s'anéantissent, qu'il y a une caractéristique et qu'il n'y a pas de caractéristique, ils ne manquent pas de dire que le grand saint prononce des paroles insensées. C'est pourquoi le Tathâgata, pour se conformer à la multitude des êtres, dit en apparence que les diverses essences sont les unes bonnes, les autres mauvaises, qu'elles sont les unes composées et les autres non composées.

No 173.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 4 vo.)

Dans une naissance antérieure, un Asura avait été un pauvre homme qui demeurait au bord d'un fleuve et s'occupait à le traverser en transportant du bois mort. Un jour que l'eau du fleuve était très profonde et était impétueuse, cet homme fut à plusieurs reprises emporté par l'eau; il perdit alors tout ce qu'il tenait dans les mains et son corps fut submergé; emporté en tourbillonnant par le courant, c'est à grand'peine s'il put en sortir. En ce moment un Pratyeka Buddha, qui avait pris la forme d'un çramaṇa, vint en sa demeure pour mendier de la nourriture; le pauvre homme lui en donna avec joie; quand (le Pratyeka Buddha) eut mangé et eut fait ses ablutions, il plaça son pâtra dans les airs et s'en alla en volant. A ce spectacle, le pauvre homme prononça le vœu que, dans

une naissance ultérieure, son corps fût de haute taille de manière que les eaux les plus profondes n'allassent pas au delà de ses genoux. Par l'effet de cette cause, il obtint un corps si immense que les eaux des quatre grandes mers ne pouvaient aller au delà de ses genoux; quand il était debout dans la grande mer, son corps dépassait le Sumeru; ses mains s'appuyaient sur les sommets des montagnes et il regardait au-dessous de lui les devas Trayastrimças. Doit-on donc s'étonner si le Buddha, qui, pendant des kalpas innombrables a accumulé les plus grands vœux, remplit tout l'espace par son corps de la Loi (dharmakâya) ?

No 174.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 4 vo.)

Autrefois, le fils d'un roi dès l'âge de sept ans entra dans de profondes montagnes pour y rechercher et y étudier la sagesse des ascètes ; il n'avait point encore appris quelles étaient les attributions des divers fonctionnaires de la cour. Plus tard, le roi de ce pays étant mort, il n'y eut personne qui fût qualifié pour devenir roi du royaume. Les ministres se rassemblèrent et délibérèrent entre eux, disant : « L'ascète qui est dans la montagne était à l'origine fils du roi ; d'autre part il pratique la sagesse et la vertu; prenons-le pour roi et toutes les principautés auront en lui un appui. »

Tous donc, officiers et gens du peuple, sortirent et se rendirent dans la montagne; ils saluèrent cet ascète du titre de roi ; ils le firent monter dans le palanquin royal et revinrent à la capitale ; ils donnèrent l'ordre à l'officier de bouche de préparer des mets délicats et exquis pour

nourrir le grand roi. Le roi, voyant que le goût de ces aliments agréait à sa bouche, se mit à demander à son cuisinier toutes les autres choses les unes après les autres.

Ses ministres rassemblés se prirent tous à rire et dirent donc au roi : « Les cent officiers ont des attributions qui font que chacun d'eux préside à des fonctions déterminées : l'officier de la cuisine préside à la nourriture ; l'officier des vêtements préside à l'habillement ; pour les affaires militaires et pour les trésors d'objets précieux, il y a des préposés spéciaux. Il ne faut pas, parce que votre nourriture a été bonne, charger de tout un seul homme. »

Cet apologue (fait comprendre que), dans la foule des livres saints qui donnent des explications, chacun d'eux donne certaines explications et on ne peut demander tout à un seul livre saint. Parmi eux, il y en a par exemple qui expliquent les diverses essences, leur réalité et leurs caractéristiques ; l'abhidharma explique l'être des diverses essences ; chacun d'eux est différent des autres et c'est ainsi qu'on expose la nécessité tantôt des caractéristiques, tantôt de l'absence de caractéristiques.

N° 175 (1).

(*Trip.* XIX, 7, p. 4 v°-5 r°.)

Dans la forêt des cerfs, il y avait autrefois une troupe de cinq cents cerfs ; dans cette forêt il y avait (aussi deux) rois des cerfs ; l'un était le Bodhisattva ; l'autre était le vrai roi des cerfs. Un jour le roi du pays sortit de la ville pour chasser ; il vit cette troupe de cerfs et amena

(1) Voyez plus haut, n° 18, t. I, p. 68-71.

des soldats pour les cerner. Ces deux rois des cerfs, après avoir tous deux avisé à un moyen (de salut) allèrent ensemble auprès du roi des hommes et, se mettant à deux genoux devant lui, ils lui dirent : « Maintenant, puisque nous sommes sur le territoire de votre Majesté, nous sommes destinés à la tuerie ; mais si votre Majesté met à mort en une fois tous les cerfs, vous n'aurez pas le temps de les manger tous et il y en aura qui se pourriront ; nous vous proposons de vous envoyer chaque jour deux cerfs pour subvenir à la nourriture de votre Majesté ; tous les autres tour à tour devront jour après jour vous être envoyés sans que nous nous permettions d'y manquer; nous souhaitons que votre Majesté nous écoute afin que nous puissions un peu prolonger notre vie. Ne serait-ce pas là un bienfait digne de vous, ô grand roi ? » Alors le roi donna son consentement à cette proposition ; il ordonna qu'on ouvrît le cercle d'investissement et qu'on laissât aller (les cerfs). A partir de ce moment, ces deux rois des cerfs arrangèrent entre eux un choix pour déterminer l'ordre de succession suivant lequel deux cerfs étaient chaque jour envoyés aux cuisines du roi.

Plusieurs jours plus tard, il y eut une biche enceinte dont ce fut le tour d'aller à la mort ; cette biche se rendit auprès de son roi pour lui demander d'attendre que sa grossesse fût terminée ; le roi des cerfs lui répondit : « Le tour des autres cerfs n'est pas encore arrivé ; qui pourrait vous remplacer ? » Cette biche alla alors auprès du roi qui était le Bodhisattva et lui dit : « Mon roi n'est pas compatissant et ne trouve pas d'arrangement qui le rende indulgent. Maintenant, je viens vous remettre ma destinée et je désire que vous arrangiez cette affaire. »

Le roi des cerfs qui était le Bodhisattva eut pitié de sa situation; il alla donc lui-même dans les cuisines du roi des hommes; le chef des cuisines vint dire au roi : « Le roi des cerfs est venu de lui-même dans les cuisines et

demande à se substituer à cette biche enceinte. » Le roi, surpris d'un fait si extraordinaire, dit au chef des cuisines : « Amenez-moi ce roi des cerfs. » Le roi des cerfs vint donc auprès du roi des hommes et lui exposa toute sa pensée ; alors la foi s'éveilla dans le cœur du roi qui (se dit que), si les animaux mêmes pratiquent la vertu, à combien plus forte raison les hommes le doivent-ils faire. Il ordonna que dans tout son royaume on cessât à jamais de chasser et il donna à perpétuité à la troupe des cerfs le territoire de cette forêt qui prit dès lors le nom de Forêts des cerfs (Mṛgadâva).

N° 176.

(*Trip.* XIX, 7, p. 5 r°; cf. p. 12 v°-13 r°.)

Autrefois, il y avait un laïque dont la femme était enceinte; il invita le Buddha à venir dans sa demeure et, après lui avoir fait des offrandes, il voulut prier le Tathâgata de pronostiquer ce que serait l'enfant que sa femme devait plus tard mettre au monde, car il désirait savoir si ce serait un fils ou une fille. Le Buddha lui dit : « Elle enfantera plus tard un fils qui sera d'une beauté merveilleuse et qui, quand il sera devenu grand, jouira parmi les hommes des félicités qui sont réservées en haut aux devas ; plus tard, il obtiendra la sagesse d'Arhat. » Quand le laïque eut entendu ces paroles, il les mit en doute dans son cœur et n'y ajouta pas foi.

Par la suite il invita encore (un disciple des) six maîtres (hérétiques) et, après lui avoir fait des offrandes, le pria derechef de faire un pronostic ; le laïque dit à cet hérétique : « Auparavant, j'ai chargé le çramaṇa Gautama de faire un pronostic ; il a dit que (ma femme) devrait plus

tard enfanter un fils; mais je ne sais pas si ce sera réellement un fils vertueux ou non. » L'hérétique lui dit : « Elle enfantera une fille. »

Cet hérétique détestait la loi du Buddha ; quoi qu'en vérité il voulût la contrecarrer, lorsqu'il s'en fut retourné, il fit la réflexion suivante : « Si cette (femme) engendre un fils, ce laïque me délaissera et servira Gautama. » Il tint alors au laïque ce discours trompeur : « Votre femme doit enfanter un fils; mais, après la naissance de ce fils, il y aura de grandes calamités et votre famille et votre parenté jusqu'à la septième génération seront entièrement anéanties; c'est parce que ce pronostic était néfaste que je vous ai faussement dit naguère que ce serait une fille (qui naîtrait). »

En entendant cela, le laïque en conçut une grande frayeur dans son cœur et ne sut que faire. Cet hérétique lui dit alors : « Si vous désirez obtenir un avenir heureux et avantageux, il suffit d'éliminer (cette cause de mal). » L'hérétique se mit alors à masser le ventre de la femme du laïque afin de la faire avorter; comme il lui massait le ventre sans discontinuer, la femme du laïque mourut; cependant son fils n'était pas mort, grâce à un effet du bonheur que lui avaient assuré ses existences antérieures. Le laïque se débarrassa alors de sa femme, en la mettant dans l'endroit des morts; on fit un grand tas de bois pour la brûler; au moment où les flammes étaient ardentes, le Buddha accompagné de ses disciples, se rendit là pour regarder; le corps de la femme du laïque se fendit et on aperçut son fils assis sur une fleur de lotus; il était d'une beauté merveilleuse et son visage était comme la neige.

Le Buddha ordonna à *K'i-yu* (Jîvaka) (1) de lui apporter cet enfant; quand *K'i-yu* (Jîvaka) l'eut apporté, on le sortit de là et on le rendit au laïque qui alors le

1. Le célèbre médecin.

nourrit et l'éleva. Quand il eut atteint l'âge de seize ans, il l'emportait sur les autres hommes en talent et en beauté ; il prépara alors en quantité des boissons et des nourritures excellentes et invita l'hérétique (dont il a été question plus haut); quand l'hérétique se fut assis, au bout d'un moment il se mit à éclater de rire, et comme l'autre lui demandait pourquoi il riait, il répondit : « Je vois à cinquante mille *li* d'ici une montagne; au pied de cette montagne il y a une rivière; un singe est tombé dans cette rivière et c'est pourquoi je ris. » Le jeune homme savait que tout cela n'était que mensonge; c'est pourquoi, dans le bol (de l'hérétique) il plaça toutes sortes de bouillies exquises qu'il recouvrit de riz et chargea un homme de le lui présenter; pour toutes les autres personnes, il plaça dans leurs bols le riz au fond et les bouillies au-dessus; tous les gens se mirent à manger; seul l'hérétique jetait des regards irrités et ne mangeait pas.

Comme le maître de la maison lui demandait pourquoi il ne mangeait pas, l'hérétique répondit : « Je n'ai pas de bouillie; comment mangerais-je? » Le maître de la maison lui dit : « Si votre regard peut voir un singe qui tombe dans l'eau à cinquante mille *li* d'ici, comment ne voit-il pas les bouillies qui sont sous le riz? » L'hérétique fut grandement en colère et en définitive il s'en retourna sans avoir mangé. Il se rendit auprès de *Chō-li-k'ieou fo* (Çrîgupta) à qui il raconta tout ce qui s'était passé; la sœur aînée de cet homme était en effet la femme de Çrîgupta. Quand Çrîgupta eut entendu ce récit, lui aussi s'irrita; il dit à l'hérétique : « Gautama est le maître de ces gens; mais c'est moi qui suis le grand maître; je l'inviterai à venir pour le calomnier et lui faire affront. » C'est pourquoi il disposa la fosse pleine de feu et la nourriture empoisonnée (1). Cette histoire est fort étendue; on

(1) Voyez *Hiuan-tsang, Mémoires*, t. II, p. 18-19.

ne peut la rapporter point par point; c'est pourquoi nous l'avons abrégée en n'en prenant que l'essentiel.

N° 177.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 5 r°-v°.)

Autrefois, il y eut un religieux qui se rendit dans la maison d'un brahmane pour y mendier de la nourriture; le brahmane chargea sa femme de lui présenter de la nourriture pour lui donner à manger; cette femme se tenait debout devant (le religieux), et, comme elle était belle, celui-ci conçut dans son cœur l'idée de jouer un bon tour; il dit au brahmane : « Le goût de la volupté; après, malheur; sortir. » Le brahmane ne comprit pas et lui demanda ce que signifiaient ces paroles : « Le goût de la volupté; après, malheur; sortir. » Le religieux prit alors dans ses mains la gorge de la femme et ils s'embrassèrent l'un l'autre; après l'avoir embrassée, il dit au brahmane : « Ça, c'est : Le goût de la volupté. » Le brahmane, très irrité, frappa d'un coup de bâton ce religieux qui lui dit alors : « Ça, c'est : Après, malheur. » Comme le brahmane voulait le frapper encore, le religieux s'enfuit hors de la porte, puis, retournant la tête, il dit au brahmane : « Ça c'est : Sortir. »

Cet apologue prouve que lorsque les hommes ne peuvent comprendre à fond tout le sens (des maximes de la religion), il faut leur montrer des exemples concrets et alors ils sont éclairés (1).

(1) La leçon que le religieux voulait donner par un exemple, que le mari de la femme dut trouver un peu trop concret, était sans doute la suivante : celui qui s'abandonne à ses désirs sensuels éprouve ensuite des malheurs et c'est pourquoi il juge préférable de sortir du monde et d'entrer en religion.

N° 178.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 5 v°.)

Autrefois, il y eut un paysan qui se rendit pour un moment à la ville; il aperçut un homme qui, ayant subi la peine du fouet, s'enduisait le dos de crottin de cheval tout chaud; il lui demanda pourquoi il faisait cela et l'autre lui répondit : « C'est pour que mes blessures guérissent facilement et ne laissent pas de cicatrices. » Le paysan garda secrètement (cette recette) dans son cœur; plus tard, étant de retour chez lui, il dit aux gens de sa famille : « En allant à la capitale, j'ai acquis beaucoup de sagesse. » Les gens de sa famille lui ayant ensuite demandé quelle était cette sagesse, il appela un esclave et lui dit : « Apportez un fouet et donnez-moi de toutes vos forces deux cents coups de fouet. » Par crainte de son maître, l'esclave n'osa pas désobéir et lui donna donc de toutes ses forces deux cents coups de fouet jusqu'à ce que le sang qui ruisselait couvrît son dos; il dit alors à son esclave : « Apportez du crottin de cheval tout chaud pour m'en enduire; cela pourra faire que (mes blessures) guérissent facilement et ne forment pas de cicatrices. » Puis il dit aux gens de sa famille : « Saviez-vous cela ? Voilà quelle est ma sagesse. »

Cet apologue s'applique au religieux qui renonce aux défenses: au début, il a rencontré un maître éclairé et a reçu les défenses; mais ensuite, ayant eu l'occasion de voir d'autres personnes, les défenses qu'il avait reçues sont rejetées et il délaisse les défenses qu'il avait d'abord acceptées; il redevient laïque et détruit (en lui) le corps de la Loi (dharmakâya); il est comparable à celui qui reçoit deux cents coups de fouet, en sorte que le sang qui ruisselle lui couvre le dos; quand alors il demande à recevoir de nou-

veau (les défenses), il est comme celui qui s'enduit de crottin de cheval.

N° 179.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 5 v°; cf. p. 13 r°.)

Dans un royaume étranger il y avait un exorciste de nâgas; avec sa *kiun-tch'e* (kuṇḍikâ, cruche) remplie d'eau, il se rendit au bord d'un étang où se trouvait un nâga et prononça de tout son cœur la formule de conjuration. Ce nâga vit alors aussitôt qu'un grand feu s'élevait du fond de l'étang et que tout l'étang était en flammes; en apercevant le feu, le nâga fut effrayé et sortit la tête pour regarder au loin les montagnes; il vit encore qu'un grand feu incendiait les montagnes et les marais; il regarda plus haut jusqu'au sommet des montagnes et ne trouva aucun endroit où il pût s'établir; tout était brûlant et il n'avait aucun lieu où réfugier son corps; il aperçut que seule l'eau qui était dans la cruche (kuṇḍikâ) pouvait lui permettre d'échapper au péril; alors il anéantit son grand corps et prit une forme menue et petite pour s'introduire dans la cruche (*kiun-tch'e*, kuṇḍikâ).

Cet étang du nâga symbolise le monde des désirs (kâmadhâtu); les montagnes et les marais que (le nâga) voit de loin sont le monde des formes (rûpadhâtu); le sommet de la montagne qu'il regarde est le monde de la privation de forme (arûpadhâtu). Le conjurateur de nâgas symbolise le Bodhisattva; l'eau de la cruche, le Nirvâṇa; la formule de conjuration, les moyens (d'arriver à la Bodhi); le grand feu brûlant, l'impermanence visible; le grand corps du nâga, l'arrogance; la petite forme qu'il prend, l'humilité. Cet apologue signifie donc : Le Bodhisattva

montre que le présent kalpa brûle de part en part les désirs et les formes et que le grand feu de l'impermanence épouvante tous les êtres; il nous exhorte à nous dépouiller de notre arrogance, à nous humilier et à descendre toujours plus bas, afin qu'ensuite nous entrions tous dans le Nirvâṇa.

No 180.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 5 vo.)

Autrefois dans un royaume étranger, il y a de cela fort longtemps, il y avait une pierre qui, se trouvant sur le bord de la route que fréquentaient les hommes, était souvent foulée par les chars et par les chevaux et petit à petit s'effritait. En ce temps il y eut un homme qui, ennuyé de la voir gêner la route, voulut absolument la supprimer et la frappa de manière à la briser; il vit un serpent venimeux sortir du milieu de la pierre et devenir de plus en plus grand en se gonflant; en l'espace d'un moment, son corps remplit le Jambudvîpa; tout ce qu'il y avait d'êtres vivants, hommes et bêtes, dans le Jambudvîpa, en un jour ce serpent les dévora entièrement. Après quoi il mourut.

Puisque la rétribution des actes mauvais se produit déjà avec une telle promptitude, à plus forte raison, lorsque le Bodhisattva, qui est d'abord un homme ordinaire, a accumulé ses actes méritoires et a multiplié ses vertus, et cela à travers des kalpas aussi nombreux que les grains de sable, s'il arrive un moment où, dès qu'il en a conçu l'idée, il réalise en lui la sagesse du Buddha, explique la Loi, sauve les hommes et atteint au Nirvâṇa, pourquoi s'étonnerait-on de la rapidité avec laquelle cela se produit?

N° 181.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 5, v°.)

Autrefois il y avait la tête et la queue d'un serpent qui se faisaient l'une à l'autre des remontrances. La tête dit à la queue : « C'est moi qui dois être la plus grande. » La queue dit à la tête : « Moi aussi je dois être la plus grande. » La tête dit : « J'ai des oreilles avec lesquelles je peux entendre; j'ai des yeux avec lesquels je peux voir; j'ai une bouche avec laquelle je peux manger. Au moment où nous marchons, je suis celle qui est le plus en avant, c'est pourquoi il faut que je sois la plus grande. Vous n'avez pas ces talents; vous ne devez pas être la plus grande. » La queue dit : « C'est moi qui vous permets d'aller de l'avant et c'est ainsi que vous pouvez aller de l'avant; si je m'enroulais en faisant trois tours de tout mon corps autour d'un arbre et si, trois jours durant, je ne me relâchais pas, (vous seriez condamnée à mourir. » La queue fit comme elle venait de dire); alors la tête ne put plus s'en aller pour chercher sa nourriture; affamée, elle était près de mourir. La tête dit à la queue : « Vous pouvez nous mettre en liberté; je vous accorde que vous êtes la plus grande. » La queue, ayant entendu cette parole, les mit aussitôt en liberté. (La tête) dit encore à la queue : « Puisque vous êtes la plus grande, je vous permets de marcher devant. » A peine avaient-elles fait quelques pas qu'elles tombèrent dans une fosse pleine de feu et y périrent.

Voici à quoi s'applique cette comparaison : Si parmi les religieux il se trouve quelque supérieur (sthavira) de grande vertu (bhadanta) et intelligent qui peut décider des points de doctrine et de discipline, et si au-dessous

de lui il y a un homme médiocre qui se refuse à lui obéir, lorsque le supérieur n'est pas assez fort pour imposer ses ordres à cet homme et qu'il lui dit donc : « Je désire que vous agissiez à votre guise », les affaires ne réussissent pas et tous deux ensemble tombent dans les violations de la loi. Ils sont comparables à ce serpent qui tomba dans la fosse pleine de feu.

N° 182.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 5 v°-6 r°; cf. p. 13 v°.)

Autrefois un oiseleur avait tendu son filet sur un marais et y avait placé des aliments dont se nourrissent les oiseaux. Des oiseaux en foule, appelant leurs compagnons, accoururent à l'envi pour les manger. L'oiseleur tira à lui la corde de son filet et tous les oiseaux tombèrent dedans; or, (parmi eux) se trouvait un oiseau grand et très fort; il souleva avec son corps le filet et, de concert avec tous les autres oiseaux, partit en s'envolant.

L'oiseleur se mit à leur poursuite en se guidant sur l'ombre qu'ils faisaient; quelqu'un lui dit : « Les oiseaux volent dans les airs et vous les poursuivez à pied. Quelle n'est pas votre folie ! » L'oiseleur répondit : « Pas si grande que vous le prétendez; ces oiseaux, quand viendra le coucher du soleil, voudront chercher à se poser pour passer la nuit; comme ils iront alors dans des directions différentes, il faudra bien qu'ils tombent à terre. »

Cet homme continua donc à les poursuivre sans s'arrêter; quand le soleil fut près de se coucher, il vit en levant les yeux que tous ces oiseaux tournoyaient en volant et se disputaient; les uns voulaient aller à l'est, les autres à l'ouest; ceux-ci jetaient les yeux vers une grande forêt;

ceux-là désiraient se rendre près d'une eau courante; comme leurs contestations n'avaient pas de fin, au bout d'un instant ils tombèrent à terre. L'oiseleur alors les prit et les tua les uns après les autres.

L'oiseleur représente *Po-siun* (Pâpîyân); le fait d'étendre le filet est comparable à celui de contracter les asservissements; les oiseaux qui volent en emportant le filet sur leur dos sont comparables à l'homme qui, avant d'être dégagé des asservissements qu'il a contractés, fait que ses désirs produisent la révolution essentielle; les oiseaux qui s'arrêtent au coucher du soleil sont comme les hommes qui conçoivent des sentiments de lassitude et qui ne font plus de progrès. Les oiseaux qui ne sont pas d'accord quand ils cherchent à se poser sont comme ceux qui soulèvent les soixante-deux opinions (hérétiques) pour se contredire continuellement. Les oiseaux qui tombent à terre sont comme les hommes qui reçoivent la punition de leurs erreurs et tombent dans les enfers. Ceci montre que toutes les souillures que causent les asservissements contractés sont le filet de Mâra.

Ainsi donc (1) les asservissements contractés recouvrent l'homme comme un filet. Ceux qui sont dans les deux voies [supérieures (2)] doivent avec le plus grand soin veiller sur leur corps et sur leur bouche (3), pour ne pas se laisser tomber dans ce filet, car les souffrances des trois voies mauvaises (4) et la prolongation indéfinie des naissances et des morts sont insupportables.

(1) Cette conclusion ne se trouve que dans la rédaction du *Tchong king siuan lsa pi yu king* (*Trip.*, XIX, 7, p. 13 v°).

(2) Les conditions d'homme et de deva.

(3) Sur leurs actes et sur leurs paroles.

(4) Les conditions d'animal, de démon affamé et d'habitant des enfers.

N° 183.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 6 r°.)

Autrefois, au temps où le Buddha était dans ce monde, il y avait cinq cents hommes forts qui étaient tous devenus çramaṇas; réunis en un même lieu, ils se tenaient assis en contemplation et récitaient les livres saints. Or, de méchants voleurs enlevèrent complètement tous les vêtements et les bols des religieux en ne leur laissant que leur nivâsana et leur saṃghâṭî.

Après que ces voleurs furent partis, tous les çramaṇas, légèrement vêtus de leur nivâsana et de leur saṃghâṭî, vinrent auprès du Buddha et lui racontèrent ce qui s'était passé. Le Buddha leur dit : « Pourquoi n'avez-vous pas poussé de grands cris ? » Ils répondirent : « Le Buddha ne nous y avait point encore autorisés; c'est pourquoi nous n'avons pas osé crier. »

Le Buddha dit à tous ces bhikṣus : « Si vous n'osez pas crier, les voleurs vous dépouilleront chaque jour de vos vêtements, et qui sera alors capable de vous en donner constamment (de nouveau) ? Dorénavant je vous autorise, quand vous verrez venir des voleurs, à pousser de grands cris, à brandir des bâtons et à prendre en main des pierres pour les effrayer et les faire se retirer; mais gardez-vous d'aller jusqu'à les blesser ou les tuer réellement. »

(Suit une longue dissertation sur les raisons pour lesquelles il ne faut pas attacher d'importance au corps, à la vie et aux richesses, sans cependant les mépriser absolument.)

N° 184.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 6 r°-v°.)

Autrefois, dans le *T'ien-tchou* (Inde) il y avait un lieu de résidence où se tenaient cent mille çramaṇas; plus de cinquante mille d'entre eux avaient déjà obtenu (la dignité d') Arhat; leurs six pénétrations (abhijñâs) étaient pures et pénétrantes; ils avaient cessé de passer dans le cycle des transmigrations. Il restait cinquante mille hommes, dont les uns avaient obtenu les trois degrés inférieurs de la sagesse, et dont les autres ne les avaient pas encore obtenus. Or, il y eut un notable qui, dans le désir de rechercher les félicités dont on jouit autant qu'on veut dans les conditions d'homme et de deva, vint dans ce temple et y disposa un repas qu'il offrit à la foule des religieux.

En ce temps, il y avait un sthavira qui était un grand Arhat ayant obtenu les six pénétrations surnaturelles; cet homme était fort vieux; sa barbe était blanche; ses dents étaient tombées; son corps était décrépit; il était celui qui occupait la plus haute position parmi ces cent mille hommes. Quand on eut fini de prononcer des vœux accompagnés de prières en faveur de ces notables, quand on eut bu et mangé et quand l'eau pour les ablutions eut cessé de circuler, (ce vieillard) dit alors au notable : « O dânapati, par votre libéralité présente vous venez de vous attirer un grand châtiment. »

Aussitôt ceux des religieux qui n'avaient point encore obtenu la sagesse dirent tous que le sthavira avait prononcé cette folle parole à cause de son grand âge. Le sthavira leur répondit : « C'est là une chose véritable; je n'ai point dit une folle parole. » Les religieux en foule lui

demandèrent : « Cet homme vient de semer pour lui le bonheur; comment récolterait-il le châtiment ? »

Le sthavira répondit : « Vous connaissez la première phase, mais vous ne connaissez point encore la seconde. Cet homme a semé pour lui le bonheur ; aussi recevra-t-il encore des félicités en se trouvant dans les conditions d'homme ou de deva; mais, tandis qu'il jouira de ces félicités, il concevra une grande arrogance; il pensera qu'il a fait assez et ne cherchera pas à être délivré; quand il regardera le Buddha, il ne l'adorera pas; quand il verra des livres saints, il ne les lira pas; quand il verra des çramaṇas, il n'aura pas pour eux des sentiments de respect; il s'abandonnera au gré de ses désirs; quand il aura fini de jouir de ces félicités, il devra tomber dans les voies mauvaises et y rester pendant des asaṃkhyeya-kalpas illimités; quand son châtiment sera fini, alors il en sortira. S'il peut semer ainsi pour lui de grands châtiments, c'est parce qu'il aura reçu la grande rétribution (1) de sa conduite dans ce monde. Si donc il fixe (maintenant) son cœur sur la sagesse sainte et s'il fait cet acte producteur de bonheur, plus tard, quand il recevra sa rétribution, ce ne sera pas en définitive cette rétribution là (qu'il recevra) (2). »

N° 185.

(*Trip*, XIX, 7, p. 6 v°.)

Autrefois dans le royaume de *T'ien-tchou* (Inde), il y avait deux hommes pauvres ; ils s'ingéniaient pour gagner

(1) En d'autres termes, la récompense même que sa bonne action lui aura value l'induira à commettre des fautes qu'il expiera cruellement plus tard.

(2) En définitive il sera châtié au lieu d'être récompensé.

leur vie et calculaient avec parcimonie ; ils s'occupaient à vendre du lait fermenté. Ces deux hommes, portant chacun sur leur tête une jarre de lait fermenté, se rendirent au marché pour l'y vendre; en ce temps, il avait plu et le chemin était glissant ; un de ces hommes, qui était sage, se fit cette réflexion : « Aujourd'hui, à cause de la boue et de la pluie, il est difficile de marcher sur la route ; si je viens à tomber, ma jarre se brisera et je perdrai tout. Maintenant je vais retirer entièrement le beurre et si je dois tomber, ce que je perdrai sera sans importance. » L'autre homme, qui avait peu de prévoyance, prit ensemble (le beurre et le lait) pour aller au marché.

Au milieu du chemin que la boue rendait glissant, ces hommes tombèrent tous deux ; l'un d'eux s'abandonna au désespoir, versa des larmes et se tordit (de douleur) en restant étendu sur le sol ; l'autre n'avait point l'air chagrin et ne témoignait aucun déplaisir. Quelqu'un leur demanda: « Vous avez tous deux cassé votre jarre de lait ; votre perte est égale et ne diffère point pour l'un et pour l'autre. Pourquoi l'un de vous est-il seul à s'affliger, à pleurer et à exprimer ses regrets, tandis que l'autre reste calme et ne semble point fâché ? » Un de ces hommes répondit : « Du lait que je portais je n'avais point extrait le beurre; maintenant que ma jarre est brisée, ma perte est absolument totale ; c'est pourquoi je ne puis dominer mon affliction. » L'autre homme répondit : « Du lait que je portais j'avais au préalable enlevé le beurre; maintenant, bien que ma jarre soit cassée, ma perte est de peu d'importance; c'est pourquoi je reste tranquille et n'éprouve pas de regrets. »

La jarre symbolise le corps; le beurre symbolise les richesses. Quand un homme est avare et tient à ses richesses, il recherche avec avidité son intérêt immédiat et ne songe pas à l'impermanence; mais quand son corps, comme la jarre, vient à se briser, ses richesses sont entièrement perdues, et il est comparable à cet homme qui

perdit follement son beurre et son lait; il s'afflige alors et a des regrets rétrospectifs, mais son repentir ne sert de rien. (Au contraire,) quand un homme croit fermement aux récompenses des vies futures, tout ce qu'il a de richesses, il l'emploie en charités; même quand son corps, comme la cruche, vient à se briser, la perte qu'il éprouve est sans importance, et il est comparable à cet homme qui, bien que sa jarre de lait se fût brisée, n'avait subi qu'une perte minime ; son cœur reste tranquille et il n'a point lieu d'avoir des regrets rétrospectifs.

N° 186.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 6 v°; cf. p. 13 v°.)

Il y avait autrefois cinq cents marchands qui étaient montés en bateau et étaient allés sur la mer pour chercher des denrées précieuses. Il arriva que le poisson *mo-kie* (makara) sortit la tête et, la gueule grande ouverte, voulut dévorer tous les êtres vivants ; en ce jour, il y avait peu de vent et cependant le bateau filait comme une flèche. Le patron *sa-po* (sârthavâha) dit à l'équipage : « Le bateau file trop vite ; il faut relâcher la voile et la descendre à fond. » Mais le bateau n'en alla que plus rapidement et on ne pouvait l'arrêter.

Le patron *sa-po* (sârthavâha) demanda à l'homme qui était sur le château d'avant : « Que voyez-vous ? » « Je vois, (répondit-il), en haut deux soleils qui apparaissent ; en bas est une montagne blanche ; au milieu est une montagne noire [1]. » Le patron *sa-po* (sârthavâha) s'écria tout effrayé : « C'est là le poisson gigantesque ; que faut-il faire ?

(1) Ce sont, apparemment, les deux yeux, les dents et la langue du monstre qui sont ainsi décrits par le matelot épouvanté.

Vous et moi maintenant sommes en grand péril ; nous allons entrer dans le ventre du poisson et il n'y aura plus aucun moyen de sauver notre vie. Que chacun de vous implore de tout son cœur les dieux qu'il sert. » Alors tous ces hommes se mirent chacun à confier sa destinée à la divinité qu'il servait en lui demandant de les retirer de détresse ; mais plus leurs prières étaient ardentes, plus vite allait le bateau.

Au bout d'un moment, comme il ne s'arrêtait pas, il allait entrer dans la gueule du poisson ; alors le patron *sa-po* (sârthavâha) dit aux autres : « Je sais un grand dieu qu'on appelle Buddha ; vous autres, abandonnez les dieux que chacun de vous adore et invoquez-le. » Alors ces cinq cents hommes poussèrent à grands cris l'invocation *na-mo Fo* (namo Buddhâya).

Le poisson, entendant le nom du Buddha, fit cette réflexion : « Aujourd'hui dans le monde il y a de nouveau un Buddha; comment pourrai-je supporter de faire du mal à tous les êtres vivants ? » Ayant fait cette réflexion, il referma la bouche ; l'eau se mit à couler en sens inverse et repoussa (le bateau) loin de la gueule du poisson. Les cinq cents marchands purent être sauvés en même temps.

Ce poisson, dans une existence antérieure, avait été un religieux qui, pour quelque faute, reçut ce corps de poisson ; dès qu'il entendit prononcer le nom du Buddha, il se souvint de son existence antérieure ; c'est pourquoi il réfléchit et de bons sentiments se produisirent en lui. Cette histoire prouve que ces cinq cents marchands, simplement en pensant de tout leur cœur au Buddha et en prononçant un instant son nom, purent être délivrés d'un péril immense comme le ciel; à combien plus forte raison, quand quelqu'un conserve dans son cœur la samâdhi qui consiste à penser au Buddha, cela fera-t-il que ses fautes graves deviendront légères et que ses fautes légères seront effacées. Mais des exaucements comme celui (que nous venons

de raconter dans cette histoire), il n'y en a pas un grand nombre.

N° 187

(*Trip.*, XIX, 7, p. 6 v°-7 r°.)

Au temps où un kalpa avait été détruit par le feu, tout l'univers était vide. Grâce à la force des causes résultant des actes vertueux producteurs de bonheur accomplis par tous les êtres, les vents des dix régions arrivèrent; tous ces vents, en soufflant (1) ensemble, purent soutenir une grande masse d'eau; sur cette eau se trouvait un homme à mille têtes qui avait deux mille mains et deux mille pieds; son nom était *Wei-si* (Viṣṇu); cet homme produisit du milieu de son nombril une fleur de lotus couleur d'or à mille pétales; son éclat était fort brillant et était semblable à celui de dix mille soleils éclairant ensemble. Dans le lotus était un homme qui se tenait assis les jambes croisées l'une sur l'autre; cet homme à son tour avait un éclat illimité; son nom était le roi des devas Brahma; de son cœur il fit naître huit fils; ces huit fils engendrèrent le ciel, la terre et les hommes. Le roi des devas Brahma n'avait plus en lui aucun reste de tout ce qui est luxure et colère; c'est pourquoi on dit, quand un homme se livre à la méditation, agit purement et supprime en lui les désirs débauchés, qu'il pratique la conduite de Brahma (brahmačârin); quand les Buddhas font tourner la roue de la Loi, on appelle parfois (cette roue) la roue de Brahma. Le roi des devas Brahma était assis sur une fleur de lotus; c'est pourquoi tous les Buddhas, pour se conformer à la coutume du monde, sont assis sur une fleur de lotus en ayant les

(1) Il faut lire vraisemblablement 吹 au lieu de 泳.

jambes croisées ; (c'est alors qu') ils expliquent les six pâramitâs, et ceux qui entendent cette doctrine atteignent à l'anuttara-samyak-saṃbodhi.

N° 188.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 7 r°.)

Autrefois il y avait une fille de noble naissance qui avait un visage fort beau et un extérieur remarquable ; elle sortit du monde, s'adonna à l'étude et obtint la voie d'Arhat. Comme elle se promenait solitaire dans un bois en dehors de la ville, elle rencontra un homme qui, en voyant le visage admirable de cette bhikṣuṇî devint profondément épris d'elle. Il se tint debout devant elle en lui barrant le chemin et voulut la posséder ; il lui déclara avec serment : « Si vous ne me cédez pas, je ne vous laisserai pas partir. »

La bhikṣuṇî se mit alors à lui expliquer la théorie des humeurs sales et de l'impureté : qu'y a-t-il qui soit désirable dans la tête, dans les yeux, dans les mains et dans les pieds ? Cet homme dit alors à la bhikṣuṇî : « J'aime la beauté de vos yeux. » Aussitôt cette bhikṣuṇî arracha avec sa main droite un de ses yeux et le montra au jeune homme ; le sang coulait sur son visage. Quand le jeune homme vit ce spectacle, ses désirs disparurent.

La bhikṣuṇî, tenant un de ses yeux dans sa main, revint à l'endroit où se tenait le Buddha pour qu'il remît cet œil à sa place ; elle raconta tout ce qui s'était passé au Buddha et c'est à la suite de cela que (le Buddha) décréta cette défense : « Dorénavant il ne sera pas permis aux bhikṣuṇîs de s'arrêter en dehors de la ville, ni de marcher seules en dehors des villages. »

N° 189.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 7 r°.)

Les herbes et les arbres qui sont dans le monde peuvent tous servir de remèdes; c'est simplement parce qu'on ne s'entend pas bien à les distinguer qu'on ne le sait pas. Autrefois il y avait un saint roi-médecin nommé *K'i-yu* (Jîvaka) qui était capable de combiner et de réunir les herbes médicinales; il avait la forme d'un jeune garçon (1); ceux qui le voyaient éprouvaient de la joie et étaient guéris de toutes leurs maladies. Parfois, avec une seule plante, il soignait toutes sortes de maladies; parfois, avec toutes sortes de plantes, il soignait une seule maladie. Parmi les herbes qui sont dans le monde, il n'y en avait aucune qui ne fût susceptible d'être employé par lui; parmi les maladies qui sont dans le monde, il n'y en avait aucune qu'il ne pût guérir.

Quand la vie de *K'i-yu* (Jîvaka) prit fin, les herbes médicinales du monde se mirent à pleurer en même temps et toutes se lamentaient, disant : « Nous pouvons toutes être employées à la guérison des maladies; mais seul *K'i-yu* (Jîvaka) était capable de nous bien connaître. Après la mort de *K'i-yu* (Jîvaka); il n'y aura plus aucun homme qui soit capable de nous bien connaître. Les hommes qui viendront plus tard se tromperont parfois en nous employant; pèchant tantôt par excès, tantôt par défaut, ils feront que les maladies ne guériront pas, et ainsi on incitera les gens à penser que nous ne sommes point divines. C'est en songeant à cela que nous pleurons et gémissons. »

(1) « Jeune garçon » est l'épithète communément appliquée à Jîvaka.

Or, il y avait une (plante nommée) *ho-li-le* (1) (harîtaka), qui, se tenant à l'écart, était seule à ne point pleurer. Elle disait elle-même : « Toutes les maladies, je suis capable de les soigner; ceux qui me mangeront seront tous guéris de leurs maladies; ceux qui ne me mangeront pas ne guériront point. Il n'est pas nécessaire d'avoir recours au discernement d'un homme, et voilà pourquoi je ne pleure pas ».

K'i-yu (Jîvaka) symbolise le Buddha; toutes les plantes médicinales symbolisent les diverses lois; le *ho-li-le* (harî taka) symbolise l'impermanence. (Cette parabole) signifie que, lorsque le Buddha est présent dans le monde, il excelle à se servir des diverses lois; il est capable d'employer comme remèdes la luxure, la colère et la sottise pour guérir les hommes de leurs maladies; et toutes les autres bonnes lois, il s'en sert suivant l'opportunité, sans s'astreindre à une règle immuable; il est comparable au bon médecin des malades. Mais quand le Buddha a quitté ce monde, peu nombreux sont ceux qui savent bien se servir des diverses lois et les adapter aux circonstances; la considération de l'impermanence est alors ce qui guérit le plus souvent; elle peut également soigner la luxure et la colère et la stupidité; ceux qui s'en servent bien éloignent d'eux les maladies; ceux qui ne s'en servent pas bien sont atteints par tous les maux; c'est pourquoi elle est comparable au *ho-li-le*. Quant aux autres diverses lois, il n'est point aisé de s'en servir; ceux qui s'en servent doivent nécessairement avoir un maître qui les guide; quand on s'en sert bien, la maladie diminue ; mais quand on ne s'en sert pas bien, on ne fait qu'aggraver la maladie.

(1). Le meilleur purgatif, d'après Suçruta. (Dict. de Saint-Pétersbourg)

N° 190.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 7 r°-v°; cf. p. 13 v°-14 r°.)

Autrefois un boucher se rendit auprès du roi *A-chö-che* (Ajâtaçatru) pour lui demander de lui accorder une chose qu'il désirait; le roi lui dit : « Que désirez-vous de moi ? » L'autre répondit : « O roi, dans les occasions où vous célébrez des fêtes, il est nécessaire qu'on tue (des animaux); je désire, ô roi, que vous me fassiez la faveur de me charger de toute cette besogne. »

Le roi lui dit : « Mettre à mort est une occupation à laquelle les hommes ne se plaisent point; comment se fait-il que vous désiriez cette occupation et que vous vous y plaisiez ? » L'autre répondit : « J'étais autrefois un pauvre homme et je gagnais ma vie au moyen d'une boutique où je tuais des moutons. Pour cette raison, j'ai pu naître en haut chez les quatre devarâjas; quand j'eus terminé cette existence de deva, je vins naître dans la condition humaine et je continuai de nouveau à tuer des moutons; après que ma vie fut finie, je naquis en haut dans le second ciel. De la sorte, par six fois je fus tueur de moutons et c'est à cause de cela même que je suis constamment né à six reprises dans la condition de deva et que j'ai éprouvé des félicités illimitées. Voilà pourquoi maintenant j'adresse cette demande à Votre Majesté. »

Le roi dit : « A supposer que ce que vous racontez soit vrai, comment le savez-vous ? » L'autre répondit : « Je connais mes existences antérieures. »

Le roi n'ajouta pas foi à ce qu'il disait et pensa que c'étaient de vains propos, car comment un homme d'aussi basse condition aurait-il pu connaître ses vies antérieures ? Dans la suite, il interrogea à ce sujet le Buddha, qui

lui répondit : « Cet homme a dit vrai et ne vous a point tenu de vains propos. Dans les générations passées cet homme s'est trouvé rencontrer un Pratyeka Buddha; en voyant ce Buddha, il a éprouvé de la joie et de tout son cœur il l'a contemplé attentivement; en levant les yeux, il a considéré sa tête; en abaissant son regard, il a examiné ses pieds ; il a conçu alors des sentiments excellents; c'est à cause de cette action méritoire qu'il a obtenu de naître six fois successivement en haut parmi les devas et que, lorsqu'il naît en bas parmi les hommes, il connaît ses existences antérieures; parce que sa vertu productrice de bonheur était mûre, il a obtenu à six reprises de naître dans la condition de deva et dans la condition d'homme ; parce que ses fautes n'étaient pas encore mûres, il n'en a point encore reçu le châtiment. Mais, quand il aura terminé son existence présente, il devra tomber dans les enfers pour y subir le châtiment d'avoir tué des moutons; quand il aura achevé son temps dans les enfers, il devra naître dans la condition de mouton et payer (de sa vie) autant de fois (qu'il aura tué de moutons). La connaissance que cet homme possède de ses vies antérieures est superficielle; il ne voit que ce qui concerne ses six existences dans la condition de deva; comme il n'atteint pas au delà jusqu'à sa septième existence (antérieure), il pense que c'est pour avoir tué des moutons qu'il est né dans la condition de deva. Une connaissance si limitée des existences antérieures n'est ni complète, ni claire. »

Ainsi, quand ceux qui accomplissent des actes méritoires formulent des désirs, il leur arrive de parler inconsidérément en sorte que la rétribution des actes n'est pas bien comprise par eux; c'est ce que prouve cette histoire (1).

(1). Ce paragraphe final ne se trouve que dans la rédaction du *Tchong-king siuan tsa pi yu king* (*Trip.*, XIX, 7, p. 14 r°).

N° 191.

(*Trip*, XIX, 7, *p.* 7 v°.)

Autrefois il y avait un roi qui connaissait fort bien les châtiments et les récompenses et qui croyait à l'existence des rétributions. Il se plaisait constamment à répandre ses libéralités et ne s'opposait point aux désirs des hommes; sa renommée s'était étendue au loin dans les quatre directions et il n'était personne qui n'en eût entendu parler. Un jour, un pays voisin entra en campagne pour attaquer à l'improviste son royaume. Le roi se dit: « Si je sors pour combattre, il y aura certainement des blessés et des morts; il vaut mieux que je sacrifie ma personne et que je n'agisse pas avec cruauté à l'égard de mon peuple. » Quand l'armée ennemie arriva, elle entra par la porte orientale de la ville et le roi sortit aussitôt par la porte occidentale; absolument solitaire, il s'enfuit dans une forêt sauvage.

Or, un brahmane qui venait de loin passa par cette forêt et rencontra le roi ; alors ces deux hommes s'interrogèrent mutuellement. Le roi demanda au brahmane : « D'où venez-vous et où voulez-vous aller? » Le brahmane répondit: « J'ai entendu dire que le roi un tel a le cœur disposé à la libéralité et ne s'oppose pas aux désirs des hommes : c'est pourquoi je suis venu de loin dans l'intention de lui demander quelque chose. » Le roi répliqua : « La personne dont vous parlez, c'est moi-même. »

En entendant cette parole, le brahmane fut stupéfait ; il demanda alors au roi : « Quelle est la cause, ô roi, pour laquelle vous êtes maintenant dans cette situation? » Le roi expliqua donc au brahmane tout ce qui s'était passé ; en l'entendant, le brahmane tomba étendu sur le sol et fut

près de mourir pendant un long moment. Le roi le soutint et le releva, l'aspergea d'eau et alors il reprit ses sens ; le roi lui demandant pourquoi cela lui était arrivé, le brahmane répondit : « Depuis longtemps je suis d'une extrême pauvreté et ne possède rien ; c'est pourquoi je suis venu de loin dans l'intention de demander des richesses. Comment aurais-je pensé que je vous rencontrerais aujourd'hui, ô roi, dans cette situation ? Voilà pourquoi j'éprouve un chagrin que je suis incapable de surmonter. »

Le roi consola le brahmane en lui disant : « Ne vous désolez pas ; je ferai que vous obtiendrez de grandes richesses. Quoique ce roi étranger ait pris mon royaume, il n'a pu s'emparer de ma personne ; il a promulgué une ordonnance jusque dans les régions les plus lointaines pour engager par la promesse de dons fort considérables (les gens à me livrer). Chargez-moi donc de liens et menez-moi à la porte du roi. Le roi sera content et vous récompensera amplement. » Le brahmane se conforma donc à ces paroles ; il lui attacha les deux mains avec une corde d'herbe et le mena à la porte du roi : ce que voyant, le portier vint en toute hâte en avertir le roi ; à cette nouvelle, le roi, surpris et joyeux, ordonna aux soldats qui étaient devant la porte de prendre le roi qui avait été saisi, ainsi que le brahmane, et de les amener devant son trône.

Le roi demanda au brahmane : « Par quel artifice avez-vous pu attirer cet homme ? » Le brahmane répondit : « Je n'ai eu recours à aucun artifice. Quand cet homme était autrefois roi, son cœur se plaisait à la libéralité : c'est pourquoi je suis venu de loin dans l'intention de lui demander quelque chose ; je l'ai rencontré dans la forêt et il m'a demandé pourquoi j'étais venu. Je lui répondis alors que je voulais aller auprès du roi un tel. Il me répliqua que le roi un tel c'était lui-même. En entendant cette parole, je fus près de mourir et je perdis entièrement connaissance ; le roi me releva et m'aspergea d'eau et me

demanda ensuite pourquoi cela m'était arrivé. Je lui répondis que, pour n'avoir pas été libéral dans une existence antérieure, j'étais né dans une condition d'extrême pauvreté, que, pour cette raison, j'étais venu de loin afin de solliciter des richesses, et que, mon espérance ne pouvant se réaliser, j'en ressentais un grand chagrin. Il me réconforta en me disant de ne point me tourmenter : il me donnerait, au moyen de sa propre personne, ce dont j'avais besoin. Il me dit alors que je pouvais prendre une corde pour lui lier les deux bras et l'amener à la porte du roi, car ce roi me récompenserait certainement. » En entendant le récit du brahmane , le roi se prit à verser des larmes; il quitta son siège, descendit de son trône et dit à l'ancien roi : « Vous êtes véritablement un roi des hommes; moi, je suis un brigand. » Alors, emmenant avec lui ceux à qui il commandait, il retourna dans son premier pays. L'ancien roi reprit le pouvoir et sa conduite excellente fut telle qu'auparavant.

Cette histoire montre que, lorsque le Bodhisattva est d'abord dans la condition d'un homme ordinaire, l'absolue vertu de la conduite est ce à quoi se conforment ses actes ; et s'il y a quelque chose qui soit écrit dans les livres saints, c'est ce à quoi se conforme son cœur parfait; ni les devas ni les hommes méchants ne peuvent jamais trouver l'occasion (de l'emporter sur lui).

N° 192.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 7 v°-8 r°.)

Il y avait deux voleurs d'espèce différente; l'un volait en se servant de la force de ses mains ; le second volait en ayant recours à des stratagèmes. Le voleur qui se servait

de la force de ses mains pratiquait avec ses mains dans les murailles des trous auxquels il donnait tantôt la forme d'une tête de lion, tantôt la forme d'une fleur de lotus ; quand il était entré dans la maison et qu'il prenait des objets, il n'emportait pas tout ; il exigeait peu et laissait beaucoup ; il voulait faire que le maître de maison eût encore de quoi vivre et désirait agir en sorte que les gens dissent de lui : « C'est un brave voleur. » A son retour, il changeait de vêtements et se mêlait en spectateur à la foule pour aller à la maison où le vol avait été commis.

Une fois, les gens de la foule, en voyant l'endroit ou le voleur avait percé la muraille, disaient tous : « C'est là un habile voleur. » Or, en ce moment, le voleur qui procédait par stratagèmes, se trouvait aussi, déguisé avec des habits de brahmane, au milieu de la foule et tint alors ce propos : « Ce n'est pas là un habile voleur ; il déploie beaucoup de force pour gagner peu. Comment serait-ce là de l'habileté ? L'important est de ne pas avoir à déployer de force pour gagner beaucoup. Voilà la vraie habileté. »

Le voleur qui se servait de la force de ses mains conserva secrètement (ces paroles) dans son cœur, et, après avoir attendu que la foule se fût retirée, il suivit (l'autre voleur) et lui demanda : « En quoi consiste le vol à l'aide de stratagèmes ? » L'autre lui répondit : « Si vous voulez le voir, vous n'avez qu'à me suivre ; dans un mois et quelques jours je vous le montrerai. » Alors le voleur qui procédait à l'aide de stratagèmes combina un stratagème ; déguisé avec des habits de brahmane, il se rendit dans la maison d'un riche notable et lui dit : « J'ai besoin d'une petite somme ; si vous pouvez me la donner, ne sera-ce pas bien ? » Le notable, croyant qu'il réclamait le prix d'un vêtement, lui répondit : « Je vous la donnerai. »

Avant que le notable eût pu se procurer (l'argent), (le voleur) revint de nouveau vers lui en disant : « La somme

que vous m'avez promise précédemment, êtes-vous résolu à ce que je l'obtienne ? » Le notable répondit : « Je ferai en sorte que vous l'obteniez certainement. » Quand il eut fait cette (promesse) par trois fois, (le voleur) rédigea un acte écrit et alla auprès du magistrat pour lui exposer l'affaire en lui disant : « Le notable un tel me doit cent mille onces d'or et ne veut pas me les rendre. » Le voleur prit alors des ennemis du notable comme témoins ; le magistrat soumit à une enquête les témoins ainsi que le notable ; il interrogea en personne les témoins en leur disant : « Est-il vrai (que le notable a promis de payer) ? » Les témoins répondirent : « Cela est vrai. » Le magistrat ordonna aussitôt au notable de payer la somme d'or à ce brahmane.

Ainsi le voleur qui avait recours à des stratagèmes sans se servir de la force de ses mains, fit un grand gain. Il en est de même de l'acte de se réjouir à la suite (anumodanâ), (car il procure un grand bonheur sans beaucoup d'effort).

N° 193.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 8 r°.)

Il y avait un nâga qui pouvait, avec une seule goutte d'eau, faire pleuvoir sur un royaume, ou sur deux, ou sur trois, ou même faire pleuvoir sur tout le Jambudvîpa. Ce nâga songea à part lui : « Je veux mettre à l'abri cette goutte d'eau pour qu'elle se conserve toujours et ne se dessèche pas; quel endroit sera convenable pour cela ? » Il réfléchit alors qu'aucun autre lieu n'était convenable et qu'il lui fallait la placer dans la grande mer où alors elle ne se dessécherait pas.

Ceci symbolise une petite libéralité grâce à laquelle on

peut obtenir une grande récompense illimitée, mais on ne doit la placer qu'au sein de la religion bouddhique ; comme on le voit, de même que la goutte d'eau, en étant unie à la sagesse du nâga, put être mise en un lieu où elle ne se dessécha point, ainsi la libéralité, en étant unie à la prajñâ, pourra être déposée en un lieu où elle ne s'épuisera point.

N° 194.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 8 r°.)

Voici la manière dont un saint roi tourneur de la roue (čakravartin) a obtenu la roue d'or : Çakra, roi (des devas) ordonne toujours aux quatre devarâjas d'aller inspecter le monde chaque sixième jour du mois afin d'observer si les hommes se conduisent bien ou mal. Une fois, les quatre devarâjas ainsi que les envoyés de l'héritier présomptif aperçurent un grand roi qui gouvernait le monde par les dix actes excellents et les quatre bienfaisances, et qui, dans sa sollicitude pour les hommes et les animaux, avait un cœur comparable à celui d'un père affectueux; ils revinrent annoncer la chose à Çakra roi des devas, qui, en l'apprenant, loua (cette conduite); Çakra ordonna alors à *P'i-cheou-kie-mo* (Viçvakarman) de faire présent (à ce roi) de sa roue d'or; Viçvakarman sortit aussitôt la roue d'or et la confia au devarâja *P'i-cha-men* (Vaiçramana); celui-ci la prit et la remit à un *ye-tch'a* (yakṣa) volant qui, à son tour, la prit et l'apporta au grand roi. Le devarâja Vaiçramaṇa avait donné cet ordre au yakṣa : « Vous tiendrez constamment cette roue d'or pour ce roi; vous resterez au-dessus de sa tête jusqu'à ce qu'il ait terminé sa vie et vous ne le quitterez point pendant tout ce temps. » Ce yakṣa tint donc constamment la roue pour le roi, et il se

conformait à toutes les intentions du roi, soit qu'il avançât, soit qu'il s'arrêtât, soit qu'il allât, soit qu'il vînt; quand le roi eut terminé sa vie, alors seulement le yakṣa retourna donner la roue au devarâja Vaiçramaṇa; celui-ci la remit à Viçvakarman qui la replaça dans le trésor des joyaux.

N° 195.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 8 r°-v°.)

Autrefois il y avait un grand roi Brahmadeva nommé *P'o-k'ia* (Bhaga [vat]). Par l'effet des causes de longévité qu'il avait semées dans ses existences antérieures, la durée de sa vie avait traversé soixante et douze fois l'âge auquel atteignent les Brahmadevas et les hommes; tandis que ceux-ci terminaient leur vie, lui n'épuisait pas la sienne; sa longévité étant telle, il conçut une opinion fausse et pensa qu'il était perpétuel; il fit ensuite cette réflexion: « J'ai obtenu de subsister par moi-même; dorénavant les hommes ne pourront pas réussir à me voir à leur fantaisie; quand je les autoriserai à venir, ils me verront; mais, quand je ne les autoriserai pas, cela leur sera interdit. »

Le Buddha, grâce à la vue sage de son cœur divin, aperçut clairement les sentiments de ce (deva); avec ses quatre grands disciples *Chö-li-fo* (Çâriputra), *Mou-lien* (Maudgalyâyana), etc., il vint dans l'espace et se plaça au-dessus du sommet de sa tête; *Chö-li-fo* (Çâriputra) se tenait à droite; *Mou-lien* (Maudgalyâyana) à gauche, *Ta kia-ye* (Mahâkâçyapa) devant et *Ta kia-tchan-yen* (Mahâkâtyâyana) derrière.

(Le Buddha) dit au Brahmadeva: « Vous pensiez que vous pouviez perpétuellement subsister par vous-même;

mais maintenant comment suis-je parvenu à m'asseoir au-dessus du sommet de votre tête ? » Il lui demanda encore : « Quelles choses avez-vous donc vues pour que vous ayez cru que vous pourriez perpétuellement subsister par vous-même ? » Le Brahmadeva, répondit : « Tandis que je me trouvais parmi les Brahmadevas, soixante-douze âges d'homme se sont écoulés tandis que moi je restais impérissable; en outre j'ai accompli trois grandes actions vertueuses productrices de bonheur et, tandis que les devas et les hommes périssent, moi je reste impérissable. Voilà pourquoi j'ai pensé que cela serait perpétuel. » Le Buddha dit au Brahmadeva : « Je suis omniscient; je vous vois à l'époque où vous naquîtes et je vous vois aussi à l'époque où vous mourrez, et (je vois encore) les lois de toutes sortes sans me tromper en rien; ne soyez pas assez insensé pour penser que vous êtes perpétuel. » Ce Brahmadeva connaissait lui aussi ses existences antérieures; il voulut (s'assurer si) celui qui était près de devenir Buddha possédait des connaissances certaines; il demanda donc au Buddha : « Savez-vous pour quelles causes anciennes j'ai réussi à avoir cette grande longévité ? » Le Buddha dit au Brahmadeva : « Vous étiez autrefois un ermite doué des cinq pénétrations; un jour vous vîtes une multitude d'hommes qui, montés sur un bateau, étaient allés en mer; un vent violent s'éleva et les vagues montèrent jusqu'au ciel; grâce à la force de vos pénétrations surnaturelles, vous vîntes au secours de tous les hommes et vous les déposâtes sur le rivage, les faisant ainsi échapper à un danger de mort (1). Telle est la première cause. En outre, vous avez été autrefois ministre dans un grand royaume ; un village ayant violé les ordres du roi, celui-ci fort irrité voulut en exterminer tous les habitants; vous alors, ému de compassion, vous avez dépensé

(1) Le texte paraît ici quelque peu altéré, mais le sens reste suffisamment clair.

tout ce que vous possédiez pour préparer une voie qui leur permît d'être tous sauvés. Telle est la seconde cause. C'est par l'effet de ces deux causes que vous avez obtenu cette grande longévité. Mais plus tard, quand vous aurez traversé encore trente-six kalpas, votre vie prendra fin. » Quand le Brahmadeva eut entendu les paroles du Buddha, des sentiments de foi s'élevèrent en lui; il médita de tout son cœur et obtint la sagesse d'anâgâmin.

Ainsi, pour de telles causes, voilà qu'elle avait été la longévité de ce Brahmadeva ; à combien plus forte raison le Buddha qui, pendant des asaṃkhyeya-kalpas, accumule de grands vœux et témoigne son affection et sa compassion à tous les êtres, donnant sa tête quand on lui demande sa tête, et ses yeux, quand on lui demande ses yeux, en sorte que tout ce qu'on demande de lui il sait le donner, (à combien plus forte raison donc) son corps remplira-t-il tout l'espace, sans que ce soit encore pour lui de la grandeur, et sa longévité durera-t-elle pendant des kalpas aussi nombreux que les grains de sable, sans que ce soit encore pour lui beaucoup.

TCHONG KING SIUAN TSA PI YU KING

(EN DEUX CHAPITRES)

LIVRE D'APOLOGUES DIVERS
EXTRAITS DE LA MULTITUDE DES LIVRES SAINTS

Compilé par le bhikṣu *Tao-lio.*

Traduit sous les *Ts'in*, dont le nom de famille était *Yao*,
par le maître de la Loi du Tripiṭaka *K'ieou-mo-lo-che* (Kumârajîva) (1).

CHAPITRE I

N° 196.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 8 v°.)

Le sage sait que les richesses ne peuvent être gardées longtemps; pour prendre une comparaison, lorsqu'une maison brûle, l'homme perspicace aperçoit nettement dans quelles conditions se développe l'incendie, et, avant que le feu soit arrivé, il se hâte de retirer ses richesses; quoique sa demeure soit entièrement brûlée, il a conservé tout ce qu'il avait de précieux; il peut donc reconstruire une nouvelle habitation et se livrer avec plus d'ampleur à des occupations profitables. Tel aussi est le sage qui, pour planter (une tige productrice de) bonheur, s'efforce de pratiquer la libéralité ; il sait que son corps est périssable et fragile et que ses richesses ne sont pas éternelles; quand il rencontre le champ où il peut planter (la tige pro-

1. Cf. p. 1, n. 1.

ductrice de) bonheur, à l'instant même il agit avec libéralité, tout comme cet homme qui retire ses richesses de l'incendie; dans ses existences futures, il reçoit des félicités, tout comme cet homme qui reconstruit sa maison, reprend ses occupations et jouit tout naturellement du bonheur et du profit.

Quant à l'homme stupide, il ne sait que tenir avec avidité à ce qu'il possède; dans sa précipitation à faire des plans de sauvetage, il s'affolle et perd toute perspicacité; ils ne peut apprécier dans quelles conditions se produit l'incendie, et, sous l'action du vent impétueux et des flammes qui s'élèvent plus haut que tout, la terre et les pierres (de sa maison) sont entièrement brûlées; en l'espace d'un instant, la destruction est totale. Comme il n'a fait aucun sauvetage dans sa demeure, ses richesses sont anéanties; souffrant de la faim et glacé de froid, il est malheureux et accablé de peines jusqu'à la fin de sa vie. Tel aussi est l'homme avare; il ignore que son corps et sa vie ne sont pas éternels, et que, dans l'espace d'un instant, il devient impossible de les conserver; au lieu de (se préoccuper de cela), il amasse (des richesses) et les garde avec un soin jaloux; mais la mort survient inopinément et soudain il meurt; sa forme matérielle devient semblable à la terre et au bois; ses richesses l'abandonnent toutes; il est comme le sot qui est malheureux et accablé de peines pour avoir manqué de prévoyance. L'homme d'une intelligence claire est, lui, capable de comprendre; il sait que le corps est comme une illusion, que les richesses ne peuvent être conservées, que toutes choses sont impermanentes et que seul les actes producteurs de bonheur offrent un appui stable; il travaille donc à retirer les hommes de peine et il parvient à obtenir la sagesse.

N° 197 (1).

(*Trip.*, XIX, 7, p. 8 v°-9 r°.)

Le Bodhisattva, dans sa libéralité, n'épargnait par sa propre vie. C'est ainsi qu'autrefois, étant roi des *Che-p'i* (Çibis), il fit don de son corps à une colombe. Çakra, maître des devas, était venu exprès pour le mettre à l'épreuve, afin de savoir s'il avait réellement le caractère d'un Bodhisattva; Çakra dit au deva *P'i-cheou-kie-mo* (Viçvakarman) : « Transformez-vous en colombe; je deviendrai un épervier qui vous poursuivra; vous alors, feignant la terreur vous entrerez sous l'aisselle du roi. »

Aussitôt Viçvakarman transforma son corps en celui d'une colombe tandis que Çakra se changeait en épervier qui poursuivait à tire-d'aile la colombe; celle-ci entra directement sous l'aiselle du roi, tout son corps palpitant de frayeur; l'épervier se percha alors sur un arbre et dit au roi : « Rendez-moi ma colombe; elle est mon repas; elle ne vous appartient pas ». Le roi répondit : « J'ai précisément annoncé mon intention de sauver tous les êtres vivants et de faire en sorte qu'ils soient délivrés de peine. » « L'épervier répliqua : « O roi, si vous voulez sauver tous les êtres vivants, je suis au nombre de ces êtres; comment serai-je seul à ne pas être pris en pitié et me verrai-je enlever ma nourriture ? » Le roi dit[2] : [« Quelle nourriture vous faut-il ? » L'épervier répondit : « J'ai fait le serment de me nourrir de chair fraîchement tuée et de sang. » Le Bodhisattva reprit] : « J'ai fait le serment que tous les êtres vivants qui viendraient se réfugier auprès de

(1) Voyez, plus haut, le n° 2, t. I, p. 7-11.

(2) Les phrases que je mets entre crochets paraissent être une interpolation, car on les trouve répétées un peu plus bas.

moi, je les secourrais et les protégerais de tout mon cœur et je les empêcherais de tomber dans le péril; maintenant quelle est la nourriture qui vous est nécessaire ? je vous la donnerai. » L'épervier dit : « Ce dont je me nourris, c'est de chair fraîchement tuée et de sang. »

Le roi songea alors : « Cette (nourriture) est difficile à trouver, car, puisque je ne tue aucun être vivant, je n'ai aucun moyen de me la procurer. Pourquoi tuerais-je l'un pour faire un don à l'autre ? » Après avoir médité, il prit une décision et appela un homme pour qu'il lui apportât un couteau; il se coupa lui-même la chair d'une de ses cuisses pour la donner à l'épervier; celui-ci dit au roi : « En me donnant de la chair, il faut suivant la justice, que les deux poids de chair, celui de votre chair et celui de la colombe, soient égaux, pour que je ne sois pas trompé. »

Le roi fit apporter une balance et mit sa chair en contre-poids de la colombe; mais le corps de la colombe devenait de plus en plus lourd, tandis que la chair du roi devenait de plus en plus légère ; le roi ordonna qu'on lui coupât la chair de ses deux cuisses; mais, quand elle eut été entièrement enlevée, elle était encore trop légère et ne suffisait pas; on lui tailla sucessivement les deux fesses, les deux seins, la poitrine et le dos, et quand toute la chair de son corps eut été enlevée, le corps de la colombe était encore plus lourd. Alors le roi présenta son corps entier pour l'offrir et il se trouva peser autant que la colombe.

L'épervier dit au roi : « O grand roi, cette affaire est difficile à arranger; à quoi bon agir ainsi ? Rendez-moi la colombe. » Le roi répliqua : « La colombe est venue se réfugier auprès de moi; je ne vous la donnerai jamais. En diverses occasions, j'ai causé la mort d'êtres nombreux, car autrefois je ne tenais pas compte de la Loi pour les épargner. Mais maintenant je veux invoquer le Buddha. » Alors il se cramponna sur la balance ; son cœur était résolu et ne regrettait rien Toutes les divinités, devas ou nâgas,

et tous les hommes le louèrent unanimement en disant : « Pour une petite colombe endurer de si terribles tourments, c'est là un fait comme il s'en passe rarement. »

A cause de cela il y eut un grand tremblement de terre. Viçvakarman loua (le roi), disant : « O mahâsattva, votre vertu est réelle et non vaine. Voici que se produit un champ producteur de bonheur pour tous les êtres vivants. » Çakra et Viçvakarman reprirent alors leurs corps de devas et ordonnèrent que le corps du roi redevînt comme auparavant.

C'est en cherchant la sagesse de cette manière qu'on réussit à devenir Buddha.

No 198 (1).

(*Trip.*, XIX, 7, p. 9 r°.)

Autrefois, un homme qui avait été chargé d'aller au loin pour quelque affaire se trouvait passer seul la nuit dans une habitation déserte. Au milieu de la nuit, un démon qui portait sur ses épaules un homme mort, vint le déposer devant lui ; puis un autre démon accourut à la poursuite du premier démon et lui fit des reproches avec colère, disant : « Cet homme mort m'appartient ; comment serait-ce vous qui l'avez apporté ici ? » Ces deux démons, empoignant chacun le cadavre par une main, se le disputèrent. Le premier démon dit : « Il y a ici un homme à qui on peut demander lequel de nous a apporté ce cadavre. » L'homme se fit la réflexion suivante : « Ces deux démons sont très forts ; que je dise la vérité ou que je

(1) Ce récit se retrouve dans le *Ta tche tou louen* (*Trip.*, XX, 1, p. 79 v° 80 r°).

mente, ma mort est certaine et, dans l'un et l'autre cas, je ne saurais l'éviter. A quoi bon mentir ? » Il déclara donc que c'était le premier démon qui avait apporté (le cadavre).

Aussitôt le second démon de lui saisir la main qu'il arracha et jeta à terre ; mais le premier démon prit un bras du cadavre, le lui appliqua et le fit tenir de cette manière. De même, ses deux pieds, sa tête et ses côtés lui furent tous arrachés, mais furent remis comme auparavant grâce au corps du mort; puis les deux démons dévorèrent ensemble le corps de l'homme qu'ils avaient substitué (à celui du cadavre), et, après s'être essuyé la bouche, ils s'en allèrent.

L'homme fit alors cette réflexion : « Le corps qu'ont fait naître mon père et ma mère, j'ai vu de mes yeux ces deux démons le dévorer entièrement; maintenant mon corps présent est tout entier constitué par la chair du corps d'un autre. Ai-je maintenant bien sûrement un corps ou dois-je penser que je n'ai plus de corps ? Si je dis que j'en ai un, il se trouve que c'est entièrement le corps d'un autre ; si je dis que je n'en ai pas, voici cependant un corps qui est bien visible. » Quand il eut ainsi réfléchi, il ressentit un grand trouble d'esprit et fut comme un homme qui a perdu la raison.

Le lendemain matin il se remit en route et partit; étant arrivé au royaume dont il a été question plus haut (1), il vit auprès d'un stûpa bouddhique une assemblée de religieux auxquels il ne sut demander autre chose sinon de lui dire si son corps existait ou non. Ces bhikṣus lui demandèrent : « Quel homme êtes-vous ? » Il répondit : « Je ne sais même pas si je suis un homme ou si je ne suis pas un homme. » Il raconta alors à cette assemblée de religieux tout ce qui s'était passé comme nous l'avons exposé précédemment. Les bhikṣus dirent : « Cet homme

(1) Le royaume où on l'avait chargé d'aller pour quelque affaire.

connaît par lui-même la non-existence du moi; facilement il obtiendra d'être sauvé. »

S'adressant à lui, ils lui dirent : « Votre corps, depuis l'origine jusqu'à aujourd'hui, est constamment provenu de la non-existence du moi et ce n'est pas seulement en arrivant à maintenant (qu'il en est ainsi); c'est simplement parce que les quatre éléments étaient combinés ensemble que vous pensiez : c'est mon corps. » Aussitôt il fut converti à la religion; il rompit avec toutes les causes de trouble et obtint la sagesse d'Arhat. Ceci prouve que lorsqu'un homme a pu méditer sur la non-existence du moi et sur le vide, il n'est pas éloigné d'obtenir la sagesse.

N° 199.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 9 r°-v°.)

Il n'est rien que n'obtienne l'homme qui observe les défenses, mais l'homme qui viole les défenses perd absolument tout. Voici un apologue qui le prouve : Il y avait un homme qui faisait constamment des offrandes à un deva; il était fort pauvre et allait de tous côtés pour mendier; quand il eut fait des offrandes pendant douze années, il demanda avec insistance la richesse et la puissance; comme le cœur de cet homme était bien résolu, le deva eut compassion de lui, et, prenant un corps visible, il vint lui demander : « Que désirez-vous ? » « Je désire, (répondit-il,) la richesse et la puissance; je voudrais obtenir absolument tout ce dont mon cœur peut avoir envie. » Le deva lui donna une jarre appelée jarre magique (bhadroghaṭa) et lui dit : « Tout ce que vous désirerez sortira de cette jarre. » Cet homme put donc au gré de sa fantaisie obtenir sans faute tout ce qu'il désirait; quand il eut

obtenu la réalisation de ses désirs, il fit apparaître une bonne habitation, des éléphants, des chevaux et des chars; les sept substances précieuses lui furent fournies en aussi grande quantité qu'il en voulait; il entretenait des hôtes sans que jamais rien lui manquât.

Ses invités lui demandèrent : « Vous étiez pauvre autrefois; comment se fait-il qu'aujourd'hui vous ayez obtenu de telles richesses ? » Il répondit : « J'ai obtenu une jarre céleste ; de l'intérieur de cette jarre céleste sortent ces objets de toutes sortes et voilà pourquoi je suis riche à ce point. » Ses invités reprirent : « Apportez la jarre pour nous montrer comment elle produit des objets. » Il leur apporta donc la jarre et en fit sortir des objets de toutes sortes; dans un transport de fierté, cet homme saisit la jarre et se leva pour danser; mais, comme il ne la tenait pas fermement, elle lui échappa des mains et se brisa; au même instant les objets de toutes sortes (qui en étaient sortis) s'évanouirent.

Pour l'homme qui observe les défenses, il n'est aucune sorte de joie excellente qu'il n'obtienne s'il la désire ; mais quand l'homme qui viole les défenses s'abandonne à l'orgueil et se livre à ses passions, il est semblable à celui qui brisa sa jarre et perdit ses richesses. Ainsi donc, celui qui désire les félicités des devas et la joie du Nirvâṇa doit observer fermement les défenses et ne point les violer quand il les a acceptées ; s'il viole les défenses après les avoir acceptées, il tombera pour l'éternité dans les trois voies (mauvaises) où il endurera des tourments, et il n'y aura plus aucun terme pour qu'il en sorte de nouveau. L'homme qui désire être récompensé doit constamment exercer son cœur au bien et ne jamais s'interrompre; quand sa vie sera terminée, il pourra écarter de lui tous les maux et recevoir la récompense du fruit excellent. Voici quelle est la raison (pour laquelle il lui faut s'exercer constamment au bien) : s'il n'a

pas antérieurement exercé son cœur au bien, à supposer qu'il veuille rendre son cœur excellent au moment où il mourra, il n'y parviendra point. C'est ce que fait comprendre l'apologue suivant.

No 200.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 9 vo.)

Un roi de la région de l'Ouest n'avait jamais eu de chevaux qui coûtassent au trésor public; (un jour), il chercha au loin dans toutes les directions (des chevaux) et en acheta cinq cents qui le protégeaient contre les ennemis du dehors, et qui lui suffisaient à assurer la tranquillité du royaume.

Après qu'il eut nourri pendant longtemps ces chevaux sans qu'il y eût eu aucun trouble dans le pays, le roi se fit cette réflexion : « Les dépenses que nécessite l'entretien de ces cinq chevaux ne sont pas minces ; leur donner à manger cause beaucoup de peine et ils ne sont d'aucune utilité au royaume. » Il ordonna alors à l'intendant de leur bander les yeux et de leur faire tourner la meule afin qu'ils gagnassent leur propre nourriture et ne coûtassent plus au trésor public.

Quand les chevaux eurent tourné la meule pendant longtemps, ils s'accoutumèrent à se mouvoir en rond ; soudain un royaume étranger prit les armes et envahit le territoire. Le roi donna aussitôt des ordres pour qu'on couvrît les chevaux d'un harnachement complet et pour que de braves généraux montassent sur leur dos, comme c'est la règle quand on combat. Mais, quand on fouetta les chevaux pour aller sur les rangs afin de foncer droit en avant, les chevaux, dès qu'ils sentirent le fouet, ne

firent plus que se mouvoir en rond sans avoir aucune envie de marcher à l'ennemi. Ce que voyant, les envahisseurs du pays voisin reconnurent qu'ils n'étaient bons à rien ; aussitôt donc ils se portèrent en avant et écrasèrent complètement l'armée du roi.

Par là on comprend ce qui concerne l'homme qui désire rechercher la récompense du fruit excellent. Si, au moment où il est près de mourir, le cheval de son cœur n'est pas désordonné, il obtiendra tout ce qui est conforme à ses désirs ; mais antérieurement il ne saurait se dispenser de dompter et de dresser au préalable le cheval de son cœur ; s'il ne l'a pas dompté et dressé au préalable, quand l'ennemi qui est la mort survient brusquement, le cheval de son cœur se met à tourner en rond, et en définitive il n'obtient pas la réalisation de ses désirs, tout comme les chevaux du roi furent incapables de vaincre les ennemis et de protéger le royaume. C'est pourquoi l'homme vertueux qui rend son cœur excellent ne saurait se dispenser de veiller continuellement sur son cœur.

N° 201.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 9 v°.)

Quand un homme pauvre retranche et supprime (ce qui est nécessaire à) son corps et à sa bouche et qu'il le prend pour l'employer en libéralités, le bonheur qu'il s'assure ainsi est illimité. C'est ce que montre l'anecdote suivante :

Autrefois un roi avait tenu une assemblée pour faire des offrandes de toute sortes au Buddha et aux religieux : il y avait alors une pauvre vieille qui ne possédait absolument rien et qui comptait toujours sur la mendicité pour

soutenir sa vie. Apprenant que le roi avait invité le Buddha et avait organisé une assemblée, son cœur conçut de la joie et elle éprouva le désir de donner sa contribution. Mais, comme elle n'avait rien, sinon tout juste quelques pois, lorsqu'elle voulut contribuer (à la cérémonie), les portiers ne la laissèrent pas entrer. Cependant le Buddha avait aperçu son excellent sentiment; par sa force surnaturelle, il fit que ces quelques pois tombassent partout dans les plats où mangeaient les religieux; en voyant ces pois, le roi s'irrita contre les cuisiniers officiels, disant : « Comment a-t-on fait en sorte qu'il y ait ces pois dans la nourriture ? » Le Buddha dit au roi : » Ce ne sont pas les cuisiniers officiels qui sont en faute; (les pois) sont l'offrande d'une pauvre vieille qui est au dehors; apprenant, ô roi, que vous aviez organisé une réunion et n'ayant aucun moyen d'y contribuer, elle a pris ces quelques pois pour contribuer à votre œuvre; voilà pourquoi dans les aliments il y a ces pois. »

Le Buddha dit encore : « O grand roi, bien que le don de cette vieille soit de peu de valeur, elle a obtenu un bonheur bien supérieur à celui que vous vous êtes assuré. » Le roi reprit : « Comment se peut-il faire que, après avoir offert en quantité des mets exquis de toutes sortes, je n'obtienne que peu de bonheur, tandis que cette vieille, par le don de peu de chose, obtient au contraire beaucoup de bonheur ? » Le Buddha répondit au roi : « Bien que les offrandes de votre Majesté soient de toutes sortes, elles proviennent entièrement du peuple et ne vous causent aucun préjudice; mais cette vieille était fort pauvre et n'avait tout juste que ces quelques pois; elle les a pris entièrement pour en faire sa contribution, et c'est pourquoi elle a obtenu beaucoup de bonheur, tandis que vous, ô roi, vous en avez obtenu peu. » Le Buddha en faveur du roi expliqua la Loi de toutes sortes de façons; le roi et la vieille obtinrent tous deux les principes de la sagesse.

Ainsi, pour accomplir (les actes qui assurent) le bonheur et pour semer (des semences de) vertu, l'essentiel réside dans la perfection des intentions; quand on a compris et expliqué cet aspect de la Loi, comment serait-on inquiet de ne pas obtenir le fruit ?

N° 202.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 9 v°.)

Il y avait autrefois un brahmane qui était fort pauvre et qui pour tout bien n'avait qu'une vache. En la trayant, il obtenait chaque jour un boisseau de lait grâce auquel il subvenait à ses besoins. Il entendit dire que celui qui, le quinzième jour du mois, donnait à manger à toute une assemblée de çramaṇas, accomplissait ainsi un acte vertueux producteur d'un grand bonheur; alors il cessa de traire sa vache; en s'en abstenant pendant un mois pour prendre en une fois tout le lait, il espérait en obtenir trente boisseaux aux moyens desquels il pourrait faire une offrande à une assemblée de çramaṇas.

Quand donc le mois fut fini, il invita un grand nombre de religieux qui vinrent dans sa demeure et prirent tous place; alors le brahmane alla traire sa vache mais il n'obtint que tout juste un boisseau de lait; quoiqu'il n'eût pas trait sa vache pendant longtemps, la quantité de lait n'avait pas augmenté. Tout le monde le railla en lui disant : « Hé, imbécile, espériez-vous en ne trayant pas votre vache chaque jour pendant un mois, obtenir une plus grande quantité de lait ? »

Les gens de ce monde agissent eux aussi de même; lorsqu'ils ont des richesses, ils ne savent pas faire des libéralités proportionnées à la quantité qu'ils en possèdent;

ils les accumulent pendant longtemps, pensant se montrer charitables quand ils auront attendu d'en avoir beaucoup. Mais l'impermanence, l'eau et le feu atteignent leurs corps et leurs vies mêmes et font qu'en un instant il devient difficile de les protéger ; s'ils rencontrent quelques malheurs, en un matin tout est perdu et vainement auraient-ils rien gardé. Les richesses mettent en danger la personne humaine et sont comparables à un serpent venimeux; on ne doit pas s'y attacher avec avidité. Voici à ce propos une anecdote :

N° 203.

(*Trip.* XIX, 7, p. 9 v°-10 r°.)

Autretois le Budda se promenait dans le royaume du roi *Po-sseu-ni* (Prasenajit) lorsqu'il aperçut dans la terre un trésor caché qui était plein d'objets précieux. Le Buddha dit à Ânanda : « Voyez-vous ce serpent venimeux ? » Il répondit : « Je l'ai vu. » Or un homme se trouvait suivre le Buddha par derrière ; il entendit ces propos et alla regarder ce qui en était ; il découvrit là de beaux joyaux et jugea mauvaise la parole du Buddha, pensant qu'elle était vaine et artificieuse, car, puisque c'étaient là véritablement des objets précieux, pourquoi avait-il il dit que c'était un serpent venimeux ? Aussitôt cet homme emmena secrètement avec lui tous les gens de sa famille, grands et petits, pour emporter ces objets précieux; il devint fort riche.

Quelqu'un vint dire au roi : « Cet homme a trouvé par hasard un trésor précieux et ne l'a pas remis aux fonctionnaires. » Le roi le fit alors prisonnier et le chargea de liens; il lui réclama ces objets précieux qui lui furent

aussitôt livrés en totalité ; mais le roi, qui se refusait à le croire de bonne foi, se mit à le soumettre encore à toutes sortes de tortures; ses douleurs étaient extrêmes, mais il n'avouait plus rien ; le roi, très irrité, résolut de le faire périr avec tous les siens aux sept degrés de parenté ; on l'emmena donc hors (de la prison pour le tuer); cependant le roi avait envoyé des gens pour épier ce qu'il dirait ; or il s'écria : La parole du Buddha était d'une absolue vérité; c'était bien un serpent venimeux, mais je ne l'ai pas cru ; maintenant je sais comment il faut expliquer la raison pour laquelle c'était un serpent venimeux. Mais si c'était un serpent venimeux qui m'avait tué, il n'aurait atteint que ma seule personne, tandis que maintenant ce sont tous les miens aux sept degrés de parenté qui sont aussi atteints. En réalité, c'est bien ce qu'avait dit (le Buddha). »

Les envoyés vinrent rapporter tout cela au roi ; en entendant ces mots, le roi ordonna qu'on ramenât cet homme et lui dit : « Le Buddha est un homme de grand mérite et vous avez pu vous souvenir d'une parole qu'il avait autrefois dite. » Très satisfait, le roi lui rendit ses objets précieux et le laissa partir en liberté; c'est parce qu'il avait songé à une parole du Buddha qu'il put échapper au danger de périr ; ainsi donc, on ne saurait se dispenser de songer de toute sa volonté et de tout son cœur aux paroles du Buddha.

N° 204.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 10 r°.)

L'homme qui observe les défenses aime mieux perdre sa vie que de contrevenir aux instructions du Buddha. En voici un exemple :

Autrefois des marchands étaient montés sur un bateau et étaient allés en mer; or deux religieux, qui voulaient se rendre dans un pays étranger, s'étaient embarqués avec eux. Quand ils furent arrivés en pleine mer, survint un ouragan dont le souffle brisa le bateau; tous les marchands prirent ce qui pouvait leur servir d'appui afin de se sauver; en ce moment, le religieux de rang inférieur réussit à se procurer une planche; son supérieur lui dit : « C'est une règle formulée par le Buddha qu'il faut honorer ses supérieurs. Apportez-moi cette planche ; ne craindriez-vous pas de violer les défenses ? »

Quand le religieux de rang inférieur eut entendu ces paroles, il fit la réflexion suivante : « Qu'est-ce qui est le plus important : c'est l'observation des défenses qui est la chose la plus importante. Je préfère conserver avec soin les instructions du Buddha et mourir. » Ayant ainsi réfléchi, il offrit la planche à son supérieur et s'engloutit dans les eaux de la mer.

Mais un deva de la mer, voyant ce religieux observer si bien les défenses et ne pas contrevenir aux instructions du Buddha, le prit et l'amena sur le rivage, et, parce que ce religieux avait observé les défenses avec une absolue sincérité, tous les marchands qui étaient sur le bateau purent échapper à la mort. Le deva de la mer loua le religieux en disant : « Vous êtes véritablement un observateur des défenses. Vous en avez donné cette preuve que vous avez préféré observer les défenses et mourir plutôt que de vivre sans avoir violé les défenses. »

Ainsi, la puissance efficace des défenses mérite qu'on s'y fie; elle est capable de sauver les êtres vivants des tourments de la mort.

N° 205.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 10 r°.)

Tous les êtres vivants, s'attachant avec avidité aux joies de ce monde, ne réfléchissent pas à l'impermanence et ne considèrent pas comme terribles les plus grands maux. Voici un apologue qui le montre :

Autrefois un homme avait été condamné à mort pour quelque affaire; comme il était attaché dans sa prison, il craignit de mourir et parvint à s'enfuir; d'après les lois du royaume, quand un condamné à mort s'évadait, on lâchait un éléphant furieux pour qu'il le tuât en le foulant aux pieds; on lâcha donc un éléphant furieux à la poursuite de ce criminel; celui-ci, voyant que l'éléphant allait l'atteindre, courut s'introduire dans un puits très profond; en bas était un grand dragon venimeux qui tournait vers le haut sa gueule grande ouverte; en outre, quatre serpents venimeux étaient aux quatre côtés du puits; il y avait une racine à laquelle le condamné, saisi de terreur, s'était cramponné de toutes ses forces; mais deux rats blancs la rongeaient.

Or, au-dessus du puits, se trouvait un grand arbre où il y avait du miel; en l'espace d'un jour, une seule goutte de miel tombait dans la bouche de cet homme. Quand cet homme eut obtenu cette unique goutte, il ne songea qu'à ce miel sans plus se préoccuper des maux de toutes sortes (qui l'environnaient) et même il ne désira plus sortir de ce puits.

C'est pourquoi un saint homme a pris son histoire pour en faire un apologue : la prison, c'est les trois mondes où sont emprisonnés tous les êtres vivants; l'éléphant furieux est l'impermanence; le puits est la demeure de tous les êtres

vivants; le dragon venimeux qui se trouve au fond représente les enfers; les quatre dragons venimeux sont les quatre éléments (dont est composé le corps humain); la racine est la tige de la vie humaine; les rats blancs sont le soleil et la lune qui suffisent à dévorer la vie humaine en sorte que jour après jour elle s'abrège sans aucun répit. Cependant tous les êtres vivants s'attachent avec avidité aux joies de ce monde et ne songent pas aux grands maux. C'est pourquoi l'homme qui pratique la religion doit considérer l'impermanence afin de s'affranchir de la multitude des souffrances.

N° 206.

(*Trip.* XIX, 7, p. 10 r°-v°.)

Autrefois il y avait un maître de maison qui était avare; le Buddha, voulant le sauver, commença par lui envoyer *Chö-li-fou* (Çâriputra) qui lui parla du bonheur qu'assure la libéralité et des actions méritoires de toutes sortes; mais le maître de maison restait avare et n'avait aucun désir d'être libéral. Voyant que le soleil allait atteindre le milieu de sa course, il dit à Çâriputra : « Pourquoi ne vous en allez-vous pas ? je n'ai rien à vous donner à manger. » Çâriputra comprit qu'il ne pourrait le convertir et revint auprès du Buddha.

Le Buddha envoya derechef *Mou-lien* (Maudgalyâyana) qui, par ses talents surnaturels, se transforma de diverses manières pour lui expliquer la Loi; le notable lui dit encore : « Vous désirez avoir mes richesses et c'est pourquoi vous pratiquez ces artifices trompeurs. » Maudgalyâyana comprit qu'il ne pourrait le convertir et revint auprès du Buddha.

Alors le Buddha, résolu à vaincre l'avarice de cet homme,

alla en personne dans sa demeure. Le maître de maison voyant le Buddha venir lui-même, lui rendit hommage, le fit entrer et lui donna un siège. Le Buddha eut recours à un artifice pour lui expliquer la Loi de toutes sortes de manières; il demanda au maître de maison : « Êtes-vous capable d'accomplir les cinq grandes libéralités ? » Le maître de maison répondit : « Même une petite libéralité, je serais incapable de l'accomplir; combien moins encore une grande libéralité ! » Il ajouta : « Qu'est-ce que les cinq grandes libéralités ? » Le Buddha lui dit : « Des cinq grandes libéralités, la première est de de ne pas tuer d'êtres vivants. Pouvez-vous faire cela ? » Le maître de maison pensa que, s'il ne tuait pas d'êtres vivants, il ne dépenserait pas ses richesses et que d'ailleurs cela ne lui causerait aucun mal ; il répondit donc au Buddha qu'il le pouvait faire. (Le Buddha continua) à lui expliquer successivement (les cinq défenses) et arriva jusqu'à celle qui interdit de boire du vin; l'autre répondit qu'il pouvait faire tout cela. Alors le Buddha expliqua de toutes sortes de façons la Loi au maître de maison et lui exposa le sens des cinq défenses (en lui disant) : « Si vous pouvez observer les cinq défenses, vous aurez entièrement accompli les cinq grandes libéralités. »

Le maître de maison fut très joyeux et voulut faire don au Buddha d'une pièce de mauvaise étoffe; il entra dans ses magasins pour la chercher; mais il n'y avait aucune pièce qui ne fût bonne; il prit donc une de ces pièces et l'offrit en don au Buddha; mais toutes les autres pièces d'étoffe qui étaient dans ses magasins arrivèrent les unes à la suite des autres se présenter devant le Buddha. Le Buddha, sachant que les sentiments de libéralité n'étaient pas encore formés chez le notable, lui dit : « Lorsque Çakra, maître des devas, combattait contre les Asuras, son cœur n'était pas affermi et c'est pourquoi, par trois fois, il n'eut pas l'avantage; mais ensuite, parce qu'il avait un cœur ferme, il fit

essuyer une grande défaite aux Asuras. » En attendant ces mots le maître de maison comprit que le Buddha, dans sa grande sainteté, connaissait à fond les sentiments des hommes; son cœur croyant devint pur; le Buddha lui expliqua la Loi et il obtint la sagesse de Srotâpanna.

Le lendemain, Mâra, qui connaissait son cœur, prit l'apparence du Buddha et voulut venir pour le perdre; il arriva à sa demeure; le maître de maison qui n'avait pas encore obtenu d'autre sagesse (que celle de Srotâpanna), ne sut pas qu'il était Mâra et vint tout joyeux à sa rencontre; il lui souhaita la bienvenue et le fit entrer et s'asseoir. Mâra, sous la forme du Buddha, dit au maître de maison : « Tout ce que je vous ai dit hier n'est point parole du Buddha; abandonnez cela promptement. » En entendant ces mots, le maître de maison en fut fort surpris (et lui dit) ; « Quoique vous ayez l'extérieur du Buddha, vos paroles ne sont point les siennes. Vous êtes comme l'âne revêtu de la peau du lion (1); bien qu'il ressemblât extérieurement à un lion, son cœur était celui d'un âne. »

Le maître de maison n'ajouta pas foi à Mâra qui, voyant que son cœur était droit, reprit son vrai corps et lui dit : « Je suis venu exprès pour vous mettre à l'épreuve, mais votre cœur n'a pu être changé. » C'est pourquoi les livres saints disent : L'homme qui a vu les vérités ne croit plus les paroles (qu'on attribue faussement au Buddha), et moins encore les autres doctrines, car il a observé profondément ce qui est raisonnable. Ainsi les disciples du Buddha doivent comprendre la profonde raison et alors ils pourront discerner dans tous les cas les paroles du Buddha et les paroles de Mâra. C'est pourquoi la saine doctrine ne peut pas ne pas être étudiée; la libéralité ne peut pas ne pas être pratiquée.

(1) Cet apologue a été traduit par Julien (*Les Avadânas*, t. I, p. 59).

N° 207 (1)

(*Trip.*, XIX, 7, p. 10 v°.)

Celui qui pratique la religion et recherche la sagesse ne saurait s'attacher avec passion à la beauté féminine; s'il s'abandonne à sa passion, il brise en lui le principe des actes méritoires de l'homme. En voici un exemple :

Autrefois, il y avait un arhat qui se rendait constamment dans le palais d'un nâga pour y manger; il expliquait la Loi au nâga, et, quand il avait fini de manger, il sortait du palais du nâga; un jour, il prit son bol et le remit à un çrâmaṇera en lui ordonnant d'en laver l'intérieur; quelques grains de riz y étaient restés; le çrâmaṇera les mangea et leur trouva beaucoup de parfum et un goût exquis. Il eut recours à un artifice et entra sous le lit de sangles de son maître; des deux mains, il se cramponna au pied du lit de sangles, et, le moment venu, il pénétra avec le lit de sangles dans le palais du nâga. Le nâga dit (au maître) : « Cet homme n'a point encore obtenu la sagesse; pourquoi l'avez-vous amené avec vous ? » Le maître répondit : « Je ne m'étais point aperçu (qu'il venait avec moi) et je ne le savais pas. »

Le çrâmaṇera reçut de la nourriture et en mangea; en outre, il vit une nâgî dont le corps était d'une beauté parfaite et avait un parfum et une grâce que rien ne saurait égaler; son cœur s'attacha passionnément à elle et il prononça ce vœu : « Puissé-je dépouiller ce nâga et demeurer dans ce palais. » Le nâga dit (au maître) : « A l'avenir, ne me ramenez plus ce çrâmaṇera. » Quand le çrâmaṇera fut de retour, il s'appliqua de tout son cœur à pratiquer les libé-

(1) Voyez plus haut le n° 94.

ralités et à observer les défenses, en priant seulement que, suivant son vœu, il prît promptement un corps de nâga. Or, un jour qu'il tournait autour (pradakṣina) du temple, de l'eau apparut sous ses pieds; il comprit donc qu'il avait certainement obtenu de devenir un nâga; il se rendit alors directement sur la rive d'un grand lac, à l'endroit où auparavant son maître était entré pour aller chez le nâga; il se couvrit la tête de son kâṣaya et entra dans l'eau; il mourut aussitôt et devint ensuite un grand nâga; parce que sa vertu lui avait assuré un grand bonheur, il tua l'autre roi (nâga) et tout le lac fut rouge (de sang).

Un peu avant que cela se passât, son maître et toute la foule des religieux lui avaient tous adressé de violents reproches; mais le çrâmaṇera leur avait dit : « Ma résolution est arrêtée et les diverses marques (que je vais avoir un corps de nâga) ont déjà fait leur apparition. » Il avait emmené toute la foule des religieux auprès du lac pour le voir (s'y jeter).

Voilà donc quelle est la raison pour laquelle il ne faut pas s'attacher passionnément aux parfums exquis et à la beauté féminine, car alors on détruit en soi la tige d'excellence et on est précipité dans les voies mauvaises.

N° 155 *bis* (1).

(*Trip.*, XIX,7, p. 10 v°-11 r°.)

(1) Voyez plus haut t. I, p. 425-428.

N° 208.

(*Trip.* XIX, 7, p. 11 r°.)

Il y avait autrefois un gardien de bœufs qui aperçut, au milieu d'un grand marais, des fleurs couleur d'or éclatantes et fort belles; il conçut aussitôt cette pensée : « Le Buddha n'est pas loin d'ici; je vais les prendre pour lui en faire offrande. » Il cueillit donc plusieurs dizaines de boisseaux de ces fleurs et s'en alla pesamment chargé; mais, avant qu'il fut arrivé, il fut frappé à coup de cornes par un bœuf et mourut. Comme son cœur était plein de la pensée du Buddha, il naquit alors en haut comme le second des devas Trayastriṃças; les palais qu'il reçut étaient vastes et magnifiques; des quatre côtés en dehors du palais, le sol produisait des fleurs couleur d'or dont la clarté avait un éclat qui se répandait au loin.

C'est une règle pour les devas que, au moment où ils naissent en haut parmi les devas, ils commencent par apercevoir leurs existences passées et ensuite jouissent des félicités célestes. Donc, cet homme devenu deva, aperçut ses existences passées; il se vit cueillant des fleurs et tué par le bœuf; plein de joie il s'écria : « Ah, qu'illimité est le bonheur que donne le Buddha! avant même que j'eusse réussi à lui présenter mon offrande, la récompense (que j'ai reçue,) est déjà énorme; combien plus grande encore sera-t-elle pour celui qui pratiquerait constamment la vertu! » Alors il se remit à cueillir les fleurs qui étaient aux environs de son palais et prit en même temps tout ce qu'il fallait pour d'autres offrandes variées, afin de se conformer au désir qu'il avait eu primitivement.

Les devas, le voyant cueillir des fleurs, vinrent tous lui demander : « Vous arrivez ici précisément pour y recevoir des félicités ; il faut que vous vous réjouissiez en satisfaisant vos cinq sortes de désirs; à quoi bon cueillir des fleurs ? » Le deva leur répondit : « Au temps où j'étais un homme, j'ai voulu me rendre auprès du Buddha pour lui faire une offrande de fleurs, mais je n'ai pu accomplir mon vœu jusqu'au bout; cependant j'ai déjà obtenu de venir naître ici; combien plus aurai-je encore obtenu si j'avais pu réaliser (mon vœu) ! si maintenant je cueille des fleurs, c'est dans le désir d'accomplir mon vœu primitif et d'augmenter mon bonheur à venir. »

Alors tous les devas conçurent des sentiments excellents; il y eut quatre-vingt quatre mille devas qui descendirent tous ensemble pour exécuter des musiques divines et faire des offrandes de toutes sortes avec des fleurs divines et des parfums divins. Dans tous les stûpas et les temples, ils n'étaient point parvenus à voir le Buddha; mais un bhikṣu, qui était sthavira et qui avait obtenu la sagesse, leur expliqua la Loi; tous ces devas, en entendant la Loi, furent très joyeux et redoublèrent leurs actions méritoires; alors ils virent le Buddha; faisant résonner les tambours, jouant des instruments à cordes, chantant et répandant à foison des fleurs admirables, ils firent toutes sortes d'offrandes au Buddha et à la foule des religieux. Le Buddha leur expliqua la Loi pure et merveilleuse; alors cet homme (qui était devenu deva) et les quatre vingt quatre mille devas obtinrent tous le calme du regard de la Loi. Ce deva et les quatre-vingt (quatre) autres mille devas avaient tous été dans les jours d'autrefois des amis intimes; maintenant, s'étant mis à l'œuvre ensemble, ils atteignirent simultanément à la sagesse.

N° 209.

(Trip., XIX, 7, p. 11 r°.-v°.)

Autrefois, dans un royaume étranger, il y avait un grand maître de maison qui était fort riche; il n'avait qu'un seul fils qu'il chérissait d'un amour sans égal; plus tard, ce fils devint malade, fut très souffrant, et, comme les soins ne parvinrent pas à le guérir, il fut atteint par l'impermanence; près de mourir il songea de tout son cœur au Buddha qui manifesta sa propre forme devant lui; son cœur étant calme et sa pensée affermie, il obtint alors de naître parmi les devas.

Le père et la mère, songeant à leur fils, se désolaient; ils voulaient se tuer et ne parvenaient pas à se délivrer (de leur chagrin); c'est pourquoi après avoir incinéré (leur fils), ils recueillirent ses os qu'ils placèrent dans une jarre d'argent, et, le quinzième jour de chaque mois, ils présentaient des boissons et des aliments de toutes sortes qu'ils plaçaient devant (cette jarre); puis ils se lamentaient en élevant la voix et restaient étendus à terre en se tordant (de douleur).

Le deva vit d'en haut ce qu'ils faisaient et il dit : « Si je ne change pas présentement leurs préoccupations, ils ne pourront jamais s'en affranchir. » Il descendit donc et prit la forme d'un petit garçon âgé de huit ou neuf ans qui gardait un bœuf à côté de la route; le bœuf vint à mourir subitement et resta couché à terre; le petit garçon se mit alors à cueillir de l'herbe qu'il plaça dans la bouche du bœuf mort, et, levant son bâton, il en frappait le bœuf en lui criant de se lever pour manger. Le père, la mère et d'autres, grands et petits, voyant ce que faisait l'enfant, se moquèrent tous ensemble de lui et,

s'avançant, lui demandèrent : « De qui êtes-vous le fils ? Comment êtes-vous assez fou pour amasser de l'herbe et la placer dans la bouche d'un bœuf qui est déjà mort ? Comment la mangerait-il jamais ? »

L'enfant répliqua en riant : « Quoique mon bœuf soit mort, sa tête et sa bouche sont encore là; s'il ne mange pas l'herbe que je lui apporte, à combien plus forte raison votre fils (ne jouira-t-il pas de vos offrandes), lui qui est mort depuis déjà longtemps. En outre, vous l'avez brûlé par le feu; il ne reste plus de lui sur la terre que quelques os calcinés; cependant vous placez devant lui des aliments de toutes saveurs et vous redoublez vos pleurs et vos cris; comment pourrait-il manger ? »

L'intelligence du père s'ouvrit alors et il demanda à l'enfant : « Qui êtes-vous ? » L'enfant répondit : « J'étais le fils du maître de maison; mais, maintenant, grâce au bienfait du Buddha, j'ai obtenu de naître en haut parmi les devas; j'ai vu mon père et ma mère s'abandonner à une trop grande affliction et c'est pourquoi je suis venu transformer (leurs idées). » Le père, ayant compris, éprouva une grande joie et ne fut plus affligé. Le deva disparut soudain. Quand le père et la mère furent rentrés chez eux ils firent de grandes libéralités, observèrent avec soin les défenses, lurent les livres saints, pratiquèrent la sagesse et obtinrent le fruit de Srotâpanna.

N° 210.

(*Trip.* XIX, 7, p. 11 v°.)

Autrefois, il y a de cela des générations innombrables, il y avait un stûpa dans lequel résidaient plusieurs milliers de çramaṇas ; ils avaient envoyé quelques centaines de

çrâmaṇeras parcourir le pays en quêtant pour subvenir aux besoins de l'assemblée des religieux; chacun d'eux rapportait dix boisseaux de riz en un jour et son maître alors lui enseignait en même temps une gâthâ.

Un de ces çrâmaṇeras se trouvait une fois traverser une place de marché tout en psalmodiant des livres saints; or, il y avait un sage qui était à sa boutique; lorsqu'il vit ce çramancra marcher en psalmodiant; il lui rendit hommage et lui demanda : « O religieux, que dites-vous en marchant ? » Il répondit : « Je quête pour subvenir aux besoins des religieux et en même temps je récite une gâthâ. » Le sage lui demanda encore : « Si vous n'aviez rien d'autre à faire, combien pourriez-vous réciter de gâthâs ? » Il répondit : « Je pourrais arriver à plus de dix gâthâs. » L'autre lui demanda : « Pendant combien de jours quêtez-vous ? » Il répondit : « Pendant quatre-vingt-dix jours et je dois rapporter neuf cents boisseaux de riz. » Le sage dit alors au religieux qui récitait : « Retournez seulement réciter les livres saints d'un cœur paisible, je me charge de fournir le riz à votre place. »

Le çrâmaṇera fut très content; le sage lui ayant donné neuf cents boisseaux de riz, il revint en informer son maître et eut alors tout le loisir de lire les livres saints; au bout de trois mois, il avait parcouru quatorze cents gâthâs; il annonça à son maître que, ayant fini de lire les livres saints, il devait aller chez son bienfaiteur (dânapati) pour que celui-ci mît à l'épreuve (sa science).

Après que son maître l'y eut autorisé, il se rendit auprès du sage et lui annonça : « Grâce à votre important bienfait, j'ai pu psalmodier tranquillement les livres saints; maintenant j'ai fini et je viens exprès pour vous les réciter. » Le çrâmaṇera psalmodia les stances d'une manière coulante et rapide et sans aucune hésitation. Le sage, tout joyeux, se prosterna devant lui la tête contre terre et lui rendit hommage en disant : « Puissé-je dans mes existences

futures être intelligent, comprendre tout, apprendre beaucoup et ne rien oublier. »

A cause de ce vœu producteur de bonheur, dans toutes ses existences futures, il eut une intelligence lucide et une forte mémoire; puis, lorsque le Buddha vint dans ce monde, il apparut comme un de ses disciples; son nom était Ânanda; il fut constamment aux côtés de l'Honoré du monde; son talent à discuter et à comprendre fut unique et il était le premier (de son temps) pour l'étendue de ses connaissances. — Le maître dit : « Celui qui en ce temps était le sage, c'est maintenant Ânanda. Quand quelqu'un a donné des encouragements à l'étude, s'il forme un souhait bien arrêté, l'œuvre méritoire qu'il a accomplie ne sera pas vaine ; grâce à la rétribution (assurée à son acte producteur de) bonheur, il obtiendra de la manière qu'on vient de voir la réalisation de son souhait. »

N° 211.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 11 v°.)

Au sud du mont *Siu-mi* (Sumeru), il y avait un grand arbre qui était haut de quatre mille *li*; quand tous les oiseaux *po-tch'a* (1) venaient se percher sur lui pour passer la nuit, l'arbre ne remuait jamais; or, il y eut un petit oiseau ressemblant à une caille qui se posa sur lui et l'arbre s'agita aussitôt avec violence; les oiseaux *po-tch'a* dirent au dieu de l'arbre : « Ignorez-vous que nos corps vous seront lourds pour que vous ne remuiez point dès l'abord ? Au contraire, avant même que le petit oiseau ait passé la nuit, vous vous agitez. » Le dieu de l'arbre leur dit : « Quoique cet oiseau soit petit, il vient du fond de la

(1) Peut-être ce terme est-il la transcription du mot pakṣa, aile d'oiseau. « Tous les oiseaux *po-tch'a* » ce seraient donc « tous les oiseaux ailés. »

mer et s'est nourri uniquement de diamant. Le diamant est une substance qui, en quelque lieu qu'elle tombe, brise tout. C'est pourquoi j'ai eu fort peur et n'ai pu rester tranquille (1). »

Les livres saints ont fait de cette histoire un apologue : Quand un homme a compris et approfondi une stance des livres saints, quand sa bouche la récite et que son cœur la médite, les trois poisons (2), les quatre Mo (Mâras) (3) et les quatre-vingt mille portes de souillure qu'il a dans son corps ne pourront plus être tranquilles ; à combien plus forte raison celui qui a recueilli avec ampleur toutes les Lois pourra-t-il devenir pour le monde un pont (qui assurera son salut).

N° 212.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 11, v°.)

Le Buddha dit à *Mou-lien* (Maudgalyâyana) : « Celui qui vous est apparié (4) va survenir ». Maudgalyâyana répondit : « J'ai une puissance surnaturelle grâce à laquelle je pourrais sauter par-dessus le mont *Siu-mi* (Sumeru) ; si celui qui m'est apparié vient par l'est, j'irai vers l'ouest ; s'il vient par le nord, je m'enfuirai au sud ; comment pourra-t-il m'atteindre ? » Le Buddha dit à Maudgalyâyana : « Le châtiment et la récompense sont inéluctables ; on ne saurait parvenir à les éviter. »

(1) Sous-entendez : parce que je crains qu'il ne se trouve dans les excréments de ce petit oiseau quelques parcelles de diamant qui, en tombant sur moi, me briseront.

(2) La convoitise (lobha), la haine (dveṣa), l'égarement (moha).

(3) Les quatre Mâras sont : skandha-Mâra, kleça-Mâra, mṛtyu-Mâra et devaputra-Mâra. Voyez Childers, *Dict.*, s. v. Mâra, et Foucher, *Etude sur l'iconographie bouddhique de l'Inde* (1905), p. 19.

(4) C'est-à-dire : La personne avec qui vous devez nécessairement être mis en relations par un effet de vos existences antérieures.

(Maudgalyâyana) vola au loin sans s'arrêter et tomba au milieu des montagnes, il y avait là alors un vieillard avec une roue de char; Maudgalyâyana tomba droit devant lui, et, comme son aspect le faisait ressembler à un démon, le vieillard crut qu'il était un être malfaisant; il éleva donc sa roue de char, l'en frappa et lui rompit le corps.

Maudgalyâyana, accablé de douleurs, fut très honteux et chagrin; il en oublia toute sa connaissance des existences antérieures; le Buddha eut pitié de lui et lui rendit son pouvoir surnaturel; alors, il put, par la réflexion, remonter aux formes des naissances antérieures: celui qui l'avait frappé avec la roue du char, le vieillard, avait été, lors d'une vie antérieure, le père de Maudgalyâyana; ayant eu une dispute avec son père, Maudgalyâyana s'était dit dans son for intérieur : « Si on pouvait frapper à mort ce vieux et que ses os fussent rompus, ce serait heureux. » C'est pourquoi il subit le malheur inhérent à ce crime.

Il faut veiller à ne jamais commettre le crime de manque de piété filiale; ainsi, dès que l'homme est né et se trouve dans le monde, il ne peut se dispenser d'être attentif à ses sentiments et à ses paroles et il doit donner avec piété filiale ses soins à son père et à sa mère.

N° 213.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 11 v°-12 r°.)

Autrefois, il y avait un religieux qui marchait parmi les herbes lorsqu'un grand serpent lui dit : « O religieux, *ho-chang* (upâdhyâya) ». Tout effrayé, le religieux jeta ses regards de côté et d'autre. Le serpent lui dit : « O religieux, ne craignez pas et n'ayez point de peur; je désire que vous m'expliquiez les livres saints pour que je sois

débarrassé de ce corps que j'ai reçu en punition. » Le serpent ajouta : « O religieux, avez-vous entendu parler du roi *A-k'i-ta* (Ajita) ? » Comme l'autre répondait qu'il en avait entendu parler, le serpent dit : « C'est moi. »

Le religieux reprit : « Le roi *A-k'i-ta* (Ajita) a élevé des stûpas et des temples bouddhiques; ses offrandes et ses actes méritoires ont été très considérables; il aurait dû naître en haut, parmi les devas; comment se fait-il qu'il soit dans une telle condition ? » Le serpent lui dit : « Au moment où j'étais près de terminer ma vie, un homme qui tenait un éventail auprès de moi le laissa tomber sur mon visage; j'en conçus de l'irritation et (c'est pourquoi) j'ai reçu un corps de serpent. »

Le religieux lui expliqua les livres sacrés; (le serpent) l'écouta joyeusement de tout son cœur et s'abstint de manger pendant sept jours; quand sa vie fut écoulée, il naquit comme deva ; quelques mois plus tard, il prit des fleurs et les répandit devant le Buddha ; comme la foule s'en étonnait, il prononça ces mots du haut des airs : « Je suis le roi *A-k'i-ta* (Ajita); grâce au bienfait d'un religieux, j'ai entendu la Loi et j'ai obtenu de naître en haut comme deva; maintenant je viens offrir des fleurs pour reconnaître la bienveillance du Buddha à mon égard. »

Ainsi, quand un homme est près de mourir, ceux qui sont à ses côtés pour le servir ne doivent pas s'abstenir de bien veiller sur les dispositions morales du malade.

N° 214

(*Trip.*, XIX, 7, p. 12 r°.)

Dans un royaume étranger il y avait un homme qui, en exerçant son métier, avait gagné plusieurs milliers de

livres d'or et d'argent. Comme il en faisait le plus grand cas, il voulut les cacher dans la terre; mais il craignit que les courtilières, les reptiles et les rats ne les lui dérobassent; il voulut les cacher parmi les herbes dans un marais; mais il craignit derechef que les renards et les bêtes sauvages ne les lui prissent; il n'avait d'ailleurs aucune confiance dans ses parents, soit agnats ou cognats, soit frères aînés ou frères cadets, soit femme ou enfants. Il mit donc ses richesses dans son sein et il allait et venait, redoutant toujours de les perdre.

Un jour, pendant le mois du grand jeûne, les disciples des quatres catégories s'étaient tous rendus dans le temple du stûpa pour y brûler des parfums et y répandre des fleurs; cet homme les observa et vit tout ce qu'ils faisaient; en outre il aperçut un grand bol devant le temple du stûpa; les disciples des quatre catégories tournaient autour (pradakṣina) du stûpa, et prenaient de l'or, de l'argent, des pièces de monnaies et des objets précieux qu'ils jetaient dans le bol. Cet homme leur demanda: « Pourquoi jetez-vous des objets précieux pour les mettre dans ce bol? » Les religieux lui répondirent: « Cet acte s'appelle d'abord: libéralité; son second nom est: ce qui est fermement à l'abri; son troisième nom est: ce qui ne connaît pas la corruption. »

Cet homme songea en lui-même: « S'il en est vraiment comme le disent ces gens, voici ce que je cherche. » Il prit alors tout son or et son argent et le jeta dans le bol. Les religieux formèrent un vœu en sa faveur et ajoutèrent: « Ce qui est fermement (à l'abri), l'eau ne saurait le submerger; le feu ne saurait le brûler; les voleurs et les hommes malveillants ne sauraient s'en emparer ou l'endommager. Les richesses que vous avez jetées ici pour les cacher ne connaîtront plus la corruption, et, dans l'avenir, vous obtiendrez une récompense des centaines, des milliers, et des myriades de fois supérieure. Voilà pourquoi on

nomme ainsi la libéralité. » Cet homme sentit son intelligence s'ouvrir et il éprouva une joie illimitée ; aussitôt, devant le stûpa, il obtint la sagesse de Srotâpanna.

Ainsi, quand un homme tient d'un cœur résolu (une conduite productrice de) bonheur, son acte méritoire n'est pas un dévouement sans raison, car il s'acquiert la sagesse.

N° 156 *bis*.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 12 r°; cf. p. 1 r°.)

N° 158 *bis*.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 12 r°-v°; cf. p. 1 v°.)

N° 160 *bis*.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 12 v°; cf. p. 1 v°.)

N° 161 *bis*.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 12 v°; cf. p. 1 v°-2 r°.)

N° 176 *bis*.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 12 v°-13 r°; cf. p. 5 r°.)

CHAPITRE II

N° 179 *bis*.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 13 r°-v°; cf. p. 5 v°.)

N° 182 *bis*.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 13 v°; cf. p. 5 v°-6 r°.)

N° 186 *bis*.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 13 v°; cf. p. 6 v°.)

N° 190 *bis*.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 13 v°-14 r°; cf. p. 7 r°-v°.)

N° 215.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 14 r°.)

Ânanda dit au Buddha : « Vous êtes né, ô Buddha, dans une famille royale; vous êtes resté assis sous un arbre et vous avez médité sur la sagesse pendant six années. Obtenir ainsi (la dignité de) Buddha, c'est l'obtenir aisément. »

Le Buddha répondit à Ânanda : « Autrefois il y avait un maître de maison qui était extrêment riche et qui possédait toutes sortes de joyaux; mais comme il n'avait pas les vraies perles rouges, il ne se trouvait pas satisfait. Emmenant donc avec lui d'autres hommes, il alla en mer pour recueillir des perles; après avoir franchi bien des dangers et des obstacles, il parvint à l'endroit où étaient les joyaux; il se taillada le corps pour en faire sortir du sang qu'il mit dans un sac huilé et suspendit (ce sac) au fond de la mer; les huîtres perlières, sentant l'odeur du sang vinrent le sucer; alors il put retirer les huîtres, et, en les ouvrant, il en fit sortir les perles; en recueillant ainsi des perles pendant trois années, il parvint à en posséder toute une parure.

Il se mit à revenir, mais, quand il eut atteint le rivage, ses compagnons, voyant qu'il avait trouvé de précieux joyaux, complotèrent ensemble contre lui; ils allèrent avec lui pour prendre de l'eau et se réunirent alors pour le précipiter dans le puits qu'ils recouvrirent, puis ils s'en allèrent. Longtemps après être tombé au fond du puits, cet homme aperçut un lion qui venait par un orifice latéral pour boire; cet homme eut de nouveau grand'peur; mais, quand le lion fut parti, il rechercha le trou (par lequel il était venu), sortit et revint dans son pays; quand ses compagnons furent rentrés chez eux, il les appela et leur dit : « Vous m'avez pris une parure; personne ne le sait, ni ne sait que vous avez voulu en même temps me faire périr. Rendez-moi tout secrètement et je ne vous dénoncerai jamais. » Effrayés, ces hommes lui rendirent entièrement ses perles.

Quand le possesseur des perles les eut recouvrées, il les rapporta chez lui. Or il avait deux enfants qui s'amusèrent ensemble à se mettre ces perles sur le corps et qui se demandèrent l'un à l'autre : « D'où proviennent ces perles ? » L'un d'eux dit : « Elles sont nées dans le sac

que je tiens. » L'autre enfant dit : « Elles sont nées dans la jarre de cette chambre. » Ce que voyant, le père se prit à rire. Sa femme lui en ayant demandé la cause, il répondit : « J'ai recueilli ces perles au prix de souffrances extrêmes; ces petits enfants les tiennent de moi et n'en savent point l'histoire; ils pensent qu'elles sont nées dans une jarre. »

Le Buddha dit à Ânanda : « Vous me voyez seulement quand je suis devenu Buddha; mais vous ignorez avec quels efforts et quelles peines je me suis exercé à l'étude depuis des kalpas innombrables; maintenant, j'ai atteint le but et vous pensez que c'était facile, tout comme ces enfants qui pensaient que ces perles étaient nées dans une jarre. »

Ainsi on peut atteindre le but en pratiquant des myriades de bonnes conduites et en accumulant des mérites pendant de nombreux kalpas, mais ce n'est l'affaire ni d'un seul acte, ni d'une seule conduite, ni d'une seule vie.

N° 216.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 14 r°.)

Autrefois un chef de caravane alla sur la mer pour recueillir des objets précieux; cinq cents hommes le suivirent pour partir avec lui. Le chef de caravane leur dit : « En mer il y a cinq périls : 1° les courants impétueux, 2° les tourbillons d'eau, 3° le grand poisson, 4° les femmes-démons, 5° les fruits qui enivrent. Si vous êtes capables de surmonter ces difficultés, vous pouvez partir avec moi. » Tous ces hommes s'y étant engagés, on profita d'un vent favorable et on prit la mer. Ils arrivèrent à l'île des joyaux et chacun alla de son côté pour en recueillir.

Un de ces hommes ne put résister au parfum des fruits et en mangea; il fut ivre-mort pendant sept jours. Cependant, les autres hommes ayant assez de choses précieuses et voyant qu'un vent favorable à la voile était survenu, voulurent se préparer au retour; ils firent résonner le tambour pour rassembler tout le monde, mais, comme ce seul homme manquait (à l'appel), ils allèrent le chercher de tous côtés; ils l'aperçurent qui dormait sous l'arbre, son ivresse n'étant pas encore dissipée; ils le ramenèrent en le soutenant et cassèrent une branche de l'arbre pour lui servir d'appui.

Ils revinrent ensemble dans leur pays; leurs parents, joyeux de la nouvelle, accoururent à leur rencontre; l'homme qui avait été ivre était seul accablé de chagrin parce qu'il ne rapportait rien; tout triste, il se rendit sur la place du marché en s'appuyant sur son bâton; les gens du marché lui en demandèrent le prix et arrivèrent à lui en offrir vingt mille onces d'or; cet homme le leur donna (pour ce prix) et leur demanda quelle vertu avait ce bâton : « C'est, lui répondit-on, le joyau des arbres; si on pile ce bâton et qu'on le brûle, toutes les tuiles et les pierres qu'on expose à sa fumée se changent en joyaux précieux. » Cet homme demanda alors qu'on lui rendît quelque peu (de son bâton); il le rapporta chez lui, fit un essai et en effet les choses se passèrent comme on le lui avait dit; tout ce qu'il put exposer à la fumée et à la vapeur chaude se transforma en autant de joyaux.

Cet apologue signifie ceci : le chef de caravane représente le Bodhisattva; les cinq périls représentent les cinq obscurités (1); l'île des joyaux représente les sept ressources de la Prajñâ (2); le fait de s'enivrer, c'est abandon-

(1) Ce sont vraisemblablemet les cinq kleças : la cupidité 貪欲; la colère 瞋恚; l'ignorance 無明; le manque d'égards 慢; le doute 疑.

(2) Ce sont : la foi 信; l'énergie 進; l'observance des défenses 戒;

ner son cœur à la négligence ; le fait de couper et prendre une branche de l'arbre précieux signifie qu'on se remet à la pratique (du bien) avec plus d'énergie et que de nouveau on se perfectionne et on progresse; le fait que les tuiles et les pierres exposées à la fumée deviennent des joyaux signifie que, lorsqu'on expose à la fumée de la doctrine des livres saints ceux qui se conduisent mal, ils deviennent tous des réceptacles de la Loï.

N° 217.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 14 r°-v°.)

Autrefois, dans les montagnes, il y avait deux çramaṇas qui pratiquaient la sagesse dans la solitude et qui avaient obtenu les six pénétrations (abhjiñâs). Non loin d'eux il y avait une lionne qui avait donné le jour à deux petits; comme ceux-ci étaient devenus grands peu à peu, la lionne voulut s'en aller; elle songea qu'elle ne pouvait confier leur sort qu'aux deux bontés qui sont la sagesse et la vertu; elle dit donc (aux religieux) : « Je désire m'en aller; mes deux enfants sont encore petits et je crains que les hommes ne leur fassent du mal; je voudrais vous les remettre, ô religieux; puissent-ils jouir de votre bienveillante protection ! je reviendrai les voir. » Les religieux y consentirent. (Plus tard), la lionne étant revenue, vit que ses petits s'étaient attachés aux religieux; elle les quitta

le sentiment de l'honneur 慚愧 ; le fait d'entendre les enseignements du Buddha 聞 ; la libéralité 捨 ; l'extase intelligente 定慧. — Ces sept ressources sont ce qui permet à l'homme d'acquérir la sagesse (v. Dict. *San ts'ang fa chou*).

de nouveau et s'en alla. Chaque fois que les religieux étaient de retour de la quête, ils partageaient ce qui restait de nourriture avec les lionceaux, qui, lorsque les religieux revenaient, accouraient tout joyeux à leur rencontre.

Dans la suite, un jour que les religieux étaient partis, un chasseur rencontra les lionceaux qui s'enfuirent dans la brousse ; le chasseur, afin de faire croire qu'il était un des religieux, revêtit un kaṣâya qu'il trouva dans la maison, puis il entra dans la brousse pour s'emparer des lionceaux; ceux-ci, pensant que c'était un des religieux, sortirent aussitôt et vinrent à lui; le chasseur les frappa jusqu'à les tuer, les écorcha et prit leur peau pour en faire des fourrures de peau de lion qu'il mit au prix de mille onces d'or.

A leur retour les religieux ne virent plus leurs lionceaux; ils s'assirent en contemplation afin de les apercevoir et apprirent ainsi que le chasseur les avait tués : alors, grâce à leurs pouvoirs surnaturels, ils lui enlevèrent les peaux, les rapportèrent et en firent des coussins sur lesquels ils s'asseyaient ; ils prononcèrent des vœux magiques (en leur faveur). Étant de nouveau entrés en contemplation pour regarder (ce qu'étaient devenus les lionceaux), ils apprirent qu'ils iraient naître dans un certain royaume, chez un maître de maison dont ils devaient être les deux fils jumeaux.

Les religieux se rendirent dans la maison de ce maître de maison et lui demandèrent ce qui lui manquait; il répondit qu'il s'affligeait seulement de n'avoir pas de fils; eux de répliquer aussitôt qu'ils prieraient en sa faveur pour qu'il eût des fils, et, comme le maître de maison se réjouissait fort, les religieux lui dirent : « Si vous obtenez des fils, comment nous récompenserez-vous ? — Quand mes fils, répliqua l'autre, seront devenus grands, je vous les donnerai pour qu'ils soient vos çrâmaṇeras. » Les

religieux lui recommandèrent de ne point oublier cet engagement. Quand il eut répondu oui, (sa femme) s'aperçut qu'elle était enceinte, et plus tard, en effet, elle enfanta deux fils qui se ressemblaient à s'y méprendre.

Quand ils eurent huit ou neuf ans, les religieux vinrent à passer et, en les voyant, les enfants éprouvèrent spontanément de la joie. Les religieux ayant demandé au maître de maison s'il se souvenait de son ancien serment, celui-ci n'osa pas violer sa promesse et donna ses fils aux çramaṇas. Les çramaṇas les emmenèrent avec eux dans la montagne pour s'y livrer à l'étude et, avant qu'il fût longtemps, (ces enfants) obtinrent eux aussi (la dignité) d'Arhat ; eux aussi s'asseyaient constamment sur ce qui avait été autrefois leurs peaux, et, comme ils entraient journellement en contemplation pour se regarder eux-mêmes, ils virent donc que c'était là les propres peaux de leurs corps d'autrefois; ils se levèrent alors tous deux, et, rendant hommage (à leurs maîtres), ils les remercièrent (en leur disant) : « O maîtres, c'est la force de votre bienfaisance qui a fait que nous avons obtenu la sagesse; tout cela a été l'effet de vos pensées de bonté (à notre égard). »

Si un cœur excellent chez un animal peut déjà produire la délivrance, combien plus des sentiments qui s'appliquent avec résolution à un vœu excellent pourront-ils produire la délivrance!

N° 218.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 14 v°.)

Autrefois il y avait un boucher qui aurait voulu faire des offrandes aux religieux, mais, à cause de sa méchanceté, aucun d'eux ne venait vers lui; il aperçut enfin un çra-

mana nouvellement instruit, qui avait une attitude digne et régulière ; il l'invita à venir manger chez lui et lui offrit toutes sortes de mets exquis; le repas fini, il revint exprimer au religieux son désir de le voir manger chez lui jusqu'à sa mort; le religieux accepta cette proposition ; par l'effet d'une longue habitude il en vint à voir de près (le boucher) tuer des êtres vivants en sa présence sans oser lui faire aucun reproche, et cela dura plusieurs années.

Plus tard le vieux boucher mourut et devint un démon qui habitait dans le fleuve; un couteau coupait (constamment) son corps qui redevenait ensuite comme auparavant. Le religieux traversant un jour le fleuve, le démon empoigna la barque et dit (aux gens qui étaient dans le bateau) : « Faites périr cet homme en le jetant dans le fleuve et je vous laisserai aller. » Les gens du bateau, effrayés, lui dirent... (1) Le démon répliqua : « Autrefois, j'ai fait des offrandes à ce religieux et pendant plusieurs années il ne m'a point reproché de tuer des êtres vivants; maintenant je subis ces tourments et, à cause de la haine (que j'en ai conçue contre ce religieux), je désire (le tuer). » Les gens du bateau lui dirent : « Si vous subissez déjà de tels tourments pour avoir tué des êtres vivants, combien plus (grave sera votre châtiment si vous tuez) un religieux. » Le démon répondit : « Tout en le sachant, je suis poussé par la haine (que j'ai contre lui) ; si cependant vous pouvez en ma faveur faire par des libéralités des actes producteurs de bonheur et prononcer des vœux magiques en évoquant mon nom, je vous relâcherai. » Les gens qui étaient dans le bateau promirent tous de faire en sa faveur des actes producteurs de bonheur et le démon les laissa aller.

Le religieux tint alors une assemblée en faveur du

(1) Le texte présente ici une lacune.

démon et prononça des vœux magiques en évoquant son nom. Les autres personnes à leur tour tinrent aussi des assemblées; puis ils se rendirent au milieu du fleuve et appelèrent le démon pour lui dire : « Avez-vous reçu du bonheur ? » Le démon répondit : « Je viens d'en obtenir; je n'éprouve plus de souffrances. » Les gens du bateau ajoutèrent : « Demain nous devons faire en votre faveur des actes producteurs de bonheur; pourrez-vous venir en personne ? » Le démon répondit qu'il le pourrait. Le (lendemain) matin, le démon vint en prenant l'apparence d'un brahmane; en personne il fit des offrandes et en personne il reçut les vœux magiques (qu'on prononçait en sa faveur); le sthavira lui expliqua les livres saints et le démon obtint aussitôt la sagesse de strotâpanna; puis il s'en alla tout joyeux.

Ainsi, pour que les rapports entre l'hôte et son visiteur soient profitables, il faut qu'ils se réprimandent et se corrigent l'un l'autre; même s'ils viennent à tomber dans des voies mauvaises, ils auront certainement là une cause productrice d'excellence; on peut donc bien dire : Un excellent ami est une grande cause (de bénédiction).

N° 219

(*Trip.*, XIX, 7, p. 14 v°-15 r°.)

Autrefois un marchand était allé sur la mer pour recueillir des denrées précieuses; il rencontra un grand dieu-nâga qui souleva le bateau et voulut le retourner; tous les hommes étaient terrifiés, lorsque le nâga leur dit : « Avez-vous parfois été dans tel royaume ? » Ils répondirent : « Nous y avons passé. » Le nâga donna (au marchand) un grand œuf semblable à une jarre d'une contenance d'un

demi-boisseau (et lui dit) : « Prenez cet œuf et enterrez-le dans ce royaume sous le grand arbre qui est au milieu de la place du marché. Si vous y manquez, plus tard je vous tuerai. »

Cet homme promit de le faire ; il passa ensuite dans ce royaume et enterra l'œuf en le plaçant sous le grand arbre qui était au milieu de la place du marché. A partir de ce moment, ce royaume fut désolé par des calamités, des maladies et des épidémies ; le roi du pays chargea un magicien de consulter les sorts à ce sujet : il déclara qu'un œuf de boa se trouvait dans le royaume et que tel était la cause des calamités et des épidémies. On s'empressa de le sortir de terre et on le brûla ; les malades furent tous guéris.

Plus tard, ce même marchand étant retourné sur la mer, vit le dieu-nâga qui lui demanda de nouveau ce qui s'était passé. Le marchand lui répondit : « Autrefois, conformément à vos instructions divines, j'ai enterré l'œuf au milieu de la place du marché ; il y eut alors dans le royaume beaucoup de maladies et d'épidémies ; le roi appela un brahmane pour consulter les sorts à ce sujet ; quand on eut exhumé (l'œuf), on le brûla et les malades guérirent tous. »

Le nâga dit : « Je regrette de n'avoir pu faire périr cette race d'esclaves. » Les gens du bateau ayant demandé au dieu pourquoi il parlait ainsi, il dit : « Avez-vous jadis entendu dire que, dans tel royaume il y avait eu l'homme vaillant appelé de tel nom ? » Comme ils répondaient qu'ils en avaient entendu parler mais qu'il était mort, le dieu ajouta : « C'est moi-même. Au temps où j'étais en vie, je me plaisais à opprimer les habitants du royaume ; jamais il n'y eut personne pour me conseiller et me faire des reproches ; on se bornait à me louer ; c'est ce qui fait que je suis tombé dans la condition de serpent boa. Je voudrais absolument tuer tous ces gens. »

Ainsi les hommes doivent se réprimander les uns les autres et, prenant pour principe la bonté, s'y rendre conformes réciproquement; que personne ne profite de sa puissance pour opprimer les hommes; (celui qui agirait ainsi,) s'exposerait à attirer sur lui la souffrance des tourments des trois voies mauvaises; il pourrait seulement entendre la voix (du Buddha), mais il ne pourrait plus se trouver en sa présence.

N° 220.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 15 r°.)

Autrefois, dans le royaume de *Po-lo-nai* (Vârâṇasî, Bénarès), il y avait cinq cents aveugles qui parcouraient le pays pour mendier; survint une disette et ils ne reçurent plus rien. Ils délibérèrent entre eux disant : « Le Buddha se trouve à *Chö-wei* (Çrâvastî) où il enseigne aux hommes la bienfaisance et la libéralité; il nous faut aller dans ce pays et nous parviendrons ainsi à sauver notre vie. » Chacun d'eux dit : « Il nous faut louer un homme pour nous mener jusque là-bas. » Les cinq cents aveugles promirent chacun une pièce de monnaie en argent à un homme qui, à son tour, leur promit de les mener dans ce royaume. Ils se mirent donc en route.

L'homme qu'ils avaient pris à gages leur dit : « A partir d'ici le chemin est dangereux; que chacun de vous me remette sa pièce de monnaie, et, si nous rencontrons des brigands, je cacherai (cet argent). » Les aveugles lui remirent leurs pièces de monnaie; mais, dès que cet homme les eut en sa possession, il abandonna les aveugles et s'en alla.

Tous les aveugles errèrent de-ci et de-là pendant plu-

sieurs jours; ils avaient faim et soif et ne savaient où était le chemin; alors ils confièrent ensemble et en même temps leurs destinées au Buddha en disant: « Le Buddha est divin et saint; il doit avoir pitié de nous et nous sauver de cette détresse. » Aussitôt le Buddha fit soudain apparaître sa divinité en leur présence; de sa main, il toucha la tête des aveugles qui tous recouvrèrent la vue tandis que leur faim et leur soif étaient apaisées. Ces cinq cents hommes, bondissant de joie, souhaitèrent devenir des disciples; sur le champ leurs barbes et leurs cheveux tombèrent; ils se trouvèrent revêtus des habits religieux et munis du bol. Le Buddha, à plusieurs reprises leur expliqua la Loi et tous obtinrent la sagesse conforme au vrai. En volant à la suite du Buddha ils revinrent dans le Jetavana.

Ânanda demanda au Buddha : « Quelles punitions et quelles récompenses ces cinq cents hommes avaient-ils méritées dans leurs vies antérieures ? » Le Buddha répondit : « Autrefois, il y a de cela bien des générations, il y avait un maître de maison qui loua cinq cents hommes pour un travail; ceux-ci prirent d'avance le salaire du travail, puis ils abandonnèrent le maître de maison, et s'en allèrent; mais plus tard, après plusieurs générations, ils n'ont pas manqué de recevoir cette peine (d'être abandonnés à leur tour et dépouillés de leur argent). Celui qui en ce temps était le maître de maison, c'est maintenant l'homme qui s'en est allé en emportant l'argent. Leur dette étant acquittée, il s'est trouvé que je leur ai ouvert l'esprit et tous ont obtenu la sagesse. Telles furent leurs punitions et leurs récompenses. »

Ainsi, les conduites que tiennent les hommes ne sont pas toutes de même sorte; les unes sont des conduites qui créent (certaines conséquences pour des vies à venir); les autres sont des conduites qui sont des conséquences (de conduites tenues dans des vies antérieures); on ne saurait se dispenser de faire attention (à cette distinction).

N° 221.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 15 r°.)

Autrefois deux hommes étaient fort intimes; ils étaient amis et n'avaient aucun dissentiment. Dans la suite, l'un d'eux commit un crime dont le châtiment devait être la mort; il s'enfuit alors et passa chez son ami; celui-ci n'ouvrit pas la porte et lui demanda par avance : « Qui êtes-vous ? » Il répondit : « Je suis votre ami; j'ai commis un crime et c'est pourquoi je suis venu vous trouver. » L'autre lui répliqua : « En temps de calme, soyons intimes; mais en cas de danger pressant, que chacun de nous aille de son côté. Je ne vous laisserai pas entrer. » L'ami fut très mécontent; il se disait : « Des hommes qui en temps de calme entraient et sortaient, allaient et venaient, buvaient et mangeaient sans jamais se séparer, comment peuvent-ils s'abandonner l'un l'autre dès qu'il y a péril ? Comment serait-ce là une intimité sérieuse ? » Il s'en alla donc avec l'intention d'entrer dans la montagne.

Or, il avait encore un autre bon ami chez qui il se rendit; cet homme lui ouvrit aussitôt sa porte et le cacha en lui disant : « Quoique vous et moi n'ayons pas des relations intimes, je vous mènerai dans un endroit sûr et secret. » Alors il chargea un char d'objets précieux et mena lui-même son ami dans un royaume étranger; il se chargea d'informer le roi de ce pays et tous les maîtres de maison de l'endroit où se trouvait cet homme; il fit pour lui un palais; il l'installa au milieu de champs, d'habitations, de richesses et d'objets précieux; quand il l'eut bien fourni de tout, il le quitta pour s'en retourner.

Le Buddha, ayant alors vu cet homme, en tira immédiatement des comparaisons : le criminel, c'est l'âme hu-

maine; son ami intime, ce sont les quatre éléments (composant le corps); son bon ami, ce sont les trois refuges et les cinq défenses. Cet apologue signifie ceci : quand un homme se propose d'entretenir les quatre éléments (composant son corps), quand il mange et boit des aliments exquis et que les quatre choses ne lui font point défaut, l'impermanence lui est appariée et survient et il doit tomber dans les voies mauvaises; alors il cherche à se cacher, mais dans l'instant, au contraire, on lui ferme la porte et on ne le laisse pas avancer. Lorsque ensuite, l'homme rencontre un bon ami qui le mène dans un pays étranger, qui l'installe au milieu de tout ce dont il a besoin et qui ne le laisse manquer de rien, cela symbolise la libéralité et l'observation des défenses qui, lorsque survient la mort du corps, mènent l'homme en haut parmi les devas, en le tirant par la puissance de ces actes producteurs de bonheur; alors les palais faits des sept substances précieuses, le fait d'être vêtu des vêtements précieux des devas et les aliments aux cent saveurs des devas viennent spontanément à cet homme qui jouit d'une félicité extrême et sans limites. Ainsi, quand l'homme est dans ce monde, il ne doit pas être avide de jouissances, mais il doit retrancher sur ce qu'il possède pour faire des actes producteurs de bonheur. S'il satisfait son corps composé des quatre éléments, de quelle utilité cela lui sera-t-il ? Le sage agira donc en conséquence.

N° 222.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 15 r°-v°.)

Cent ans après le parinirvâṇa du Buddha, il y eut un roi qui servait le dieu du ciel; il lui fit un grand sacrifice dans lequel il voulut immoler des bœufs, des moutons,

des porcs, des porcs de lait, des chiens et des poules, au nombre de cent pour chaque espèce ; tous ces animaux furent remis aux cuisiniers. Parmi les cuisiniers qui tuaient les bœufs et les moutons se trouvait un upâsaka qui dit : « J'observe les défenses du Buddha et je ne saurais tuer des êtres vivants. » L'intendant des cuisines s'irrita fort et alla dire la chose au roi pour qu'on punît cet homme.

Le roi demanda à celui-ci : « Est-ce intentionnellement que vous avez contrevenu à mes ordres ? S'il en est ainsi, je vous ferai périr. » Le cuisinier répondit : « Je suis un disciple du Buddha ; j'ai accepté et j'observe les cinq défenses; plutôt faire périr mon corps en ne contrevenant pas aux ordres du Buddha que de tuer des êtres vivants. Si, me conformant aux ordres du roi, je commettais le crime de tuer, après ma mort j'entrerais dans les enfers; je n'en sortirais qu'après y avoir subi jusqu'au bout ma peine pendant plusieurs centaines de milliers de myriades d'années et je devrais toujours avoir des vies abrégées. Si j'observe sans défaillance les défenses et que j'encoure une condamnation capitale de votre part, ô roi, après ma mort, je serai transporté en haut parmi les devas ; parmi les devas en haut j'obtiendrai du bonheur et tous mes désirs seront satisfaits spontanément; si maintenant je dois mourir, j'échangerai le corps de ma vie présente pour obtenir de vivre en haut comme deva. Les rétributions en peines et en récompenses sont donc fort différentes (dans l'un ou dans l'autre cas). C'est pourquoi je mourrai, mais je mourrai sans avoir violé (les défenses). »

Le roi lui déclara : « Je vous donne un délai de sept jours au bout duquel vous devez périr en étant foulé aux pieds par un éléphant. Si vous ne mourez pas alors, c'est que vous aurez dit vrai. » Quand le délai fut écoulé (1), le

(1) La leçon 七日之後士盡 paraît fautive, bien que l'édition de Tôkyô n'indique aucune variante. Il est probable qu'on doit lire : 七日之期盡後.

corps de cet upâsaka devint semblable à celui du Buddha et il eut toute l'apparence extérieure dn Buddha; afin de faire l'épreuve, cinq cents éléphants vinrent pour le fouler aux pieds; mais l'upâsaka éleva la main à la manière du Buddha et ses cinq doigts se transformèrent en cinq montagnes de chacune desquelles sortit un lion; en voyant ces lions, les éléphants eurent grand'peur et se couchèrent tous à terre, ainsi que cela s'était déjà passé au temps où le Buddha était dans le monde (1). Le roi reconnut alors avec foi qu'il y avait un Buddha et il renonça à ses sacrifices; il accepta de cet homme les défenses du Buddha et les ministres, les officiers et le peuple tous aussi reçurent de lui les défenses. Il devint le maître spirituel du royaume. Telle est la manière dont un sage peut sauver les hommes en observant les défenses.

N° 223.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 15 v°.)

Autrefois, du temps où le Buddha était dans le monde, il y avait une upâsikâ qui, matin et soir se rendait auprès du Buddha pour lui faire des offrandes avec une extrême diligence et sans jamais se relâcher. Le Buddha s'en aperçut et lui demanda quel souhait elle formait avec résolution. Elle dit alors au Buddha : « Si je dois avoir un bonheur en récompense, je souhaite mettre au monde quatre fils dans ma vie présente. »

Le Buddha lui ayant demandé pourquoi elle désirait quatre fils, l'upâsikâ répondit : « Quand ces quatre fils seront devenus grands, je ferai que l'un d'eux s'occupe

(1) Sur cet épisode célèbre de la vie du Buddha, voyez *Hiuan-tsang*, (*Mémoires*, trad. Julien, t. II, p. 16).

de gagner sa vie en faisant le commerce et amasse des richesses, que le second soit versé dans l'agriculture et dans l'élevage des troupeaux et rassemble en quantité des animaux domestiques des six sortes et des grains, que le troisième recherche les positions officielles et devienne une protection pour notre famille, que le quatrième entre en religion en se faisant çramaṇa, obtienne la sagesse, et, quand il y sera parvenu, revienne sauver son père, sa mère et tous les hommes. Voilà exactement pourquoi je demande quatre fils. » Le Buddha lui dit : « Je ferai en sorte que vous obteniez ce que vous désirez. » L'upâsikâ rendit hommage au Buddha et se retira.

Par la suite, elle enfanta un seul fils qui était intelligent et prudent; sa mère l'aimait plus que tout au monde. Plus tard, quand ce fils fut devenu grand, il demanda à sa mère : « Pourquoi votre affection pour moi est-elle si extrême que rien ne saurait lui être comparé ? » Sa mère lui répondit : « J'avais d'abord souhaité avoir quatre fils, mais je n'ai eu que vous seul; j'ai reporté sur vous toutes mes affections réunies; voilà pourquoi il en est ainsi. » Elle raconta à son fils toute l'histoire de ses souhaits; en l'entendant parler, il fut profondément touché des intentions de sa mère; il se mit alors à gagner sa vie et, en moins d'un an, il obtint des richesses qui se chiffraient par centaines de mille de centaines de mille (de pièces de monnaie); ensuite il s'occupa d'agriculture; son bétail et ses récoltes furent abondantes; ses bœufs, ses chevaux et ses grains défiaient toute énumération; ensuite il entreprit d'étudier et, étant entré dans la carrière officielle, il demanda une charge publique; il prit une épouse qui enfanta des fils; sa famille devint aussitôt une famille puissante.

Il fit alors cette déclaration (à sa mère) : « Si vous avez demandé quatre fils, c'était afin que chacun d'eux fût habile dans une profession; maintenant j'ai agi à leur place et

trois de ces professions ont été assez bien exercées; il ne manque plus qu'une seule profession à exercer; si je puis entrer en religion, j'en serai fort heureux. » Sa mère qui l'aimait lui répondit : « Mon souhait d'avoir quatre fils sera alors complètement réalisé. » Sa mère fit cette réflexion en elle-même : « J'avais d'abord désiré quatre fils pour confier à chacun d'eux une profession, tout en redoutant qu'il ne l'exerçât pas bien. Ce fils a agi d'une manière qui a dépassé mes premières espérances; s'il peut entrer en religion, certainement il sera capable d'atteindre la sagesse. » Elle l'autorisa donc à entrer en religion.

Le fils prit congé de sa mère et se rendit auprès du Buddha pour lui demander à devenir çramaṇa. Il parvint aussitôt à se perfectionner et à progresser d'une manière complète et, avant qu'il fût longtemps, il obtint la voie d'Arhat ; il revint alors sauver son père, sa mère et tous les hommes; tous obtinrent le bonheur et la sagesse et il n'y eut personne qui ne fût joyeux.

Ainsi, quand on prononce un souhait au nom des actes producteurs de bonheur qu'on a accomplis, la réalisation (de ce souhait) dépend uniquement du cœur et de la bonté; quel que soit alors le but vers lequel on se porte, il n'en est aucun qu'on n'atteigne.

N° 224.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 15 v°-16 r°.)

Autrefois il y avait une vieille mère; elle n'avait qu'un seul fils qui tomba malade et mourut. Elle le transporta au cimetière et déposa là le cadavre; elle était pénétrée d'une tristesse qu'elle ne pouvait surmonter; (elle se di-

sait :) « Je n'avais qu'un seul fils pour veiller sur ma vieillesse et il est mort en m'abandonnant; à quoi me sert de vivre ? puisque je ne puis le faire revenir, il faut que j'unisse ma destinée à la sienne dans ce lieu. » Elle cessa de boire et de manger; quand cela eut duré pendant quatre ou cinq jours, le Buddha le sut, et, à la tête de cinq cents bhikṣus, il alla dans le cimetière.

La vieille mère vit de loin venir le Buddha avec son imposante majesté lumineuse et grande; elle s'éveilla de son engourdissement et sa stupeur se dissipa ; elle s'avança devant le Buddha et se tint en sa présence en l'adorant. Le Buddha dit à la vieille mère : « Pourquoi êtes-vous dans le cimetière ? » Elle expliqua au Buddha (ce qui s'était passé, disant) : « Je n'avais qu'un seul fils; il a terminé ses jours en m'abandonnant; telle est la force de mes sentiments d'affection que je désire mourir avec lui en ce lieu. »

Le Buddha dit à la vieille mère : « Désireriez-vous faire que votre fils revienne à la vie ? » La mère dit : « Ce serait excellent »; elle dit : « Je voudrais l'obtenir. » Le Buddha lui dit : « Cherchez des parfums et du feu ; je prononcerai une invocation pour le faire revivre. » Il avertit la vieille mère que, lorsqu'elle demanderait du feu, elle devrait obtenir le feu d'une famille où il n'y aurait pas eu de mort.

Alors la vieille mère se mit en marche pour trouver du feu. Quand elle voyait un homme, elle lui demandait : « Dans votre famille y a-t-il eu à quelque moment des morts ? » On lui répondait : « Depuis nos premiers ancêtres jusqu'à aujourd'hui, (les gens de notre famille) sont tous morts. » Dans tous les endroits qu'elle traversa en posant sa question, la réponse fut la même; elle passa par plusieurs dizaines de familles sans pouvoir prendre du feu et revint alors à l'endroit où se tenait le Buddha. Elle dit à l'Honoré du monde : « J'ai été partout pour deman-

der du feu, mais il n'y avait point (de famille) où il n'y eût pas eu de morts. C'est pourquoi je reviens les mains vides. »

Le Buddha dit à la vieille mère : « Depuis l'origine de l'univers, il n'est pas de vivant qui ne soit mort. Puisque les hommes meurent, ceux qui leur succèdent dans la vie, quel plaisir peuvent-il y trouver ? O mère, pourquoi dans votre aveuglement demandez-vous uniquement à suivre votre fils dans la mort (1) ? » L'intelligence de la mère s'ouvrit alors et elle connut la raison de l'impermanence. Le Buddha en profita pour lui expliquer la doctrine des livres saints, et elle obtint la sagesse de Srotâpanna. Dans le cimetière, plusieurs milliers de personnes qui furent témoins de cela conçurent la pensée de la sagesse droite et vraie qui n'a pas de supérieure.

N° 225.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 16 r°.)

Autrefois un homme avait deux femmes ; l'épouse principale n'avait pas d'enfants ; l'épouse secondaire mit au monde un fils qui était beau et aimable et le mari de cette femme en fut extrêmement joyeux ; l'épouse principale en conçut de la jalousie ; cependant elle feignit extérieurement de chérir l'enfant plus encore que s'il eût été son propre fils ; quand l'enfant eut environ un an, alors que tout le monde dans la famille croyait que l'épouse principale le chérissait fort et que nul ne la soupçonnait,

(1) La suite des idées demanderait plutôt une phrase comme celle-ci : « O mère, pourquoi désirez-vous faire revivre votre fils ? » La vie en effet n'est pas une chose désirable, puisqu'elle aboutit nécessairement à la mort.

elle enfonça dans une suture du crâne de l'enfant une aiguille de manière que celle-ci disparût entièrement sous la peau et dans la chair ; l'enfant devint malade ; il pleurait et ne tétait plus; dans la famille, grands ou petits, tous n'en savaient point la cause ; au bout de sept jours, il mourut.

L'épouse principale se mit encore à pleurer et à se lamenter ; l'épouse secondaire, consumée de regrets, pleurait et se lamentait jour et nuit sans s'arrêter; elle ne mangeait ni ne buvait et mettait en danger sa propre vie; ensuite elle vint à apprendre que son fils avait été blessé par l'épouse principale ; elle souhaita donc se venger; elle se rendit à un temple ou il y avait un stûpa et demanda aux bhikṣus : « O hommes de grande vertu (bhadantas), si je désire solliciter ce que souhaite mon cœur, quelle action méritoire dois-je accomplir ? » Les bhikṣus lui répondirent: « Si vous voulez solliciter ce que vous souhaitez, il vous faut accepter et observer les huit jours d'abstinence ; ce que vous solliciterez vous sera alors accordé suivant vos désirs. » Elle accepta donc de ces bhikṣus (la règle des) huit jours d'abstinence, puis s'en alla. Sept jours plus tard, elle mourut.

Son corps transformé vint naître comme fille de l'épouse principale ; cette fille était belle et l'épouse principale la chérissait; mais, quand elle fut âgée d'un an, elle mourut. L'épouse principale restait assise immobile et ne mangeait plus; ses sanglots de désespoir et son émotion poignante (la montraient) plus (affligée) encore que ne l'avait été l'épouse secondaire. La même chose recommença sept fois; (ses filles moururent,) l'une à trois ans, d'autres à quatre ans et à cinq ans, d'autres à six ans et à sept ans.

Puis (l'épouse secondaire) devint (une fille) plus belle encore que ne l'avaient été les précédentes; elle avait enfin atteint l'âge de quatorze ans et était fiancée lorsque, au moment de se marier, elle mourut subitement dans

la nuit même. L'épouse principale pleura, se lamenta et se désola; elle ne pouvait plus parler; elle ne buvait ni ne mangeait plus; jour et nuit elle pleurait et se lamentait; elle marchait en versant des larmes; quand on eut placé le cadavre dans le cercueil, elle ne voulut plus qu'on le fermât et chaque jour elle contemplait le corps dont le visage lumineux était plus beau que lorsque la jeune fille était vivante.

Au bout de vingt jours, il y eut un Arhat qui vint la voir et qui voulut la sauver et la délivrer; il vint donc chez elle pour lui demander l'aumône; (l'épouse principale) ordonna à une servante de prendre un bol de nourriture et de le lui donner, mais il ne voulut pas le prendre et dit à la servante qu'il désirait voir sa maîtresse. La servante revint donc dire à sa maîtresse que le religieux désirait la voir; celle-ci répondit : « Je suis accablée de tristesse et près de mourir; comment pourrais-je sortir pour voir ce çramaṇa? Prenez pour moi ces objets; je vous prie de les lui donner et de l'inviter à s'en aller. » La servante prit les objets qu'elle donna au çramaṇa, mais il refusa absolument de s'en aller, lui disant qu'il désirait voir sa maîtresse. La servante revint ainsi à plusieurs reprises sans que le çramaṇa partît.

L'épouse était en proie à une tristesse sans remède, mais le çramaṇa demeurait là dans une attitude correcte sans s'en aller; la femme, troublée dans sa pensée et ne pouvant plus supporter que ce (religieux restât là), donna l'ordre qu'on l'appelât en sa présence; le çramaṇa vint donc la voir; elle avait un visage pâle et décharné; elle se cachait la figure; elle n'était plus peignée; le çramaṇa lui dit : « Pourquoi êtes-vous dans cet état? » La femme répondit : « J'ai successivement enfanté sept filles qui étaient intelligentes et aimables et je les ai perdues; cette fille-ci est celle qui est devenue la plus grande; elle était sur le point de se marier lorsqu'elle est morte à son tour. Maintenant je

suis affligée. » Le çramaṇa lui dit : « Peignez-vous les cheveux et essuyez votre visage ; j'ai à vous parler. » Comme la femme s'obstinait à se lamenter sans vouloir s'arrêter, le çramaṇa lui dit : « L'épouse secondaire de chez vous, maintenant où se trouve-t-elle et à quelle sorte de mort a-t-elle autrefois succombé ? » En entendant ces paroles, la femme se demanda comment ce çramaṇa pouvait le savoir et il se fit quelque changement dans sa pensée. Le çramaṇa lui dit : « Peignez-vous et alors je vous expliquerai cela. » Quand la femme eut rassemblé ses cheveux, le çramaṇa lui dit : « Comment est mort le fils de l'épouse secondaire ? » A ces mots, la femme garda le silence et ne répondit pas ; elle éprouvait de la honte dans son cœur et n'osait plus parler.

Le çramaṇa lui dit : « Vous avez tué le fils de cette femme et vous avez fait que sa mère est morte de chagrin et de douleur ; c'est pourquoi elle est revenue à sept reprises en devenant votre enfant ; elle est votre ennemie et elle voudrait vous tuer par le tourment du chagrin ; essayez d'aller regarder votre fille morte dans son cercueil et vous saurez si elle est encore belle. » La femme alla regarder, mais il n'y avait plus qu'une pourriture dont l'odeur était si infecte qu'elle ne put avancer. (Le çramaṇa) lui demanda : « Pourquoi la regrettez-vous ? » La femme alors, toute confuse, fit aussitôt cacher et enterrer (le corps) ; elle implora la pitié du çramaṇa en exprimant le désir d'accepter les défenses. Le çramaṇa lui dit : « Demain, venez au temple. »

La fille, après sa mort, était devenue un serpent venimeux ; elle sut que la femme devait aller recevoir les défenses et elle l'attendit sur la route pour la mordre et la faire périr. Quand la femme se mit en marche, le serpent lui barra le passage et ne put aller plus avant. Il allait faire bientôt nuit et la femme, très effrayée, se disait : « Je désire me rendre auprès du çramaṇa pour

accepter les défenses; pourquoi ce serpent se tient-il devant moi en m'empêchant de marcher. » Le çramaṇa sut cela et alla aussitôt à l'endroit où se trouvait la femme; en le voyant, celle-ci fut fort joyeuse; elle s'avança et lui rendit hommage. Le çramaṇa dit au serpent : « Dans vos existences antérieures vous avez déjà été de génération en génération une épouse secondaire par rapport à cette femme-ci et toutes deux vous avez commis des cruautés l'une envers l'autre sans que cela prît jamais fin. Cela a fait que, dans la génération actuelle, l'épouse principale a une fois tué votre fils, tandis que vous lui avez déjà causé de la douleur à sept reprises. Les fautes que vous aviez commises jusqu'ici, vous pouviez en être sauvée; mais maintenant, quand cette femme marchait pour aller recevoir les défenses, vous lui avez intercepté le chemin; vous devrez donc de génération en génération tomber dans les *ni-li* (nirayas, enfers) sans que jamais il y ait de terme à cela. Pourquoi maintenant apparaissez-vous avec ce corps de serpent? » En entendant les paroles du çramaṇa, la femme au corps de serpent connut elle-même ses existences antérieures; elle se tordit de chagrin et d'irritation; elle prit sa tête entre ses mains, la posa à terre et cessa de respirer, réfléchissant aux paroles du çramaṇa.

Le çramaṇa prononça un vœu magique en disant : « Toutes deux, dans vos naissances antérieures vous vous êtes déjà tourmentées l'une l'autre. Qu'à partir de maintenant, pour chacune de vous, ces crimes prennent fin. » A la suite de cela, de génération en génération, aucune d'elles ne conçut plus de mauvaises pensées envers l'autre. Après que toutes deux se furent repenties, la vie de celle qui était devenue un serpent prit fin et elle naquit dans la condition humaine; elle entendit alors les paroles du çramaṇa; son cœur s'ouvrit, sa pensée se dénoua, elle se réjouit et elle obtint la sagesse de srotâpanna; puis

elle alla à la suite du çramaṇa pour accepter les défenses et devint une upâsikâ. Telles étant les animosités réciproques que causent des actes criminels, on ne saurait se dispenser de veiller sur (sa conduite).

N° 226.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 16 v°.)

Autrefois, dans le royaume de *Chö-wei* (Çrâvastî), pendant une matinée il plut du sang sur une étendue de quarante *li* en long et en large; le roi et ses ministres en furent fort effrayés et surpris; ils convoquèrent tous les magiciens ainsi que ceux qui connaissaient les sorts et qui observaient les présages pour qu'ils recherchassent les raisons de ce fait afin de déterminer s'il était heureux ou néfaste. Un de ceux qui consultaient les sorts répondit : « Une ancienne prédiction dit que la calamité de la pluie de sang correspond à la naissance d'un être malfaisant qui est un homme-boa. Il faut faire des recherches dans tout le royaume pour découvrir et discerner le fléau (qu'annonce cette) calamité. » Le roi ayant demandé comment on le discernerait, le maître connaisseur des sorts répondit : « Comme c'est un fléau à forme humaine, il est difficile de le distinguer et de le reconnaître. Essayez d'ordonner que tous les enfants nouveau-nés du royaume vous soient amenés, puis faites-les cracher dans une jarre vide. » Dans le nombre, il se trouva un enfant qui, en crachant dans la cruche, fit aussitôt se produire une flamme de feu; on reconnut ainsi que cet enfant était l'homme-boa.

Après avoir délibéré, on décida qu'un tel être ne pouvait être placé parmi les hommes ; on le déporta donc

et on l'établit dans un lieu désert, caché et inhabité; quand il y avait dans le royaume des condamnés à mort, on les lui envoyait et on les lui donnait; le boa les tuait en crachant du venin; ceux qu'il tua ainsi en diverses occasions par son venin furent au nombre de soixante-douze mille personnes.

Or, il y eut un lion qui vint et émit le son de son effroyable rugissement; à quarante *li* à la ronde, hommes et animaux se cachèrent terrifiés; les ravages qu'il répandait, personne ne pouvait les réprimer. Dans ces conjonctures, le roi adressa un appel aux gens du royaume en promettant de donner mille livres d'or et de conférer un district en apanage à celui qui pourrait repousser le lion; mais personne ne répondit à cet appel. Les ministres réunis déclarèrent au roi qu'il n'y avait que l'homme-boa qui fût capable de repousser (le lion). (Le roi) chargea donc des officiers d'aller chercher l'homme-boa. (Celui-ci vint;) il vit de loin le lion, marcha droit à sa rencontre et, se tenant devant lui, il souffla son haleine empoisonnée sur le lion qui mourut aussitôt; sous l'action de la pourriture (1), le corps de ce dernier se décomposa peu à peu et le royaume obtint le calme et la tranquillité.

Plus tard, l'homme-boa, devenu vieux, tomba malade et sa vie fut près de finir. Le Buddha le prit en compassion à cause de ses crimes, sachant qu'une fois qu'il serait tombé dans les voies mauvaises, il n'y aurait plus de terme pour qu'il en sortît; il dit donc à *Chö-li-fou* (Çâriputra) de se rendre auprès de lui pour lui adresser des exhortations et faire qu'il échappât à des malheurs terribles. Çâriputra alla donc dans sa demeure; il entra par un moyen surnaturel et se trouva soudain devant lui; l'homme-boa sentit la colère s'élever en lui et songea :

(1) Le mot 蠕, comme l'indique le dictionnaire de *K'ang-hi*, paraît ne se trouver que dans ce texte ; on ne sait même pas comment il doit être prononcé.

« Avant même que je sois mort, les hommes me traitent avec mépris; sans aucun avertissement ils viennent tout droit se placer devant les gens. » Alors il émit son haleine empoisonnée pensant qu'il pourrait le tuer, mais Çâriputra la repoussa par son affectueuse prudence; son visage lumineux redoubla de beauté et pas un de ses poils ne bougea; par trois fois (l'homme-boa) émit son haleine empoisonnée sans parvenir à lui faire du mal; il reconnut alors que c'était là un Vénérable ; son intelligence se dénoua et il conçut des sentiments excellents; puis, d'un cœur affectueux, il considéra par sept fois Çâriputra du haut jusqu'en bas. Çâriputra s'en retourna alors dans la résidence parfaite (vihâra) et l'homme-boa, qui exhalait son souffle, mourut; le jour où il devait transmigrer, le ciel et la terre tremblèrent fortement. Or l'extrême bonté peut faire trembler le ciel et la terre, mais l'extrême perversité peut aussi les faire trembler.

En ce temps, le roi de *Mo-kie* (Magadha) se rendit auprès du Buddha, et, se prosternant la tête contre terre, il demanda à l'Honoré du monde : « Dans quelle voie doit transmigrer après sa mort l'homme-boa ? » Le Buddha lui répondit : « Il est né maintenant en haut comme deva de la première catégorie. » En entendant cette parole du Buddha, le roi fut surpris et demanda encore : « Comment un homme qui est un grand criminel peut-il obtenir de vivre comme deva ? » Le Buddha lui répliqua : « En voyant Çâriputra, il l'a contemplé d'un cœur affectueux par sept fois de haut en bas; à cause de cette action méritoire il est né comme deva de la première catégorie. Quand cette récompense bienheureuse sera terminée, il naîtra en haut comme deva de la deuxième catégorie; après que cela aura eu lieu sept fois, il obtiendra de devenir Pratyeka Buddha et d'atteindre au parinirvâna. » Le roi demanda au Buddha : « Ne payera-t-il donc plus rien pour ses crimes envers soixante-douze mille hommes ? » Le

Buddha dit : « A la fin, quand il sera Pratyeka Buddha, son corps sera semblable à l'or qui est rouge quand on le frotte; il sera alors assis sous un arbre au bord de la route et sera entré dans la contemplation immobile ; or, il y aura une grande armée de plus de soixante-dix mille soldats qui, voyant au passage ce Pratyeka Buddha, pensera que c'est un homme en or; ces soldats le prendront alors pour le briser et se le partager entre eux; mais, dès qu'il sera tombé dans leurs mains, ils s'apercevront qu'il est en chair; tous rapporteront (les morceaux) qu'ils mettront en tas, puis ils s'en iront; c'est ainsi que ce Pratyeka Buddha atteindra au parinirvâṇa. Tels ayant été ses crimes dans la génération actuelle, il devra en ce temps payer cette rançon légère et ce sera fini. » Le Buddha dit au roi : « Celui qui rencontre un excellent ami peut obtenir de voir s'évanouir ses crimes, même quand ils sont amoncelés comme une montagne, et il peut aussi atteindre à la sagesse. » Quand le Buddha eut ainsi parlé, le roi et ceux qui composaient la grande assemblée furent tous très joyeux; ils adorèrent le Buddha et se retirèrent.

N° 227.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 16 v°-17 r°.)

Autrefois, il y avait un çramaṇa qui, assis sous un arbre récitait les livres saints. Un oiseau vint sur l'arbre et écouta les livres saints; comme il les écoutait de tout son cœur sans regarder à gauche ni à droite, il fut atteint par la flèche d'un chasseur et mourut. Au moment où cet oiseau allait mourir, son cœur ne fut pas troublé; la partie spirituelle de son être naquit alors en haut comme deva ; ce deva réfléchit au principe d'où lui venait cette nais-

sance et connut son existence passée d'une génération; après être né comme deva, il descendit donc pour répandre des fleurs sur le çramaṇa qui était sous l'arbre; le deva dit au religieux : « Grâce au bonheur que m'a valu le bienfait que vous m'avez rendu en récitant les livres saints, j'ai obtenu d'être débarrassé de ce corps d'oiseau et de devenir un deva. » En entendant ces paroles de l'oiseau, le religieux atteignit aussitôt les traces de la sagesse et, au bout d'un instant, il devint soudain invisible. Quant au deva, il retourna dans son premier séjour. Tous ceux qui étudient la sagesse et qui, au moment où ils vont mourir, conservent un cœur non troublé, ne tombent point, quand ils renaissent, dans les lieux pleins de souffrances des voies mauvaises ; ils connaissent alors les existences antérieures d'où ils viennent et c'est ainsi que la condition dont ils sortent montre régulièrement quelles seront leurs naissances ultérieures.

N° 228.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 17 r°.)

Autrefois, quand le Buddha était dans ce monde, se trouvait, à sept *li* de distance du Jetavana, un vieillard qui était un grand buveur de vin. Le disciple Ânanda alla lui faire des remontrances en lui disant que le Buddha était en cet endroit et qu'il devait aller le voir. Le vieillard répondit : « J'ai entendu dire que le Buddha était ici et j'ai le désir d'aller le voir; mais le Buddha excelle à imposer aux hommes les cinq défenses et on ne peut plus alors boire de vin; or, si je ne pouvais plus boire de vin, je serais comme un petit enfant qui est privé de lait et je devrais aussitôt mourir; je ne suis pas capable (de m'abs-

tenir de vin) et c'est pourquoi je n'irai pas (auprès du Buddha). »

Il se remit à boire du vin; après avoir bu, il s'enivra et, comme il revenait le soir chez lui, en chemin il se foula le pied en marchant sur un pieu et il tomba à terre; il s'effondra comme une grande montagne et toutes les parties de son corps furent meurtries. Il se dit alors : « Cette souffrance, y a-t-il lieu de s'en étonner? Ânanda m'avait toujours dit que je devais aller à l'endroit où se tient le Buddha. Je n'ai pas voulu suivre son avis et maintenant mon corps endure des souffrances indicibles. »

Il dit alors à tous ceux, grands ou petits, qui étaient dans sa maison : « Je veux aller auprès du Buddha. » Les gens de sa famille, en entendant cela, furent tous stupéfaits; (ils dirent) : « Autrefois vous refusiez d'aller auprès du Buddha; pour quelle raison, désirez-vous maintenant vous y rendre? » Quand ils eurent fini de parler, (le vieillard) alla et se tint debout en dehors de la porte du Jetavana. En ce moment, Ânanda vit que le vieillard venait; il se réjouit et dit au Buddha : « Le vieillard qui demeurait à sept *li* du Jetavana est arrivé devant la porte. » Le Buddha dit : « Ce vieillard n'a pas pu venir tout seul; cinq cents éléphants blancs l'ont forcé à venir. » Ânanda dit au Buddha : « Il n'y a pas cinq cents éléphants et le vieillard est venu seul. » Le Buddha répondit à Ânanda : « Les cinq cents éléphants sont dans le corps du vieillard. »

Alors Ânanda appela le vieillard; celui-ci s'avança, adora le Buddha et lui dit : « Depuis longtemps j'avais entendu dire que le Buddha était ici; mais j'ai été conduit par ma stupidité à ne pas m'acquitter plus tôt de cette visite. Je désire que le Buddha me pardonne mes fautes. » Le Buddha demanda au vieillard : « Quand cinq cents charretées de bois sec sont mises par terre, si on veut les brûler entièrement, combien de charretées de feu faudra-t-il

pour pouvoir les brûler entièrement? » Le vieillard dit au Buddha : « Il n'est pas nécessaire de beaucoup de feu; en se servant d'une flamme de la grosseur d'un pois pour brûler (cet amas de bois), il sera consommé entièrement dans le temps qu'il faut pour étendre le doigt. » Le Buddha dit encore au vieillard . « Depuis combien de temps avez-vous mis ce vêtement? » Le vieillard dit : « Voici un an que je le porte. » Le Buddha lui demanda derechef : « Si vous voulez laver ce vêtement pour en enlever les souillures, en combien d'années pourrez-vous avoir terminé (ce lavage)? » Le vieillard dit : « Avec un boisseau d'une décoction de cendre pure, en un instant (le vêtement) redeviendra propre. » Le Buddha dit au vieillard : « Les crimes que vous avez accumulés sont comme les cinq cents charretées de bois sec, ou encore comme la saleté du vêtement porté depuis un an. O vieillard, il vous faut recevoir du Buddha les cinq défenses et les observer. » Alors le Buddha lui expliqua plusieurs centaines des paroles des livres saints. Soudain son intelligence s'ouvrit et il obtint de devenir *a-wei-yue-tche* (avivartin).

N° 229.

(*Trip.* XIX, 7, p. 17 r°-v°.)

Autrefois, cent ans après le nirvâṇa du Buddha, il y eut un roi nommé *A-yu* (Açoka); il était fort fastueux et construisit des édifices sur un espace de dix *li* en long et en large; pour (les décorer) tous, il appela auprès de lui les peintres de tous les petits royaumes; ces peintres étant arrivés se mirent à peindre chacun à son idée et représentèrent toutes sortes de formes.

Au nord du *Ki-pin* (Cachemire), il y avait un petit royaume fort éloigné; il envoya un peintre qui arriva

après tous les autres; (ce peintre) vit que, sur les murs, à l'intérieur et à l'extérieur des chambres, on avait mis des peintures partout; il ne trouva qu'un espace de cinq pieds sur le panneau d'une porte qui ne fût pas peint; en outre, examinant tous les sujets qui avaient été figurés, il ne savait plus quel sujet prendre; il pensa en lui-même : « Quand je suis venu ici, j'ai passé par une petite ville; à côté de cette ville était un étang; dans l'étang étaient des lotus; j'ai vu qu'il y avait là une femme belle et admirable et qui avait un extérieur digne d'une mère du monde (1). » Quand il eut ainsi songé, il représenta en peinture la ville, l'étang, les lotus et la femme.

Le roi, étant venu au palais, aperçut avant d'entrer cette peinture et demanda qui l'avait faite. On lui indiqua le peintre qui était venu le dernier. (Le roi) lui demanda : « Avez-vous fait cela d'après ce que vous avez vu, ou l'avez-vous fait d'imagination ? » « Je l'ai fait, dit-il, d'après ce que j'ai vu; ce n'est pas une œuvre d'imagination. » Le roi lui demanda : « Avez-vous reproduit exactement la forme extérieure (de cette femme) ou l'avez-vous embellie ? » « Je ne l'ai point embellie, répondit l'autre; j'ai reproduit sa forme extérieure. »

Alors (le roi) reconnut à son air que cette femme était digne d'être la mère du monde ; il envoya aussitôt des émissaires la rechercher pour qu'il pût se fiancer à elle et la nommer reine. Les émissaires, d'après l'ordre qu'ils avaient reçu, se rendirent dans le royaume ; ils virent le père et la mère de la femme et leur dirent : « Le roi demande votre sage fille pour la nommer reine. » Le père de la femme dit : « Elle est déjà mariée; comment faire ? » Il leur conseilla alors de se rendre chez le mari de la femme et de lui dire que le roi les avait envoyés chercher cette fille. Comme le chemin était long, (les émissaires) n'arri-

(1) C'est-à-dire : une reine.

vèrent qu'au bout de trois ans; ils dirent (au mari) : « Quoique vous l'ayez déjà épousée, le roi est la Majesté souveraine; vous ne devez pas tenir à votre femme et il faut que vous la donniez immédiatement au roi. » Cet homme était un upâsaka; il pensa à part lui que les hommes s'exposent au danger pour les richesses et pour les femmes, que d'ailleurs, s'il ne donnait pas sa femme, on pourrait bien l'en punir, et aussitôt il remit sa femme aux émissaires. Ceux-ci partirent, et, à leur retour, rendirent compte au roi de leur mission. Le roi vit cette femme; elle lui plut fort et il la nomma aussitôt reine.

(Un jour que la reine) avait reçu une belle fleur, elle fondit en larmes. Le roi lui ayant demandé pourquoi elle pleurait, elle dit : « O roi, si vous me pardonnez ma faute, je vous le dirai. » Le roi dit : « Parlez ». « Cette fleur, répondit la reine, a exactement le même parfum que mon premier époux, et c'est pourquoi je pleure. » Le roi, irrité, dit : « Vous êtes la mère du monde; comment pouvez-vous encore penser à ce misérable; vous n'êtes qu'une vieille femme qu'il faut punir ! Sur mon ordre, des émissaires seront chargés d'aller rechercher votre ancien mari pour savoir s'il a, ou non, une odeur parfumée; s'il n'a pas cette odeur, vous serez certainement punie. »

Les émissaires allèrent s'informer auprès de la famille (du mari). On leur répondit : « Quand ce sage eut perdu sa femme, il annonça aussitôt à son père et à sa mère qu'il allait se faire çramaṇa ; il a obtenu la condition d'Arhat. » Les émissaires allèrent dans le royaume du Buddha et dirent (à cet homme) : « Le roi désire vous voir et subvenir à vos besoins, ô religieux. » Le religieux leur répondit : « Je n'ai aucune habileté ; à quoi lui servira de me voir ? » Les émissaires lui dirent : « Le roi désire subvenir à vos besoins, ô religieux. » Le religieux suivit donc les émissaires qui partirent et vinrent faire leur rapport au roi.

Le roi fit venir en sa présence ce religieux ; le corps du religieux était plus parfumé que le lotus. Le roi dit : « Cet homme a enduit son corps de parfum; il suffit de faire un bain chaud et de l'y laver. » Mais le parfum n'en fut que plus pénétrant. Puis on (frotta) son corps avec des étoffes de soie, mais le parfum de son corps redoubla d'intensité. Le roi alors crut (à la réalité de ce prodige) ; il demanda au religieux pour quelle raison il avait obtenu d'exhaler un tel parfum et désira en être informé. Le religieux dit au roi : « Dans une existence antérieure, j'étais un brahmane ; étant en marche, je vis de loin un homme qui prononçait les textes sacrés ; je joignis les mains et je me réjouis ; de tout mon cœur je louai le Bodhisattva ; en même temps, je brûlai un peu de parfum en guise d'offrande. Voilà pourquoi j'ai obtenu ce bonheur, et comment je suis arrivé à la sagesse parfaite. »

No 230.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 17 v°.)

Autrefois il y avait un père et son fils qui demeuraient ensemble ; ils entrèrent dans la montagne pour abattre des arbres de la forêt ; dans l'eau d'une fontaine il y avait de l'or ; le fils (l'ayant aperçu) s'en retourna pour réclamer à son père sa part (d'héritage) en lui disant : « Je vous abandonne tous les autres objets dont je n'ai point besoin et je ne vous demande que de me donner un char avec un bœuf, vingt boisseaux de riz, un roseau (1) et une hache. » Le père n'y consentit pas ; mais comme son fils ne cessait de lui faire souvent des reproches, il finit par lui donner (ce

(1) Ce roseau était apparemment un tube destiné à contenir l'eau potable.

qu'il désirait) en lui disant : « Ne revenez plus ici (1) ». Le fils donc entra dans la montagne et se mit en devoir d'extraire l'or qui était dans l'eau ; il y travaillait chaque jour sans jamais y parvenir ; le père alors l'emmena avec lui et alla voir ce qui en était ; il vit cet or ainsi fait, et, en levant la tête, il aperçut à côté du sommet de la montagne une masse d'or grosse comme une colline ; c'était le reflet (de cet or qui) apparaissait dans l'eau ; aussitôt il gravit la montagne, et, avec une longue perche de bois, il fit tomber l'or à terre. Le père dit à son fils : « Voilà quelle doit être la méthode pour rechercher (l'or) ; si vous vous bornez à creuser dans l'eau, quand parviendrez-vous à le trouver ? »

Le fils qui ne savait pas rechercher l'or, c'est l'homme qui n'observe pas les cinq défenses et qui ne fait que poursuivre les formes et écouter les sons ; comment pourra-t-il obtenir de nouveau la forme humaine (dans une vie ultérieure) ? Le père, c'est celui qui, comme l'homme recherchant l'or avec perspicacité, considère la durée dans son commencement et dans sa fin, observe les cinq défenses et pratique en outre les dix actes excellents ; il naîtra comme deva ; la forme humaine de génération en génération ne lui manquera pas, et, plus tard, il obtiendra de réaliser en lui la voie et le fruit du Buddha.

N° 231.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 17 v°.)

Autrefois Çakra, maître des devas, était fort lié d'amitié avec le deva Brahma du septième ciel. Un jour ce deva Brahma descendit chez les devas Trayastriṃças pour se diver-

(1) Ce début ne s'accorde guère avec ce qui suit.

tir avec eux; Çakra se montrant triste et mécontent, le deva Brahma lui en demanda la cause; il répondit : « Avez-vous remarqué que les habitants de mon ciel viennent par transmigration de plus en plus rarement ? Les hommes dans la région inférieure ne pratiquent plus le bien; aussi entrent-ils tous dans les voies mauvaises et ne naissent-ils plus dans les régions supérieures. Quand des devas vont naître en bas parmi les hommes, leurs transmigrations ne les ramènent plus ici. Voilà pourquoi je suis triste. » Le deva Brahma dit à Çakra : « Mourez et transformez-vous en un lion qui inspire au plus haut point la terreur; moi, je me transformerai en un brahmane et nous descendrons ensemble dans le Jambudvîpa pour donner nos instructions aux gens de ce bas monde et les engager à faire le bien. Quand ils feront le bien, après leur mort ils naîtront tous comme devas. »

Alors donc ils descendirent, chacun sous la forme qu'il avait prise, et se rendirent dans un certain royaume; le lion, se tenant au milieu de la porte de la ville, déclara : « Je désire qu'on me donne des hommes à dévorer. » Ce que voyant, les gens de ce royaume eurent tous grand' peur, et, frappant de leurs fronts le sol, ils implorèrent sa pitié, mais il ne voulut jamais s'en aller. Le deva qui avait pris la forme d'un brahmane dit aux gens de ce royaume : « Ce lion est méchant; donnez-lui trente hommes choisis parmi les criminels qui sont condamnés à mort et il s'en ira de lui-même. » Le roi fit alors sortir de prison trente condamnés à mort et les donna au lion; quand le lion eut ces hommes en sa possession, il les chassa devant lui jusqu'à ce qu'il fût arrivé au plus profond des montagnes; à l'instant où il allait les dévorer, le deva transformé (en brahmane) dit à ces hommes : « Si vous êtes capable d'observer les cinq défenses, de songer aux dix actes excellents et de vous conformer au devoir dans vos actes, vos paroles et vos pensées, ce lion ne

vous dévorera pas. » Ces hommes répondirent : « Puisque nous devions mourir, est-il besoin de le dire : Nous serons capables d'observer (les défenses). » Alors ils acceptèrent du deva transformé les défenses, et le lion ne les dévora pas. Le lion leur dit : « Je vous laisse tranquilles et vous permets de partir; mais je connaîtrai vos sentiments, et, s'il en est parmi vous qui n'observent pas les cinq défenses du Buddha, je viendrai certainement les dévorer. »

Ces trente hommes s'en retournèrent donc dans leur pays; en les voyant, les gens du royaume furent tous stupéfaits et leur demandèrent comment ils avaient réussi à revenir; ils répondirent : « Un homme nous a enseigné à recevoir les cinq défenses du Buddha et alors le lion a renoncé à nous dévorer; c'est ainsi que nous avons pu revenir. » Le lion alla de nouveau à la porte de la ville et les gens du royaume eurent grand'peur; ils acceptèrent tous des trente hommes les cinq défenses; le lion alors s'en alla et ne revint plus dans ce royaume.

Il parcourut de la sorte les quatre-vingt mille royaumes et les obligea tous à faire le bien; après leur mort, les gens naquirent comme devas et le domaine supérieur où sont les devas fut plein de joie, florissant et très peuplé. — C'est de la même manière que, par le moyen d'un artifice, le Bodhisattva sauve les hommes en venant lui-même sous la forme du Buddha. — Le Buddha dit à Ânanda : « Le deva Çakra qui se changea en lion, c'est moi-même; le deva Brahma qui se changea en brahmane, c'est maintenant Kâçyapa. En ce temps il m'aida à sauver les hommes de ce bas monde et fit que j'obtins de devenir Buddha; c'est pourquoi je suis assis avec lui pour le récompenser du bienfait qu'il me fit alors. »

N° 232

(*Trip.*, XIX, 7, p. 18 r°.)

Autrefois, au temps du Buddha Kâçyapa, il y avait un roi nommé *Keou-siun-ni* (1) ; il avait élevé un vihâra en l'honneur du Buddha et y célébrait un service religieux complet. La septième fille du roi avait d'abord servi les brahmanes, mais ensuite, elle eut foi en Buddha et le servit; les brahmanes la détestèrent et la surnommèrent « esclave de moine ». Le roi eut dix songes; surpris, il demanda des explications à ce sujet; les brahmanes, en réfléchissant aux songes, désirèrent causer la perte de cette fille; ils dirent donc au roi : « Si vous prenez la fille que vous aimez le mieux et si vous la brûlez en sacrifice au ciel, l'augure sera favorable. »

Le roi était fort affligé; sa fille lui demanda pourquoi il était triste et le roi lui expliqua ce qui en était. Sa fille lui dit : « Si le fait de me brûler porte bonheur, mon devoir est tout tracé. » Elle demanda dans combien de jours on devait faire le sacrifice; les brahmanes dirent que ce serait sept jours plus tard. Cette fille dit au roi : « Quoique je doive mourir, je désire que vous me permettiez d'aller auprès du Buddha et que vous ordonniez à tous les habitants de la partie méridionale de la ville de m'accompagner dans cette sortie. » Le roi donna donc à ces hommes l'ordre de l'accompagner et la fille vint avec eux vers le Buddha; celui-ci expliqua la Loi et tous purent comprendre la Loi; chaque jour (les habitants) d'un des côtés (de la ville) accompagnaient (la princesse) et ainsi les (habitants

(1) Ce nom parait être une déformation de *Po-siun-ni* : Prasenajit. Ce récit est en effet une réplique pâle et fort écourtée de la tradition relative aux rêves du roi Prasenajit.

des) quatre côtés de la ville virent tous les vérités; puis (la princesse) demanda à être accompagnée par les habitants du centre de la ville et pour ceux-ci il en fut de même.

Le sixième jour, elle demanda à être accompagnée par le roi et par les fonctionnaires du palais; le Buddha leur expliqua la Loi et tous, sans exception, virent les vérités. Le roi reconnut alors que les Brahmanes l'avaient trompé et il leur dit: « Vous avez failli par vos calomnies faire périr ma fille; si vous ne devenez pas çramaṇas du Buddha, vous devrez sortir hors du royaume. » Les brahmanes ne savaient où aller, et, ne pouvant faire autrement, ils se rendirent tous auprès du Buddha et se firent çramaṇas; dans la suite, ils obtinrent le fruit d'Arhat.

EXTRAITS DU TSA PI YU KING

(EN DEUX CHAPITRES)

Attribué à l'époque des *Han* postérieurs (25-220 p. C.)

LIVRE D'APOLOGUES DIVERS (1).

N° 233.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 31 v°-32°.)

Il y avait autrefois un royaume fort prospère et très peuplé. Un autre royaume projeta de venir s'en emparer et se mit donc en campagne avec une armée. Quand le premier royaume en fut informé, il fit aussitôt une grande levée de soldats; tous les hommes âgés de plus de quinze ans et de moins de soixante durent aller à la guerre.

Or, il y avait un vieux tisseur (2) de tapis qui était âgé de près de soixante ans; sa femme, qui était belle, se comportait constamment envers son mari avec mépris; lui, au contraire, la respectait, se donnait de la peine pour elle et la traitait comme un haut dignitaire. Le mari dit à sa

(1) Dans le fascicule 7 du tome XIX du Tripiṭaka de Tôkyô, on trouve à la suite des trois recueils d'apologues que nous venons de traduire intégralement (t. I, p. 347-428; t. II, p. 1 — 138), deux autres ouvrages qui portent également le titre de *Tsa-pi-yu-king* 雜譬語經. Le premier, qui occupe les pages 28 r°-34 v°, est rapporté à l'époque des *Han* postérieurs, mais, comme le nom du traducteur est perdu, il est impossible de contrôler la valeur de cette attribution; je me suis borné à extraire quatre contes de ce recueil. Quant au second ouvrage, qui est fort court p. 35 r°-37 r°), il a été traduit sous les *Han* postérieurs, au deuxième siècle de notre ère, par le çramaṇa d'origine indoscythe *Leou-kia-tch'en* (cf. Nanjio, *Catalogue*, App. II, n° 3); je n'ai rien tiré de ce dernier recueil de contes.

(2) Le mot 識 est ici l'équivalent du mot 織.

femme : « Maintenant je dois partir; j'ai reçu l'ordre d'avoir à fournir mon arme de guerre ainsi que l'ustensile pour les provisions de bouche. Je désire que vous me remettiez cela en ce moment. » La femme donna à son mari un ustensile d'une contenance de cinq *chengs* pour mettre sa nourriture, et une ensouple de tisserand longue de onze pieds (1) ; elle lui dit : « Prenez cela pour combattre; je n'ai rien d'autre à vous donner; si vous venez à briser cet ustensile ou à perdre cette ensouple, je cesserai d'être en ménage avec vous. »

Le mari alors lui dit adieu et s'en alla; il ne songeait nullement qu'il pouvait être blessé ou tué dans le combat; son unique crainte était que ces deux objets fussent endommagés et qu'il perdît toute faveur auprès de sa femme. En avançant, on rencontra les soldats ennemis et on leur livra bataille; l'armée eut le dessous et se mit à reculer; mais le vieux tisserand, craignant que ses deux objets ne fussent endommagés et qu'il ne perdît les bonnes dispositions de sa femme, se mit à brandir son ensouple au-dessus de sa tête alors que tous les autres hommes s'enfuyaient et resta seul immobile, faisant face à l'ennemi; ce que voyant, les soldats de l'autre royaume s'écrièrent qu'il était un brave, n'osèrent plus avancer et reculèrent; alors l'armée du premier royaume put reformer ses rangs et, s'élançant au combat avec toutes ses forces réunies, remporta une grande victoire; les soldats de l'autre parti eurent le dessous et furent presque exterminés, les uns mourant, les autres se débandant.

Le roi fut très joyeux: quand il voulut récompenser les actions d'éclat, tout le monde lui dit : « C'est le tisserand auquel il faut décerner la plus haute distinction. » Le roi le fit appeler en sa présence et lui demanda pour quelle raison il avait agi ainsi et pour quelle cause il avait à lui

(1) Cette ensouple devait tenir lieu d'arme au tisserand. Quant au récipient, il était fort exigu.

tout seul repoussé une grande armée. Il répondit : « En réalité, je ne suis point un guerrier; ma femme m'avait donné deux objets pour aller à la guerre et elle avait décidé que, si je perdais ces deux objets, elle m'abandonnerait et ne ferait plus ménage avec moi. C'est pourquoi j'ai voulu défendre jusqu'à la mort l'intégrité de ces deux objets et c'est ainsi que j'ai repoussé une armée; mais ce n'est point en réalité par bravoure que j'ai fait cela. »

Le roi dit à ses ministres : « Quoique cet homme ait été inspiré par la crainte qu'il avait de sa femme, l'essentiel est qu'il ait sauvé le royaume du danger; il faut lui décerner la plus haute récompense. » Il le nomma alors ministre; il lui donna des marchandises précieuses, un palais, des femmes et sa dignité le plaçait immédiatement après le roi; ses descendants héritèrent de ces faveurs et se les transmirent sans interruption, de génération en génération; ce fut là dans le monde un exemple évident de ce qu'on obtient par l'effet des causes.

Le Buddha emprunta cette anecdote pour en faire un apologue : la femme qui remet à son mari un ustensile de cinq *cheng* et une ensouple de onze pieds est comparable au Buddha donnant à ses disciples les cinq défenses et les dix actions excellentes; quand la femme recommande à son mari de bien garder ces deux objets et de ne pas les endommager ou les perdre s'il veut pouvoir continuer à demeurer avec elle, cela signifie que celui qui se conforme à la Loi et qui brave toutes les morts plutôt que de la violer, obtiendra de monter en compagnie du Buddha dans la salle de la sagesse; quant à l'homme qui fut capable de repousser une armée et qui ensuite se vit récompenser, il symbolise l'homme observateur des défenses qui, dans la vie présente, verra tous les obstacles qui lui sont opposés par ces ennemis (1) disparaître grâce à cela, et,

(1) Au lieu de 忍 家, lisez 冤 家.

dans la vie à venir, recevra des félicités dans les salles des devas, ce qui est tout naturel.

N° 234.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 33 v°.)

Autrefois, dans un royaume étranger, il y avait un homme qui avait planté un grand nombre de cotonniers blancs; si on ne faisait pas la récolte quand le moment était arrivé, (le coton) perdait sa couleur et n'était plus bon. Donc, quand le moment fut venu, il loua plusieurs ouvriers du dehors qui, faisant double tâche jour et nuit, ne prenaient presque aucun repos; le patron, tenant compte de la fatigue de ses hommes, leur fit préparer en abondance un bouillon d'excellente viande. Lorsque fut venu le moment du repas, que la viande allait être cuite à point et que son parfum se sentait partout à la ronde, un corbeau vint à passer au-dessus en volant; dans ses serres il tenait un excrément qui tomba au beau milieu du bouillon; quand le cuisinier s'en aperçut, il voulut retirer cet excrément mais il s'était aussitôt entièrement dissous; le cuisinier fit cette réflexion : « Il est trop tard pour faire un nouveau bouillon; si je veux donner celui-ci à ces hommes, quoiqu'il renferme une ordure, j'estime que ce petit excrément ne suffit pas à en gâter le goût et qu'on peut encore le faire manger à des hommes; moi seul je n'en avalerai point. » Les ouvriers du dehors vinrent tous et s'assirent pour manger; on leur servit du bouillon; quand les ouvriers du dehors en eurent mangé, le cuisinier, quoiqu'ayant faim, n'avait pas goûté à son bouillon; les ouvriers alors l'appelèrent et prirent un morceau de bonne viande pour la lui donner à manger; le cuisinier

savait qu'elle était souillée, mais, craignant de déplaire à ces hommes, il se força à l'avaler; cependant, il ne lui trouva pas bon goût.

Le Buddha tira de cette anecdote un apologue : tous les êtres vivants qui sont dans les trois mondes se complaisent dans les désirs des belles formes et n'en voient pas les impuretés; ils sont incessamment plongés dans l'illusion; tels ces travailleurs affamés qui mangeaient le bon bouillon. Au contraire, quand l'homme supérieur Bodhisattva est entré dans le cycle des naissances et des morts, si on l'engage présentement à accepter la beauté corporelle, il n'y voit, après l'avoir éprouvée, que de l'impureté et ne la trouve ni agréable ni plaisante; tel le cuisinier qui, forcé de manger sa viande, l'avala d'un coup sans en apprécier la saveur.

N° 235 (1).

(*Trip.*, XIX, 7, p. 34 r.)

Autrefois sur le bord de la mer il y avait un bois qui s'étendait sur plusieurs dizaines de *li*; plus de cinq cents singes y vivaient. Un jour, sur l'onde de la mer, il y eut un amas d'écume, haut de plusieurs centaines de pieds et ressemblant à une montagne neigeuse; suivant la marée, il vint s'arrêter sur le bord du rivage. Quand les singes le virent, ils se dirent : « Si nous montions sur cette montagne pour nous y ébattre de tous côtés, ne serait-ce pas chose amusante ? » Alors un des singes monta dessus, mais s'enfonça tout droit et se noya au fond

(1) Déjà traduit par Julien (*Les Avadânas*, t. I, p. 194-196) d'après le *Wou ming lo tch' a tsi* (*Trip.*, de Tôkyô, XXIV, 7; Nanjio, *Catalogue*, n° 1369).

de la mer; les autres singes qui l'avaient vu, s'étonnèrent de ce qu'il restait longtemps sans ressortir; ils pensèrent que, à l'intérieur de la montagne d'écume, il avait trouvé des joies infinies et que c'était pour cette raison qu'il ne revenait pas; tous alors, bondissant à l'envi, entrèrent dans la montagne d'écume et moururent noyés au même moment.

Le Buddha tira de cette anecdote un apologue : la mer symbolise la mer des naissances et des morts; la montagne d'écume représente le corps formé des cinq skandhas; les singes représentent l'intelligence humaine qui ne sait pas que les cinq skandhas n'ont pas d'existence réelle; ceux qu'aveuglent l'amour et les désirs, à la suite de cela se noient dans la mer des naissances et des morts sans pouvoir jamais en sortir. C'est pourquoi Vimalakîrti (*Wei-mo-k'i*) a dit : « Ce corps est comme un amas d'écume. Purifiez-le en le lavant et faites-lui violence afin de devenir patient. »

N° 236.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 34 r°-v°.)

Autrefois, le fils d'un notable venait de se marier; les deux époux s'aimaient et s'estimaient fort. Le mari dit à sa femme : « Allez dans la cuisine et prenez du vin de raisin que vous apporterez pour que nous le buvions ensemble. » La femme y alla et ouvrit l'amphore; elle vit dans cette amphore le reflet de sa propre personne et pensa qu'il y avait quelque autre femme; fort en colère, elle revint dire à son mari : « Vous aviez déjà une épouse; mais vous l'avez cachée dans l'amphore et vous êtes ensuite allé me chercher pour m'épouser. »

Le mari entra alors lui-même dans la cuisine pour voir

ce qui en était ; il ouvrit l'amphore et aperçut sa propre image ; il revint donc auprès de sa femme et s'emporta contre elle en lui disant qu'elle avait caché un homme ; tous deux étaient courroucés l'un contre l'autre, chacun d'eux pensant qu'il avait raison.

Sur ces entrefaites, un brahmane, qui était depuis longtemps l'ami intime de ce fils de notable, vint lui rendre visite; il demanda quelle était la cause de la dispute entre le mari et la femme et alla à son tour regarder ce qui en était ; lui aussi vit sa propre image; il s'irrita contre (le fils du) notable qui, pensait-il, avait caché un de ses amis dans l'amphore, puis avait feint de se disputer avec sa femme; aussitôt donc il s'éloigna.

Derechef, une bhikṣuṇî, à qui le notable faisait des offrandes, apprit quelle était leur querelle; elle voulut aller se rendre compte de ce qui en était, aperçut une bhikṣuṇî dans l'amphore, et se retira elle aussi fort en colère.

Au bout d'un moment, un religieux vint à son tour regarder et comprit qu'il s'agissait d'un reflet; il s'écria en soupirant : « Les hommes de ce monde, ignorants et déçus, prennent le vide pour la réalité. » Il appela donc le mari et sa femme pour qu'ils vinssent ensemble regarder. Le religieux leur dit : « Je vais faire sortir pour vous les gens qui sont dans l'amphore. » Il prit alors une pierre et brisa l'amphore ; quand le vin se fut écoulé, il n'y avait plus rien. Aussitôt l'intelligence de ces deux personnes se dénoua; elles comprirent qu'elles avaient eu certainement affaire à un reflet de leur propre corps et chacune d'elles fut pénétrée de confusion. Le bhikṣu leur expliqua le texte des lois essentielles ; le mari et la femme obtinrent ainsi la dignité d'*a-wei-yue-tche* (avivartin).

Le Buddha fit de cette anecdote une parabole : ceux qui voient leur ombre et qui se disputent représentent les hommes qui, dans les trois mondes, ne connaissent pas

les cinq skandhas. Les quatre éléments et les trois choses pernicieuses qui sont la douleur, le vide et le corps, sont emportés sans fin dans le cycle des naissances et des morts. — Quand le Buddha eut ainsi parlé, d'innombrables milliers d'hommes obtinrent la certitude de la non-réalité du corps.

PO YU KING

LIVRE DES CENT APOLOGUES

NOTE PRÉLIMINAIRE

Le *Po yu king* ou Livre des cent apologues (Nanjio, *Catalogue*, n° 1364) occupe dans le Tripiṭaka de Tôkyô les pages 66 v° à 80 v° du fascicule 8 du volume XXIV. Cet ouvrage a été traduit en chinois à la date de 492 p. C. par un religieux hindou nommé *K'ieou-na-p'i-ti* (Guṇavṛddhi) ; sous sa forme originale, il avait été composé par un certain *Seng-k'ia-sseu-na* (Saṃghasena) comme l'atteste le colophon placé en queue du texte : « Fin de la guirlande de fleurs, composée à l'usage de ceux qui pratiquent une conduite insensée, par l'ârya Saṃghasena. » A quelle époque vivait ce Saṃghasena ? Si l'on s'en rapporte à la biographie de Guṇavṛddhi, qui est traduite ci-dessous, on verra que Guṇavṛddhi fut le disciple de Saṃghasena ; celui-ci aurait donc fleuri vers 450 ; d'autre part, cependant, le Tripiṭaka chinois contient deux autres ouvrages (Nanjio, *Catalogue*, n°s 1271 et 1357) dont la composition est également attribuée à Saṃghasena ; or, le premier de ces ouvrages a été traduit en chinois dès l'année 391 et le second l'a été vers l'an 250 ; si c'est un même personnage qui est désigné dans ces trois cas sous le nom de Saṃghasena, comme l'ont admis Nanjio (*Catalogue*, app. I, n° 37) et F. W. K. Muller (*T'oung pao*, 1904, p. 598), il faudrait donc dire que Saṃghasena a vécu antérieurement au troisième siècle de notre ère ; mais alors le passage de la biographie de Guṇavṛddhi où ce dernier est donné comme disciple de Saṃghasena ne se comprend plus. Sans pouvoir trancher la question avec certitude, je crois, pour ma part, que le Saṃghasena, auteur du

livre des cent comparaisons, fleurissait vers 450 et qu'il doit donc être distingué du Samghasena, auteur des deux ouvrages qui furent traduits en chinois, l'un en 391, l'autre vers 250.

Dans les pages qui vont suivre on trouvera *tous* les apologues du *Po yu king* ; mais j'ai supprimé dans la plupart des cas l'explication morale qui suit la fable et qui lui est surajoutée d'une manière souvent très factice.

Pour terminer cet avant-propos, voici la biographie du traducteur Guṇavṛddhi telle qu'elle se trouve dans le *Kao seng tchouan* (Trip. de Tôkyô, vol. XXXV, fasc. 2, p. 18 v°-19 r°) :

BIOGRAPHIE DE GUṆAVṚDDHI († 502 p. C.)

Kieou-na-p'i-li (Guṇavṛddhi ?), dont le nom signifie « calme-avancer » (1), était originaire de l'Inde du centre ; dès sa jeunesse, il pratiqua la religion ; il servit comme son maître l'Hindou, maître de la loi du Mahâyâna, *Seng-k'ia-sseu* (Saṃghasena) ; il était intelligent et avait une forte mémoire ; il s'appliquait à lire et à réciter ; il connaissait à fond près de deux cent mille mots des textes du Mahâyâna et du Hînayâna ; en même temps il avait étudié les sciences laïques et comprenait bien les théories du *yin* et du *yang* ; dans ses pronostics et ses prédictions, l'événement lui donna plus d'une fois raison.

Au début de la période *kien-yuan* (470-482), des *Ts'i*, il arriva à la capitale (2) et s'établit dans le temple *P'i-ye-li* (Vaiçâli) ; il tenait en main le bâton orné d'étain et était entouré de disciples ; son extérieur imposant était correct et majestueux ; les princes, les ducs et les plus hauts dignitaires tour à tour lui faisaient des offrandes et l'invitaient.

Auparavant, dans l'Inde, *Seng-k'ia-sseu* (Saṃghasena) avait colligé et rédigé tous les apologues de quelque valeur qui se trouvaient dans le recueil des livres écrits sur olles (tâla), et il en avait composé un ouvrage qui comprenait en tout cent para-

(1) Nanjio (*Catalogue*, App. II, N° 97), cite une traduction plus exacte de ce nom en lui donnant pour équivalent les mots « vertu-avançant ».

(2) Nanking.

graphes (1) ; il avait enseigné et transmis ce nouveau sujet d'étude (à ses disciples) ; *P'i-ti* (Guṇavṛddhi) récitait d'un bout à l'autre l'autre tous ces apologues et, en même temps, il en comprenait le sens. La dixième année *yong-ming* (492 p. C.), en automne, il les traduisit en chinois ; cela forma dix chapitres ; le titre en fut : le Livre des cent apologues. En outre (Guṇavṛddhi), publia le sûtra sur les douze causes et le sûtra du maître de maison Sudatta (2), qui forment chacun un chapitre. Depuis la période *ta-ming* (457-464)), la traduction des livres saints avait été presque complètement interrompue ; aussi lorsque (*K'ieou-na-p'i-ti*) fit ses publications, tout le monde en loua-t-il l'excellence.

P'i-ti (Guṇavṛddhi) était un homme à l'esprit élevé et généreux ; c'est pourquoi, de dix mille *li* de distance, les gens accouraient pour se mettre sous sa protection ; les marchands des mers du Sud l'honoraient tous et le servaient. Il acceptait toutes les offrandes qu'on lui faisait et s'en servait pour élever des constructions religieuses ; à *Kien-ye* (Nanking), à côté de (la rivière) *Houai* (3), il édifia le temple *Tcheng-kouan* et y demeura ; on y voyait des pavillons à étages et des portes avec des superstructions ; les salles principale et secondaires étaient en bon ordre et ornées. La deuxième année *tchong-hing* (502), en hiver, il mourut dans le lieu de sa résidence.

(1) En réalité, le *Po yu king* ne comprend que 98 apologues.

(2) Nanjio, *Catalogue*, n° 606.

(3) Il s'agit de la petite rivière *Ts'in-houai* 秦淮 qui passe à l'intérieur même de la ville de Nanking avant de se jeter dans le *Yang-tseu*.

PRÉAMBULE (1)

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 66 v°.)

Voici ce que j'ai entendu raconter : Un jour, le Buddha se trouvait dans la ville de Râjagrha (*Wang-chö*), dans le bois de bambou donné par Karaṇḍa (2), en compagnie de tous les grands bhikṣus, les bodhisattvas, les mahasattvas et les disciples des huit catégories, au nombre de trente six mille personnes. Or, dans l'assemblée, il y avait cinq cents brahmanes hérétiques qui se levèrent de leurs sièges et dirent au Buddha : « Nous avons entendu dire que la doctrine du Buddha était vaste et profonde et que rien ne pouvait l'égaler ; c'est pourquoi nous sommes venus vous interroger avec soumission ; notre seul désir est que vous nous expliquiez cette doctrine. » Le Buddha leur dit : « C'est fort bien. » Ils lui demandèrent :

D. « L'Univers est-il existant ou non existant ? »

R. « Tantôt il est existant, tantôt il est non existant », répondit le Buddha.

D. « Si maintenant il est existant, comment dites-vous qu'il est non existant ? Si maintenant il est non existant, comment dites-vous qu'il est existant ? »

R. « La naissance est ce que j'appelle l'existence ; la mort

(1) Dans l'édition de Corée que suit le Tripiṭaka de Tôkyô, ce préambule est placé à la fin du chapitre I ; mais il est manifeste qu'on doit le reporter en tête de ce chapitre, comme le font, d'ailleurs, les trois éditions des *Song*, des *Yuan* et des *Ming*.

(2) Hiuan-tsang, *Mémoires*, tr. Julien, t. II, p. 29.

est ce que j'appelle la non-existence; c'est pourquoi je dis : L'univers est tantôt existant, tantôt non existant. »

D. « D'où l'homme tire-t-il sa naissance ? »

R. « Des céréales ».

D. « D'où les cinq sortes de céréales tirent-elles leur naissance ? »

R. « Des quatre grands éléments qui sont : le feu, le vent, etc. »

D. « D'où les quatre grands éléments tirent-ils leur naissance ? »

R. « Du vide. »

D. « D'où le vide tire-t-il sa naissance ? »

R. « De ce qui n'a aucune caractéristique ? »

D. « D'où ce qui n'a aucune caractéristique tire-t-il sa naissance ? »

R. « De la naissance spontanée. »

D. « D'où la spontanéité tire-t-elle sa naissance ? »

R. « Du Nirvâṇa. »

D. « D'où le Nirvâṇa tire-t-il sa naissance »

Le Buddha dit : « Ce que vous demandez en ce moment est une question sans profondeur, car le Nirvâṇa est ce dont l'essence est d'être affranchi de la naissance et de la mort. »

Les brahmanes lui demandèrent : « O Buddha, avez-vous atteint au Nirvâṇa ? »

« Je n'y ai point encore atteint. »

« Si vous n'avez point encore atteint au Nirvâṇa, comment pouvez-vous savoir que le Nirvâṇa est un état de félicité constante ? »

Le Buddha dit : « Maintenant je vous demanderai à mon tour : Tous les êtres de l'univers sont-ils dans la souffrance ou dans la joie ? »

« Tous les êtres sont dans une extrême souffrance. »

« Pourquoi dites-vous qu'ils souffrent ? »

Les brahmanes répondirent : « Nous voyons que tous

les êtres, au moment de la mort, endurent des souffrances qu'il est difficile de supporter; c'est pourquoi nous savons que la mort est une souffrance. »

Le Buddha reprit : « Ainsi, bien que présentement vous ne soyez pas mort, vous savez cependant que la mort est une souffrance. Or, moi j'ai vu que tous les Buddhas des dix régions étaient affranchis de la naissance et de la mort, et c'est pourquoi je sais que le Nirvâṇa est un état de félicité constante ».

Aussitôt, ces cinq cents brahmanes sentirent leur cœur s'ouvrir et leur intelligence se dénouer; ils demandèrent à recevoir les cinq défenses et aperçurent la sagesse de Srotâpanna; ils se rassirent alors comme auparavant; le Buddha leur dit : « Vous tous, écoutez bien; je vais maintenant vous exposer toutes sortes d'apologues. »

CHAPITRE PREMIER

N° 237.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 66 v°-67 r°.)

Le sot qui mangeait du sel (1).

Autrefois il y eut un sot qui alla chez un autre homme; le maître de la maison lui ayant donné à manger, il se plaignit de ces aliments qui étaient fades et sans saveur; quand le maître de la maison en fut informé, il ajouta un peu de sel et (la nourriture) devint excellente. (Le sot) pensa alors à part lui : « Ce qui fait le goût excellent, c'est le sel. Si déjà quand il y en a un peu c'est si bon, combien meilleur cela sera-t-il si on en met beaucoup. » Ce sot dépourvu de discernement ne mangea donc rien que du sel; après qu'il eut mangé, sa bouche fut toute brûlée et il n'en éprouva que de la souffrance.

Tels sont ces hérétiques qui, ayant entendu dire qu'en modérant le boire et le manger on peut obtenir la sagesse, s'abstiennent alors absolument de manger, tantôt pendant sept jours, tantôt pendant quinze jours; ils ne font que se soumettre aux tortures de la faim sans rien gagner en sagesse. Ils sont comme le sot qui, parce que le sel donne bon goût, ne mangeait plus que du sel; le résultat fut que

(1) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. I, p. 148-149.

sa bouche en fut toute brûlée; dans cet autre cas aussi, il en est de même.

N° 238.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 67 r°.)

Le sot qui amassait le lait de sa vache (1).

Autrefois un sot, qui se proposait d'avoir une réunion d'hôtes, voulut amasser le lait de sa vache jusqu'à ce qu'il y en eût assez pour suffire aux préparatifs du banquet; il fit donc cette réflexion : « Si maintenant je trais chaque jour le lait de ma vache, ce lait augmentera toujours en quantité; je ne saurai où le mettre et peut-être d'ailleurs s'aigrira-t-il et se gâtera-t-il; le mieux est donc de le garder dans le ventre de ma vache; puis, quand sera venu le moment de la réunion, je le trairai d'un coup. » Après avoir eu cette idée, il prit la vache et son veau et les attacha dans deux endroits différents. Un mois après, il organisa la réunion et invita ses hôtes; puis il amena la vache pour la traire et prendre son lait; mais le lait de cette vache s'était tari et elle n'en avait plus; alors, parmi les invités, les uns se fâchèrent et les autres se moquèrent.

Voici un autre sot qui est tout semblable à celui-là : il désire pratiquer la libéralité et il dit : « J'attendrai le moment ou je serai très riche et alors je ferai des largesses en une fois ». Mais, un instant avant qu'il ait réussi à amasser (la somme qu'il voulait), il arrive que (ses richesses) lui sont enlevées soit par les magistrats, soit par l'eau, soit par le feu, soit par les brigands, ou encore il meurt brusquement sans avoir atteint le moment où il serait libéral. Dans cet autre cas aussi, il en est de même.

(1) Cf. plus haut, le N° 202 et Julien, *les Avadânas*, t. I, p. 79-80.

n° 239.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 67 r°)

Celui dont on cassait la tête à coups de gourdin.

Autrefois il y avait un sot qui n'avait pas un seul cheveu sur la tête. Un jour, un homme prit un gourdin de poirier et lui asséna deux ou trois coups sur la tête au point de la lui endommager complètement ; cependant ce sot recevait les coups en silence et ne songeait pas à s'enfuir. Quelqu'un qui était près de là et qui avait vu ce qui se passait, lui dit : « Pourquoi ne vous enfuyez-vous pas et pourquoi restez-vous là jusqu'à ce que votre tête soit brisée ? » Le sot lui répondit : « Pour ce qui est de cet homme, c'est un arrogant qui se fie dans sa force ; c'est un insensé dénué de toute sagesse ; en voyant ma tête sur laquelle il n'y a aucun cheveu, il l'a prise pour un caillou et alors il a frappé ma tête avec un gourdin de poirier jusqu'à l'endommager au point que vous voyez. » Son interlocuteur répliqua : « C'est vous-même qui êtes un sot et un insensé ; comment pouvez-vous traiter cet autre d'insensé ? Si vous n'étiez pas insensé vous-même, quand un autre vous frappait au point de vous fracasser la tête, n'auriez-vous pas dû vous enfuir (1) ? »...

(1) Semblable à ce sot est le bhikṣu qui s'expose à souffrir parce qu'il ne sait pas s'affranchir des intérêts de ce monde.

N° 240.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 67 r°).

La femme qui se fit passer faussement pour morte (1).

Autrefois un sot avait une femme fort belle qu'il aimait beaucoup. Sa femme n'était ni vertueuse ni fidèle et, par la suite, elle profita d'une occasion pour entretenir des relations avec un autre homme ; comme son cœur était plein de sa passion débauchée, elle voulut suivre son amant et abandonner son mari ; elle dit alors secrètement à une vieille : « Après que je serai partie, apportez le cadavre d'une femme morte et placez-le dans ma chambre, puis dites à mon mari que je suis morte ». La vieille attendit en effet un moment où le mari n'était pas chez lui et introduisit un corps mort dans sa maison ; quand le mari revint, la vieille lui annonça que sa femme était morte ; le mari alla regarder le corps et crut que c'était effectivement celui de sa femme ; il poussa des gémissements de tristesse et s'affligea ; il fit un grand bûcher qu'il arrosa d'huile, brûla le cadavre et recueillit ses os ; il les plaça dans un sac qu'il portait jour et nuit sur lui. Par la suite, sa femme se lassa de son amant et revint dans sa maison ; elle dit à son mari : « Je suis votre femme. » Mais son mari lui répondit : « Ma femme est morte depuis longtemps. Qui êtes-vous, vous qui prétendez faussement être ma femme. » Malgré ses assurances répétées, il refusa de la croire (2)...

(1) Cf. Julien, *Les Avadânas*, t. I, p. 162-164.

(2) Semblables à ce sot sont les hérétiques qui, une fois qu'ils ont adopté une fausse doctrine, se refusent à admettre la vraie religion quand elle se présente à eux.

N° 241.

(*Trip.*, XIX, 8, p. 67 r°-v°).

L'homme altéré qui aperçoit de l'eau.

Autrefois il y avait un homme, insensé et dénué de toute sagesse, qui était fort altéré et qui avait besoin d'eau ; voyant les vapeurs brûlantes produites par la chaleur, il crut que c'était de l'eau (1) et s'élança aussitôt à leur poursuite ; il arriva ainsi jusqu'au fleuve Sindhu (*Sin-t'eou*, Indus) ; mais, arrivé auprès du fleuve, il se mit à le regarder et ne but pas ; quelqu'un qui se trouvait là lui demanda : « Vous souffriez de la soif et recherchiez de l'eau ; maintenant que vous êtes arrivé auprès de l'eau ; pourquoi ne buvez-vous pas ? » le sot répondit : « Si je pouvais boire toute cette eau, je la boirais ; mais cette eau est fort abondante et je ne pourrais l'épuiser ; c'est pourquoi je ne bois pas. » Alors toute la foule, entendant cette réponse, partit d'un grand éclat de rire (2)...

N° 242.

(*Trip.*, XIX, 8, p. 67 v°).

Celui qui voulait installer son fils mort dans sa maison.

Autrefois un sot élevait sept fils ; un de ses fils mourut

(1) Effet du mirage.
(2) Tels les hérétiques qui, ne pouvant observer toutes les défenses du Buddha, n'en acceptent aucune.

avant lui ; alors le sot, voyant que son fils était mort, voulut l'installer dans sa maison qu'il se proposait lui-même d'abandonner. Un voisin, ayant vu cela, lui dit : « Les vivants et les morts doivent être traités différemment ; il vous faut promptement faire la toilette de votre fils, l'emmener dans un lieu écarté et l'y enterrer. Comment pourriez-vous le faire rester ici et vouloir vous-même vous en aller ? » Quand le sot eut entendu ce conseil, il fit la réflexion suivante : « Puisque je ne puis pas laisser ici mon fils et qu'il faut que je l'enterre, il est nécessaire que je tue un autre fils ; je suspendrai (les deux corps) aux deux bouts du bâton et ainsi il me sera plus facile de les transporter (1). » Il tua donc un autre de ses fils, puis il porta les deux corps suspendus (aux deux bouts d'un bâton) et les enterra au loin dans une solitude de la forêt. Les gens de ce temps qui furent témoins de sa conduite s'en moquèrent fort et s'étonnèrent de cette action sans précédent (2)...

N° 243.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 67 v°.)

Celui qui reconnaissait un homme pour son frère aîné.

Autrefois il y avait un homme qui était beau de visage et qui était parfaitement intelligent ; en outre il était fort riche, et, parmi les hommes de son temps, il n'était personne qui ne le louât ; or il y eut un sot qui, le voyant être ainsi, se mit à l'appeler « mon frère aîné ; » la raison

(1) Il tue donc un second de ses fils afin que son corps puisse servir de contrepoids au cadavre du premier.

(2) Tel est le bhikṣu qui, lorsqu'il a commis une violation des défenses, ne la confesse pas aussitôt, mais attend d'avoir commis d'autres fautes pour se repentir.

en est, disait-il, que cet homme est fort riche et que si j'ai besoin de ces richesses je veux pouvoir m'en servir ; c'est pourquoi je l'appelle mon frère aîné ; mais si je voyais au contraire qu'il est endetté, je dirais qu'il n'est pas mon frère aîné. » Quelqu'un qui était à côté de lui, lui dit : « Vous n'êtes qu'un sot ; comment se peut-il faire que vous l'appeliez votre frère aîné quand vous avez besoin de ses richesses et que vous disiez qu'il n'est plus votre frère aîné quand il est endetté ? » Le sot répondit : « C'est lorsque je désire obtenir son argent que je le reconnais pour mon frère aîné ; mais, en réalité, il n'est point mon frère aîné ; aussi, lorsqu'il sera accablé de dettes, dirai-je qu'il n'est pas mon frère aîné. » Quand les gens entendirent ces paroles, ils en rirent tous (1)...

N° 244.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 67 v°.)

Le pâtre de la montagne qui avait volé des vêtements officiels (2).

Dans les générations passées, il y eut un pâtre de la montagne qui vola divers objets dans les magasins royaux, puis s'enfuit au loin. Alors le roi envoya de tous côtés, pour le rechercher, des gens qui s'emparèrent de lui, et qui l'amenèrent auprès du roi. Le roi l'interrogea sur la provenance des vêtements qui étaient en sa possession ; le pâtre des montagnes répondit : « Mes vêtements me viennent de mon grand-père et de mon père. » Le roi

(1) Tel est l'hérétique qui adopte celles des paroles du Buddha qui lui agréent, mais refuse de se convertir entièrement.

(2) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. I, p. 201-203.

alors l'invita à mettre ces habits et comme, en réalité, ils n'étaient point véritablement la propriété de ce pâtre des montagnes, il ne sut comment s'en revêtir ; ce qui devait être sur la main, il en couvrait son pied ; ce qui devait être à la ceinture, il le plaçait au contraire sur sa tête. Quand le roi eut constaté qu'il avait affaire à un voleur, il rassembla tous ses officiers pour que tous ensemble ils examinassent à fond cette affaire, puis il dit à l'homme : « Si ces vêtements sont une possession qui vous vient de votre grand-père et de votre père, vous devriez savoir les mettre. Comment se fait-il que vous les tourniez sens dessus dessous, plaçant en bas ce qui doit être en haut ; c'est parce que vous ne savez pas vous en revêtir que je reconnais avec certitude que ces habits ont dû être volés par vous et ne sont pas pour vous une ancienne propriété (1) »...

N° 245.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 68 r°.)

L'homme qui louait la vertu de son père.

Autrefois il y avait un homme qui, au milieu de plusieurs personnes assemblées, louait la vertu de son père et parlait ainsi : « Mon père est bienveillant et bon, il ne tue ni ne vole ; il agit avec droiture, il parle avec franchise ; en même temps il pratique la charité. » Il y eut alors un sot qui, en entendant ce discours, se mit à dire : « La conduite vertueuse de mon père est encore supérieure à celle de votre père. » Tous les assistants lui

(1) Tels sont les hérétiques qui veulent s'approprier certains enseignements du Bouddhisme, mais qui les travestissent, parce qu'ils n'en comprennent pas bien le sens.

demandèrent : « Quelle conduite vertueuse eut-il ? Veuillez nous l'exposer. » Le sot répliqua : « Mon père, depuis sa jeunesse, s'est abstenu de tout désir sexuel et jamais il ne s'est souillé. » Tous aussitôt de lui dire : « S'il s'est abstenu de tout désir sexuel, comment vous a-t-il engendré ? » Ce fut là un grand sujet d'amusement et de risée pour les gens de ce temps (1)...

N° 246.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 68 r°.)

La tour à trois étages (2).

Dans les générations passées il y avait un homme riche et sot; il était insensé et ne savait rien; étant allé chez un homme extrêmement riche, il y avait vu une tour à trois étages qui était haute et large, belle, spacieuse et claire; il en conçut du désir et de l'admiration et fit alors cette réflexion : « Mes richesses ne sont pas moindres que celles de cet homme; pourquoi ne ferais-je pas sur-le-champ édifier une tour semblable à celle-ci ? » Il appela donc un charpentier et lui demanda : « Sauriez-vous faire une demeure belle comme l'habitation de cet homme ? — Oui, dit le charpentier, car c'est moi qui ait fait celle-ci: » L'autre lui dit aussitôt : « Construisez-moi donc maintenant une tour comme celle-là. » Alors, le charpentier se mit à tracer des lignes sur le sol et à entasser des lignes pour faire la tour. En le voyant entasser des briques

(1) Tels sont les hommes de ce monde qui, parce qu'ils ignorent ce qu'est la vertu, montrent les défauts de celui-là même qu'ils prétendent louer.

(2) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. I, p. 35-37.

pour faire sa construction, le sot conçut un doute, et, ne parvenant pas à en trouver la solution, il demanda : « Quelle sorte d'édifice allez-vous faire ? » Le charpentier répondit : « Une tour à trois étages. » Le sot reprit : « Je ne désire pas avoir les chambres des deux étages inférieurs; faites-moi d'abord la chambre la plus haute ». Le charpentier répliqua : « Cela ne se peut; comment parviendrait-on à construire la chambre du second étage si on n'avait pas d'abord édifié la chambre de l'étage inférieur ? Comment pourrait-on construire la chambre du troisième étage si on n'a pas d'abord bâti celle du second ? » Le sot insista, disant : « Je n'ai maintenant aucun besoin des chambres des deux étages inférieurs; il faut absolument que vous me construisiez la chambre la plus haute. »

En apprenant cela, les gens de ce temps s'étonnèrent et se moquèrent, et tous disaient : « Comment pourrait-on construire l'étage supérieur si on a pas d'abord construit l'étage inférieur (1) ? »...

N° 247.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 68 r°.)

Le brahmane qui tua son fils.

Autrefois il y avait un brahmane qui se prétendait fort savant; toutes les connaissances astrologiques et les sciences de toutes sortes, il disait les avoir bien comprises; telle était la confiance qu'il avait en lui-même. Voulant montrer ses talents, il se rendit dans un pays étranger;

(1) A partir d'ici, je crois inutile de résumer la leçon morale qui est déduite de l'apologue. Le lecteur a pu se faire une idée suffisante du procédé de l'auteur.

là, il se mit à se lamenter en tenant son fils dans ses bras ; des gens lui demandèrent pourquoi il pleurait; il répondit : « Maintenant, ce jeune garçon dans sept jours doit mourir; je suis affligé de son trépas prématuré, et c'est pourquoi je me lamente. » Les gens de ce temps lui dirent : « La destinée humaine est difficile à connaître; on se trompe aisément (1) dans les calculs qu'on fait à ce sujet. Au bout du terme de sept jours que vous avez supposé, peut-être votre fils pourra-t-il n'être point mort; à quoi sert de vous lamenter par avance ? » Le brahmane répliqua : « Le soleil et la lune peuvent être obscurcis; les planètes et les constellations peuvent tomber; mais ce que j'ai noté ne saurait manquer d'arriver. » En vue donc de maintenir sa réputation, lorsqu'arriva le matin du septième jour, il tua lui-même son fils pour prouver qu'il avait eu raison. Or, les gens de ce temps, quand les sept jours furent passés, apprenant que ce fils était mort, s'écrièrent tous que ce brahmane était véritablement un sage et qu'il ne se trompait jamais dans ce qu'il disait; ils conçurent des sentiments de foi et de soumission et vinrent tous lui témoigner leur respect...

N° 248.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 68 v°.)

L'homme qui faisait cuire du sirop de sucre candi noir.

Autrefois un sot faisait chauffer du sucre candi noir; or, un homme riche vint dans sa maison; ce sot songea alors qu'il devait prendre du sirop de sucre candi noir pour le

(1) Au lieu de 喜 lisez 善

donner à ce richard ; il mit donc du sucre candi dans un peu d'eau qu'il plaça au milieu du feu, et, tandis que le tout était sur le feu, il l'éventait avec un éventail dans l'espoir de le faire refroidir. Un assistant lui dit : « Si vous n'arrêtez pas le feu qui est par-dessous, même en éventant sans jamais cesser, comment parviendrez-vous à refroidir (ce liquide) ? » Alors tous les gens de ce temps se moquèrent de lui...

N° 249

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 68 v°.)

L'homme de qui on disait qu'il se mettait volontiers en colère.

Il y avait autrefois quelqu'un qui, assis dans une chambre avec plusieurs autres personnes, louait un absent en disant que sa conduite vertueuse était extrêmement bonne; il lui reprochait cependant deux défauts : le premier, de se mettre volontiers en colère; le second, d'agir avec précipitation. Or, précisément cet homme se trouvait derrière la porte et entendit ce qu'on disait de lui ; aussitôt, saisi de colère, il entra dans la chambre, empoigna celui qui avait parlé de ses défauts et le frappa de la main. Les assistants lui ayant demandé pourquoi il le battait, il répondit : « Me suis-je jamais mis volontiers en colère et ai-je jamais agi avec précipitation ? Cependant cet homme a dit que je me laissais facilement aller à la colère et que j'agissais avec précipitation. Voilà pourquoi je le frappe. » Les assistants lui répliquèrent : « Vous donnez en ce moment même la preuve manifeste que vous avez ces deux défauts; comment pourriez-vous le nier ? » Ainsi tout le

monde s'émerveilla fort de la stupidité de cet homme qui concevait de l'irritation contre celui qui avait mentionné ses défauts...

N° 250.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 68 v°.)

Les marchands qui tuèrent leur guide pour faire un sacrifice à une divinité.

Autrefois il y avait des marchands qui se proposaient d'aller sur la grande mer; or, la règle pour ceux qui vont sur la grande mer, c'est qu'il ne peuvent partir qu'après qu'ils ont pris un guide; ces marchands cherchèrent donc ensemble un guide, et, quand ils l'eurent trouvé, ils partirent avec lui. Ils arrivèrent dans un désert où il y avait le sanctuaire d'un dieu auquel il fallait sacrifier un homme pour pouvoir passer. Ces marchands délibérèrent alors entre eux et dirent : « Tous ceux de notre compagnie sont amis; comment pourrions-nous prendre l'un de nous pour le tuer ? Il n'y a que ce guide qui puisse servir de victime pour le sacrifice au dieu. » Ils tuèrent donc leur guide et l'offrirent en sacrifice. Mais, quand ils eurent terminé leur sacrifice au dieu, ils perdirent leur route et ne surent où aller; ils moururent tous d'épuisement et de fatigue...

N° 251.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 68 v°.)

Le médecin qui donne à la fille du roi une drogue pour la faire grandir subitement.

Autrefois le roi d'un royaume, ayant engendré une fille, appela un médecin et lui dit : « Procurez-moi une drogue qui fasse immédiatement grandir cette enfant. » Le médecin répondit : « Je vous donnerai une excellente drogue grâce à laquelle vous pourrez la faire grandir sur-le-champ; maintenant, cependant, je n'en ai pas pour l'instant la recette; il faut que je la recherche. Jusqu'à ce que j'aie la drogue, il importe que Votre Majesté ne voie pas l'enfant; après que je lui aurai administré la drogue, je montrerai la fille à Votre Majesté. » Alors donc il partit pour des pays lointains afin d'y quérir la drogue; au bout de douze ans, il revint en la rapportant ; il la donna à la fille en l'invitant à l'avaler, puis il se disposa à montrer (l'enfant) au roi. Quand le roi la vit, il fut content et se dit : « En vérité, c'est là un bon médecin; en donnant une drogue à ma fille, il l'a faite devenir grande soudain. » Il prescrivit donc à ceux qui l'entouraient de lui présenter en cadeau des richesses précieuses. Tout le monde alors se moqua du roi qui, dans sa simplicité, n'avait pas su faire le compte des mois et des années écoulées, et qui, voyant sa fille devenue grande, pensait que c'était un effet de la drogue...

N° 252.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 69 r.)

L'arrosage des cannes à sucre (1).

Autrefois deux hommes avaient planté en même temps des cannes à sucre et avaient fait cette convention : « Celui qui aura planté les meilleures sera récompensé ; celui qui aura planté les moins bonnes sera sévèrement puni. » Or, l'un de ces deux hommes fit cette réflexion : « Les cannes à sucre sont extrêmement douces ; si j'en écrasais quelques-unes et si, avec leur jus, j'arrosais mes plants de canne à sucre, la douceur de ceux-ci deviendrait certainement très grande et j'aurais remporté la victoire sur mon rival. » Il écrasa donc des cannes à sucre et en exprima le jus dont il se servit pour arroser et engraisser ses plants, espérant augmenter ainsi leur saveur; mais, au contraire il fit périr sa plantation et toutes ses cannes à sucre furent absolument perdues...

N° 253.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 69 r°.)

Réclamer une demi-pièce de monnaie (2).

Il y avait autrefois un marchand qui avait prêté à quelqu'un une demi-pièce de monnaie et qui était resté longtemps sans en obtenir le remboursement ; il se mit alors

(1) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. II, p. 3-5.
(2) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. I, p. 185-186.

en chemin pour aller réclamer sa créance; sur sa route il rencontra un grand fleuve et ne put le passer qu'en payant deux pièces de monnaie à un homme; arrivé de l'autre côté, il alla demander son dû, mais ne put rencontrer son débiteur; au retour, il lui fallut de nouveau traverser le fleuve et payer encore deux pièces de monnaie. Ainsi, pour une demi-pièce de monnaie dont il était créancier, il en perdit quatre et eut, en outre, toutes les fatigues du voyage; sa créance était fort peu de chose et les frais qu'il fit furent considérables. Ainsi tout le monde le trouva bizarre et se moqua de lui...

N° 254.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 69 r°.)

Celui qui montait sur une tour pour aiguiser son couteau.

Il y avait une fois un homme, pauvre et misérable, qui était au service du roi; au bout d'un mois environ, son corps était devenu tout maigre; le roi l'aperçut, eut pitié de lui et lui fit don d'un chameau mort; quand ce pauvre homme eut reçu ce chameau, il se mit à en détacher la peau; mais, ennuyé de voir que son couteau était émoussé, il chercha une pierre afin de l'aiguiser; il trouva au sommet d'une tour une pierre à aiguiser; il aiguisa donc son couteau de manière à le rendre tranchant, puis il redescendit pour continuer à dépouiller son chameau; il alla et revint plusieurs fois de la sorte pour aiguiser son couteau; enfin, il se trouva fatigué et craignit de ne plus pouvoir remonter plusieurs fois au sommet de la tour; il suspendit donc son chameau et le hissa sur la tour pour le mettre près de la pierre à aiguiser et il fut ainsi l'objet des railleries de tous...

N° 255.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 69 r°.)

Celui qui était sur un bateau et perdit une coupe (1).

Autrefois un homme était monté sur un bateau pour traverser la mer; il perdit une coupe d'argent qui tomba dans l'eau ; il fit alors cette réflexion : « Je vais tracer une marque sur l'eau pour me rappeler l'endroit; je laisserai là ma coupe et m'en irai; plus tard je la reprendrai. » Deux mois plus tard, il arriva dans les divers royaumes (de l'île) du Lion (Ceylan) ; il y aperçut une rivière et entra aussitôt dans l'eau pour rechercher la coupe qu'il avait autrefois perdue. Comme on lui demandait ce qu'il faisait, il répondit : « Auparavant j'ai perdu une coupe; je désire maintenant la retrouver »; et, comme on lui demandait où il l'avait perdue, il ajouta qu'il l'avait perdue au moment où il entrait en mer.

« Depuis combien de temps l'avez-vous perdue ? » lui dit-on.

« Depuis deux mois. »

« Si vous l'avez perdue depuis deux mois, pourquoi la cherchez-vous ici ? »

« Quand j'ai perdu cette coupe, j'ai fait une marque sur l'eau pour me rappeler l'endroit ; or, l'eau sur laquelle j'ai fait une marque est exactement semblable à celle-ci ; voilà pourquoi je cherche ici. »

On lui demanda encore : « Quoique les eaux ne soient point différentes, cependant, lorsque autrefois vous avez perdu cette coupe, vous étiez là-bas ; si maintenant vous

(1) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. I, p. 233-235.

la cherchez en cet endroit-ci, comment pourrez-vous la trouver ? »

Il n'y eut alors personne qui ne partît d'un grand éclat de rire...

N° 256.

(Trip., XXIV, 8, p. 69 r°-v°.)

L'homme qui disait que le roi se laissait aller à la cruauté.

Autrefois un homme avait parlé des défauts du roi et avait dit : « Ce roi est fort cruel ; il gouverne sans justice. » Cette parole fut rapportée au roi qui se mit fort en colère et qui, sans procéder à une enquête approfondie pour savoir qui avait tenu ce propos, fit arrêter, sur la foi de ses courtisans, un sage ministre, puis ordonna qu'on lui coupât cent onces de chair sur le dos. Cependant on prouva clairement qu'il n'était pas l'auteur de ce propos ; le roi eut donc quelque regret et fit chercher mille onces de chair pour les lui remettre sur le dos ; au milieu de la nuit, le malheureux poussait des cris, en proie aux plus vives souffrances ; le roi entendit sa voix et lui demanda : « Pourquoi souffrez-vous ? je vous ai pris cent onces et je vous en rends dix fois plus. Jugez-vous donc que cela ne soit pas suffisant ? Comment se fait-il que vous souffriez ? » Un assistant répondit alors : « O grand roi, si on coupait la tête à votre fils, quand bien même on vous donnerait mille têtes, cela n'empêcherait pas votre fils d'être mort. De même, bien que cet homme ait reçu dix fois plus de chair qu'on ne lui en a ôté, cela ne l'empêche pas de souffrir »...

N° 257.

(Trip., XXIV, 8, p. 69 v°.)

La femme qui demandait à avoir un second fils (1).

Autrefois une femme avait eu d'abord un fils, mais désirait en obtenir d'autres. Elle interrogea à ce sujet des femmes en leur demandant qui pourrait lui faire avoir d'autres fils. Or une vieille lui dit : « Je puis vous faire obtenir les fils que vous demandez ; mais il vous faut offrir un sacrifice à un dieu ». « Quelle victime faut-il sacrifier ? » demanda la femme. » Tuez votre propre fils, lui répondit la vieille ; prenez-en le sang ; offrez-le en sacrifice au dieu et alors vous aurez certainement beaucoup d'enfants. » Cette femme, prête à suivre ces conseils, se disposait à tuer son fils, lorsqu'un sage qui était auprès d'elle la reprit fortement en se moquant d'elle : « Est-il possible, lui dit-il que vous soyez sotte et insensée à ce point que vous vouliez tuer votre fils que vous avez actuellement sans même savoir si vous aurez ou non les fils qui ne sont pas encore nés ? »...

(1) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. I, p. 180-181.

CHAPITRE II

N° 258.

(Trip., XXIV, 8, p. 70 r°.)

Celui qui alla sur la mer pour chercher de l'aloès (1).

Autrefois le fils d'un maître de maison était allé en mer pour recueillir de l'aloès ; après en avoir amassé pendant plusieurs années, il finit par en avoir une charretée qu'il rapporta chez lui ; il se rendit au marché pour le vendre ; mais, à cause de la cherté de cette denrée, en définitive, il ne se présenta pas d'acheteur ; notre homme passa donc plusieurs jours sans parvenir à s'en défaire ; il se lassa de l'attente et en conçut du dépit ; or, il vit un homme qui vendait du charbon de bois et qui parvenait à s'en défaire promptement ; il pensa donc que le mieux était de brûler son aloès pour le transformer en charbon de bois et qu'alors il le vendrait promptement. Aussitôt il le brûla, le réduisit en charbon et alla sur le marché pour le vendre ; mais il n'en obtint pas même le prix d'une demi-charretée de charbon de bois ordinaire...

(1). Cf. Julien, *les Avadânas*, t. II, p. 38. La traduction de Julien est fautive parce qu'elle a méconnu le sens des mots *tch'en chouei* désignant (le parfum) qui s'enfonce dans l'eau, c'est-à-dire l'aloès.

N° 259.

(Trip., XXIV, 8, p. 70 r°.)

Le voleur qui a dérobé une pièce de soie brodée et s'en sert pour envelopper des tapis.

Autrefois un voleur entra dans la demeure d'un homme riche ; il déroba une étoffe de soie brodée dont il se servit pour empaqueter de vieux tapis déchirés et des objets de toutes sortes. Il fut un sujet de risée pour les gens sages...

N° 260.

(Trip., XXIV, 8, p. 70 r°.)

Celui qui semait des graines de sésame rôties (1).

Autrefois un sot avait mangé des graines de sésame crues et les avait trouvées mauvaises ; en ayant mangé ensuite après les avoir fait griller, il les trouva excellentes ; il pensa alors : « Le mieux est de les semer toutes grillées et ainsi j'en obtiendrai d'excellentes. » Il grilla donc de ces graines et les sema ; mais jamais elles ne purent germer...

1. Cf. Julien, *les Avadânas*, t. I, p. 229-230.

N° 261.

(Trip., XXIV, 8, p. 70-r°-v°.)

Apologue de l'eau et du feu (1).

Autrefois un homme avait besoin pour quelque usage de feu et d'eau froide. Alors il couvrit son feu ; puis il plaça par-dessus une cuvette pleine d'eau. Quand ensuite il voulut se servir du feu, son feu était entièrement éteint, et, quand il voulut prendre de l'eau froide, son eau était devenue chaude. Ainsi il avait perdu à la fois son feu et son eau froide...

N° 262.

(Trip., XXIV, 8, p. 70 v°.)

L'homme qui imitait le clignotement des yeux du roi (2).

Il y avait autrefois un homme qui désirait gagner les bonnes grâces du roi et qui demanda à d'autres personnes comment on y pouvait parvenir. Quelqu'un lui dit : « Si vous désirez gagner les bonnes grâces du roi, il vous faut l'imiter dans tout son extérieur. » Notre homme, étant allé auprès du roi, remarqua que les yeux du roi étaient clignotants et se mit aussitôt à imiter le clignotement du roi. Celui-ci lui demanda : « Êtes-vous malade ? Avez-vous reçu un coup d'air ? pourquoi vos yeux sont-ils clignotants ? » L'autre répondit : « Je n'ai point mal aux

(1) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. I, p. 236-238.
(2) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. I, p. 174-175.

yeux et je n'ai point reçu de coup d'air ; mais je désire gagner vos bonnes grâces, et, comme j'ai remarqué que vos yeux étaient clignotants, j'ai imité Votre Majesté. » A ces mots, le roi entra dans une grande colère ; il ordonna à ses gens de lui faire subir toutes sortes de mauvais traitements et de l'expulser hors du royaume...

N° 263.

(Trip., XXIV, 8, p. 70 v°.)

Guérison des plaies faites par des coups de fouet (1).

Autrefois un homme avait été fustigé par ordre du roi : après avoir été fustigé, il s'enduisit de crottin de cheval afin d'amener une cicatrisation plus rapide de ses plaies. Ce qu'ayant vu, un sot fut transporté d'aise et s'écria : Je suis bien content d'avoir trouvé ce remède pour guérir les plaies. » Dès son retour, il dit à son fils : « Fustigez-moi sur le dos ; j'ai trouvé un bon remède dont je désire faire l'essai. » Son fils le fustigea donc sur le dos, puis il l'enduisit de crottin et notre homme se crut fort habile...

N° 264.

(Trip., XXIV, 8, p. 70 v°.)

L'homme qui voulut échanger le nez de sa femme contre celui d'une autre.

Autrefois un homme avait une femme qui était belle, mais

(1) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. I, p. 231-232 ; — Voyez plus haut le n° 178.

qui avait un vilain nez. Étant sorti, il aperçut la femme d'un autre dont le visage était régulier et le nez fort beau. Il fit alors cette réflexion : « Ce que j'ai de mieux à faire c'est de lui couper le nez et de le mettre sur le visage de ma femme ; ne sera-ce pas bien ? » Aussitôt donc il coupa le nez de cette femme et le rapporta chez lui ; puis il cria en toute hâte à sa femme : « Sortez vite ; je vais vous donner un beau nez. » Sa femme étant sortie, il lui coupa aussitôt le nez et lui mit sur le visage le nez de l'autre ; mais le nouveau nez ne tint pas et en outre elle avait perdu l'ancien ; ce fut donc bien vainement qu'il fit endurer à sa femme de grandes souffrances...

N° 265.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 70. v°-71 r°.)

Le pauvre homme qui brûla son vêtement grossier.

Il y avait autrefois un homme pauvre et misérable qui, en travaillant pour quelque étranger, avait obtenu de lui un vêtement grossier ; il s'en était revêtu lorsqu'un homme le vit et lui dit : « Votre famille est honorable et vous êtes le fils d'un homme de haute condition ; pourquoi vous revêtez-vous de ce vêtement grossier et déchiré ? je vais vous enseigner maintenant le moyen de vous procurer un habillement merveilleux ; vous n'avez qu'à suivre mes préceptes ; je ne vous tromperai point. » Le pauvre homme tout joyeux se conforma avec respect à ce qu'il lui disait ; l'autre commença par allumer un feu devant lui, puis il lui dit : « Maintenant enlevez votre vêtement grossier et mettez-le dans le feu ; à l'endroit même où il aura été brûlé, je ferai en sorte que vous trouviez un vêtement

beau et merveilleux ». Le pauvre homme enleva donc son vêtement et le mit dans le feu; mais après qu'il l'eût brûlé, ce fut bien vainement qu'il chercha le beau vêtement dans l'endroit où il y avait eu le feu...

N° 266.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 71 r°.)

Le gardien de moutons.

Autrefois il y avait un homme qui était habile à garder les moutons; aussi ses moutons s'étaient-ils beaucoup multipliés et il était parvenu à en avoir des milliers et des myriades; cependant il était d'une avarice extrême et ne voulait rien dépenser. Or il y avait un ingénieux mystificateur qui eut recours à l'artifice suivant: il alla se lier d'amitié avec lui, puis il lui dit: « Maintenant nous avons contracté ensemble une étroite amitié et nous ne formons vraiment plus qu'une seule personne. Je connais une famille où il y a une belle jeune fille; je vais la demander pour vous afin qu'elle devienne votre épouse. » En entendant ces paroles, le gardeur de moutons fut très joyeux; il donna beaucoup de ses moutons, ainsi que toutes sortes d'objets précieux. A quelque temps de là, notre homme lui dit encore : « Votre femme a mis au monde aujourd'hui un fils. » Le gardeur de moutons, qui n'avait eu encore aucune entrevue avec sa femme, fut très heureux en apprenant qu'elle avait enfanté et donna encore des présents pour elle. Enfin notre homme vint lui dire plus tard : « Votre fils qui était né, maintenant est mort. » A cette nouvelle, le gardeur de moutons éclata en pleurs et poussa des lamentations sans fin...

N° 267.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 71 r°.)

Louer les services d'un potier.

Autrefois un maître brahmane voulait tenir une grande réunion; il dit à son disciple : « J'ai besoin d'ustensiles en terre pour m'en servir lors de cette réunion. Louez pour moi les services d'un potier que vous irez me chercher au marché. » Ce disciple se rendit donc chez le potier; or, en ce moment, un homme arrivait sur la place du marché avec son âne chargé d'ustensiles en terre qu'il voulait vendre; mais, en un instant, l'âne les brisa tous; le marchand s'en retournait chez lui en pleurant et en s'affligeant, lorsque le disciple, qui avait vu toute cette scène, lui demanda : « Pourquoi soupirer et vous attrister ainsi ? » L'autre lui répondit : « Je m'étais ingénié et fatigué pendant plusieurs années et j'avais ainsi réussi à faire ces ustensiles; j'allais au marché pour les vendre lorsque ce méchant âne en un instant les a tous brisés. Voilà pourquoi je suis affligé. » En entendant et en voyant cela, le disciple dit tout joyeux : « Cet âne est un animal merveilleux; ce qui a été fabriqué au prix d'un long temps, il peut le détruire en un moment. Je vais l'acheter. » Le potier le lui vendit avec plaisir et il revint monté sur la bête. Son maître lui demanda : « Pourquoi ne m'amenez-vous pas un potier ? A quoi sert cet âne ? » Son disciple répliqua : « Cet âne est plus habile que le potier. Car les ustensiles que le potier met beaucoup de temps à fabriquer, il les détruit en un instant. » Son maître lui dit alors : « O grand sot sans intelligence! les objets que cet

âne vient de pouvoir détruire, il serait incapable d'en fabriquer un seul, même en cent ans. »...

N° 268.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 71 r°-v°.)

Le trafiquant qui déroba de l'or (1).

Il y avait une fois deux trafiquants, qui voyageaient ensemble pour faire du négoce; l'un d'eux vendait de l'or et le second vendait de l'étoffe de *teou-lo* (tûla = coton); quelqu'un ayant acheté de l'or, le fit chauffer pour l'éprouver; or, le second marchand déroba l'or que cette personne venait de faire chauffer et se servit de son étoffe de *teou-lo* (tûla) pour l'envelopper; mais l'or était encore chaud et c'est pourquoi il brûla entièrement l'étoffe. L'affaire fut ainsi découverte et il perdit à la fois l'or et l'étoffe...

N° 269.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 71 v°.)

Couper l'arbre pour en prendre les fruits (2).

Autrefois le roi d'un royaume avait un bel arbre, haut, large et fort grand, qui produisait toujours d'excellents fruits, doux au goût et exquis. Un homme étant venu auprès du roi, celui-ci lui dit : « Sur cet arbre vont pous-

(1) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. I, p. 239-240.
(2) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. I, p. 168-170, où les conclusions morales sont traduites.

ser des fruits exquis; pouvez-vous les manger ? » L'autre répondit : « Cet arbre est haut et large; même si je voulais manger les fruits, comment pourrais-je les prendre ? » Alors il coupa l'arbre dans l'espérance de prendre les fruits, mais il n'en trouva aucun et la peine qu'il s'était donnée fut inutile; il voulut ensuite remettre l'arbre debout; mais celui-ci était mort et desséché et il n'y eut aucun moyen de lui rendre la vie...

N° 270.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 71 v°.)

Le transport de la bonne eau.

Autrefois, il y avait un village qui était à cinq yojanas de la ville royale; dans ce village se trouvait une eau exquise; aussi le roi avait-il ordonné que les habitants de ce village fussent chargés de lui apporter chaque jour de cette excellente eau; les habitants, excédés de cette corvée, voulaient tous émigrer et aller loin de ce village, mais le chef du village leur dit : « Ne partez point; j'irai parler au roi pour qu'il change les cinq yojanas en trois; ainsi vous serez plus près et les allées et venues ne vous fatigueront plus. » Il alla en effet parler au roi qui fit cette modification en sa faveur et réduisit les yojanas à trois; à cette nouvelle, les habitants furent transportés de joie; quelqu'un cependant leur dit : « Ce sont toujours les cinq yojanas d'autrefois et rien n'a été changé. » Mais eux, quoique entendant ce discours, ajoutaient foi à la parole du roi et c'est pourquoi ils ne voulurent plus jamais partir...

N° 271.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 71 v°.)

Le miroir dans le coffret précieux.

Autrefois il y avait un homme qui était pauvre (1) et misérable; il était fort endetté et n'avait aucun moyen de se libérer. Il s'enfuit alors et s'en alla dans une région déserte; il trouva un coffret plein de joyaux; un miroir était appliqué au-dessus des joyaux et les recouvrait comme un couvercle. Quand le pauvre homme eut vu ce coffret, il fut très joyeux; il l'ouvrit aussitôt et aperçut alors un homme dans le miroir; saisi d'effroi, il joignit les mains et dit : « Je pensais que ce coffret vide ne contenait rien du tout; je ne savais pas, seigneur, que vous étiez dans ce coffret ; ne vous fâchez pas contre moi. »...

N° 272.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 72 r°.)

Celui qui abîma les yeux du ṛṣi doué des cinq abhijñâs (2).

Il y avait autrefois un homme qui était entré dans les montagnes pour y étudier la sagesse et qui était parvenu à obtenir les cinq pénétrations surnaturelles ; sa vue divine voyait au travers des choses et il pouvait apercevoir à l'intérieur de la terre les joyaux précieux de toutes

(1) Lisez 貧 au lieu de 貪.
(2) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. I, p. 204-206.

sortes qui s'y trouvaient cachés. Le roi du pays fut informé, et, tout joyeux, dit à ses ministres : « Comment faut-il faire pour que cet homme reste toujours dans mon royaume et n'aille pas ailleurs, en sorte que mon trésor puisse s'enrichir de toutes sortes d'objets précieux ? » Un sot ministre se rendit alors auprès du ṛṣi et lui arracha les deux yeux qu'il rapporta au roi en disant : « Comme je lui ai arraché les yeux, il ne pourra plus s'en aller et devra toujours rester dans ce royaume ». Mais le roi lui répliqua : « Si j'avais un vif désir que ce ṛṣi demeurât ici, c'est parce qu'il pouvait apercevoir tout ce qui était caché dans la terre ; mais maintenant que vous avez détruit ses yeux, quel besoin ai-je qu'il reste ici ? »...

N° 273.

(*Trip.*, XXIV, 8 p. 72 r°.)

Celui qui fit périr son troupeau de bœufs (1).

Il y avait autrefois un homme qui possédait deux cent cinquante bœufs et qui les menait constamment à la recherche des eaux et des pâturages pour leur donner à manger suivant les saisons ; un jour, un tigre dévora un de ses bœufs. Le propriétaire des bœufs fit cette réflexion : « Puisque j'ai perdu ce bœuf, mon troupeau n'est plus complet ; à quoi me servent donc les autres ? » Il les mena sur le bord abrupt d'un ravin profond et les poussa dans le fond de l'abîme, en sorte qu'il les fit tous périr...

(1) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. I, p. 197-198, où la conclusion morale est traduite intégralement.

N° 274.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 72 r°.)

Celui qui but l'eau du tuyau en bois (1).

Autrefois, un homme qui marchait se trouva fort altéré ; il aperçut de l'eau pure qui coulait dans un tuyau en bois; il alla en boire. Quand il eut assez bu de cette eau, il leva les mains et dit au tuyau de bois : « J'ai fini de boire ; que l'eau ne vienne plus. » Mais, quoiqu'il eût prononcé cette parole, l'eau continuait à couler comme auparavant. Il dit alors avec colère : « J'ai fini de boire et je vous ai dit de ne plus venir ; pourquoi donc venez-vous ? » Quelqu'un le vit et lui dit : « Vous n'êtes qu'un grand sot et vous êtes dépourvu de toute intelligence ; pourquoi ne vous en allez-vous pas, au lieu de dire à l'eau de ne plus venir ? » Alors il l'entraîna et l'emmena ailleurs...

N° 275.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 72 r°-73 v°.)

Celui qui vit la maison bien badigeonnée d'un autre homme (2).

Autrefois, un homme était allé chez quelqu'un, il remarqua que, dans cette maison, les murs étaient bien badigeonnés et que le sol était bien uni, en sorte que tout

(1) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. II, p, 51-54, où les réflexions morales qui accompagnent cet apologue sont traduites.
(2) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. I, p. 144-145.

était d'une propreté fort agréable; il demanda au maître de la maison avec quoi il avait composé son badigeon pour obtenir une si belle apparence ; l'autre lui répondit : « Je prends de la balle de riz que je fais macérer dans de l'eau, en sorte qu'elle s'échauffe, puis je la mêle au mortier pour en enduire les parois et c'est ainsi que j'obtiens ce résultat. » Notre sot fit alors cette réflexion : « Si il emploie simplement de la balle de riz, je ferai mieux de composer mon badigeon en me servant du riz lui-même ; les murs deviendront d'une blancheur éclatante et l'enduit sera égal et beau. » Il prit donc du riz qu'il mêla à du mortier pour en enduire ses murs, espérant ainsi obtenir un badigeon égal et parfait ; mais, au contraire, il eut des bosses et des creux et tous les murs se fendillèrent ; il avait ainsi gaspillé inutilement son riz sans en retirer aucun avantage ; il eût mieux fait de l'employer à des charités, grâce auxquelles il se serait acquis quelques mérites...

N° 276.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 72 v°.)

La guérison de la calvitie.

Autrefois, il était un homme qui n'avait point de cheveux sur la tête ; en hiver, il avait grand froid ; en été, il souffrait de la chaleur ; en même temps, il était piqué par les moustiques, et jour et nuit il était tourmenté ; cela lui était fort pénible. Or, il y avait un médecin qui était fort savant dans son art ; ce chauve se rendit donc auprès de lui et lui dit : « Je désire, ô grand maître, que vous me guérissiez. » Cependant, ce médecin était lui-même chauve ; il enleva donc son bonnet et lui montra sa tête en

lui disant : « Moi aussi je souffre de cet inconvénient et j'en suis tourmenté. Si je savais traiter cette infirmité de manière qu'on pût en guérir, c'est moi que j'aurais dû d'abord soigner pour m'affranchir de ces ennuis »...

N° 277.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 72 v°.)

Les démons piçâčas (1).

Il y avait autrefois deux démons *p'i-chö-łou* (piçâča) qui possédaient en commun (2) un coffre, un bâton et un soulier ; ces deux démons eurent une contestation, chacun d'eux voulant avoir ces objets; leur dispute dura un jour entier sans qu'ils pussent se mettre d'accord ; un homme survint alors et, ayant vu cela, leur demanda : « Qu'ont donc de si merveilleux ce coffre, ce bâton et ce soulier pour que vous vous disputiez avec tant de colère ? » Les deux démons lui répondirent : « De ce coffre qui est à nous, on peut tirer tous les objets qui servent à la vie tels que vêtements, boissons et aliments, coussins pour le lit et couvertures ; tout cela en sort. Celui qui tient le bâton, ses ennemis se soumettent et n'osent pas se quereller avec lui. Celui qui met ce soulier peut, grâce à lui, aller en volant sans que rien lui fasse obstacle. » Quand notre homme eut entendu cette réponse, il dit aux deux démons :

(1) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. II, p. 8-10.

(2) 共. Julien traduit inexactement : « qui possédaient *chacun* un coffre, un bâton et un soulier. » Plus loin, il dit encore : « Cet homme prit les deux coffres et les deux bâtons, chaussa les deux souliers et s'envola. » Mais, là encore, le mot « deux » est une adjonction fautive du traducteur, qui, dans le désir d'avoir deux souliers, suppose deux coffres et deux bâtons. En réalité, il n'est question dans toute l'histoire que d'un coffre, un bâton et un soulier.

« Éloignez-vous un peu ; je vais faire entre vous un partage égal. » A ces mots, les démons se retirèrent aussitôt à l'écart. Notre homme alors prit dans ses bras le coffre, empoigna le bâton, chaussa le soulier et s'envola. Les deux démons, tout penauds, se trouvèrent n'avoir plus rien du tout. L'homme leur dit : « J'ai pu supprimer ce qui causait votre dispute et j'ai fait en sorte maintenant que vous n'ayez plus aucun sujet de querelle. »...

CHAPITRE III

N° 278.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 73 r°.)

Les trafiquants dont le chameau est mort (1).

Voici un apologue : des commerçants voyageaient pour aller trafiquer; au milieu du chemin un de leurs chameaux vint à mourir; la charge qui était sur ce chameau était faite de beaucoup d'objets précieux et rares, d'un tapis de première qualité fin et souple et de toutes sortes de marchandises. Quand le chameau fut mort, on le dépouilla de sa peau; le chef des marchands fit interrompre leur voyage à deux de ses suivants, les fit asseoir et leur dit : « Veillez bien sur cette peau de chameau de peur qu'elle ne soit mouillée et ne se pourrisse. » Quelque temps après il se mit à pleuvoir; ces deux hommes, dans l'excès de leur stupidité se servirent du magnifique tapis pour recouvrir cette peau; ce tapis de première qualité fut entièrement mouillé et pourri. La valeur de la peau et celle du tapis étaient fort différentes; c'est par stupidité qu'ils se servirent du tapis pour recouvrir la peau.

Les gens de ce monde agissent aussi de même. Le fait de ne pas tuer (d'êtres vivants), est comparable au tapis

(1) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. II, p. 98-99.

blanc; la peau du chameau est comparable aux richesses; la pluie qui mouille et qui pourrit est comme la conduite déréglée qui cause la ruine des bonnes actions; la défense de tuer est la cause merveilleuse et suprême qui fait se réaliser le corps de la Loi du Buddha. Cependant les hommes ne peuvent pas observer cette défense; ils se bornent à employer leurs richesses à construire des stûpas et des temples et à faire des offrandes aux assemblées de religieux; ils négligent l'essentiel pour s'attacher à ce qui a le moins d'importance ; ils ne recherchent pas ce qui est principal; ils restent donc ballottés dans les cinq voies, sans qu'aucun d'eux soit capable d'en sortir. Ainsi l'homme qui met en pratique la religion doit employer tout son cœur à observer la défense de tuer.

N° 279.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 73 r°.)

Celui qui frottait une grosse pierre.

Voici un apologue : Un homme frottait une grosse pierre et y appliquait tous ses efforts pour en faire, après plusieurs jours ou mois, un petit jouet en forme de bœuf. Le travail qu'il faisait était énorme et le résultat qu'il se proposait fort insignifiant.

Les gens de ce monde agissent de même : frotter la grosse pierre est comparable au fait de s'appliquer avec beaucoup de peine à l'étude; le petit bœuf fabriqué est comparable à la renommée dont la valeur est discutable; en effet, ceux qui étudient examinent à fond des subtilités et pénètrent largement des connaissances nombreuses; ils devraient marcher sur leurs pieds et aller au loin chercher

le fruit vainqueur; mais, au lieu de cela, ils recherchent la renommée, sont arrogants et font montre de leur supériorité; par là ils n'aboutissent qu'à augmenter leurs malheurs.

N° 280.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 73 r°-v°.)

Celui qui aurait voulu manger une demi-galette (1).

Un homme, ayant faim, se mit à manger sept galettes frites; quand il en eut mangé six et demie, il se sentit rassasié; cet homme éprouva alors de la colère et du regret, et, se frappant lui-même de la main, il dit : « Si je suis maintenant rassasié, c'est à cause de cette moitié de galette; ainsi donc les six galettes précédentes ont été inutilement gaspillées; si cette demi-galette pouvait apaiser ma faim, j'aurais dû la manger la première »...

N° 281.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 73 v°.)

L'esclave qui garda la porte.

Un homme qui voulait aller au loin donna cet ordre à son esclave : « Gardez bien la porte et en même temps veillez sur l'âne et son licou. » Après que le maître fut parti, on fit de la musique dans une maison voisine; l'esclave, désireux de l'entendre, ne put plus rester en place ;

(1) Cf Julien, *les Avadânas*, t. I, p. 227-228.

alors il attacha avec le licou la porte sur le dos de l'âne et, emmenant le tout, il alla au lieu des réjouissances pour y écouter la musique qu'on faisait. Après que l'esclave fut parti, des voleurs emportèrent tous les objets de quelque valeur qui étaient dans la maison. Quand le maître revint de voyage, il demanda à son esclave où étaient tous ses objets précieux; mais l'esclave lui répondit : « Mon maître, vous m'aviez confié la porte, l'âne et son licou; pour ce qui est du surplus, je n'avais pas à m'en occuper. » Son maître répliqua : « Si je vous avais laissé pour garder la porte, c'était précisément à cause de ces objets de valeur; maintenant que ces objets sont perdus, qu'ai-je à faire de la porte ? »...

N° 282.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 73 v°.)

Le bœuf volé.

Des villageois avaient volé ensemble un bœuf de labour et ensemble l'avaient mangé. Celui à qui on avait pris le bœuf suivit ses traces et arriva dans ce village; il appela les villageois et les interrogea sur la manière dont la chose s'était faite; il leur demanda : « N'étiez-vous pas dans ce village ? « Les voleurs répondirent : « Pour nous, en vérité, il n'y a pas de village. » Il leur demanda encore : « Dans votre village il y a un étang; n'est-ce pas au bord de cet étang que vous avez ensemble mangé le bœuf ? » Ils répondirent : « Il n'y a pas d'étang. » Il leur demanda encore : « A côté de l'étang n'y a-t-il pas un arbre ? » Ils répondirent : « Il n'y a pas d'arbre. » Il leur demanda encore : « Quand vous avez volé le bœuf, n'étiez-vous à

l'Est de votre village ? » Ils répondirent : « Il n'y a pas d'Est ». Il leur demanda encore : « Quand vous avez volé le bœuf, n'était-ce pas midi ? » Ils répondirent : « Il n'y a pas de midi. » L'autre alors de leur dire : « On aurait pu admettre vos réponses depuis le moment où vous avez prétendu qu'il n'y avait pas de village, jusqu'à celui où vous avez prétendu qu'il n'y avait pas d'arbre ; mais comment se pourrait-il faire que dans le monde il n'y eût pas d'Est et pas d'heure ? Je connais par là que vous mentez et que vous n'êtes aucunement digne de foi. N'avez-vous pas volé et mangé le bœuf ? » Ils répondirent : « Nous l'avons en effet mangé [1]. »...

N° 283.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 73 v°.)

Le pauvre homme qui imita le cri du canard.

Autrefois, dans un royaume étranger, en un jour de réjouissance qui était une fête religieuse, toutes les femmes prenaient des fleurs d'utpala (*yeou-po-lo*) pour en orner leurs cheveux. Or, il y avait un pauvre homme à qui sa femme dit : « Si vous pouvez vous procurer des fleurs d'utpala, et que vous veniez les mettre à ma disposition, je resterai votre épouse ; mais si vous ne le pouvez pas, je vous abandonnerai. » Son mari était depuis longtemps habile à imiter le cri du canard ; il entra donc dans un étang du roi en imitant le cri du canard pour voler des fleurs d'utpala ; en ce moment, le gardien de l'étang fit

1. Cet apologue offre un intérêt tout particulier puisqu'il nous montre l'éveil de la pensée philosophique au moment où elle reconnaît le caractère de nécessité qui est inhérent aux catégories du temps et de l'espace.

cette demande : « Qui est dans l'étang ? » Alors ce pauvre homme laissa échapper cette réponse : « Je suis un canard. » Le gardien l'appréhenda et le mena auprès du roi ; en chemin, l'homme se remit à imiter fort exactement le cri du canard, mais le gardien de l'étang lui dit : « Vous ne l'avez pas fait précédemment (1) ; à quoi vous sert de le faire maintenant ? »...

N° 284.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 74 r°.)

Le chacal qui fut frappé par une branche d'arbre.

Voici un apologue : Un chacal était sous un arbre lorsque, par le souffle du vent, une petite branche se cassa et vint à tomber sur son dos ; aussitôt fermant les yeux et ne voulant pas voir l'arbre, il s'en éloigna en toute hâte ; il arriva dans un lieu découvert et y resta jusqu'au soir sans oser revenir ; cependant il aperçut de loin les branches du grand arbre qui, sous le souffle du vent, s'agitaient en haut et en bas ; il dit alors : « Il m'appelle », et aussitôt il revint se mettre sous l'arbre (2)...

(1) Quand le gardien a demandé précédemment qui était dans l'étang, l'homme aurait dû répondre en continuant à imiter le cri du canard. Maintenant qu'il s'est fait prendre, il ne donnera plus le change à personne.

(2) Ainsi ce chacal était aussi déraisonnable quand il partit que quand il revint ; dans les deux cas, il interpréta des faits fortuits comme s'ils eussent été intentionnels ; il avait cru en effet que l'arbre d'abord avait voulu le frapper et ensuite l'avait appelé.

N° 285.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 74 r°.)

Les jeunes enfants qui se disputaient sur la vraie nature de quelques poils.

Autrefois deux jeunes enfants étaient entrés dans une rivière pour s'y ébattre ; ils trouvèrent au fond une poignée de poils ; l'un d'eux dit : « C'est de la barbe de ṛṣi ; » l'autre dit : « C'est du poil d'ours. » Il y avait alors sur le bord de cette rivière un ascète, et, comme les deux jeunes enfants ne pouvaient trancher leur différend, ils allèrent auprès de lui pour qu'il décidât la question en litige. L'ascète prit alors du riz et des graines de sésame ; après avoir mâché cela dans sa bouche, il le cracha dans la paume de sa main et dit aux enfants : « Ce que j'ai dans ma main ressemble à de la fiente de paon. » Puis cet ascète refusa de répondre à aucune autre question ; tout le monde sut cela.

Dans ce monde, les sots font de même. Au moment où on explique la Loi, ils s'amusent à discuter sur toutes sortes de principes sans répondre sur la vraie doctrine ; ils sont semblables à cet ascète qui ne répondait pas à ce qu'on lui demandait et qui fut l'objet de la risée universelle. Les propos déréglés et vains sont eux aussi comparables à la réponse de cet ascète (1).

(1) Ces réflexions morales semblent être fort mal appropriées à l'apologue ci-dessus dont le vrai sens doit être de montrer que les questions qui ne sont pas des questions concernant la religion sont oiseuses.

N° 286.

(*Trip.*, XXIV. p. 74 r°.)

Le médecin qui voulut guérir le bossu.

Un homme qui s'était avisé de s'affliger d'être bossu, avait prié un médecin de le guérir ; le médecin le frotta avec du beurre ; il le mit entre deux planches, puis il pressa de toutes ses forces ; mais il ne s'aperçut pas que les yeux du bossu lui sortaient de la tête au même moment...

N° 287.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 74 r°.)

Les cinq hommes qui avaient acheté une servante et qui voulaient tous la faire travailler.

Cinq hommes avaient acheté ensemble une servante ; l'un d'eux lui dit de laver ses vêtements ; un autre à son tour lui donna le même ordre ; elle répondit au second : « Je vais d'abord laver les vêtement du premier. » Mais il se mit en colère et lui dit : « Je vous ai achetée en même temps que le premier ; pourquoi ne vous occupez-vous que de lui ? » Il lui donna alors dix coups de fouets. De même, successivement, les cinq hommes lui donnèrent chacun dix coups... (1)

(1) De la même manière, les cinq skandhas tourmentent incessamment notre corps.

N° 288.

(*Trip.*, XXIV, n° 8, p. 74 r°.)

Le musicien qui faisait de la musique.

Un musicien faisait de la musique devant le roi ; celui-ci lui avait promis mille pièces de monnaie ; mais, quand il les réclama, le roi ne les lui donna pas et lui dit : « Quand vous faisiez de la musique, vous avez amusé mes oreilles d'un vain son ; en vous donnant des pièces de monnaie, j'amuserai aussi vos oreilles (1). »...

N° 289.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 74 r°-v°.)

Le maître qui avait mal à ses pieds et qui les avait confiés à ses disciples.

Un maître avait deux disciples ; il les chargea de s'occuper chacun de l'un de ses pieds pour le frictionner de temps à autre. Ces deux disciples se jalousaient constamment ; l'un d'eux s'étant absenté, l'autre empoigna le pied que devait frictionner celui-ci et l'écrasa avec une

(1) Il semble que le roi ait jugé suffisant de faire tinter les pièces de monnaie sans les donner au musicien, estimant qu'il était juste de payer le son par du son. Dans la rédaction de ce conte telle qu'elle se trouve dans le *Yang kiu mo lo king* et telle qu'elle a été traduite par Julien (*Avadânas*, t. I, p. 108-109), le roi répond : « Si je vous accordais la somme promise, je vous accorderais quelque chose de solide pour du son. »

pierre ; quand le premier revint, il fut irrité de ce qui s'était passé ; il empoigna le pied que frictionnait l'autre, et, à son tour, l'écrasa...

N° 290.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 74 v°.)

La tête et la queue du serpent se disputant à qui ira la première (1).

La queue d'un serpent dit à la tête : « C'est moi qui dois aller devant. » La tête lui répondit : « J'ai toujours été devant; pourquoi ce brusque changement ? » La tête resta en effet devant; mais, comme la queue s'était enroulée autour d'un arbre et ne lui permettait pas de partir, elle laissa alors la queue aller devant ; tout aussitôt elles tombèrent dans une fosse pleine de feu et y moururent brûlées...

N° 291.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 74 v°.)

L'homme qui désirait raser la barbe du roi.

Autrefois un roi avait un homme qui lui était fort dévoué et qui, sur le champ de bataille, exposa sa vie pour sauver celle du roi, en sorte que celui-ci put être sain et sauf. Le roi, très content, lui promit de lui accorder tout ce qu'il désirerait et lui demanda : « Que réclamez-

(1) Cf. le N° 181 et Julien, *les Avadânas*, t. I, p. 152-154.

vous ? Je satisferai toutes vos envies. » Cet homme répondit : « O roi, quand on vous rasera la barbe, je désire que vous consentiez à ce que soit moi qui vous rase. » Le roi répondit : « Si cela peut vous faire plaisir, j'accomplirai votre souhait. » Une telle sottise de la part de cet homme le rendit la risée de tous ses contemporains ; il pouvait obtenir indifféremment le gouvernement de la moitié du royaume ou le poste de premier ministre et il s'était borné à demander un vil emploi...

N° 292.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 74 v°.)

Exiger zéro.

Autrefois il y avait deux hommes qui marchaient de compagnie sur la route ; ils aperçurent un autre homme qui avait avec lui un char plein de sésame et qui, se trouvant dans un endroit difficile du chemin, ne pouvait plus avancer ; celui qui avait le char leur dit : « Aidez-moi à pousser le char pour le faire sortir de ce passage difficile. » Les deux compagnons lui demandèrent : « Que nous donnerez-vous ? » Le maître du char leur répondit : « Zéro est ce que je vous donnerai. » Alors ces deux hommes aidèrent à pousser le char, puis, quand on fut arrivé en terrain plat, ils dirent au maître du char : « Venez nous donner zéro. » Il répliqua : « J'ai zéro. » Ils insistèrent en lui disant : « Donnez-nous donc zéro. » L'un de ces deux hommes dit en riant : « Puisqu'il ne veut pas nous le donner, pourquoi nous en chagriner ? » L'autre homme répliqua : « Pour nous donner zéro, il faut nécessairement qu'il possède zéro. » Le premier homme reprit : « L'ex-

pression zéro est une combinaison de deux termes (non-réalité) qui n'est qu'un symbole (prajñapti) (1) ; dans le monde, tous ceux qui s'attachent à la non-réalité, s'en vont renaître dans le lieu du non-être. » Le second homme ajouta : « Quand on parle de non-réalité, on désigne ce qui n'a ni caractéristique, ni désirs, ni activité. »

N° 293.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 74 v°, 75 r°.)

Celui qui écrasa de son pied la bouche du notable (2).

Autrefois un notable fort riche avait autour de lui des gens qui, dans le désir de gagner ses bonnes grâces, lui témoignaient tous le plus grand respect ; lorsque ce notable crachait, quelqu'un des gens qui étaient à ses côtés écrasait et effaçait aussitôt le crachat avec son pied ; un sot, qui ne parvenait pas à faire ce geste le premier, fit cette réflexion : « Quand le notable a craché à terre, tous les hommes écrasent et effacent son crachat ; c'est quand il va cracher qu'il me faut lui écraser son crachat par avance. » Ainsi donc, au moment précis où le notable allait lancer un crachat, ce sot leva aussitôt le pied et écrasa la bouche du notable, lui déchirant les lèvres et lui brisant les dents. Le notable demanda à ce sot pourquoi il lui avait écrasé les lèvres et la bouche ; l'autre répondit : « A peine votre crachat est-il sorti de votre bouche et est-il tombé à terre, que les flatteurs qui vous entourent sont déjà parvenus à l'enlever en l'écrasant ; quand moi j'ai

(1) En d'autres termes, les deux mots 無 物 ne sont qu'une manière de se faire entendre et ne correspondent à aucune réalité.

(2) Cf. plus haut, le N° 169, et Julien, *les Avadânas*, t. II, p. 73-75.

voulu l'écraser, je ne l'ai jamais pu faire ; c'est pourquoi lorsque le crachat allait sortir de votre bouche, j'ai levé le pied pour l'écraser par avance, espérant ainsi gagner vos bonnes grâces... »

N° 294.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 75 r°.)

Les deux fils qui se partagèrent un héritage (1).

Autrefois, dans le royaume de *Mo-lo*, il y avait un ksatriya (*tch'a-li*) qui, se sentant très gravement malade et sachant qu'il allait certainement mourir, fit cette recommandation à ses deux fils : « Après ma mort, partagez bien mon héritage. » Les deux fils se conformèrent à ses instructions, et, après sa mort, divisèrent sa fortune en deux parts. Cependant le frère aîné prétendit que le frère cadet n'avait pas fait le partage d'une manière équitable ; survint alors un vieux paysan qui leur dit : « Je vais vous montrer comment on partage les objets de manière que ce soit équitable ; tous les objets que vous avez présentement, cassez-les en deux moitiés. Qu'est-ce à dire : les casser ? Cela signifie que les vêtements devront être coupés par le milieu pour en faire deux moitiés, que les plats et les bouteilles aussi devront être cassés par le milieu pour en faire deux moitiés ; toutes les cruches et les jarres aussi devront être cassées en deux ; les pièces de monnaie aussi devront être cassées en deux. De la sorte vous briserez en deux morceaux tous les objets que vous possédez. » Ils brisèrent ainsi tout ce qu'ils avaient et devinrent un sujet de risée pour le public...

(1) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. I, p. 81-82.

N° 295.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 75 r°.)

Ceux qui regardaient fabriquer des jarres.

Voici un apologue : Deux hommes s'étaient rendus chez un potier et le regardaient fabriquer des vases de terre en tournant sa roue avec le pied ; ce spectacle ne les lassait pas. Enfin l'un d'eux quitta la place et s'en alla à une grande réunion où il reçut en quantité des mets excellents et où on lui donna des objets précieux ; l'autre continua à regarder faire les vases en disant : « J'attendrai que j'aie fini de regarder. » Il se laissa ainsi entraîner petit à petit jusqu'au coucher du soleil sans cesser de regarder faire les vases et il perdit de la sorte le bénéfice des vêtements et de la nourriture (qu'on lui aurait donnés)...

N° 296.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 75 r°-v°.)

Le reflet de l'or aperçu au fond de l'eau (1).

Autrefois un sot était allé auprès d'un grand étang ; il aperçut au fond de l'eau un reflet qui avait l'apparence d'un morceau d'or pur ; il s'écria que c'était de l'or et entra aussitôt dans l'eau ; il remua la vase pour le chercher et s'épuisa en efforts sans le trouver ; il sortit de l'étang et se

(1) Cf. plus haut, le N° 280 et Julien, *les Avadânas*, t. I, p. 171-173.

rassit ; mais, au bout d'un moment, l'eau étant redevenue claire, il aperçut de nouveau la couleur de l'or ; il rentra derechef dans l'eau et se remit à remuer la vase pour faire des recherches ; cette fois encore, il ne trouva rien. Sur ces entrefaites, son père, qui le cherchait, survint et l'aperçut ; il lui demanda ce qu'il avait fait pour être à ce point exténué. Le fils répondit à son père : « Au fond de l'eau il y a un morceau d'or ; je me suis à plusieurs reprises jeté dans l'eau pour remuer la vase et le prendre ; mais je me suis harassé de fatigue sans le trouver. » Le père regarda le reflet de l'or au fond de l'eau et comprit que cet or se trouvait sur un arbre ; il le sut parce que ce reflet apparaissait au fond de l'eau ; il dit : « C'est sans doute quelque oiseau qui, en volant, tenait ce morceau d'or dans son bec et l'a déposé sur cet arbre. « Le fils alors, suivant l'avis de son père, monta sur l'arbre et trouva l'or...

N° 297.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 75 v°.)

Le disciple du deva Brahma voulant façonner des êtres.

Les assemblées de brahmanes disent toutes : Brahma, roi des devas, est le père de l'univers ; c'est lui qui a pu façonner tous les êtres. Ce maître formateur de tous les êtres (1), avait un disciple qui dit : « Moi aussi, je puis façonner des êtres de toutes sortes. » En réalité, c'était un sot qui se croyait intelligent ; il dit au deva Brahma : « Je désire façonner des êtres de toutes sortes. » « Gardez-vous d'avoir cette idée, lui répondit le roi des devas Brahma ;

(1) C'est-à-dire : Brahma.

vous ne pourriez pas les façonner. » Le disciple se refusa à suivre l'avis du deva et voulut sur-le-champ façonner un être ; quand le deva Brahma vit l'être qu'avait façonné son disciple, il lui dit : « Vous avez fait la tête trop grande, le cou petit à l'excès, les mains trop grandes, les bras démesurément petits, les pieds trop petits, les talons trop grands ; ce que vous avez fait ressemble à un démon *p'i-chö-chö* (piçâča). »

En se servant de cet apologue, il faut qu'on sache que chaque personne est façonnée par ses propres actes antérieurs et que ce n'est pas le deva Brahma qui peut la façonner (1).

Lorsque les Buddhas prêchent la Loi, ils ne s'attachent pas aux deux extrêmes ; ils ne s'attachent ni au discontinu ni au continu ; c'est de cette manière que le chemin à huit branches enseigne le dharma. Quant aux doctrines hérétiques, elles admettent soit le discontinu soit le continu, et, par suite elles produisent un principe d'attachement ; elles font d'une manière décevante des ombres de dharma ; mais ce qu'elles nomment réalité n'est pas le dharma

N° 298.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 75 v°.)

Le malade qui mangea de la viande de faisan.

Autrefois un homme était tombé fort gravement malade ; un bon médecin, après avoir fait son diagnostic, lui dit : « Il vous faut manger régulièrement une livre de viande

(1) Ceci est une remarque préliminaire destinée à rappeler que la religion bouddhique ne saurait admettre la théorie suivant laquelle les êtres seraient façonnés par Brahma.

de faisan et alors vous pourrez guérir. » Ce malade se procura au marché un faisan, et, quand il l'eut entièrement mangé, il n'en mangea plus aucun autre. Dans la suite, le médecin le revit et lui demanda s'il était guéri ; le malade lui répondit : « Vous m'aviez prescrit de manger régulièrement de la viande de faisan ; c'est pourquoi maintenant, après avoir fini de manger un faisan, je n'ai plus osé en manger d'autres. » Le médecin reprit : « Si votre premier faisan était fini, pourquoi n'en avez-vous pas mangé d'autres ? Comment se fait-il qu'en vous bornant à manger un seul faisan vous ayez espéré obtenir la guérison ? »...

N° 299.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 75 v°, 76 r°.)

Le comédien qui épouvanta ses compagnons parce qu'il s'était déguisé en démon (1).

Autrefois, dans le royaume de *K'ien-t'o-wei* (Gandhâra) il y avait une bande de comédiens qui, à cause d'une disette sévissant à ce moment, allèrent chercher à manger dans un autre pays et traversèrent la montagne *P'o-lo-sin* (Balasena) ; or, cette montagne était infestée par de méchants démons, des rakṣas dévoreurs d'hommes. Comme ces comédiens passaient la nuit dans cette montagne, ils allumèrent du feu, à cause du vent froid qui soufflait et s'endormirent ; l'un de ces comédiens, qui souffrait du froid, revêtit le costume de rakṣa qu'il portait sur la scène et s'assit devant le feu. A ce moment, quelqu'un de ses compagnons de route, s'étant réveillé,

(1) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. II, p. 76-78.

aperçut un rakṣa à côté du feu ; sans se donner la peine de regarder attentivement, il quitta la place et s'enfuit ; cela causa une panique et tous les compagnons prirent leurs jambes à leur cou ; celui d'entre eux qui avait revêtu le costume de rakṣa s'élança à leur suite en courant de toutes ses forces ; ses camarades, le voyant derrière eux, pensèrent qu'il voulait leur faire du mal et leur terreur redoubla ; ils franchirent les montagnes et les rivières et finirent par se précipiter dans un ravin ; leurs corps s'y blessèrent et s'y brisèrent et ils se trouvèrent en fort piteux état ; lorsque vint le jour, ils reconnurent que celui qui les avait effrayés n'était pas un démon...

N° 300.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 76 r°.)

La vieille maison qu'on disait hantée.

Il y avait autretois une vieille maison qu'on disait hantée par des démons malfaisants ; tous la redoutaient et n'auraient pas osé y passer la nuit. Or, un homme, qui se prétendait fort courageux, tint ce propos : « Je veux entrer dans cette maison et y dormir pendant une nuit. » Il y entra donc et s'y installa pour la nuit. Un peu après, un autre homme, qui se prétendait plus courageux encore que le premier, entendit lui aussi des gens qui étaient à côté de lui raconter que dans cette maison il y avait constamment de méchants démons ; il voulut aussitôt y pénétrer et poussa la porte pour entrer ; en ce moment, celui qui était déjà dans la maison crut que c'était un démon et de son côté il repoussa la porte dans l'espoir de l'empêcher d'entrer ; le nouveau venu crut à son tour qu'il avait affaire à un démon. Ces deux hommes luttèrent ainsi

jusqu'au jour et alors, s'étant vus, ils reconnurent que ni l'un ni l'autre n'était un démon...

N° 301.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 76 r°-v°.)

Les cinq cents pilules réconfortantes.

Autrefois il y avait une femme qui avait des sentiments luxurieux et qui ne se dominait pas ; ses désirs sensuels étant devenus extrêmes, elle prit en haine son mari et pensait constamment aux moyens de causer sa perte ; elle imagina toutes sortes de stratagèmes, mais sans jamais trouver l'occasion favorable. Sur ces entrefaites, son mari fut envoyé en mission dans un royaume voisin ; sa femme eut recours alors à la machination suivante : elle fabriqua des pilules empoisonnées dans l'intention de faire périr son mari, puis elle dit faussement à ce dernier : « Vous êtes envoyé maintenant en mission au loin ; il est à prévoir que vous aurez à souffrir de privations ; maintenant j'ai fabriqué cinq cents pilules réconfortantes qui pourront vous servir de provisions de bouche et que je vous donne en viatique ; quand vous serez sorti de ce royaume et que vous arriverez dans le pays étranger, au moment où vous aurez faim et où vous serez épuisé, prenez-les et mangez-les. »

Le mari suivit cet avis et, quand il arriva dans le pays étranger, il n'avait encore mangé aucune des pilules ; lorsque l'obscurité de la nuit fut complète, il s'arrêta pour dormir dans la forêt ; mais, craignant les animaux malfaisants, il monta sur un arbre pour être hors de leur portée ; par mégarde il laissa ses pilules réconfortantes au pied de l'arbre.

Or, précisément dans cette nuit, cinq cents voleurs, qui avaient volé au roi de ce pays cinq cents chevaux et des objets précieux, vinrent s'arrêter au pied de cet arbre : comme ils avaient couru très vite, ils avaient tous faim et soif ; ils aperçurent au pied de l'arbre les pilules réconfortantes et chacun d'eux en mangea une ; l'influence funeste du poison se développa et les cinq cents voleurs moururent tous à la fois.

Cependant, l'homme qui était sur l'arbre aperçut, lorsque le jour fut venu, cette troupe de brigands morts au pied de l'arbre ; par ruse, il frappa à coup d'épées et perça à coups de flèches leurs cadavres ; il recueillit les chevaux de selle ainsi que les autres richesses et se rendit en toute hâte dans cet autre royaume ; en ce moment même, le roi de cet autre pays, s'étant mis à la tête d'un grand nombre d'hommes, poursuivait les voleurs à la piste ; l'homme et le roi se rencontrèrent donc sur la route ; le roi lui demanda : « Qui êtes-vous et où avez-vous pris ces chevaux ? » L'homme répliqua : « Je suis originaire de tel pays ; j'ai trouvé sur ma route cette bande de voleurs et nous nous sommes attaqués à coups d'épées et de flèches ; ces cinq cents brigands gisent maintenant tous morts en un même lieu sous un arbre. C'est ainsi que je suis entré en possession de ces chevaux et de ces joyaux. Je venais les livrer au roi du pays. Si vous ne me croyez pas, vous pouvez envoyer des gens constater les blessures qu'ont reçues tous ces brigands et regarder l'endroit où ils ont été mis à mort. » Le roi dépêcha alors des hommes de confiance pour aller regarder ce qui en était ; ils trouvèrent effectivement tout dans l'état où l'autre l'avait dit.

Alors le roi, tout joyeux, loua cet homme qui n'avait jamais eu son pareil, et, lorsqu'il fut rentré dans sa capitale, il le combla de dignités et de récompenses ; il lui fit don d'une grande quantité de joyaux précieux et lui donna

en fief des villages. Les anciens ministres de ce roi en conçurent tous de la jalousie et dirent au roi : « Cet homme est un étranger ; on ne doit pas se fier entièrement à lui ; pourquoi lui accorder soudain une faveur qui dépasse la plus extrême et lui donner des dignités et des récompenses plus importantes que celles dont vous avez gratifié vos anciens ministres ? » L'étranger eut vent de ce propos et dit : « Quel est l'homme assez brave pour oser se mesurer avec moi ? Je lui propose de faire assaut de capacités avec moi en rase campagne. » Les anciens ministres furent penauds et aucun d'eux ne se hasarda à lui tenir tête.

Par la suite, dans ce royaume, il y eut un méchant lion qui vint se camper dans une vaste plaine, coupant ainsi les chemins, tuant les hommes et interceptant les routes du roi ; tous les anciens ministres tinrent alors conseil entre eux et dirent : « Cet étranger prétend qu'il est brave et que nul n'ose lui tenir tête. Maintenant, s'il peut encore tuer ce lion, il aura délivré le royaume d'un fléau et sera vraiment un héros remarquable. » Quand ils eurent tenu cette délibération, ils en informèrent le roi qui, après les avoir entendus, donna à cet homme un couteau et un bâton, puis l'envoya contre le lion.

Quand l'étranger eut reçu cet ordre, il raffermit son courage et se dirigea vers l'endroit où était le lion ; dès que le lion l'aperçut, il rugit avec impétuosité et s'élança en avant ; saisi de terreur, l'étranger se mit à grimper sur un arbre ; tandis que le lion, la gueule grande ouverte et la tête levée, se tournait vers cet arbre, notre homme, dans sa précipitation, lâcha le couteau qu'il tenait à la main ; ce couteau tomba droit dans la gueule du lion qui en mourut ; l'étranger se mit alors à danser de joie et vint informer le roi de sa victoire. Le roi redoubla ses faveurs pour lui ; quant aux gens de ce pays, ils s'inclinèrent soudain devant sa supériorité et tous le célébrèrent...

CHAPITRE IV

N° 302.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 76 v°.)

Celui qui savait réciter les règles pour la direction d'un navire, mais qui était incapable de s'en servir (1).

Autrefois le fils d'un notable s'était embarqué sur la mer avec plusieurs marchands pour aller recueillir des objets précieux. Ce fils de notable était habile à réciter par quels procédés il fallait gouverner un bateau quand on était en pleine mer : Si, lorsqu'on est en mer, il y a des endroits où les eaux tourbillonnent ou bien reviennent sur elles-mêmes ou bien se brisent contre des écueils, voici comment il faut gouverner le bateau, voici comment il faut le redresser, voici comment il faut l'immobiliser; il disait aussi à ces gens assemblés qu'il connaissait toutes les manœuvres à faire en mer; ces gens, en l'entendant, avaient la plus grande confiance dans ses paroles. Cependant, quand on fut arrivé en pleine mer, au bout de peu de temps, le capitaine du bateau tomba malade et mourut soudain. Le fils du notable prit alors sa place ; or, quand on arriva au milieu du courant impétueux d'un tourbillon, il se mit à psalmodier : « Voici

(1) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. I, p. 209-211.

comment il faut gouverner le bateau, voici comment il faut le redresser. » Mais le bateau tournait en rond et ne pouvait plus avancer pour aller à l'endroit où étaient les objets précieux ; tous les marchands qui étaient sur ce bateau périrent noyés...

N° 303.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 77 r°.)

Le mari et sa femme qui avaient fait une convention au sujet d'une galette à manger.

Autrefois un mari et sa femme avaient trois galettes ; le mari et sa femme firent un partage et chacun d'eux mangea une galette ; mais, comme il restait une galette, ils convinrent entre eux que, si l'un d'eux parlait, il ne faudrait pas lui donner la galette ; quand ils eurent conclu cette convention, à cause de cette seule galette, aucun d'eux n'osa parler. Au bout de quelque temps, des voleurs pénétrèrent dans leur maison et se mirent à dérober divers objets jusqu'à ce qu'ils eussent mis la main sur tout ce qui se trouvait là. Le mari et sa femme, à cause de la convention qu'ils avaient faite auparavant, regardaient cela sans mot dire. Les voleurs, remarquant qu'ils ne disaient rien, enlevèrent alors de force la femme elle-même en présence de son mari ; celui-ci, bien que le voyant de ses propres yeux, ne dit encore rien. La femme cependant se mit à crier : « Au voleur ! » et apostropha son mari en ces termes : » Quel fou n'êtes-vous pas, vous qui, à cause d'une galette, voyez des voleurs sans crier. » Mais le mari battit des mains et dit en riant : « Hé ! femme, c'est moi certainement qui ai gagné la galette et je ne te la rendrai pas ! »...

N° 304.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 77 r°.)

Celui qui, par haine, voulait nuire à un autre (1).

Il y avait autrefois un homme qui était irrité contre un autre et qui, dévoré de chagrin, ne connaissait plus la joie. Quelqu'un vint lui demander : « Pourquoi êtes-vous triste à ce point ? » Il répondit : « C'est parce qu'un homme m'a fait du tort et que je ne suis pas assez fort pour me venger. Je ne sais par quel moyen me venger et c'est pourquoi je m'afflige. » Une personne lui dit alors : « Il y a les incantations des *P'i-l'o-lo* (Vidyâdhara) qui pourraient le tuer; mais elles ont cet inconvénient que, si vous ne parvenez pas ainsi à le tuer, c'est vous au contraire que vous tuerez. » A ces mots notre homme se sentit transporté de joie et dit : « Mon unique désir est que vous me les enseigniez; quand bien même je devrais me tuer moi-même, l'essentiel est que j'aie l'espoir de lui faire du mal »...

N° 305.

(*Trip.*, XXIV, 8 p. 77, r°.)

Celui qui, pour imiter ses ancêtres, mangeait avec précipitation.

Autrefois un homme vint de l'Inde du Nord dans l'Inde du Sud, et, après y avoir demeuré longtemps, il y épousa

(1) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. I, p. 207-208.

une fille du pays qui devint sa femme. Un jour cette femme avait préparé à boire et à manger, pour son mari; dès que le mari reçut sa nourriture il l'avala précipitamment et ne put éviter de se brûler; sa femme s'en étonna et lui dit : « Il n'y a pas ici de voleurs qui aient l'intention de dépouiller les gens; quelle est donc la chose si urgente qui vous fait vous hâter à ce point et ne pas manger tranquillement ? » Le mari répondit à sa femme qu'il avait pour cela une bonne raison secrète, mais qu'il ne pouvait la lui révéler.

En entendant ces mots, son épouse pensa qu'il avait quelque recette extraordinaire et elle l'interrogea à ce sujet avec insistance; au bout de quelque temps son mari finit par répondre : « Déjà mon grand-père et mon père avaient la coutume de manger toujours précipitamment; maintenant je les imite, et c'est pourquoi je me hâte. »...

N° 306.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 77, r°- v°.)

Celui qui goûtait les fruits d'âmra (mangue) (1).

Autrefois un notable avait donné quelques pièces de monnaie à un homme en le chargeant d'aller dans le jardin d'un autre homme pour y acheter des fruits d'âmra (*an-p'o-lo*) qu'il désirait manger; il lui avait fait en même temps cette recommandation : « N'achetez que des fruits doux et beaux. » Notre homme, tenant en main ses pièces de monnaie, alla donc pour acheter les fruits ; le propriétaire des fruits lui dit : « Tous les fruits de cet

(1) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. I, p. 146-147.

arbre sont beaux et bons; il n'y en a pas un seul de mauvais; goûtez l'un d'eux, vous pourrez vous en convaincre. » L'acheteur de fruits se dit : « Il faut maintenant que je les goûte tous l'un après l'autre et alors je pourrai les prendre; si je n'en goûtais qu'un seul, comment saurais-je (ce que valent les autres) ? » Il prit donc les fruits l'un après l'autre et les goûta tous; puis il les rapporta à la maison. Quand le notable les vit, il en fut dégoûté et refusa de les manger; il les fit tous jeter au loin...

N° 307.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 77, v°.)

Celui qui, parce qu'il avait deux femmes, perdit ses deux yeux (1).

Autrefois un homme avait épousé deux femmes; mais, dès qu'il s'approchait de l'une, l'autre s'en irritait; comme il ne parvenait pas à prendre une résolution nette, il se coucha donc juste entre ses deux femmes, le corps bien allongé et le visage en l'air ; précisément alors il plut abondamment, et, comme l'habitation avait des fentes qui laissaient passer la pluie, de l'eau et de la boue tombèrent dans ses yeux; cependant, à cause de l'engagement qu'il avait pris auparavant, il n'osa pas se lever pour se mettre à l'abri, en sorte que ses deux yeux perdirent ensemble la vue...

(1) Cf Julien, *les Avadânas*, t. II, p. 68-69.

N° 308.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 77 v°.)

Celui dont on fendit la joue parce qu'il avait fourré du riz dans sa bouche.

Autrefois un homme s'était rendu dans la famille de sa femme, et, voyant cette dernière occupée à moudre du riz, il s'était approché de l'endroit où elle se trouvait, avait pris furtivement du riz et se l'était mis dans la bouche; en voyant son mari, la femme voulut causer avec lui, mais, ayant la bouche pleine de riz, il ne put absolument pas lui répondre; comme il avait honte devant sa femme, il n'osait pas cracher ce riz, et c'est pourquoi il ne parlait pas; sa femme, surprise de son mutisme, palpa sa joue avec la main pour voir ce qu'il avait et pensa qu'il lui était venu un abcès dans la bouche; elle dit donc à son père : « A peine mon mari était-il arrivé qu'il a pris soudain un abcès dans la bouche, et il ne peut plus du tout parler. » Le père appela aussitôt un médecin pour le soigner; le médecin déclara que cette maladie était fort grave et qu'elle ne pourrait guérir qu'en faisant une incision avec un couteau; aussitôt donc il lui fendit la bouche avec un couteau; le riz s'en échappa et toute l'affaire devint manifeste...

N° 309.

((*Trip.*, XXIV, 8, p. 77 v°.)

Celui qui prétendit faussement que son cheval était mort.

Autrefois un homme, monté sur un cheval noir, était allé à la guerre pour attaquer des brigands; par suite de

la grande peur qu'il avait, il n'osa pas combattre, il se barbouilla le visage de sang, feignit d'être tué et se coucha dans un tas de morts; le cheval qu'il montait fut volé par quelqu'un. Quand les armées furent parties, il voulut retourner chez lui; il coupa alors la queue d'un cheval blanc appartenant à quelque autre personne et la rapporta; lorsqu'il fut arrivé chez lui, il y eut un homme qui lui demanda : « Le cheval que vous montiez, où est-il et pourquoi n'êtes-vous pas monté sur lui ? » Il répondit : « Mon cheval est mort; je n'ai rapporté que sa queue. » Un assistant fit alors cette remarque : « Votre cheval était primitivement noir; comment se fait-il que sa queue soit blanche ? » Notre homme resta coi sans répondre et fut la risée de tous...

N° 310.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 77 v°.)

Des hommes vulgaires qui entrent en religion dans le désir d'y trouver leur profit et leur entretien.

Autrefois, un roi avait institué ce règlement : « Tous les brahmanes qui sont dans mon royaume seront astreints à se laver; s'il en est qui ne se lavent pas, on donnera immédiatement des ordres pour qu'ils soient employés à toutes sortes de corvées pénibles. » Or, un brahmane tenait, sans s'en servir, une cruche à ablutions et prétendait se laver; mais toutes les fois que quelqu'un lui mettait de l'eau dans sa cruche, il la répandait; il prononça cette parole : « Si je ne suis pas assez propre, que le roi lui-même me lave. Si je me conforme (en apparence) aux désirs du roi, c'est afin d'éviter ses corvées. » Il prétendait

donc faussement s'être lavé, mais en réalité ne se lavait point.

Tels sont aussi les hommes vulgaires qui abandonnent la vie laïque; ils se rasent la tête et portent le vêtement sombre, mais, dans leur for intérieur, ils violent les interdictions; ils feignent en apparence d'observer les défenses, mais n'espèrent que tirer des hommes leur profit et leur entretien. En outre, comme celui qui ne cherche qu'à éviter les corvées du roi, ils ont les dehors d'un çramaṇa, mais ils sont en réalité des trompeurs et, comme celui qui tient une cruche sans s'en servir, ils n'ont que l'extérieur (d'un religieux).

N° 311.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 78 r°.)

Celui qui perdit en même temps son chameau et sa jarre.

Autrefois un homme avait une jarre pleine de grain; un chameau mit sa tête dans la jarre pour manger le grain et ne put pas l'en ressortir; voyant qu'il ne pouvait l'en ressortir, notre homme se désolait, lorsqu'un vieillard vint lui dire : « Ne vous affligez pas; je vais vous enseigner le moyen de faire sortir la tête du chameau ; si vous suivez mon avis, vous pourrez certainement la faire vite sortir; il vous faut lui couper la tête et alors vous la ferez sortir vous-même. » Notre homme se conforma à ce conseil et coupa la tête avec son couteau; de la sorte il tua le chameau et brisa la jarre. Tout le monde rit d'une pareille sottise...

N° 312.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 78 r°.)

Le rustre qui s'éprit de la fille du roi.

Autrefois un rustre se promenait dans la ville lorsqu'il aperçut la fille du roi qui était d'une rare beauté. Il se mit à penser à elle le jour et nuit sans que sa passion pût être réprimée; il désirait coucher avec elle, et comme il ne voyait pas le moyen d'y parvenir, son teint s'altérait et jaunissait; il finit par tomber gravement malade. Ses amis, étant venus le voir, lui demandèrent pour quelle cause il se trouvait dans cet état. Il leur répondit : « J'ai vu hier la fille du roi qui est merveilleusement belle et je voudrais coucher avec elle; mais, comme je ne puis y parvenir, j'en suis malade; si je n'y parviens pas, ma mort est certaine. » Ses amis lui dirent : « Nous allons trouver quelque bon stratagème qui vous permettra d'obtenir ce que vous désirez; ne vous tourmentez plus. » Un autre jour, ils vinrent le voir et lui dirent : « Nous avons trouvé pour vous un stratagème qui vous fera obtenir la fille du roi, à moins cependant que celle-ci ne soit pas consentante. » En entendant ces mots, notre rustre tout joyeux s'écria en riant : « Je l'obtiendrai certainement!... »

N° 313.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 78 r°.)

Traire l'ânesse.

Autrefois les habitants d'un royaume de la frontière ne

connaissaient pas les ânes ; ils entendirent quelqu'un dire : « Le lait d'ânesse est excellent » ; mais aucun d'eux ne savait ce que c'était. Or donc, ces hommes se procurèrent un âne mâle et voulurent traire son lait ; tous à l'envi se mirent à le presser avec la main ; l'un lui pressait la tête ; l'autre, l'oreille ; le troisième, la queue ; le quatrième, le pied ; il y en avait même un qui lui pressait les parties génitales ; chacun d'eux désirait être le premier à obtenir du lait pour être le premier à en boire ; parmi eux, celui qui pressait le membre viril de l'âne s'écria que c'était sa mamelle et se mit à la traire dans l'espérance d'en tirer du lait. Tous ces gens s'épuisèrent en efforts sans rien obtenir ; ils se fatiguèrent vainement sans résultat et devinrent la risée de tout le monde...

N° 314.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 78 r°-v°.)

Celui qui avait convenu avec son fils de partir de bon matin.

Autrefois un homme dit, pendant la nuit, à son fils : « Demain il nous faudra aller ensemble dans tel village pour y réclamer quelque chose. » Ayant entendu ces paroles, l'enfant, dès que vint le point du jour, partit sans rien demander à son père et alla tout seul dans ce lieu ; quand il fut arrivé là-bas, son corps était à bout de forces et il ne put rien obtenir (de ce qu'il réclamait) ; bien plus, il ne put trouver à manger ; il était près de mourir de faim et de soif ; il revint alors sur ses pas pour chercher son père ; en le voyant venir, son père lui fit de vifs reproches en lui disant : « Vous êtes un grand sot et

manquez de toute sagesse ; pourquoi ne m'avez-vous pas attendu et êtes-vous inutilement allé seul là-bas pour y endurer des souffrances et être la risée de tout le monde ?... »

N° 315.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 78 v°.)

Celui qui apportait un escabeau au roi sur son dos.

Autrefois un roi désira entrer dans un jardin d'arbres açokas pour s'y divertir ; il donna alors cet ordre à un de ses ministres : « Prenez à la main un escabeau et apportez-le dans ce jardin pour que je puisse m'asseoir dessus et me reposer. » Or l'homme qu'il avait chargé de cette commission en eut honte et refusa de prendre l'escabeau à la main ; il dit au roi : « Je ne puis le prendre à la main ; je désire le porter sur mon épaule. » Aussitôt le roi lui fit mettre sur le dos trente-six escabeaux et le pressa de les porter sur son épaule dans ce jardin. De la sorte ce sot fut la risée de tous...

N° 316.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 78 v°.)

Le lavement.

Autrefois il y avait un homme qui souffrait d'une maladie de la partie inférieure de son corps. Le médecin lui dit qu'il fallait prendre des lavements et qu'alors il pourrait guérir. Il prépara donc tout ce qu'il fallait pour ces

ablutions qu'il se proposait de faire. Mais, avant que le médecin fût arrivé, notre homme prit ce remède et l'avala ; aussitôt son ventre enfla ; il fut près de mourir et ne put surmonter sa douleur. Quand le médecin arriva, il s'étonna de ce qui lui était arrivé et lui demanda quelle en était la cause. Il répondit au médecin : « Le remède que vous veniez de préparer pour les ablutions, je l'ai pris et avalé ; c'est pourquoi j'ai failli mourir. » En entendant ces mots, le médecin lui fit de graves reproches, disant : « Vous n'êtes qu'un grand sot de ne pas comprendre la recette (que je vous avais prescrite). » Alors il lui donna une toute autre drogue grâce à laquelle il put vomir et obtint de guérir. Pour avoir été sot à ce point, il fut la risée de tout le monde...

N° 317.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 78 v°.)

Celui qui fut mordu par un ours.

Autrefois un père et son fils marchaient en compagnie d'un autre homme. Le fils, étant entré dans la forêt, fut mordu par un ours et les griffes de l'animal lui déchirèrent le corps ; fort maltraité, il parvint à sortir de la forêt et à revenir auprès de ses compagnons ; quand le père vit que son fils avait le corps couvert de plaies, il s'en étonna et lui demanda : « Comment se fait-il maintenant que vous ayez reçu ces blessures ? » Le fils répondit à son père : « C'est une sorte d'animal dont les poils sont touffus et longs qui est venu pour me tuer. » Le père prenant son arc et ses flèches, s'avança alors dans la forêt et aperçut un ascète (ṛṣi) dont les poils et les cheveux étaient devenus très longs ; il se disposait à lui décocher

une flèche lorsque son compagnon lui dit : « Pourquoi allez-vous tirer sur lui ! cet homme ne fait aucun mal : il vous faut rectifier votre erreur ... »

N° 318

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 78 v°-79 r°.)

Apologue de celui qui ensemençait un champ.

Autrefois un paysan, étant venu dans une ferme au milieu des champs, y vit de belles tiges de blé qui produisaient des épis grands et nombreux. Il demanda au propriétaire du blé comment il s'y prenait pour faire que ces épis de blé fussent si beaux ; le propriétaire répondit : « C'est en égalisant bien le sol et en outre en y ajoutant du fumier et de l'eau que j'obtiens ce résultat. » Notre homme se mit à appliquer ce procédé : il mêla donc à son champ de l'eau et du fumier ; quand il voulut répandre la semence à terre, il craignit que ses pieds ne foulassent le sol, ce qui aurait pu empêcher son blé de croître : « Il faut, pensa-t-il, que je m'asseye sur un lit que des gens porteront ; de là-haut je répandrai la semence et alors ce sera bien. » Il ordonna donc à quatre hommes de prendre chacun un pied (du lit) et il alla ainsi dans son champ pour y répandre la semence ; le sol ne s'en trouva que plus foulé et il fut la risée de tous, car, par crainte que ses deux pieds ne fissent du mal, il leur avait substitué huit pieds.

N° 319.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 79 r°.)

Le singe.

Autrefois un singe avait été battu par un homme adulte et ne sachant comment assouvir son ressentiment, il le tourna contre un jeune enfant...

N° 320.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 79 r°.)

Celui qui battait son chien pendant une éclipse de lune.

Autrefois un roi des Asuras, voyant la clarté du soleil et de la lune, la voila avec la main (1) ; un homme vulgaire et ignorant s'en prit à son chien qui n'avait fait aucun mal et lui infligea injustement de mauvais traitements (2)...

N° 321.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 79 r°.)

La femme qui souffrait des yeux.

Autrefois une femme souffrait fort des yeux ; une

(1) D'après le titre de l'apologue, il s'agit ici d'une éclipse de lune : le soleil ne devrait donc pas être mentionné.

(2) Peut-être avons-nous là une trace d'un usage populaire en vertu duquel on battait les chiens lors des éclipses de lune.

femme de ses amies lui demanda si elle souffrait des yeux, et, comme celle-ci répondait que oui, l'autre reprit : « Quand on a des yeux, on ne peut manquer d'en souffrir ; quoique je n'en souffre pas encore, je veux cependant m'arracher les yeux de peur d'en souffrir plus tard. » Quelqu'un qui était auprès d'elle lui dit alors : « Quand on a des yeux, tantôt on en souffre et tantôt on n'en souffre pas ; mais, quand on n'a plus d'yeux, on en souffre perpétuellement jusqu'à la mort. »...

N° 322.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 79 r°.)

Le père qui prend les pendeloques des oreilles de son fils.

Autrefois un père et son fils voyageaient ensemble pour quelque affaire. Tout à coup des brigands apparurent sur la route et vinrent pour les détrousser ; le fils portait à ses oreilles des pendeloques en or ; à la vue des brigands qui faisaient irruption, le père eut peur de perdre les pendeloques des oreilles de son fils ; aussitôt donc il se mit à lui tirer fortement les oreilles avec ses mains ; comme les oreilles ne cèdaient pas, à cause de ces pendeloques, il coupa la tête de son fils. Au bout d'un moment, les brigands étant partis, il revint et remit la tête de son fils sur ses épaules, mais il ne parvint pas à l'y faire tenir. C'est ainsi que ce sot fut la risée de tout le monde...

N° 323.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 79 r°-v°.)

Partage du butin entre des voleurs.

Autrefois une bande de voleurs s'était livrée au pillage, et, après avoir fait un butin considérable, ils se l'étaient répartis en faisant des parts égales. Il était resté seulement un *lou-ye k'in-p'o-lo* (1) (kambala) dont la couleur n'était pas parfaite ; ils le considérèrent comme la plus mauvaise part et le donnèrent au plus faible d'entre eux ; en le recevant, celui-ci s'irrita et cria qu'il était grandement lésé ; mais, quand il se rendit à la ville pour le vendre, les plus puissants notables lui en donnèrent un prix considérable et notre homme se trouva avoir gagné à lui seul deux fois plus que tous ses compagnons réunis ; alors, tout content, il se mit à sauter et à se réjouir sans fin...

N° 324.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 79 v°.)

Le singe qui tenait une poignée de pois (2).

Autrefois un singe tenait une poignée de pois ; ayant laissé tomber par mégarde un pois à terre, il lâcha tous ceux qu'il avait dans la main pour chercher celui-là ;

(1) Je ne sais pas ce que signifient les deux caractères *lou-ye* 鹿野 ; je ne les ai rencontrés jusqu'ici que comme désignant le Mṛgadâva ; quant à *k'in-p'o-lo* 欽婆羅, c'est la transcription du sanscrit kambala qui désigne une pièce d'étoffe de laine.

(2) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. II, p. 6-7.

mais, avant qu'il l'eût retrouvé, les poules et les canards avaient mangé tous ceux qu'il avait lâchés...

N° 325.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 79 v°.)

Celui qui avait trouvé une mangouste d'or (1).

Autrefois, un homme marchait sur la route, lorsqu'il rencontra sur son chemin une mangouste d'or (2); son cœur en conçut des transports de joie; il la prit et la mit dans son sein; continuant sa route il arriva à une rivière, et pour la traverser, il ôta ses vêtements et les déposa à terre; mais, en ce moment, la mangouste d'or se transforma en un serpent venimeux; l'homme, après avoir réfléchi, pensa qu'il valait mieux risquer d'être tué par ce serpent venimeux et qu'il lui fallait l'emporter dans son sein; l'excellence de ses sentiments toucha secrètement les dieux, et le serpent se changea de nouveau en or. Un sot qui se trouvait près de là vit le serpent venimeux se transformer en un joyau véritable et pensa que cela devait se passer toujours ainsi; à son tour donc, il prit un serpent venimeux et le plaça dans son sein, mais il fut piqué par le serpent venimeux et en perdit la vie...

(1) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. II, p. 92-93.

(2) Il s'agit vraisemblablement d'une bourse pleine d'or, cette bourse étant faite avec la peau d'une mangouste. Voyez à ce sujet les remarques de Foucher et celles de Vogel dans le B. F. E. O., t. III, p. 162 et p. 655.

N° 326.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 79 v°.)

Celui qui trouva par terre des pièces d'or.

Autrefois, un pauvre homme qui marchait sur la route rencontra tout à coup au milieu du chemin une bourse pleine de pièces d'or ; son cœur en conçut un transport de joie et il se mit à les compter; mais avant qu'il eût pu en finir le compte, le propriétaire de l'or survint soudain et lui fit rendre tout l'argent dont il s'était emparé; cet homme regretta alors de ne pas s'en être allé au plus vite et les sentiments de repentir qu'il en eut le tourmentèrent fort...

N° 327.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 79 v°.)

Le pauvre qui désirait posséder autant que le riche.

Autrefois, un pauvre homme n'avait que peu de biens ; voyant un gros richard, il désira être son égal; mais, comme il constatait qu'il ne pouvait l'égaler, il projeta de jeter dans l'eau tout le peu de biens qu'il pouvait avoir. Un voisin lui dit alors : « Quoique ces biens soient peu considérables, ils suffiraient cependant à soutenir votre vie pendant plusieurs jours. Pourquoi y renoncer en les jetant dans l'eau ? »...

N° 328.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 80 r°.)

L'enfant qui a obtenu des bonbons.

Une nourrice, tenant dans ses bras un jeune enfant, parcourait la route, lorsque, accablée par la fatigue de la marche, elle s'endormit et perdit conscience de ce qui se passait. En ce moment, un homme, qui tenait dans sa main des bonbons, en donna au jeune enfant; quand celui-ci en eut eu, il fut épris de leur goût excellent et ne songea plus aux objets qu'il portait sur lui; cet homme put donc le dépouiller de ses colliers et de ses pendeloques et s'en aller en emportant tout cela...

N° 329.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 80 r°.)

La vieille qui tenait l'ours.

Autrefois, une vieille femme était couchée au pied d'un arbre lorsqu'un ours vint pour se saisir d'elle; la vieille alors tourna autour de l'arbre pour lui échapper; derrière elle, l'ours allongea chacune de ses pattes en embrassant l'arbre afin de l'attraper; la vieille, dans ce danger pressant, embrassa elle aussi l'arbre et serra dans ses mains les deux pattes de l'ours; celui-ci se trouva ainsi immobilisé. Sur ces entrefaites, un autre homme survint en ce lieu; la vieille lui dit : « Aidez-moi à le tenir et à le tuer

et nous partagerons sa chair. » Alors, cet homme, ajoutant foi aux paroles de la vieille, se mit à tenir l'ours en même temps qu'elle ; quand il le tint bien, la vieille lâcha l'ours et s'en alla. Cet homme fut ensuite mis à mal par l'ours...

N° 330.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 80 r°.)

L'aqueduc mo-ni.

Un homme avait des rapports adultères avec la femme d'un autre ; un jour, avant que leur entrevue fût terminée, le mari revint du dehors et s'aperçut de ce qui se passait ; il se posta donc hors de la porte pour attendre, avec l'intention de le tuer, que l'autre sortît. La femme dit à son amant : « Mon mari s'est aperçu de la chose ; il n'y a aucune issue ; il n'y a que le *mo-ni* (1) par lequel vous pourriez sortir. » Elle voulait ainsi engager cet homme à sortir par l'aqueduc ; mais il interpréta mal le terme dont elle s'était servie et crut qu'elle parlait de perles *mo-ni* (maṇi) ; il fit des recherches à l'endroit même où il se tenait, et, comme il ne savait pas où (étaient les perles), il dit donc : « Puisque je ne vois point de perles *mo-ni* (maṇi), je ne m'en irai pas. » Un instant après, il fut tué par le mari...

(1) Par la suite du récit, il appert que le terme *mo-ni* doit désigner un gros tuyau pour l'écoulement des eaux. Mais il n'est pas aisé de voir quel est le terme sanscrit que recouvre cette transcription.

N° 331.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 80 r°-v°.)

Les deux pigeons.

Il y avait autrefois deux pigeons, un mâle et une femelle, qui demeuraient ensemble dans le même nid. En automne, au moment où les fruits étaient mûrs, ils en recueillirent et en remplirent leur nid. Par la suite, il y eut une sécheresse et les fruits diminuèrent de volume, en sorte que le nid ne fut qu'à moitié plein. Le mâle s'irrita contre la femelle en lui disant : « Nous avons recueilli des fruits à grand'peine ; or maintenant vous les mangez à vous seule et il ne m'en reste plus que la moitié. » La femelle répondit : « Je ne les ai point mangés toute seule; ce sont les fruits eux-mêmes qui ont rapetissé. » Le mâle ne la crut pas et lui dit avec colère : « Si ce n'était pas que vous les avez mangés seule, comment auraient-ils pu diminuer ? » Il donna alors à la femelle tant de coups de bec qu'il la tua; peu de temps après cependant, une pluie abondante tomba du ciel; les fruits purent être humectés et redevinrent comme auparavant; quand le pigeon mâle vit cela, il en conçut des remords et se dit : « Effectivement elle ne les avait pas mangés et c'est bien à tort que je l'ai tuée. » Il se mit alors à appeler sa femelle avec des cris plaintifs en lui demandant où elle s'en était allée...

N° 332.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 80 v°.)

Celui qui avait prétendu faussement être aveugle.

Autrefois, un travailleur, qui était employé à un service du roi et qui n'en pouvait supporter les fatigues, prétendit faussement être aveugle et parvint ainsi à s'affranchir de ces peines ; un autre travailleur, ayant appris cela, voulait se détruire les yeux afin d'échapper, lui aussi, aux dures corvées ; mais un homme lui dit : « Pourquoi, en vous mutilant vous-même, vous infligez-vous inutilement une souffrance ? » Ainsi ce sot fut la risée de ses contemporains...

N° 333.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 80 v°.)

Celui qui, attaqué par des brigands, perdit son manteau (1).

Deux compagnons voyagaient ensemble dans une région déserte ; l'un deux portait un manteau de drap dont il fut dépouillé au milieu du chemin par des brigands ; l'autre compagnon s'enfuit et alla se réfugier dans les herbes. Quant à celui qui avait été dépouillé de son manteau de drap, il avait auparavant caché dans le bord du vêtement une pièce d'or (2) ; il dit alors aux brigands : « Le vêtement

(1) Cf. Julien, *les Avadânas*, t. II, p. 102-104.

(2) D'après le texte chinois, la pièce d'or paraît avoir été cachée dans l'ourlet du manteau dont s'étaient emparés les voleurs ; mais il est probable que, d'après le conte original, la pièce d'or était cachée dans l'ourlet d'un autre vêtement que les voleurs n'avaient pas pris. La sottise de

vaut juste une pièce d'or ; je vous propose de vous le racheter pour une pièce d'or. » Les brigands lui ayant demandé où était cette pièce d'or, il ouvrit le bord du manteau, la prit et la leur montra, puis il dit aux brigands : « Ceci est de l'or véritable : si vous ne me croyez pas, il y a précisément maintenant dans les herbes un excellent essayeur d'or ; vous pouvez aller lui demander son avis. » Quand les brigands furent informés de cela, ils lui reprirent son vêtement ; de la sorte ce sot perdit à la fois entièrement son habit de drap et sa pièce d'or ; il se priva lui-même d'un avantage et fit en outre que son compagnon fut dépouillé...

N° 334.

(*Trip.*, XXIV, 8, p. 80 v°.)

Le petit enfant qui avait pris une grande tortue (1).

Autrefois, un jeune enfant qui s'amusait sur la terre ferme trouva une grande tortue ; il aurait voulu la tuer, mais il ne savait comment s'y prendre. Il demanda à des gens comment il pourrait la tuer ; quelqu'un lui dit : « Vous n'avez qu'à la jeter dans l'eau et vous la ferez périr aussitôt. » Le jeune garçon ajouta foi à ce conseil et jeta donc dans l'eau la tortue qui, dès qu'elle fut dans l'eau, s'échappa...

l'homme fut donc de vouloir racheter son manteau ; car ainsi il se fit enlever, non seulement son manteau, mais encore sa pièce d'or, et en outre, il révéla niaisement l'endroit où son compagnon avait réussi à se dissimuler.

(1) Cf. Julien. *les Avadânas*, t. I, p. 199-200.

CONTES

EXTRAITS

DES TRAITÉS DE DISCIPLINE

I

Extraits du CHE SONG LU (1)

N° 335.

(*Trip.*, XVI, 3, p. 57 v°-58 r°.)

Le Buddha dit aux bhikṣus assemblés : Autrefois il y avait un homme qui possédait un bœuf noir. Il y avait encore un autre homme qui possédait aussi un bœuf et qui, pour gagner des richesses, allait criant : « S'il est quelqu'un dont le bœuf l'emporte en force sur le mien, je lui livrerai mes biens comme enjeu ; si (son bœuf) se montre inférieur, il me livrera ses biens comme enjeu. »

Or, le maître du bœuf noir ayant entendu sa proclamation, répondit qu'il acceptait ; alors, ayant chargé sur un véhicule une pesante charge, il attacha le bœuf à gauche du char ; sa mine fut tournée par lui en ridicule et il s'adressait à lui en l'appelant « noir à corne courbe » ;

(1) Le *Che song lu* (Nanjio, *Catalogue*, n° 1115) qui est un traité de la Discipline des Sarvâstivâdins, a été traduit en 404 par Puṇyatara et Kumârajîva (Nanjio, *Catalogue*, app. II, n° 60 et 59). Cet ouvrage occupe les fascicules 3 à 7 du volume XVI du Tripiṭaka de Tôkyô.

avec un bâton il le frappait pour qu'il allât en tirant ce char. Comme ce bœuf entendait ces injures à propos de sa mine, il perdit son sentiment de l'honneur et sa force ; il ne put tirer la lourde charge au haut de la pente. Le maître du bœuf noir perdit donc de grandes richesses.

Cet autre homme qui avait gagné recommença ensuite à crier : « Celui de qui le bœuf a une force plus grande, je lui livrerai mes biens comme enjeu. » En ce moment, le bœuf noir ayant entendu ce qu'il proclamait, s'adressa à son maître en ces termes : « Cet homme, pourquoi recommence-t-il à crier ces paroles ? » Son maître lui répondit : « C'est parce qu'il est avide de richesses qu'il recommence à faire cette proclamation. » Le bœuf noir dit à son maître : « Vous pouvez répondre (à son défi). » Son maître lui dit : « Je ne le puis pas, et, s'il en est ainsi, c'est à cause de vous, mauvais bœuf ; j'ai perdu comme enjeu une grande partie de mes biens ; si maintenant je recommençais (le pari), je perdrais entièrement ce que je possède. » Le bœuf dit à son maître : « Précédemment, en présence d'une multitude d'hommes, vous m'avez, pour ma mine, tourné en ridicule ; vous servant d'une appellation avilissante, vous vous êtes adressé à moi en me nommant « noir à corne courbe ». C'est parce que j'ai entendu ce méchant nom que j'ai aussitôt perdu mon sentiment de l'honneur et ma force, et ainsi j'ai été incapable de tirer la lourde charge en haut de la pente. Maintenant, je vous donne, mon maître, cet avertissement : Ne prononcez pas de mauvaises paroles ; lorsque vous serez en présence des autres hommes, parlez-moi ainsi : « Quand vous étiez veau, une épine est entrée dans votre pied ; en regardant vous-même cette épine dans le désir de parvenir à la retirer, votre corne est entrée dans la terre et c'est pourquoi elle est courbe. Mais vous êtes un beau grand bœuf noir ; de naissance vous avez d'excellentes cornes qui sont larges et d'ailleurs droites. »

Le maître, ayant reçu ces avis du bœuf, se mit à le laver, à le brosser et à enduire ses cornes d'huile de sésame ; il lui mit une coiffure de belles fleurs et l'attela au côté droit du char ; il lui tint ce langage délicat et aimable : « Grand bœuf noir, qui portez bonheur, par la grande force de vos larges cornes, allez en tirant ce char. » Le bœuf, parce qu'il avait entendu ce langage délicat et aimable, fut animé aussitôt du sentiment de l'honneur et doué de puissance ; il tira le char jusqu'au haut de la pente. Alors le maître du bœuf noir gagna deux ou trois fois plus de richesses qu'il n'en avait perdu précédemment. Quand ce maître du bœuf eut fait ce grand bénéfice, il fut très content dans son cœur et prononça cette stance :

« *Quand on a mis sur un char la lourde charge et qu'on est entré dans les ornières profondes, — (mon bœuf) a pu aller suivant le langage que j'ai tenu. — Ainsi il faut employer un doux langage ; — il ne faut pas proférer de mauvaises paroles. — Les douces paroles produisent le sentiment de l'honneur et la force ; — ce bœuf a pu (ainsi) tirer la lourde charge ; — j'ai gagné de grandes richesses — et mon propre cœur est joyeux et content.* »

Le Buddha dit aux bhikṣus assemblés : Si même des animaux peuvent perdre le sentiment de l'honneur et la vigueur en entendant ce qu'on dit de leur forme extérieure, à combien plus forte raison n'en sera-t-il pas de même lorsqu'il s'agira d'hommes ?

N° 336.

(*Trip.*, XVI, 3, p. 59 v°-60 r°.)

Le Buddha dit aux bhikṣus : Dans les générations passées, au pied des montagnes neigeuses, il y avait deux

bêtes sauvages ; l'une s'appelait « le lion au beau pelage », le second s'appelait « le tigre aux belles dents » ; ils étaient une paire de bons amis ; ils s'aimaient l'un l'autre et songeaient à se demander réciproquement de leurs nouvelles ; parfois, fermant les yeux, ils se léchaient l'un à l'autre les poils. Ces deux bêtes sauvages avaient constamment de la chair tiède et bonne à dévorer.

Non loin de là se trouvait un chacal à double langage. Le chacal conçut cette pensée : « Le lion au beau pelage et le tigre aux belles dents font une paire de bons amis ; ils s'aiment l'un l'autre et songent à se demander réciproquement de leurs nouvelles ; parfois, fermant les yeux, ils se lèchent l'un à l'autre les poils ; ils ont constamment de la chair bonne et tendre à dévorer. Il faut que j'aille à côté de ces deux bêtes sauvages pour être le troisième compagnon. » Quand il eut eu cette pensée, il se rendit à l'endroit où se tenaient le tigre et le lion, et leur dit : « Je serai avec vous le troisième compagnon ; me permettez-vous de venir auprès de vous ? » Le lion et le tigre lui dirent : « Comme il vous plaira. »

Comme le chacal à double langage pouvait dévorer la chair que laissaient ces deux bêtes sauvages, son corps devint gros et gras. Quant il fut devenu gras, il pensa ceci : « Le lion au beau pelage et le tigre aux belles dents, forment une paire de bons amis ; ils s'aiment l'un l'autre et songent à se demander réciproquement de leurs nouvelles ; parfois, fermant les yeux, ils se lèchent l'un à l'autre les poils. Constamment ils ont de la bonne chair à dévorer ; mais si une fois ils n'en ont pas, ils ne manqueront pas de me dévorer. Ne vaut-il pas mieux que je prenne les devants en imaginant un stratagème pour que leurs cœurs se désunissent ? Quand ils seront désunis, tous deux me regarderont comme leur bienfaiteur. »

Quand il eut eu cette pensée, il alla dire au lion : « Savez-vous que le tigre aux belles dents a de mauvaises inten

tions envers vous ? Il a dit ceci : « Si le lion au beau pelage a de quoi manger, c'est entièrement à ma force qu'il le doit. » Il a prononcé cette stance :

« *Quoiqu'il ait la parure de son beau pelage — et qu'il soit redouté des hommes épuisés et malingres, — Beau-pelage ne l'emporte pas sur moi.* » — *Voilà ce qu'a dit « Belles-dents.* »

Le lion au beau pelage dit : « Comment pourrai-je reconnaître (qu'il est animé de mauvaises intentions envers moi) ? » Le chacal à double langage lui répondit : « Quand demain le tigre aux belles dents viendra vous voir, s'il ferme les yeux pour lécher vos poils, vous reconnaîtrez ainsi qu'il a de mauvaises intentions. » Quand il eut ainsi parlé, il alla dire au tigre : « Savez-vous que le lion au beau pelage a de mauvaises intentions envers vous ? Il a dit ceci : « Si Belles-dents a de quoi manger, c'est entièrement à ma force qu'il le doit. » Il a prononcé cette stance :

« *Quoiqu'il ait la parure de ses belles dents, — et qu'il soit redouté des hommes épuisés et malingres, — Belles-dents ne l'emporte pas sur moi.* » — *Voilà ce qu'a dit Beau-pelage* ».

(Le tigre dit) : « Comment pourrai-je reconnaître (qu'il est animé de mauvaises intentions envers moi) ? » (Le chacal) répondit : « Quand demain Beau-pelage viendra vous voir, s'il ferme les yeux pour lécher vos poils, vous reconnaîtrez ainsi qu'il a de mauvaises dispositions. »

De ces deux bons amis, l'un, le tigre, conçut un sentiment de crainte et c'est pourquoi il alla le premier à l'endroit où se tenait le lion et lui dit : « Vous avez conçu de mauvaises intentions à mon égard. Vous avez parlé ainsi : « Si Belles-dents a de quoi manger, c'est entièrement à ma force qu'il le doit. » En outre, vous avez prononcé cette stance :

« *Quoiqu'il ait la parure de ses belles dents, — et qu'il soit redouté des hommes épuisés et malingres, — Belles-dents ne l'emporte pas sur moi* ». — *Avez-vous tenu ce langage ?* »

Le lion dit : « Qui vous a raconté cela ? » — « C'est le chacal à double langage », répondit l'autre. Beau-pelage lui demanda à son tour : « Vous avez conçu de mauvaises intentions à mon égard. Vous avez parlé ainsi : « Si Beau-« pelage a de quoi manger, c'est entièrement à ma force « qu'il le doit. » En outre, vous avez prononcé cette stance :

« *Quoiqu'il ait la parure de son beau pelage, — et qu'il soit redouté des hommes épuisés et malingres, — Beau-pelage ne l'emporte pas sur moi.* » — *Avez-vous tenu ce langage ?* »

« Non », répondit le tigre. Le tigre dit au lion : » Si vous avez tenu ce méchant langage, nous ne pouvons plus former une paire de bons amis. » Beau-pelage dit : « C'est ce chacal à double langage qui a ainsi parlé. Quelle était son idée ? N'était-il pas content de demeurer avec nous ? » Il prononça alors ces stances :

« *Si vous croyez cette méchante personne, — alors promptement vous vous séparerez désunis ; — pour toujours vous aurez en vous du chagrin à cause de cela ; — la colère et le regret ne quitteront plus votre cœur. — Tous ceux qui sont bons amis — ne se séparent pas à cause de ce que dit autrui ; — si on ne croit pas (le calomniateur) et qu'on veuille se débarrasser de lui, — il faut chercher quelque moyen approprié. — Ceux qui croient les autres et qui se séparent, — sont dévorés par eux. — Ne croyons pas Double-langage — et au contraire ensemble soyons bien unis. — Les sentiments que nous avons, disons-les nous l'un à l'autre ; — notre conscience sera pure et nos paroles aimables. — Il faut que nous soyons d'excellents amis, — qui sont bien unis l'un à l'autre comme l'eau s'unit au lait. — Maintenant, ce mauvais petit animal, — depuis sa naissance a un naturel spontanément mauvais ; — avec une seule tête, il a double langue ; — tuons-le et alors nous serons bien unis.* »

Aussitôt donc le tigre et le lion, ayant bien établi com-

ment les choses s'étaient réellement passées, saisirent ensemble le chacal et le brisèrent en deux morceaux.

Le Buddha dit : « Si même des animaux, par l'effet d'un fourbe, peuvent être privés de tranquillité et de joie, à combien plus forte raison n'en sera-t-il pas de même quand il s'agira d'hommes ? »

N° 337.

(*Trip.*, XVI, 4, p. 56 r°-59 v°.)

Le Buddha se trouvait dans la ville de *Chö-wei* (Çrâvastî). En ce temps, dans le royaume de *A-che-mo-kia-a-p'an-ti* (Açmaka avanti) (1), il y avait un bourg nommé *Wang-sa-po* (Vâsava) ; là demeurait un maître de maison puissant et riche ; son opulence était considérable ; il avait en abondance des biens de toutes sortes ; une seule chose lui manquait, à savoir qu'il n'avait pas de fils ; vainement il avait adressé des prières instantes en vue d'avoir un fils à tous les dieux du ciel et de la terre, aux dieux des étangs, aux dieux de la famille, au grand dieu des carrefours, au grand dieu pleinement sage, au dieu hautement sage, au deva *Ta-tseu-tsai* (Maheçvara), au deva *Na-lo-yen* (Nârâyaṇa), au deva *Wei-nieou* (Viṣṇu) et même au deva *So-p'o-lo.*

Cependant, lorsque le jour où il devait avoir un fils fut arrivé, sa femme s'aperçut qu'elle était enceinte. Les femmes, qui ont une nature subtile (paṇḍitajâtîya), possèdent quatre connaissances qu'elles ne partagent avec personne (âveṇika) : en premier lieu, elles savent quand un homme les aime ; en second lieu, elles savent quand un

(1) Ce royaume est celui de la ville d'Ujjayinî (actuel Ujain).

homme ne les aime pas ; en troisième lieu, elles savent quand elles sont enceintes ; en quatrième lieu, elles savent des œuvres de qui elles sont devenues enceintes.

Cette femme donc, sachant qu'elle était enceinte, en informa son mari ; à cette nouvelle, le maître de maison sentit son cœur bondir de joie ; pensant que peut-être elle mettrait au monde un fils, il lui donna de la bonne nourriture, la lava et la purifia, l'oignit de parfums, la fit reposer en temps opportun, de manière à ce que son corps fût parfaitement à l'aise. Partout où elle allait, plusieurs personnes l'accompagnaient et empêchaient qu'elle eût aucun ennui.

Quand les neuf mois furent écoulés, elle accoucha et enfanta un fils qui portait à ses oreilles des anneaux d'or ; cet enfant était beau et ceux qui le virent se réjouirent. Quand le maître de maison fut informé de cette naissance, son cœur bondit de joie ; il rassembla tous les brahmanes qui savaient prédire l'avenir d'après la physionomie, pour qu'ils examinassent le nouveau-né et il leur demanda ce que seraient la vertu et la force de cet enfant ; les brahmanes lui dirent : « O maître de maison, cet enfant possède réellement une vertu productrice de bonheur et une force imposante. » Le maître de maison leur dit alors de lui donner un nom ; en ce temps, la coutume du royaume était de donner un nom suivant deux principes : suivant l'un, on tenait compte des constellations ; suivant l'autre, on tenait compte des présages favorables ; ces hommes demandèrent donc au maître de maison à quel moment cet enfant était né, et, quand il leur eut dit qu'il était né en tel jour, les brahmanes, après avoir fait leurs calculs, lui dirent : « Cet enfant est né en un jour qui dépend de la constellation *cha-men* (çravaṇa). » On l'appela donc *Cha-men* (Çravaṇa = Çroṇa).

Puis, le maître de maison réunit les brahmanes ainsi que tous les laïques habiles à apprécier les qualités des joyaux

d'or, et il leur montra les oreilles de l'enfant, en leur demandant quelle était la valeur des anneaux qui y étaient fixés. Ces gens lui répondirent : « O maître de maison, les anneaux qui sont aux oreilles de cet enfant n'ont pas été faits dans ce monde; il est difficile d'en évaluer le prix; à notre estimation, ils peuvent valoir 100.000 pièces d'or pur. » Ainsi, le nom de l'enfant était *Cha-men* (Çravaṇa = Çroṇa), et, comme les anneaux de ses oreilles (*eul*) valaient 100.000 (*yi*) pièces, tout le monde le nomma *Cha-men* (Çroṇa) *Yi-eul* (Koṭikarṇa), et c'est sous ce nom qu'il fut connu de tous.

Ce maître de maison ordonna à cinq nourrices différentes de l'élever; quelles étaient ces cinq nourrices ? La première soignait son corps; la seconde le nettoyait; la troisième l'allaitait; la quatrième lui portait bonheur; la cinquième l'amusait. On appelait nourrice qui soignait son corps, celle qui soignait sa tête, ses mains, ses pieds, ses oreilles, son nez, et ses doigts; on appelait nourrice qui le nettoyait, celle qui de temps en temps le baignait et le lavait; on appelait nourrice qui l'allaitait, celle qui le faisait boire et manger et qui le nourrissait de son lait; on appelait nourrice qui lui portait bonheur, celle qui, lorsqu'il marchait, tenait un plumeau en plumes de paon et avait en main une fourche à trois branches pour le protéger; on appelait nourrice qui l'amusait, celle qui fabriquait pour lui toutes sortes de jouets articulés en bois représentant des hommes, des éléphants, des chevaux, des chars, des arcs et des flèches et qui, suivant l'occasion, l'en amusait.

Cet enfant, à cause de sa vertu productrice de bonheur et de sa force imposante, grandit rapidement; on lui enseigna alors l'écriture, le calcul et les sceaux (1); il connaissait fort bien la valeur relative de toutes choses. Ce village de *Wang-sa-po* (Vâsava) était un lieu de réunion

(1) Peut-être s'agit-il ici des mudras ou signes mystiques faits avec les mains.

pour les marchands venus des quatre points cardinaux. Un jour des marchands venus des quatre points cardinaux arrivèrent dans ce village et demandèrent : « Y a-t-il ici quelque homme de bien, qualifié, pour qu'on s'appuie sur lui et qu'on se fie sur lui, qui puisse nous indiquer ce qui est avantageux et ce qui ne l'est pas ? » Tout le monde leur indiqua *Cha-men Yi-eul* (Çroṇa Koṭikarṇa) en leur disant : « C'est un homme de bien, qualifié pour qu'on s'appuie sur lui et qu'on se fie en lui; il sait fort bien distinguer ce qui est avantageux de ce qui ne l'est pas. » Ces marchands se rendirent donc auprès de *Cha-men Yi-eul* (Çroṇa Koṭikarṇa) et lui confièrent le soin d'être leur chef. *Cha-men Yi-eul* (Çroṇa Koṭikarṇa) demanda à ces marchands d'où ils venaient; ils répondirent qu'ils venaient de telle région et de tel royaume, et, comme il leur demandait encore ce qui était bon et ce qui était mauvais dans cette région et dans ce royaume, les marchands le lui exposèrent en détail.

En ce moment, il y eut encore d'autres marchands qui, venant de la pleine mer, arrivèrent au bourg de *Wang-sa-p'o* (Vâsava) et demandèrent : « Y a-t-il ici quelque homme de bien (ce qui suit est identique aux lignes 4-12)... *Cha-men Yi-eul* (Çroṇa-Koṭikarṇa) demanda à ces marchands d'où ils venaient ; ils répondirent qu'ils venaient de la pleine mer et, comme il leur demandait encore ce qui était bon et ce qui était mauvais en pleine mer, les marchands lui exposèrent en détail tout ce qu'il y avait en pleine mer, disant : « Dans la grande mer, les choses qu'on a à redouter sont : les vagues, les tortues, les poissons *t'i-mi* (timi), les poissons *t'i-mi-k'i-lo* (timiṅgila), les poissons *che-cheou-mo-lo* (çiçumâra), les tourbillons, les récifs recouverts par l'eau, le vent noir, les lieux où sont de méchants dragons, les méchants rakṣas. O *Yi-eul* (Koṭikarṇa), sur des centaines et des milliers d'hommes qui partent, parfois seulement l'un d'eux réussit à revenir ;

mais, quand il a réussi à revenir, il a des joyaux précieux de toutes sortes et peut faire des libéralités pour s'assurer dans l'avenir un bonheur qui, non seulement ne se termine pas à sa personne, mais même ne s'épuise pas en s'étendant à ses descendants pendant sept générations. »

Ces marchands voyant que *Cha-men Yi-eul* (Çroṇa Koṭikarṇa) avait une grande force redoutable firent cette réflexion : « Si cet homme devenait *sa-po* (sârthavâha, chef de caravane) et entrait en pleine mer avec notre bande nombreuse, nous pourrions certainement y aller et en sortir en toute sécurité. » Ces hommes lui dirent donc : « O *Cha-men Yi-eul* (Çroṇa Koṭikarṇa), pourquoi n'allez-vous pas sur la grande mer ? » Il leur répondit : « Pourquoi faire irais-je sur la grande mer ? Là-bas, il y a beaucoup de choses à redouter. Sur des centaines et des milliers d'hommes qui partent, parfois seulement l'un d'eux réussit à revenir. » Tous ces marchands l'excitèrent et l'encouragèrent, en disant : « Les gens de toutes sortes comptent sur elle (c'est-à-dire la mer) pour sauver leur vie ; même les femmes débauchées comptent sur elle pour sauver leur vie ; lorsqu'un homme cherche à faire des libéralités et à avoir une vertu productrice de bonheur, c'est là une chose excellente. » Les marchands l'ayant ainsi excité, *Cha-men Yi-eul* (Çroṇa Koṭikarṇa) accepta leurs conseils avec confiance et désira partir.

Il se rendit auprès de son père et de sa mère et leur exprima son désir d'aller en mer ; son père et sa mère lui exposèrent alors tout ce qu'il avait à redouter, car ils auraient voulu le faire repentir de sa résolution et ainsi le retenir ; (ils lui disaient donc :) « C'est pour gagner des richesses que les hommes vont sur la grande mer ; or, dans notre demeure il y a toutes sortes d'objets précieux dont vous pouvez vous servir pour faire la charité et pour accomplir des œuvres productrices de bonheur ; sept

générations successives n'épuiseraient pas ces trésors; à quoi vous sert d'aller sur mer ? »

Comme *Yi-eul* (Koṭikarṇa) ne se rangeait pas à l'avis de son père et de sa mère, ceux-ci dirent à des personnes influentes de les aider à le retenir; alors, tous les hauts fonctionnaires, les laïques qui étaient maîtres de maison, les gens opulents et les *sa-po* (sârthavâha) fort riches, toutes les personnes influentes donc cherchèrent à le retenir, sans qu'il se conformât à leurs conseils. Son père et sa mère, reconnaissant que son projet était juste, consentirent enfin à le laisser partir.

Puis (*Yi-eul*) monta sur un éléphant, et, agitant une sonnette, il alla faire dans tout le bourg cette convocation : « Moi, *Cha-men Yi-eul* (Çroṇa Koṭikarṇa), je me propose d'aller sur la grande mer; c'est moi qui suis le *sa-po* (sârthavâha, chef de caravane); qui veut partir avec moi ? » Grâce à la vertu productrice de bonheur de cet homme, cinq cents marchands furent très heureux de le suivre.

D'après la coutume établie dans ce pays, un homme qui se faisait *sa-po* (sârthavâha) devait payer deux cent mille pièces de monnaie, à savoir cent mille pour équiper un bateau et cent mille pour s'assurer des provisions. Quand les préparatifs furent finis, on fit descendre le bateau et on le mit sur l'eau; il était attaché par sept cordes; chaque jour on faisait cette proclamation : « Qui peut quitter son père et sa mère, ses frères, ses sœurs, sa femme, ses enfants et toutes les joies du Jambudvîpa et renoncer aussi au plaisir et à la longue vie ? Qui désire d'autre part se procurer de l'or, de l'argent, des perles *mo-ni* (maṇi), du *lieou-li* (vaidurya), et toutes sortes d'objets précieux en si grande quantité que sept générations successives puissent s'en servir pour faire la charité et accomplir des actions productrices de bonheur ? Que celui qui est dans ces dispositions vienne avec nous sur

la grande mer. » On faisait cette proclamation chaque jour, et chaque jour on coupait une des amarres ; on coupa ainsi six amarres ; pour rompre la septième amarre, on attendit le vent *yi-le* (1) ; quand on eut le vent *yi-le*, on coupa donc la septième amarre et le bateau fila plus rapide qu'une flèche.

Grâce à la vertu productrice de bonheur et grâce à la puissance redoutable de ce *sa-po* (sârthavâha), le bateau arriva promptement à l'île des Joyaux. (*Yi-eul*) donna cet ordre aux marchands : « Recueillez toutes sortes d'objets précieux et chargez-en le bateau jusqu'à ce qu'il soit plein, mais gardez-vous de le trop alourdir. » Quand ils eurent fini de recueillir des objets précieux et qu'ils eurent le vent *yi-le*, leur bateau partit plus vite qu'une flèche et retourna dans le Jambudvîpa. Pour aller au bourg de *Wang-sa-po* (Vâsava), il y avait deux routes, l'une par eau, l'autre par terre. *Cha-men-yi-eul* (Çrona Koṭikarṇa) ayant demandé aux marchands quel chemin il fallait prendre, tous optèrent pour la route de terre.

Il se trouva qu'il y avait une région déserte dans laquelle ils devaient s'arrêter pendant la nuit. (*Yi-eul*) dit aux marchands : « J'ai entendu dire autrefois que, lorsque des brigands viennent piller une caravane, s'ils commencent par tuer le chef de caravane (*sa-po*, sârthavâha), alors les marchands n'ont plus aucun moyen de se tirer d'affaire ; mais, si le chef de caravane n'est pas tué, alors les marchands, soit par la puissance de leur argent, soit par leur force propre, soit par la force d'autrui, parviennent certainement à s'emparer des brigands ; je vais donc m'en aller en quelque autre endroit pour y passer la nuit (2) ; au moment du départ, vous m'appellerez. » Tous ces gens l'approuvèrent, et *Yi-eul* (Koṭikarṇa) s'en alla

(1) D'après une note du texte, ce terme signifierait : le vent favorable.

(2) En ne restant pas avec la caravane, *Yi-eul* évite d'être tué au cas où elle serait attaquée par des brigands ; il lui conserve ainsi son chef.

promptement sur son âne en un autre lieu pour y passer la nuit.

Au milieu de la nuit, les marchands partirent ; ils s'éveillèrent les uns les autres, mais aucun d'eux n'appela *Yi-eul* (Koṭikarṇa). Plus tard, dans la nuit, une grande pluie accompagnée de vent se mit à tomber ; *Yi-eul* (Koṭikarṇa) s'éveilla et appela les autres marchands, mais personne d'entre eux ne lui répondit. *Yi-eul* (Koṭikarṇa) se dit alors : « Comment se fait-il que ces hommes soient partis en m'abandonnant ? » Il alla aussitôt à leur recherche. Mais le chemin était fort sablonneux ; le vent et la pluie avaient brouillé les traces de pas qui avaient disparu ; c'est en se fiant au flair de son âne que *Yi-eul* (Koṭikarṇa) avançait en suivant la piste.

Extrêmement affamé, il allait toujours plus avant lorsqu'il aperçut une ville en fort bel état (1) ; il fit alors cette réflexion : « Je pense que je trouverai ici à manger. » Il se tint debout à la porte de la ville, et, suivant le fil de sa pensée, il se mit à parler involontairement et dit à haute voix : « Nourriture, nourriture. » Alors des centaines, des milliers et des myriades de démons affamés innombrables accoururent hors de la ville ; tous disaient : « De quelle sorte de nourriture s'agit-il et qui la donne ? » *Yi-eul* (Koṭikarṇa) leur répondit : « Je n'ai pas de nourriture ; je marchais très affamé et je pensais que j'obtiendrais ici de la nourriture ; c'est pourquoi j'ai proféré ce mot ; mais je n'ai point de nourriture ; j'avais fait cette réflexion : Je vais obtenir de la nourriture auprès de cette ville, et c'est pourquoi j'ai prononcé à haute voix le mot nourriture. » Les démons affamés lui dirent : « C'est ici une ville de démons affamés ; depuis des centaines, des milliers et des myriades d'années, c'est aujourd'hui que, pour la première fois, nous entendons prononcer à haute

(1) Cf. dans le Sûtrâlaṃkâra (trad. Huber, p. 99-103) l'épisode de Koṭikarṇa et de la ville des Pretas.

voix le mot nourriture. C'est pour les nombreux motifs causés par notre manque de charité et par notre avarice que nous sommes tombés dans la condition de démons affamés. Où voulez-vous aller ? » *Yi-eul* (Koṭikarṇa) leur ayant répondu qu'il voulait aller au bourg de *Wang-sa-po* (Vâsava), les démons lui indiquèrent le chemin qu'il devait suivre.

Yi-eul (Koṭikarṇa) se remit donc à avancer. Il vit derechef une ville et fit encore cette réflexion : « Dans la ville précédente je n'ai pas obtenu de nourriture; peut-être pourrai-je obtenir ici de l'eau. » Il alla donc se tenir debout auprès de la porte et il dit à haute voix : « De l'eau, de l'eau. » Alors des centaines et des millions de démons affamés innombrables accoururent hors de la ville; tous disaient : « De quelle eau s'agit-il, et qui la donne ? » *Yi-eul* (Koṭikarṇa) répondit : « Je n'ai point d'eau; j'étais extrêmement altéré et je pensais que je pourrais obtenir de l'eau : c'est pourquoi j'ai proféré ce mot; mais je n'ai point d'eau. J'avais fait cette réflexion : Je pourrai obtenir de l'eau auprès de cette ville, et c'est pourquoi j'ai prononcé à haute voix le mot eau. » Les démons affamés lui dirent : « C'est ici une ville de démons affamés; depuis des centaines, des millions et des myriades d'années, c'est aujourd'hui que, pour la première fois, nous entendons prononcer à haute voix le mot eau. C'est pour les nombreux motifs causés par notre manque de charité et par notre avarice que nous sommes tombés dans la condition de démons affamés. Où voulez-vous aller ? » *Yi-eul* (Koṭikarṇa) leur ayant dit qu'il voulait aller au bourg de *Wang-sa-po* (Vâsava), les démons lui indiquèrent le chemin qu'il devait suivre.

Il marcha encore et, avant qu'il fût longtemps, il aperçut un arbre nommé *p'o-lo* (palaça) ; pour la nuit, il s'installa dessous; il secoua l'arbre et en fit tomber des feuilles; les plus tendres, il les mangea lui-même; les

plus grossières, il les donna à son âne. Ensuite le soleil se coucha et la nuit vint; au milieu de cette nuit, un lit apparut; un homme apparut et une femme apparut; leurs visages étaient beaux et ils portaient des bonnets précieux de devas; ils se livrèrent ensemble au plaisir; *Cha-men Yi-eul* (Çroṇa Koṭikarṇa) se dit : « Je ne dois pas regarder d'autres personnes faire des actes secrets. » Cependant la nuit s'était écoulée et le jour reparaissait; aussitôt le lit disparut et la femme disparut; une troupe de chiens vinrent alors et dévorèrent cet homme jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de chair et qu'il ne restât plus que les os. *Yi-eul* (Koṭikarṇa) fit cette réflexion : « Je regrette de n'avoir pas demandé à cet homme quels actes il a commis auparavant pour recevoir maintenant cette rétribution, à savoir que la nuit lui apporte le bonheur et le jour le malheur. Je vais rester ici et attendre pour l'interroger. »

La nuit venue, il y eut derechef un beau lit; un homme apparut et une femme apparut; leurs visages étaient beaux et ils portaient des bonnets précieux de devas; ils se livrèrent ensemble au plaisir. *Yi-eul* (Koṭikarṇa) vint alors demander à l'homme : « Quels actes avez-vous commis pour recevoir maintenant cette rétribution, à savoir que la nuit vous apporte le bonheur et le jour le malheur? » L'homme lui dit: « A quoi vous sert de me demander cela? » *Yi-eul* (Koṭikarṇa) répliqua : « C'est parce que je désire le savoir. » L'homme dit : « Connaissez-vous le bourg de *Wang-sa-po* (Vâsava) dans le royaume de *A-che-mo-kia-a-p'an-ti* (açmaka avanti)? » *Yi-eul* (Koṭikarṇa) ayant dit qu'il le connaissait, l'autre ajouta : « J'ai été le boucher un tel; le respectable vieillard *Kia-tchan-yen* (Mahâkâtyâyana) passait constamment devant ma demeure et je lui offrais toujours à boire et à manger, des vêtements, des couvertures, des potions et des remèdes. O *Yi-eul* (Koṭikarṇa), il me disait sans cesse : Ne faites pas de méchantes actions, car ensuite vous recevriez de grandes souffrances. »

Je lui répondais alors : « Depuis mes ancêtres jusqu'à moi, notre métier a été celui (de boucher); si maintenant je ne l'exerçais pas, comment pourrais-je gagner ma vie ? » *Kia-tchan-yen* (Mahâkâtyâyana) insista en me disant : « Faites-vous ces actions méchantes surtout le jour ou surtout la nuit ? » Je lui répondis que c'était surtout le jour. Il dit alors : « Si, pendant la nuit, vous observez les cinq défenses, vous pourrez obtenir quelque peu de bonheur. » Suivant son avis donc, je reçus les défenses et maintenant j'obtiens cette rétribution, à savoir que la nuit m'apporte le bonheur et le jour le malheur ; dans l'un et l'autre cas, c'est le résultat de la conduite que j'ai tenue; à quoi serviraient les regrets ? » Cet homme demanda à *Yi-eul* : « Où voulez-vous aller ? » *Yi-eul* (Koṭikarṇa) lui ayant dit qu'il voulait aller au bourg de *Wang-sa-po* (Vâsava), l'homme lui indiqua le chemin à suivre.

Yi-eul (Koṭikarṇa) se mit en route ; il n'avait pas marché plus avant pendant longtemps lorsqu'il aperçut un arbre dont le nom était *p'o-lo* (palaça) ; il s'arrêta dessous pour y passer la nuit ; il secoua l'arbre et en fit tomber des feuilles ; les plus tendres, il les mangea lui-même ; les plus grossières, il les donna à son âne. Cependant la nuit s'était écoulée et le jour était venu ; en cet endroit apparut alors un lit ; un homme apparut et une femme apparut : leur visage était beau ; ils portaient des bonnets précieux de devas ; ils se livrèrent ensemble au plaisir ; *Yi-eul* (Koṭikarṇa) se dit : « Je ne dois pas rester ici pour regarder d'autres personnes se livrer à des actes secrets. » Cependant le coucher du soleil était survenu ; alors le lit disparut et la femme disparut ; des insectes à cent pieds vinrent et dévorèrent cet homme jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de chair et qu'il ne restât plus que les os. *Yi-eul* (Koṭikarṇa) fit cette réflexion : « Je regrette de ne pas avoir demandé à cet homme quels actes il avait commis pour recevoir maintenant cette rétribution, à savoir que

le jour lui apporte le bonheur et la nuit le malheur. Je vais rester ici et attendre pour l'interroger. »

La nuit se passa et le jour revint ; derechef il y eut un lit qui apparut ; un homme apparut et une femme apparut ; leur visage était beau et ils portaient des bonnets précieux de devas ; ils se livrèrent ensemble au plaisir. *Yi-eul* (Koṭikarṇa) vint alors demander à l'homme : « Quels actes avez-vous commis pour recevoir maintenant cette rétribution, à savoir que le jour vous apporte le bonheur et la nuit le malheur ? » L'homme répliqua : « A quoi vous sert de me demander cela ? » *Yi-eul* (Koṭikarṇa) répondit : « C'est parce que je désire le savoir. » L'homme dit : « Connaissez-vous le bourg de *Wang-sa-po* (Vâsava) dans le royaume de *A-che-mo-kia-a-p'an-ti* (Açmaka avanti) ? » *Yi-eul* (Koṭikarṇa) ayant dit qu'il le connaissait, l'autre ajouta : « J'ai été dans ce pays l'homme un tel et je commettais adultère avec la femme d'un autre. Le respectable vieillard *Kia-tchan-yen* (Mahâkâtyâyana) passait devant ma demeure et je lui offrais constamment à boire, à manger, des vêtements, des couvertures, des potions et des remèdes. O *Yi-eul* (Koṭikarṇa), en ce temps, il me faisait ces recommandations : « Ne faites pas de méchantes actions, car ensuite vous recevriez de terribles punitions. » Je lui répondais : « Je ne peux me maîtriser. Que faut-il que je fasse ? » Il s'adressa de nouveau à moi en disant : « A quel moment vous livrez-vous le plus à ces actes ? » Comme je lui répondais que c'était surtout pendant la nuit, *Kia-tchan-yen* (Mahâkâtyâyana) me dit : « Observez pendant le jour les cinq défenses et vous pourrez vous assurer un peu de bonheur. » Je suivis son avis ; parce que j'observai les cinq défenses pendant le jour, j'ai obtenu cette rétribution, à savoir que le jour m'apporte le bonheur et la nuit le malheur. Me repentir de mes anciennes actions ne me servirait plus de rien. » L'homme demanda à *Yi-eul* (Koṭikarṇa) : « Où voulez-vous aller ? » *Yi-eul* ayant répondu

qu'il voulait aller au bourg de *Wang-sa-po* (Vâsava), l'homme lui indiqua le chemin à suivre.

Étant allé plus avant, *Yi-eul* (Koṭikarṇa) aperçut encore un bouquet d'arbres et un étang à l'onde pure ; *Yi-eul* (Koṭikarṇa) s'y baigna et y fit boire son âne ; sur le bord de cet étang se trouvait une salle ornée de toutes sortes de joyaux ; *Yi-eul* (Koṭikarṇa) contempla cette salle et se dit : « Je suis près de mourir de faim et de soif ; qu'importe l'endroit où cela devra arriver ? » Il monta donc dans la salle en récitant cette stance des livres saints bouddhiques (1) :

La faim est la première des peines ; — les saṃskâras (composés) sont la première des souffrances ; — par ce moyen on connaît le joyau de la Loi (2) ; *— le nirvâṇa est la première des joies.*

Étant monté dans la salle, il aperçut une femme assise sur un lit d'ivoire ; aux pieds du lit étaient attachés deux démons affamés. Cette femme connaissait le nom de *Yi-eul* (Koṭikarṇa) et elle lui demanda de ses nouvelles en disant : « O *Cha-men Yi-eul* (Çroṇa Koṭikarṇa), en chemin n'avez-vous pas été épuisé de fatigue, n'avez-vous pas été altéré, n'avez-vous pas été affamé ? » *Yi-eul* (Koṭikarṇa) pensa : « Cette femme ne m'a jamais vu de sa vie et cependant elle sait mon nom ; comment cela se fait-il ? » La femme invita alors *Yi-eul* (Koṭikarṇa) à s'asseoir et ils s'interrogèrent l'un l'autre ; il lui demanda : « Noble femme, faites-moi l'aumône d'un peu de nourriture. » « Je vous en donnerai, dit la femme ; mais gardez-vous d'en faire part à ces deux démons affamés. » *Yi-eul* (Koṭikarṇa) répliqua : « Noble femme, je suis maintenant fort affamé ; comment pourrais-je rien donner aux démons ? » La femme lui présenta de l'eau pour se laver les mains, puis elle lui donna à manger.

(1) Voyez Dhammapada, vers 203.

(2) C'est-à-dire que la faim et la soif font apprécier à l'homme le bienfait de la religion bouddhique qui procure le bonheur de ne plus sentir.

Comme elle désirait que *Yi-eul* (Koṭikarṇa) connût la situation créée par des causes antérieures, elle sortit un moment de la salle ; aussitôt les deux démons tendirent les mains en disant : « O *Cha-men Yi-eul* (Çroṇa Koṭikarṇa), faites-nous l'aumône d'une bouchée ; faites-nous l'aumône d'une demi-bouchée ; notre ventre est dévoré par la faim comme par un feu brûlant. » *Cha-men Yi-eul* (Çroṇa Koṭikarṇa) se plaisait déjà auparavant à faire la charité et il avait compassion de tous les êtres vivants. Il fit cette réflexion : « Quand j'avais faim, j'ai souffert ; comment ces démons affamés pourraient-ils ne pas souffrir ? » A chacun d'eux donc il donna une bouchée ; ces deux démons mirent dans leur bouche leur nourriture, mais celle-ci se transforma en sang et en pus ; le peu qu'ils en avaient avalé, ils le rendirent en le vomissant et cela remplit la salle d'ordures infectes.

Sur ces entrefaites, la femme revint et vit ce qui s'était passé ; les déjections infectes remplissaient la salle ; la femme dit : « Je vous avais recommandé de ne leur rien donner ; pourquoi leur avez-vous donné quelque chose ? » *Yi-eul* (Koṭikarṇa) répondit : « O ma sœur, je ne savais pas ce qui se passerait, et c'est pourquoi je leur ai donné quelquelque chose. » La femme enleva alors leurs déjections ; elle balaya et arrosa le sol, elle brûla des parfums, puis elle revint s'asseoir au même endroit que précédemment. *Yi-eul* (Koṭikarṇa) lui dit : « O ma sœur, donnez-moi encore à manger. » La femme répondit : « Je ne vous refuse pas la nourriture ; mais, si je vous en donne, je crains que vous n'en fassiez de nouveau part aux démons ; or cela n'est pas admissible. » *Yi-eul* (Koṭikarṇa) lui dit : « O ma sœur, c'est parce que, auparavant, je ne savais pas ce qui arriverait que je leur ai donné quelque chose ; mais maintenant je ne recommencerai plus. » Cette femme se lava alors les mains avec de l'eau et donna à manger à *Yi-eul* (Koṭikarṇa).

Sur ces entrefaites, une autre femme vint et dit : « Noble femme, donnez-moi à manger. » La première femme lui répondit : « Nourrissez-vous de votre nourriture habituelle. » Dès qu'elle eut prononcé cette parole, une marmite à trois pieds apparut; un feu de charbon la faisait bouillonner; cette femme enleva ses vêtements, les mit de côté et entra dans la chaudière; sa peau et sa chair furent entièrement cuites; il ne resta plus que de petits morceaux d'os; mais alors un vent frais vint à souffler; elle put sortir de la marmite et revenir à la vie; elle mit ses vêtements et dévora sa chair cuite. Quand elle l'eut dévorée, elle partit.

Yi-eul (Koṭikarṇa) continua à manger; il y eut encore une autre femme qui vint et qui dit : « Noble femme donnez-moi à manger. » La première femme lui dit : « Mangez votre nourriture habituelle. » Quand elle eut ainsi parlé, l'autre femme se transforma en un bélier et dévora de l'herbe.

Cha-men Yi-eul (Çroṇa Koṭikarṇa) fit alors cette réflexion : « J'ai quelques doutes et je me demande si je ne suis pas mort parmi les hommes pour naître dans le royaume des démons affamés. » Il dit donc : « Noble femme, que signifient ces choses ? » La femme répliqua : A quoi vous sert de me le demander ? » *Yi-eul* (Koṭikarṇa) répondit : « Mon désir est de le savoir. » La femme lui dit : « Connaissez-vous le bourg de *Wang-sa-po* (Vâsava) dans le royaume de *A-che-mo-kia a-p'an-ti* (Açmaka avanti) ? » *Yi-eul* (Koṭikarṇa) ayant dit qu'il le connaissait, elle reprit : « Ce démon qui est attaché à un pied de mon lit du côté de ma tête était mon mari, le notable un tel; celui qui est attaché à un pied de mon lit du côté de mes pieds était mon fils; le respectable vieillard *Kia-tchan-yen* (Mahâkâtyâyana) passait souvent par ma demeure; il recevait de moi des vêtements, des potions et des remèdes que je lui offrais. Ces deux hommes en conçurent de l'irritation contre moi et dirent :

« Nous acquérons des richesses à grand'peine et vous les prenez pour les donner à d'autres ; vous rendez inutiles nos propres fatigues ; dans une vie ultérieure, puissiez-vous recevoir en rétribution du pus et du sang. » A cause donc de leur avarice et parce qu'ils ne prirent pas plaisir aux libéralités, ils tombèrent parmi les démons affamés. Par suite de la rétribution que leur a value cet acte de méchant langage, tout ce qu'on leur donne à manger se change en pus et en sang.

Yi-eul (Koṭikarṇa) dit : « Pourquoi cette femme dévorait-elle sa propre chair ? » La femme lui dit : « Cette femme était l'épouse de mon fils ; quand je lui donnais des aliments à porter à Mahâkâtyâyana, tantôt elle les mangeait elle-même, tantôt elle les donnait à d'autres personnes ; quand je l'interrogeai à ce sujet, elle me dit ceci : « Je n'ai point mangé de ces aliments et je n'en ai point donné à d'autres personnes ; si j'en ai mangé ou si j'en ai donné à d'autres personnes, puissé-je dévorer ma propre chair. » Voilà pourquoi maintenant elle dévore sa propre chair. »

(*Yi-eul* demanda encore) ce qu'avait fait la seconde femme pour se transformer en un bélier qui dévorait de l'herbe. Son interlocutrice lui dit : « Elle était ma servante ; quand je la chargeais de piler et de moudre du grain, tantôt elle le mangeait elle-même, tantôt elle le donnait à d'autres personnes ; si je venais à l'interroger à ce sujet, elle me répondait : « Je n'en ai point mangé et je n'en ai point donné à d'autres personnes ; si j'en ai mangé moi-même ou si j'en ai donné à d'autres personnes, puissé-je dans une vie ultérieure devenir un bélier et manger de l'herbe. » Voilà par quelle suite de cause à effet elle est devenue un mouton et mange de l'herbe. »

Yi-eul (Koṭikarṇa) lui demanda : « Vous-même, quels actes avez-vous commis ? » La femme répondit : « J'ai commis quelques fautes légères ; mais je ne resterai pas

longtemps dans cet endroit et, quand je serai morte en ce lieu, je devrai naître au nombre des devas des quatre devarâjas (1). Pouvez-vous me rendre un petit service ? » *Yi-eul* (Koṭikarṇa) lui ayant demandé de quoi il s'agissait, elle ajouta : « Dans le bourg de *Wang-sa-po* (Vâsava) j'ai une fille qui n'a point encore appris à faire le bien. Retournez là-bas et dites de ma part à ma fille une telle : « J'ai vu votre père, votre mère, votre frère aîné, la femme de votre frère aîné et votre servante ; seule votre mère est heureuse ; tous les autres subissent des châtiments. Votre mère vous fait dire par mon entremise : Ne faites pas de mauvaises actions, car dans vos vies ultérieures vous recevriez de cruelles punitions. Si vous ne croyez pas aux paroles de votre mère, (je vais vous donner une preuve qu'elles sont véridiques, en vous révélant une chose que vous ignorez :) dans tel endroit il y a un trésor caché où se trouve quantité d'argent et d'objets de valeur ; prenez-les et faites-en des offrandes aux religieux pour accomplir des œuvres productrices de bonheur en ma faveur ; faites-en aussi des offrandes au respectable vieillard *Kia-tchan-yen* (Mahâkâtyâyana) ; ce qui restera, vous pourrez vous en servir pour subvenir à vos propres besoins. »

Quand la femme eut ainsi parlé, elle demanda à *Yi-eul* (Koṭikarṇa) s'il désirait partir, et, comme il répondait affirmativement, elle lui enjoignit de fermer les yeux ; il ferma les yeux comme elle le lui disait, et en un instant elle le déposa non loin du bourg de *Wang-sa-po* (Vâsava).

Cependant les autres marchands étaient arrivés auparavant dans ce bourg ; les habitants leur avaient demandé pourquoi on ne revoyait plus *Cha-men-Yi-eul* (Çroṇa Koṭikarṇa) ; ils avaient répondu qu'ils l'avaient perdu dans la

(1) 四天王天 Cette formule désigne les dieux Trayastriṃças, comme le prouve le passage correspondant à celui-ci dans le Divyâvadâna : trayastriṃçe devanikâye upapattavyam.

grande mer. Alors tous les gens du bourg, apprenant qu'ils avaient perdu *Yi-eul* (Koṭikarṇa) se lamentèrent tous ensemble comme s'il eussent été en deuil d'un père ou d'une mère. *Yi-eul* (Koṭikarṇa) leur demanda pourquoi ils se lamentaient ainsi ? ils lui répondirent que c'était parce que *Cha-men Yi-eul* (Çroṇa Koṭikarṇa) s'était perdu dans la grande mer et que pour cette raison ils se lamentaient et s'affligeaient entre eux. *Yi-eul* (Koṭikarṇa) se dit alors : « Quand la nouvelle de ma mort s'est répandue, voici à quel point tout ce bourg a été chagrin et inquiet ; si maintenant ces gens me voient, ils seront de nouveau troublés et agités ; qu'est-il besoin que je revienne parmi eux ? Cependant cette noble femme m'a recommandé de parler à sa fille ; il faut donc que j'aille auprès de celle-ci. »

Yi-eul (Koṭikarṇa) se rendit graduellement jusqu'à la maison de cette fille, et, après avoir échangé les compliments d'usage, il lui demanda : « Vous, une telle, savez-vous que j'ai vu votre père, votre mère, votre frère aîné, la femme de votre frère aîné et votre servante qui sont tous parmi les démons affamés ? Seule votre mère jouit du bonheur tandis que les autres subissent des tourments. Votre mère vous fait dire : Ne commettez pas de méchantes actions, car ensuite vous recevriez une punition terrible. » La fille s'écria : « Hé, l'homme, vous êtes un fou et un insensé ! mon père et ma mère étaient charitables et ont accompli des actes producteurs de bonheur ; à leur mort, certainement ils seront nés dans les cieux ; pourquoi se trouveraient-ils parmi les démons affamés ? » *Yi-eul* (Koṭikarṇa) dit alors à cette fille : « Voici ce qu'a dit votre mère : en tel endroit il y a un trésor caché où se trouvent de grandes quantités d'argent et d'objets ; faites-en des actes producteurs de bonheur en ma faveur ; faites des offrandes aux religieux et au vénérable vieillard *Kia-tchan-yen* (Mahâkâtyâyana) ; ce qui restera, vous vous

en servirez pour subvenir à vos propres besoins. » Quand cette fille eut entendu cela, elle se rendit à l'endroit où était le trésor, le découvrit et y trouva beaucoup d'argent et de richesses ; elle put ainsi concevoir de la foi et, conformément aux ordres de sa mère, elle se servit de ce trésor pour faire des offrandes à la multitude des religieux.

Cha-men Yi-eul (Çroṇa Koṭikarṇa), dans une vie antérieure avait fait des offrandes au Buddha ; il avait planté ainsi une racine d'excellence, une racine de profit et il avait été près de voir les vérités suprêmes. Par la puissance de cette cause, il put obtenir dans son existence présente la sagesse sans défaut. Cet homme, poussé par la puissance de sa racine d'excellence, fit alors cette réflexion : « Puisqu'on s'est lamenté à mon sujet ; pourquoi retournerais-je chez moi ? Il faut que je me rende auprès du grand *Kia-tchan-yen* (Mahâkâtyâyana). »

Quand il s'y fut rendu, il lui rendit hommage, puis il s'assit de côté. *Cha-men Yi-eul* (Çroṇa Coṭikarṇa) était dégoûté dans son cœur de ce qui lui était arrivé et il redoutait le monde. Le vénérable vieillard *Kia-tchan-yen* (Mahâkâtyâyana), en accord avec les dispositions d'esprit où il se trouvait, lui expliqua la Loi. Alors, sur son siège, (Koṭikarṇa) obtint la vue de toutes les lois par l'œil de la Loi pure, calme et sans souillure ; cet homme vit alors la Loi, obtint la Loi, connut la Loi, purifia la Loi ; il considéra qu'il se repentait de ne pas y avoir ajouté foi et de ne pas s'y être conformé ; aussitôt, arrivé au fruit de la voie (margaphala), il obtint l'absence de toute crainte (vaiçâradya) ; il se leva de son siège, adora de son visage les pieds du vénérable vieillard *Kia-tchan-yen* (Mahâkâtyâyana) et lui dit : « O homme de grande vertu (bhadanta), je prends mon refuge dans le Buddha, je prends mon refuge dans la Loi ; je prends mon refuge dans l'Assemblée. Je suis un *yeou-po-sai* (upâsaka) ; je réfléchis à ceci

que, à partir de maintenant et jusqu'à la fin de mes jours, je ne tuerai pas d'être vivant et que j'aurai des sentiments de foi et de pureté : ô homme de grande vertu (bhadanta) je désire dans la Loi excellente et supérieure sortir du monde, recevoir toutes les défenses et devenir bhikṣu ; je désire dans la Loi excellente et supérieure suivre la bonne voie. »

Kia-tchan-yen (Mahâkâtyâyana) lui demanda : « O *Chamen Yi-eul* (Çroṇa Koṭikarṇa), votre père et votre mère vous autorisent-ils à sortir du monde ? » (Koṭikarṇa) répondit : « Ils ne m'y ont pas encore autorisés. » « Suivant notre règle, reprit *Kia-tchan-yen* (Mahâkâtyâyana), si le père et la mère ne sont pas consentants, on ne peut sortir du monde et recevoir toutes les défenses. » *Yi-eul* (Koṭikarṇa) dit : « O homme de grande vertu (bhadanta), je m'informerai à ce sujet. Si mon père et ma mère m'y autorisent, je viendrai pour sortir du monde et pour recevoir toutes les défenses. » *Kia-tchan-yen* (Mahâkâtyâyana) ajouta : « Il importe que vous connaissiez ce qui en est. » *Yi-eul* (Koṭikarṇa) posa en signe d'adoration son visage sur les pieds du vénérable vieillard *Kia-tchan-yen* (Mahâkâtyâyana), puis il retourna dans sa famille.

Il alla voir son père et sa mère, leur rendit hommage et leur demanda de leurs nouvelles. Le père et la mère de *Yi-eul* (Koṭikarṇa), à cause de l'affliction qu'ils avaient eue précédemment, avaient perdu la vue. Quand ils apprirent que *Yi-eul* (Koṭikarṇa) était revenu sain et sauf du milieu de la grande mer, des larmes d'émotion et de joie coulèrent et leurs yeux recouvrèrent la vue.

Quand *Yi-eul* (Koṭikarṇa) eut passé cinq ou six jours auprès d'eux, il dit à son père et à sa mère : « Autorisez-moi dans la Loi excellente et supérieure à sortir du monde. » Son père et sa mère lui répondirent : « O *Yi-eul* (Koṭikarṇa), nous n'avons que vous. Autrefois, du plus profond de notre cœur nous avons désiré vous obtenir.

(Ensuite,) n'écoutant pas nos avis, vous êtes allé sur la grande mer. (Puis) nous avons reçu la nouvelle de votre mort, et, à cause de notre affliction, nos yeux sont devenus aveugles. Maintenant, vous voici revenu sain et sauf de la grande mer ; nous en avons été très joyeux et nos yeux ont pu recouvrer la vue. Maintenant, c'est comme si vous étiez ressuscité. Si vous voulez suivre notre avis, vous vous occuperez à nous servir ; notre vie ne durera plus bien longtemps ; si vous pouvez attendre jusqu'à la fin de notre existence sans sortir du monde, la mort ne nous sera pas pénible. » *Yi-eul* (Koṭikarṇa) leur répondit qu'il y consentait : il servit pendant douze ans ses parents qui, à la fin, moururent ; comme le dit la gâthâ :

Tout ce qui vit doit mourir; — *ce qui est élevé aussi s'affaisse*; — *tous les êtres prennent fin* : — *il n'y en a aucun qui soit éternel.*

Yi-eul (Koṭikarṇa) se baigna, puis il se rendit auprès du vénérable *Kia-tchan-yen* (Mahâkâtyâyana); il posa son visage sur les pieds de celui-ci en signe d'adoration, puis il s'assit de côté. (Il lui dit :) « O homme de grande vertu (bhadanta), j'ai maintenant obtenu la foi en la Loi correcte ; je désire, dans la loi du Buddha, sortir du monde et pratiquer la conduite religieuse (1). » Le vénérable *Kia-tchan-yen* (âyusmat Mahâkâtyâyana) accorda alors à *Yi-eul* (Koṭikarṇa) de sortir du monde.

En ce temps, dans le royaume de *A-che-mo-kia a-p'an-ti* (Açmaka avantî), il y avait peu de bhikṣus et une communauté de dix était difficile à constituer.

Ce *cha-mi* (2) (çrâmaṇera) avait passé la retraite d'été (3) et avait fini d'agir à sa fantaisie (4) ; (en ce moment), les disci-

(1) Littéralement : la conduite brahmique 梵行.

(2) C'est Koṭikarṇa qui est ainsi désigné.

(3) Le pravâraṇa, ou cérémonie mettant fin à la retraite de la saison des pluies, avait eu lieu.

(4) C'est-à-dire que le moment était venu pour lui de recevoir les défenses.

ples qui demeuraient avec le vénérable *Kia-tchan-yen* (Mahâkâtyâyana) et les disciples qui demeuraient dans son voisinage, vinrent de tous côtés voir le maître et demander de ses nouvelles. Alors les bhikṣus se trouvèrent au complet pour former une communauté de dix personnes (1), et, en ce temps, ils fournirent à *Yi-eul* (Koṭikarṇa), l'occasion de recevoir toutes les défenses. Puis les bhikṣus désirèrent se rendre dans le royaume de la contrée orientale, pour aller à l'endroit où était le Buddha, pour voir le Buddha et pour lui faire des offrandes. *Yi-eul* (Koṭikarṇa) demanda aux bikṣus : « Vénérables (âyuṣmat), où allez-vous ? » Ces hommes lui dirent : « Nous désirons aller dans le royaume de *Chö-wei* (Çrâvastî) pour y voir le Buddha, l'Honoré du monde, pour nous approcher de lui en personne et l'adorer. » *Yi-eul* répliqua : « Moi aussi, je désire y aller. » Ces hommes lui dirent de faire comme bon lui semblait. *Yi-eul* (Koṭikarṇa) reprit : « Attendez-moi un moment jusqu'à ce que j'aie pris congé de mon *ho-chang* (upâdhyâya). » *Yi-eul* se rendit auprès du vénérable *Kia-tchan-yen* (Mahâkâtyâyana) ; il mit son visage sur les pieds de celui-ci en signe d'adoration, s'assit de côté et lui tint ce langage :

« O homme de grande vertu (bhadanta), ô *ho-chang* (upâdhyâya), maintenant j'ai terminé le temps de la retraite ; je désire me rendre dans les royaumes de la région orientale pour y voir le Buddha, l'Honoré du monde, pour m'approcher de lui en personne et pour l'adorer. Je désire que vous m'autorisiez à partir. »

Kia-tchan-yen (Mahâkâtyâyana) lui dit : « Si vous désirez y aller, faites comme il vous plaira. En mon nom, vous poserez votre visage sur les pieds du Buddha en signe d'adoration et vous lui demanderez de ses nouvelles : a-t-il eu peu de maladies ? a-t-il eu peu de tourments ? dans

(1) Pour que l'ordination puisse être faite, il faut que la communauté compte au minimum dix personnes.

ses actes a-t-il eu aise et profit ? reste-t-il calme et joyeux ? Puis les mêmes questions seront posées aux autres bhikṣus. (Vous ajouterez alors :) le vénérable *Mo-ho-kia-tchan-yen* (Mahâkâtyâyana) est mon *ho-chang* (upâdhyâya) : c'est, dans le royaume de *A-che-mo-kia-a-p'an-ti* (Açmaka avantî), la doctrine (1) de ce vieux bhikṣu qui m'a sauvé. Ce vénérable (Mahâkâtyâyana) pose en signe d'adoration son visage sur les pieds du Buddha et lui demande de ses nouvelles : a-t-il eu peu de maladies ? a-t-il eu peu de tourments ? dans ses actes a-t-il eu aise et profit ? reste-t-il calme et joyeux ? puis, quand les mêmes questions auront été posées aux autres bhikṣus, comme le veut la règle, vous demanderez cinq choses au *P'o-kia-p'o* (Baghavat) : En premier lieu dans le royaume de *A-che-mo-kia-a-p'an-ti* (Açmaka avantî), il y a trop peu de bhikṣus pour recevoir les défenses complètes, et une communauté de dix personnes est difficile à constituer ; je désire que le Buddha consente à ce que, dans ce royaume, un nombre moindre de bhikṣus (soit requis) pour recevoir les défenses complètes. En second lieu, dans le royaume d'*A-che-mo-kia-a-p'an-ti*, (Açmaka avantî), le sol est dur et il y a beaucoup de cailloux et de blocs de terre ; je désire que le Buddha autorise les bhikṣus de ce royaume à porter une paire de sandales de cuir. En troisième lieu, dans ce royaume de *A-che-mo-kia-a-p'an-ti* (Açmaka avantî), les gens se plai-

(1) Le terme employé ici est écrit en caractères de transcription *mo mo ti ti ti t'o lo* 摩 摩 帝 帝 帝 陀 羅. Le dictionnaire *Fan fan yu* 翻 梵 語 (sixième siècle), se référant au passage que nous traduisons en ce moment, dit sous la rubrique *tsa fa ming* (chapitre VI) : *mo mo ti ti* signifie 主 ; *ti t'o lo* signifie 持. Or, nous savons, d'autre part, que, dans le chinois bouddhique, l'expression 住 持 désigne la religion. Nous lisons en effet, dans le dictionnaire de Kojima Sekiho intitulé *Fo kiao tseu tien* (p. 18 r°), une citation d'un ouvrage bouddhique où il est dit : « Pourquoi désigne-t-on la religion 教 par les mots 住 持 ? Ces mots signifient que (la religion) fournit à l'homme le moyen de tenir ferme 持 la Loi et le fait rester 住 éternellement dans cet état sans dépérir. »

sent à se laver et ils se nettoient avec de l'eau. Je désire que le Buddha autorise les bhikṣus de ce royaume à se laver constamment. En quatrième lieu, dans des pays comme ceux de l'Orient, on se sert de coussins rembourrés de chanvre, ou de coussins rembourrés de plumes ou de poils, ou de coussins rembourrés de coton. Je désire que le Buddha autorise les bhikṣus du pays de *A-che-mo-kia-a-p'an-ti* (Açmaka avantî) à avoir des coussins de peau, soit en peau de mouton, soit en peau de cerf, soit en peau de bouc. En cinquième lieu, quand un bhikṣu envoie un autre bhikṣu remettre un vêtement à un troisième bhikṣu, si ce troisième bhikṣu ne le reçoit pas et que ce vêtement fasse défaut dans le délai prescrit(1), que devons-nous dire? — O *Yi-eul* (Koṭikarṇa), si vous allez dans les pays de l'Orient pour aller voir le Buddha, l'Honoré du monde, et si vous vous approchez en personne de lui pour l'adorer, demandez de ma part de ses nouvelles comme je vous l'ai dit, puis exposez ces cinq questions à l'Honoré du monde. »

Alors *Yi-eul* (Koṭikarṇa), ayant reçu ces instructions du vénérable *Kia-tchan-yen* (Mahâkâtyâyana), en loua l'utilité, puis, se levant de son siège, il posa son visage sur (les pieds du) vénérable *Mo-ho-kia-tchan-yen* (Mahâkâtyâyana) en signe d'adoration. Après quoi, il se rendit dans sa propre demeure pour faire remise de sa literie; il prit ses vêtements et son bol et se mit à parcourir les divers royaumes; par étapes successives, il arriva dans le royaume de *Chö-wei* (Çrâvastî). Il vit le Buddha; il posa son visage sur les pieds de celui-ci et s'assit de côté.

(1) Pendant la saison des pluies, les religieux sont autorisés à recevoir des cadeaux; quand la cérémonie du pravâraṇa a clos la saison des pluies, un nouveau délai de dix jours est accordé, pendant lequel un religieux peut recevoir un vêtement supplémentaire (kaṭhina). Si un vêtement a été envoyé pendant ces dix jours, mais n'est pas parvenu au destinataire avant que le délai soit expiré, la question se pose de savoir qui est en faute et qui doit faire la confession du péché : est-ce l'expéditeur? est-ce l'intermédiaire qui s'était chargé de transmettre le vêtement? est-ce le destinataire qui le reçoit après que le délai est passé?

C'est une règle constante observée par tous les Buddhas que, lorsque vient un bhikṣu étranger, le Buddha lui demande de ses nouvelles en ces termes : « Êtes-vous à bout de patience ? restez-vous calme et joyeux ? n'avez-vous pas éprouvé des difficultés en mendiant votre nourriture ? n'êtes-vous pas fatigué du voyage ? » Alors donc le Buddha posa ces questions ainsi formulées (1) à *Yi-eul* qui répondit : « En vérité, ma patience n'est pas à bout; je reste calme et joyeux; je n'ai point éprouvé de difficultés en mendiant ma nourriture; je ne suis point fatigué du voyage. »

C'est une règle constante observée par tous les Buddhas que, lorsqu'ils passent la nuit dans le même endroit qu'un bhikṣu étranger, ils chargent un serviteur de disposer un lit et sa literie dans la chambre pour le bhikṣu étranger. En ce temps, le Buddha ordonna à *A-nan* (Ânanda) de disposer son lit et la literie dans la chambre pour le bhikṣu étranger. *A-nan* (Ânanda) fit alors cette réflexion : « Puisque tel est l'ordre du Buddha de disposer un lit et sa literie pour le bhikṣu étranger, c'est donc que le Buddha, l'Honoré du monde, aujourd'hui veut certainement passer la nuit dans la même chambre que ce bhikṣu. » Il se rendit alors dans la demeure du Buddha et disposa un lit et sa literie pour le bhikṣu étranger. Après quoi, il revint annoncer : « O homme de grande vertu (bhadanta), j'ai disposé un lit et sa literie pour le bhikṣu étranger. Maintenant que c'est fait, le Buddha connaît lui-même le temps (où il convient de se rendre dans sa demeure). »

Le Buddha se leva de son siège et se rendit dans sa demeure. Quand il fut arrivé à l'endroit où il devait prendre place, on étendit un *ni-che-t'an* (niṣîdana) et, croisant les jambes, il s'assit accroupi. *Yi-eul* (Koṭikarna)

(1) Le texte chinois répète intégralement toutes ces questions.

se rendit dans la demeure du Buddha, et, quand il fut entré, il adora en posant son visage sur les pieds du Buddha; à l'endroit où il devait prendre place, on étendit un *ni-che-t'an* (niṣîdana), et, croisant les jambes, il s'assit accroupi. Tous deux restèrent silencieusement en contemplation pendant la plus grande partie de la nuit; quand minuit fut passé et qu'on fut entré dans la seconde partie de la nuit, le Buddha dit à *Yi-eul* (Koṭikarṇa) : « O bhikṣu, psalmodiez. » *Yi-eul* (Koṭikarṇa) émit des sons subtils et récita les sûtras du pârâyaṇa, et du satya darçana (*po-lo-yen sa-tchö-t'o-chö sou-tou-lou*). Quand il eut fini, le Buddha le loua en disant : « Très bien, ô bhikṣu; vous avez une méthode excellente de récitation; vous savez réciter avec la prononciation du pays d'*A-p'an-ti* (avantî); votre élocution est parfaitement claire et nette; elle est tout à fait facile à comprendre; ô bhikṣu, vous aimez à étudier et vous aimez à psalmodier. » Le Buddha, parce qu'il savait ce qui en était, lui demanda : « Pourquoi êtes-vous entré si tard en religion? » *Yi-eul* (Koṭikarṇa) répondit : « O bhadanta, je connaissais depuis longtemps les maux que causent les désirs; mais, pour quelque raison provenant d'une cause antérieure, je n'avais pu sortir du monde. » Il prononça alors cette gâthâ :

Ayant vu les péchés de ce monde; — je vis la Loi et ne me plus pas à l'oublier. — L'homme saint ne se plaît pas au mal; — le pervers ne se plaît pas au bien.

D'une manière absolue, j'ai vu le goût de la Loi : — le goût de la Loi met fin aux tourments; — il supprime les ordures et écarte tous les maux; — celui qui obéit à la Loi se réjouit du goût de la Loi.

Yi-eul (Koṭikarṇa) eut alors cette pensée : « Le moment est venu pour moi d'interroger complètement l'Honoré du monde sur les cinq choses. » Alors donc *Yi-eul* (Koṭikarṇa) se leva de son siège, disposa son vêtement de façon à découvrir son épaule, et, joignant les mains, dit au Buddha : « O

Honoré du monde, le vénérable *Ta-kia-tchan-yen* (Mahâkâtyâyana) est mon *ho-chang* (upâdhyâya); c'est lui qui, présidant depuis longtemps à la religion dans le royaume d'*A-che-mo-kia a-p'an-ti*, m'a sauvé; me prosternant et mettant la tête sur les pieds du Buddha en signe d'adoration, je m'informe si vous avez eu peu de maladies et peu de tourments, si, dans vos actes, vous avez eu aise et profit, si vous restez calme et joyeux. » Puis, s'étant informé de la même manière auprès des autres bhikṣus, il interrogea complètement l'Honoré du monde sur les cinq choses. Le Buddha dit à *Yi-eul* (Koṭikarṇa) : « Arrêtez-vous pour le moment; attendez que je vous interroge et alors vous parlerez. »

Le Buddha réunit pour cette circonstance les religieux, puis, quand les religieux furent réunis, il dit à *Yi-eul* (Koṭikarṇa) : « Les questions que vous aviez à me faire, faites-les. » Alors *Yi-eul* (Koṭikarṇa) dit au Buddha : « O bhadanta, le vénérable *Kia-tchan-yen* (Kâtyâyana) est mon *ho-chang* (upâdhyâya) ; c'est, dans le royaume d'*A-che-mo-kia a-p'an-t'i* (Açmaka avantî), la doctrine de ce vieux bhikṣu qui m'a sauvé. Ce vénérable pose en signe d'adoration son visage sur les pieds du Buddha et lui demande : « Avez-vous eu peu de maladies ? Avez-vous eu peu de tourments ? Dans vos actes avez-vous eu aise et profit ? Restez-vous calme et joyeux ? » Les mêmes questions ayant été posées aux autres bhikṣus je vais exposer les cinq questions à l'Honoré du monde ; quelles sont ces cinq questions ? Voici la première : Dans le pays d'*A-che-mo-kia a-p'an-ti* (Açmaka avantî), il y a trop peu de bhikṣus pour recevoir les défenses complètes et une communauté de dix membres est difficile à constituer. Nous souhaitons que le Buddha permette que dans ce royaume un nombre moindre de bhikṣus reçoive les défenses complètes. Voici la seconde question : Dans le pays d'*A-che-mo-kia a-p'an-ti* (Açmaka avantî), le sol est dur et il y a

beaucoup de cailloux et de blocs de terre ; nous désirons que le Buddha autorise les bhikṣus de ce royaume à porter une paire de sandales de cuir. Voici la troisième question : Dans le pays d'*A-che-mo-kia a-p'an-ti* (Açmaka avanti), les gens se plaisent à se laver et ils se nettoient avec de l'eau ; nous désirons que le Buddha autorise les bhikṣus de ce pays à se laver constamment. Voici la quatrième question : O bhadanta, dans des pays comme ceux de l'Orient, on se sert de coussins rembourrés de chanvre, ou de coussins rembourrés de poils, ou de coussins rembourrés de coton ; nous désirons que le Buddha autorise les bhikṣus de ce royaume à avoir des coussins de peau, soit en peau de mouton, soit en peau de cerf, soit en peau de bouc. Voici la cinquième question : Quand un bhikṣu envoie un autre bhikṣu remettre un vêtement à un troisième bhikṣu, si ce troisième bhikṣu ne le reçoit pas et que ce vêtement fasse défaut dans le délai prescrit, que devons-nous dire ? »

Le Buddha, de toutes sortes de façons, loua les défenses et loua l'observation des défenses ; après quoi, il dit aux bhikṣus : « A partir d'aujourd'hui, je permets que, dans les pays de la frontière, dès qu'un cinquième observateur de la discipline se trouvera, on reçoive les défenses complètes. Dans la région du Sud il y a le village de l'Arbre blanc : au delà du village de l'Arbre blanc sont les pays de la frontière ; dans la région de l'Ouest, il y a le village habité par des brahmanes : au delà du village habité par des brahmanes sont les pays de la frontière ; dans la région du Nord, il y a la montagne *Yeou-che-lo* (Uçîra) ; non loin de cette montagne sont les arbres *sa-lo* de la source des joncs (Çaravatî) : au delà de ces arbres *sa-lo* sont les pays de la frontière ; dans la région de l'Est, il y a le village *P'o-lo* (1) dont le surnom est *K'ia-*

(1) Par une confusion qui est très fréquente, *p'o* a dû être substitué à

lang (1); au delà de *K'ia-lang* sont les royaumes de la frontière; du côté du Nord-Est est le fleuve des bambous: au delà du fleuve des bambous sont les pays de la frontière. — A partir d'aujourd'hui, je permets aux bhikṣus du pays d'*A-che-mo-kia a-p'an-ti* (Açmaka avantî) de se faire une paire de sandales de cuir; lorsque ces sandales seront percées, ils les répareront au moyen des deux extrémités qu'ils placeront au centre. Des chaussures de cuir épaisses et lourdes, il ne faut pas qu'ils en portent; des chaussures faites en peau ayant gardé sa toison, il ne faut pas qu'ils en portent; des chaussures de cuir faisant du bruit, il ne faut pas qu'ils en portent; des chaussures de cuir lacées, il ne faut pas qu'ils en portent; toutes les chaussures de cuir bleu, ou jaune, ou rouge, ou blanc, ou noir, les chaussures agrémentées de peau bleue, ou jaune, ou rouge, ou blanche, ou noire, les chaussures ornées de broderies en lanières bleues, ou jaunes, ou rouges, ou blanches, ou noires, les chaussures brodées sur peau de lion, ou brodées sur peau de tigre, ou brodées sur peau de léopard, ou brodées sur peau de loutre, ou brodées sur peau de chat, les chaussures en fibres de *teou-lo* (tûla = coton), ou en fibres moelleuses, ou en fibres de *kie-pei* (karpâça = coton), les chaussures en poil de bouc ou de mouton, les chaussures à coutures faites en poil de bouc ou de mouton, les chaussures en corne ou en cuir de bouc ou de mouton, et, d'une manière générale, toutes les chaussures en cuir précédemment énumérées en détail, les chaussures cousues avec des nerfs de paon, les chaussures faites en peau variée d'ailes de paons, toutes les chaussures de cuir de couleurs diverses et à coutures ornées, il ne faut pas qu'on les porte. Si on les porte, on commet le péché de *t'ou-ki-lo*

so; on doit avoir eu en réalité *so-lo* correspondant à (Mahâ) sâlâ du texte pâli (S B E, vol. XVII, p. 38).

(1) *K'ia-lang* correspond probablement à Kajaṅgala, indiqué comme la limite orientale dans le Vinaya pâli (S B E, vol. XVII, p. 38).

(duṣkṛta). — A partir d'aujourd'hui, je permets que, dans le pays d'*A-che-mo-kia a-p'an-ti* (Açmaka avantî), on se lave constamment. — Pour ce qui est des coussins rembourrés en chanvre ou en poil, ou en coton dont on se sert en Orient, je permets maintenant que, dans le pays d'*A-che-mo-kia a-p'an-ti* (Açmaka avantî), on emploie de tels coussins faits de cuir, soit en peau de mouton, soit en peau de cerf, soit en peau de bouc. — Quand un bhikṣu envoie un autre bhikṣu en le chargeant de remettre un vêtement à un troisième bhikṣu, si ce troisième bhikṣu ne le reçoit pas et que ce vêtement fasse défaut dans le délai prescrit, à ce sujet le Buddha dit : Si on trouve ce vêtement, le troisième bhikṣu est en droit de le garder pendant dix jours (1) ; s'il dépasse le terme de dix jours, il commet le péché de *chö-to* (laisser tomber = naisargika payattika). — Au moment où le Buddha Bhagavat résidait dans le royaume de *Chö-p'o-ti*, les six assemblées de bhikṣus conservaient toutes alors de grandes peaux : peaux de lion, peaux de tigre, peaux de léopard, peaux de loutre, peaux de renard ; le Buddha dit : « Ces cinq grandes peaux, il ne faut pas les conserver ; si on les conserve, on commet le péché de *t'ou-ki-lo* (duṣkṛta) ; il y a encore cinq autres peaux qu'il ne faut pas conserver : peau d'éléphant, peau de cheval, peau de chien, peau de chacal, peau de cerf noir : celui qui les garde commet le péché de *t'ou-ki-lo* (duṣkṛta). »

(1) C'est-à-dire que, même après l'expiration du délai, si on retrouve le vêtement, le destinataire a le droit d'en jouir pendant dix jours comme il aurait pu le faire si le vêtement lui avait été remis dès le premier jour qui suit le pravâraṇa.

N° 337.

(*Trip.*, XVI, 4, p. 74 r°.)

Autrefois, au détour d'une rivière se trouvaient deux loutres; elles prirent dans la rivière une grande carpe, mais, comme elles ne pouvaient se la partager, ces deux loutres, se tenant l'une devant l'autre, la gardaient. Or un chacal vint là dans l'intention de boire de l'eau; il les vit et leur dit : « Mes neveux, que faites-vous là ? » Les loutres lui répondirent : « Oncle, dans ce détour de la rivière, nous avons pris cette carpe, mais nous ne pouvons pas la partager; pouvez-vous la partager ? » Le chacal dit qu'il le pouvait (ici il doit prononcer une gâthâ). Le chacal fit trois parts, puis il demanda aux loutres : « Laquelle de vous aime entrer dans l'eau peu profonde ? » Elles répondirent : « C'est cette loutre-ci ». — « Laquelle (dit-il encore) peut entrer dans l'eau profonde ? » Elles répondirent : « C'est cette loutre-là. » Le chacal dit : « Écoutez la gâthâ que je vais prononcer :

Celle qui entre dans l'eau peu profonde, il faut lui donner la queue; — celle qui entre dans l'eau profonde, il faut lui donner la tête; — quant à la partie charnue du milieu du corps; — il faut la donner à celui qui a jugé.

Le chacal ayant dans sa gueule le corps du poisson, sa femelle vint et lui posa une question par cette gâthâ :

De quel endroit venez-vous portant cela dans votre gueule ? — la bouche pleine, est-ce dans la rivière que vous avez trouvé — ce (poisson) sans tête et sans queue, — ce manger de bonne chair de carpe ?

Le chacal mâle répondit par cette gâthâ :

Quand des hommes se querellent et se disputent, — et

qu'ils ne savent pas comment trancher le débat, — celui qui peut trancher le débat, — comme le magistrat, le trésor est ce qu'il obtient ; — une carpe sans tête et sans queue, — c'est ainsi que je l'ai obtenue pour la manger.

N° 338.

(*Trip.*, XVI, 5, p. 36 v°.)

Dans les générations passées, non loin du pied des montagnes neigeuses, résidait un lion roi des animaux; il était le souverain de cinq cents lions. Plus tard, ce roi lion, étant devenu vieux, tomba malade, maigrit et ses yeux s'obscurcirent; comme il marchait en avant de la troupe des lions, il tomba dans un puits tari. Les cinq cents lions s'en allèrent tous en l'abandonnant. En ce temps, non loin du puits tari était un chacal; voyant le roi lion, il conçut cette pensée : « Si j'ai pu demeurer dans cette forêt, y vivre en paix et manger de la viande à satiété, c'est au roi lion que je le dois. Maintenant, le roi lion est tombé dans un endroit périlleux; comment devrai-je reconnaître ses bienfaits ? » Or, à côté de ce puits était l'eau courante d'un canal; le chacal, de sa gueule et de ses pieds, fit pénétrer l'eau dans le puits; il laissa l'eau remplir le puits; le lion surnagea et sortit. Alors le dieu de cette forêt prononça une stance en ces termes :

Quelque fort et vaillant qu'on soit personnellement, — il importe d'avoir pour ami un être faible : — c'est le petit chacal qui put sauver — le roi lion du danger du puits.

N° 339.

(*Trip.*, XVI, 7, p. 16 v°.)

Dans les temps passés, il y eut un teinturier chauve qui, avec son fils, emporta des vêtements et se rendit au bord de l'eau. Quand il eut lavé les vêtements, il les pressa, les tordit, les sécha au soleil, les roula, les plia et les mit dans un sac qu'il prit pour s'en retourner par la même route. Il faisait alors très chaud et ses yeux s'obscurcissaient; sur la route il vit un arbre; il prit donc le sac de vêtements comme oreiller pour sa tête et s'endormit au pied (de l'arbre). Or un moustique vint boire le sang de sa tête ; le fils l'ayant aperçu, le regarda avec colère et conçut cette pensée : « Mon père, accablé de fatigue, est couché endormi. Ce moustique, méchant esclave, pourquoi vient-il boire le sang de mon père ? » Aussitôt, prenant un grand bâton, il voulut en frapper le moustique. Le moustique partit en volant; le bâton atteignit la tête du père qui mourut sur-le-champ.

Alors le dieu de cet arbre prononça une gâthâ en ces termes : *Mieux vaut être l'ennemi d'un sage, — que d'être l'ami d'un homme inintelligent; — quand le sot voulut rendre service à son père en faisant du mal au moustique, — le moustique partit et, quant à lui, il cassa la tête de son père.*

II

Extraits du MO HO SENG TCHE LU (1)

N° 340.

(*Trip.*, XV, 8, p. 2 v°-3 r°.)

Autrefois il y avait une ville appelée *Po-lo-nai* (Vârâṇasî, Bénarès) et un royaume appelé *Kia-che* (Kâçî) (2). Le nom du roi de ce royaume était *Ta-ming-tch'eng* (grande renommée) ; il gouvernait suivant la Loi et il n'avait pas d'ennemis ; il pratiquait la libéralité et observait les défenses ; il répandait universellement son amour sur tous les hommes ; il maintenait bien dans l'ordre ses parents et dirigeait le monde comme un roi de la Loi (Dharmarâja) ; le peuple était fort prospère ; il était riche, heureux et vivait dans l'abondance ; dans les agglomérations, les villages et les bourgs, les poules en volant se rencontraient (3) ;

(1) Le *Mo-ho-seng-tche-lu* (Nanjio, *Catalogue*, n° 1119) ou Discipline des Mahâsâṃghikas, a été traduit en 416 par *Buddhabhadra* et *Fa-hien* (Nanjio *Catalogue*, app. II, n° 42 et 45). Cet ouvrage se trouve dans les fascicules 8 à 10 du volume XV du Tripiṭaka de Tôkyô.

(2) Plusieurs des contes de cette série commencent par cette formule. — *Fa-hien* (trad. Legge, p. 94), mentionne aussi Vârâṇasî (Bénarès) comme se trouvant dans le royaume de Kâçî.

(3) Une poule ne vole jamais bien loin ; quand deux poules, parties de deux villages différents, se rencontrent en volant, c'est la preuve que les deux villages sont fort rapprochés l'un de l'autre ; l'auteur du conte veut donc marquer par ce trait que, dans ce royaume très prospère, la population était fort dense.

les habitants de tout le royaume redoublaient de respect et d'affection les uns envers les autres ; se livrant à toutes sortes d'arts, ils se divertissaient entre eux.

Il y avait alors un grand ministre nommé *T'ao-li* qui formait toutes sortes de plans politiques et qui fit cette réflexion : « Maintenant, sur le territoire de ce roi, se produisent naturellement la prospérité et la joie ; la population est florissante ; dans les villes, les bourgs et les villages, les poules qui volent se rencontrent ; dans tout le royaume, les habitants redoublent de respect et d'affection les uns envers les autres ; se livrant à toutes sortes d'arts, ils se divertissent entre eux. » Ce grand ministre alla donc dire au roi : « Maintenant, sur votre territoire se produisent naturellement la prospérité et la joie ; la population est florissante ; dans les villes, les bourgs et les villages, les poules qui volent se rencontrent ; dans tout le royaume, les habitants redoublent de respect et d'affection les uns envers les autres ; se livrant à toutes sortes d'arts, ils se divertissent entre eux. Je désire, ô roi, que pour ces gens, vous instituiez des châtiments afin d'empêcher que de l'excès de la joie ne naissent toutes sortes de fautes et de maux. »

Le roi dit : « Renoncez, renoncez à cela. De telles paroles ne sont pas à approuver. Quelle est la raison pour laquelle, avant même que les fautes et les maux se soient produits, vous désirez instituer des châtiments ? »

Le ministre répondit au roi : « Il faut prévenir ce qui n'est pas encore arrivé et empêcher que, de l'excès de la joie ne naissent toutes sortes de fautes et de maux. »

Le roi fit alors cette réflexion ; « Maintenant ce grand ministre est intelligent, sage et avisé ; il a beaucoup de partisans et je ne pourrais pas en définitive le maîtriser. A présent, si je lui fais des reproches, il est à craindre que cela ne donne naissance à de dangereuses calamités. » Alors le roi, voulant donner d'une manière détournée

une leçon à son grand ministre, prononça ces gâthâs :

L'homme influent se met volontiers en colère ; — il est difficile de lui faire des reproches et de le maîtriser. — Susciter à plaisir les fautes et le mal chez les hommes, — c'est une chose fort inadmissible.

L'homme supérieur est plein de mansuétude ; — quand il sait que vraiment quelqu'un a fait une faute, — il se livre encore à une nouvelle enquête — et c'est avec compassion qu'il lui applique le châtiment.

L'homme méchant trouve sa joie à faire du mal aux autres, — sans examiner s'ils sont coupables, — il leur applique les châtiments. — Il se nuit à lui-même et son mauvais renom s'accroît.

Si un roi se plaît à déployer sa colère redoutable, — des malheurs injustes fondent sur les gens les meilleurs ; — sa mauvaise renommée se répand au loin dans les quatre directions, — et, après sa mort, il tombe dans les conditions mauvaises.

Celui qui, en suivant la Loi correcte, transforme la population, — celui dont le corps, la bouche et la pensée sont purs et calmes, — celui qui supporte les affronts et accomplit les bienfaisances des quatre sortes, — c'est celui qu'on peut appeler le roi des hommes.

Le roi est au-dessus des autres hommes ; — il doit dominer ses sentiments de colère, — être indulgent avec mansuétude pour les coupables — et n'appliquer les châtiments qu'avec une affectueuse compassion.

Alors le grand ministre, après avoir entendu ces paroles du roi, éprouva une vive joie dans son cœur et prononça ces gâthâs :

O roi des hommes qui êtes très supérieur, — je désire que vous protégiez éternellement la population : — vous supportez les offenses et vous vous dominez vous-même ; — convertis par votre sagesse, les méchants se soumettent spontanément. — O roi, votre bienfaisance s'étend au delà de tout ; — votre

prospérité et votre gloire seront éternelles et sans limites ; — celui qui gouverne le monde avec sagesse, — sera toujours le roi des devas et des hommes.

No 341.

(*Trip.*, XV, 8, p. 4 r°-5 v°.)

Autrefois il y avait une ville nommée *Po-lo-nai* (Vârâṇasî) et un royaume appelé *Kia-che* (Kâçî). En ce temps, le roi de ce royaume se nommait *Ta-ming-tch'eng* (grande renommée) ; il était délivré de tout ennemi ; il pratiquait la charité et observait les défenses ; il aimait universellement les hommes et les animaux ; il gouvernait son peuple selon la Loi ; il dirigeait bien ses parents.

Or la première épouse de ce roi, étant montée de bon matin sur une haute tour pour y observer les constellations, aperçut un roi des cerfs couleur d'or qui venait du Sud et se rendait vers le Nord à travers les airs. Quand la reine eut vu cela, elle se dit : « Si j'avais la peau de ce cerf couleur d'or, je la prendrais pour en faire un coussin et je n'aurais plus jamais de regrets ; mais, si je ne puis pas l'avoir, à quoi me sert d'être l'épouse de ce roi ? » Elle songea encore à ceci : « Si je dis à d'autres personnes que j'ai vu un roi des cerfs couleur d'or, qui me croira ? » Elle fit aussi cette réflexion : « Si je dis que c'était un cerf, il ne devrait pas être dans les airs ; s'il marchait au haut des airs, je ne devrais par dire que c'était un cerf. »

La reine était tourmentée de chagrin, parce qu'elle craignait qu'on ne la crût pas ; elle enleva donc ses parures, se revêtit d'habits déchirés et souillés et entra dans la maison d'affliction. Quand le roi eut fini de régler les

affaires d'État dans la Salle du trône, il revint dans sa chambre et ne vit plus sa première épouse ; il interrogea ses serviteurs qui lui répondirent qu'elle était allée s'établir dans la maison d'affliction. Le roi s'y rendit aussitôt et demanda à son épouse : « Qui vous a offensée ? Que ce soit un grand ministre, un fils de roi, ou quelque autre de mes femmes ou quelque autre de mes serviteurs, si quelqu'un vous a offensée, je punirai sévèrement son crime à cause de vous. Peut-être maintenant avez-vous besoin de quelque chose ? Si vous désirez avoir de l'or, de l'argent, des joyaux, des parfums, des fleurs, des parures, je vous donnerai ce que vous désirez. Si vous désirez faire périr ou supplicier quelqu'un, vous n'avez qu'à parler. » Le roi lui adressa ces demandes à plusieurs reprises, mais la reine ne répondit pas.

Le roi alors sortit et s'en alla ; il dit à ses autres femmes, à ses grands ministres, au prince héritier et à d'autres personnes : « Allez tous demander à la reine quelles sont ses pensées. » Tous donc, conformément à cet ordre, allèrent interroger la reine, mais celle-ci continua à garder le mutisme et à ne pas répondre.

Le roi envoya encore un vieux domestique interroger la reine ; ce domestique était né et avait grandi dans le palais royal ; il était fertile en expédients ; il se rendit donc dans la maison et interrogea la reine en ces termes : « Le roi est votre appui, ô reine ; pourquoi, lorsque le roi vous posait des questions, avez-vous gardé le silence et ne lui avez-vous pas répondu ? Si vous avez quelque chose que vous désirez avoir, comment l'obtiendrez-vous ainsi ? Si quelqu'un vous a offensée, que ce soit un grand ministre, un fils de roi ou quelque autre femme du roi, si vous voulez faire périr ou supplicier cette personne il faut que vous l'indiquiez au roi. Si vous gardez votre ressentiment en silence, n'avez-vous pas tort ? Si, ô reine, vous mourez, le roi en définitive ne pourra pas périr avec vous ; il s'af-

fligera comme il convient ; mais, au bout de quelques jours et en moins d'un mois, les kṣatriyas, brahmanes, notables et maîtres de maison du pays, qui ont tous des filles belles et gracieuses, les donneront au roi pour qu'il se divertisse avec elles et pour qu'elles lui fassent oublier son chagrin ; ô reine, vous aurez alors bien inutilement causé votre propre mort. Vous êtes comparable à un muet qui pendant son sommeil a eu un rêve ; qui pourra lui en expliquer le sens ? De même, il est difficile de savoir (ce qui cause votre chagrin), puisque vous ne parlez pas. »

Quand la reine eut entendu ces paroles du domestique, elle songea : « Voilà de sages avis. » Alors elle répondit au domestique : « Personne ne m'a offensée. J'avais une préoccupation d'un autre ordre et c'est pourquoi je ne parlais pas. Écoutez ce que je vais vous dire : Dernièrement, au point du jour, je suis montée sur la tour pour y observer les constellations. Je vis alors un roi des cerfs couleur d'or qui, monté dans les airs, venait du Sud et se transportait vers le Nord à travers l'espace. Or, si j'avais dit à quelqu'un qu'un cerf a été capable de monter dans les airs, qui aurait pu me croire ? Je désire cependant avoir la peau de cet animal pour en faire un coussin, et, comme je ne peux pas l'obtenir, j'en conçois du chagrin et je me demande à quoi me sert d'être l'épouse du roi. » Quand le domestique eut entendu ces paroles, il raconta tout au grand roi.

Dès que le roi sut quelle était la pensée de la reine, il fut très joyeux ; il demanda aux ministres qui étaient auprès de lui : « Qui peut me procurer la peau de ce cerf couleur d'or ; il me la faut maintenant pour en faire un coussin. » Ses ministres lui répondirent : « Il faut interroger les chasseurs. » Le roi ordonna à ses principaux ministres de répandre sur toute l'étendue du territoire une convocation adressée à tous les chasseurs de l'empire pour qu'ils vinssent se réunir. Comme dit la gâthâ :

Les devas sont exaucés sur leur simple pensée ; — les rois atteignent leur but par leurs ordres ; — les gens riches obtiennent ce qu'ils désirent par leur fortune ; — les pauvres arrivent à un résultat par leurs forces.

Ainsi donc, quand le roi eut promulgué cet ordre, les chasseurs de tout le royaume se rassemblèrent ; ils demandèrent au roi : « Qu'exigez-vous de nous ? » Le roi répondit aux chasseurs : « Il me faut promptement la peau du cerf couleur d'or ; j'en ai besoin pour en faire un coussin ; allez au plus vite me la chercher. » Les chasseurs répliquèrent : « Veuillez nous permettre de nous retirer un instant, afin que nous puissions délibérer ensemble sur cette affaire. »

Le roi y ayant consenti, les chasseurs s'en retournèrent et se demandèrent les uns aux autres : « Avez-vous jamais vu dans vos chasses le cerf couleur d'or ou avez-vous entendu parler de lui ? » Mais chacun d'eux répondait aux autres : « Depuis notre premier ancêtre nous nous sommes toujours occupés de chasse, et jamais nous n'avons entendu prononcer le nom du cerf couleur d'or ; à plus forte raison ne l'avons-nous jamais vu de nos yeux. » Les chasseurs firent alors entre eux une convention jurée, disant : « Maintenant nous irons répondre au roi ; que personne ne soit en désaccord avec les autres. » Quand ils furent admis en présence du roi, chacun d'eux lui dit : « Depuis nos premiers ancêtres, de père en fils, nous nous occupons de chasse ; or jamais nous n'avons entendu prononcer le nom du cerf couleur d'or ; à plus forte raison ne l'avons-nous pas vu de nos yeux. » Cependant, comme on dit :

La force du roi est absolue ; — quand il désire quelque chose, il faut qu'on lui obéisse.

Le roi donna donc des ordres à ses officiers pour qu'on arrêtât tous les chasseurs, qu'on les chargeât de liens et qu'on les mît en prison. Il y avait alors un chasseur nommé

Chan-chö ; il était vaillant et très vigoureux ; il forçait les animaux à la course ; en levant la tête, il tirait sur les oiseaux au vol et sa flèche ne retombait jamais sans résultat ; ce chasseur pensa donc : « Nous, tous les chasseurs, bien que nous nous estimions innocents, nous avons été emprisonnés ; il faut imaginer quelque stratagème pour sortir de ce cruel embarras. Je vais annoncer au roi que je réponds à son appel et que j'irai à la recherche du cerf ; si je trouve cet animal, tout est pour le mieux ; si je ne le trouve pas, j'aurai du moins réussi à m'échapper au loin et mes compagnons auront pu sortir de prison. » Il vint donc dire au roi : « Avez-vous quelque notion sur le cerf couleur d'or, soit que vous l'avez vu, soit que vous ayez entendu parler de lui ? » Le roi répondit au chasseur d'aller s'informer auprès de la reine.

Le chasseur se rendit dans le harem du roi et dit à la reine : « Qui a vu le cerf couleur d'or, ou qui a entendu parler de lui ? » La reine répondit : « Je l'ai vu moi-même. » Comme le chasseur lui demanda où elle l'avait vu, elle ajouta : « J'étais montée sur la tour pour observer les constellations. Au point du jour, je vis un roi des cerfs couleur d'or qui venait du Sud et se transportait vers le Nord à travers les airs. »

Ainsi ce chasseur, qui était habile à la divination relative aux animaux, sut que ce roi des cerfs résidait dans le Sud et que l'endroit où il mangeait était dans le Nord, qu'on ne pourrait jamais le prendre dans l'endroit où il résidait et qu'il fallait chercher à s'emparer de lui dans l'endroit où il mangeait. Alors donc, le chasseur prit son arc et ses flèches, puis il avança graduellement vers le Nord et arriva aux montagnes neigeuses de là-bas.

En ce temps, au milieu de ces montagnes demeurait un ṛṣi, dans un endroit où il y avait une source courante et un étang pour se baigner, et où les fleurs et les fruits poussaient en abondance. Ce ṛṣi avait réussi à s'affranchir des

désirs par la pratique de deux choses qui sont : 1° les austérités ; 2° la solitude. Le chasseur, ayant caché tout son attirail de chasse et s'étant déguisé avec les vêtements d'un autre homme, se rendit auprès du ṛṣi, lui rendit hommage et lui demanda de ses nouvelles ; ce ṛṣi, qui demeurait depuis longtemps dans la montagne sans voir personne, fut extrêmement joyeux de la venue du chasseur ; il l'invita à s'asseoir auprès de lui ; il lui offrit des fruits doux et un breuvage excellent ; puis ils échangèrent des compliments ; le chasseur lui demanda : « Êtes-vous ici depuis longtemps ? » Il répondit : « Je demeure ici depuis tant et tant d'années. » Le chasseur demanda encore au ṛṣi : « Depuis que vous demeurez ici, avez-vous jamais vu quelque chose d'étrange ? » Le ṛṣi répondit qu'il en avait vu une, et, comme l'autre lui demandait ce que c'était, il dit : « Au sud de cette montagne il y a un arbre nommé *ni-kiu-lu* (nigrodha) ; constamment, un roi des cerfs couleur d'or vient en volant se poser dessus, puis, quand il s'est rassasié des feuilles de cet arbre, il s'en va. » En entendant ce récit, le chasseur fut très joyeux et se dit : « C'est là certainement le roi des cerfs couleur d'or qu'a vu la reine. Maintenant que j'ai pu entendre parler de lui, je désire le prendre effectivement. » Par ruse, le chasseur détourna la conversation sur d'autres sujets, mais ensuite il demanda : « Où se trouve le chemin pour aller à l'arbre *ni-kiu-lu* (nigrodha) ? » Le ṛṣi lui répondit en lui indiquant en détail tous les détours du chemin qui y menait, à partir de l'endroit où ils se trouvaient.

Le chasseur, tout content de ce qu'il avait entendu, le quitta en lui laissant des souhaits de bonheur ; il revint prendre son attirail de chasse et s'avança le long du chemin. Petit à petit, il marcha toujours plus avant et aperçut de loin cet arbre dont les rameaux et les feuilles s'étendaient en s'abaissant et formaient une voûte ombreuse

très étendue ; quand il fut arrivé au pied de cet arbre, il rechercha le roi des cerfs, il n'aperçut ni ses traces ni l'endroit où il mangeait ; le chasseur se mit alors en embuscade au pied de l'arbre pour l'épier ; il était à son poste d'observation depuis peu de temps lorsqu'il vit ce roi des cerfs qui, tel qu'un roi des oies sauvages, venait à travers les airs et qui se posa sur cet arbre ; son corps avait une clarté brillante qui illuminait les gorges de la montagne. Quand il se fut rassassié en mangeant des feuilles de cet arbre, il s'en retourna vers le sud.

Le chasseur fit alors les réflexions suivantes : « Cet arbre est d'une grande hauteur ; ni les filets ni les flèches ne sauraient atteindre à son sommet ; comment donc m'emparerai-je de ce cerf ? Je vais m'en retourner dans la ville de *Po-lo-nai* (Vârâṇasî) ; là se trouvent des hauts fonctionnaires et des princes intelligents et sages ; je les interrogerai. » Il s'en revint donc dans ce royaume et dit au roi : « Tout est conforme à ce qu'a vu la reine ; cependant, l'endroit où s'arrête le cerf ne saurait être atteint ni par les filets ni par les flèches ; aussi ne puis-je m'emparer de cet animal. » Le roi invita le chasseur à aller informer la reine de tout cela.

Quand le chasseur eut exposé à la reine qu'il avait vu le roi des cerfs couleur d'or, mais qu'il ne savait comment s'emparer de lui parce que ni les filets ni les flèches ne pouvaient l'atteindre, la reine lui demanda en quel lieu s'arrêtait le cerf ; il répondit que c'était au sommet d'un arbre *ni-kiu-lu* (nigrodha) et que lorsque le cerf s'était rassasié des feuilles de cet arbre, il s'en retournait vers le Sud. Or, comme on dit :

Le kṣatriya a cent stratagèmes ; — le brahmane en a deux fois plus ; — le roi a mille sortes d'artifices ; — mais les ruses des femmes sont innombrables.

Ainsi donc, la reine était fertile en expédients, et voici les conseils qu'elle donna au chasseur : « Prenez du miel

et montez sur cet arbre, dont vous enduirez les feuilles de miel ; quand le cerf sentira le parfum du miel, il ne pourra manquer de manger les feuilles (qui en auront été enduites) ; quand il les aura dévorées, il descendra graduellement de plus en plus bas jusqu'à ce qu'il arrive à l'endroit où vous aurez étendu votre filet (1). »

Le chasseur se conforma à ces instructions ; il revint dans la montagne, puis monta sur l'arbre en prenant avec lui du miel, dont il enduisit les feuilles. Quand le cerf vint pour manger, il se laissa guider par le miel et mangea tout ce qui en était enduit, se refusant à manger les parties où il n'y en avait pas ; il mangea donc les feuilles en suivant la trace du miel et arriva graduellement en bas. Comme on dit :

Les animaux sauvages se fient à leur odorat ; — les brahmanes se fient aux livres de divination ; — le roi se fie à ses officiers ; — chacun a quelque chose à quoi il se fie.

Ainsi ce cerf, se laissant guider par le parfum, mangea les feuilles de cet arbre en descendant graduellement jusqu'à l'endroit où était disposé le filet, et alors il y fut pris. Le chasseur fit cette réflexion : « Si je le tue pour prendre sa peau, on n'appréciera pas suffisamment mon mérite : il faut que je l'emmène vivant. » Il revint donc en le poussant devant lui.

Il passa, en tenant le cerf prisonnier avec un licou, par l'endroit où se tenait le ṛṣi. En l'apercevant de loin, le ṛṣi fut bouleversé et s'écria en soupirant : « Hé ! quel malheur terrible ! quoique ce cerf fût capable de s'élever dans les airs, il n'a pas su échapper à la main de cet homme méchant. » Il demanda alors au chasseur : « O homme méchant, que voulez-vous faire de cet animal ? » Le chasseur répondit : « La première épouse du roi du royaume

(1) Le stratagème, qui consiste à enduire de miel des feuilles ou des herbes pour capturer un cerf ou une gazelle, se retrouve dans le Vâtamigajâtaka (*Jâtaka*, n° 14).

de *Kia-che* (Kâçî) a besoin de cette peau de cerf pour en faire un coussin. » Le ṛṣi reprit : « Pensez-vous que la couleur de ce cerf, quand il sera mort, restera la même que maintenant ? Il a en lui le souffle de la vie, et c'est pourquoi sa couleur extérieure est telle. Il vous faut donc l'emmener vivant et alors vous pourrez obtenir une récompense. » Le ṛṣi lui demanda encore : « Par quel artifice vous êtes-vous emparé de ce cerf ? » Alors, le ṛṣi, se félicitant d'être dans une bonne retraite, où il était à l'abri de tous ces maux, songeant avec affliction à la reine qui était capable d'artifices habiles et pervers, et s'attristant de ce que ce roi des cerfs s'était par gourmandise attiré de telles peines, prononça cette gâthâ :

Parmi les grands maux qui sont dans le monde, — il n'en est pas de pires que les parfums et les saveurs : — c'est là ce qui induit en erreur les hommes vulgaires, — ainsi que toutes les bêtes de la forêt; — quand on suit à la piste les parfums et les saveurs, — voici quels tourments cruels on endure.

Le chasseur lui demanda : « Par quel moyen pourrai-je nourrir ce cerf, de manière à le ramener vivant dans le royaume ? » Le ṛṣi lui répondit : « Enduisez de miel des feuilles d'arbre et donnez-les lui à manger; puis, quand vous serez arrivé parmi les hommes, mêlez du miel à de la bouillie de grains. » Le chasseur nourrit le cerf en se conformant à ces avis; petit à petit, il revint dans le royaume et arriva donc parmi les hommes.

L'extérieur de ce cerf était beau; sa couleur était comme celle de l'or céleste; ses cornes étaient blanches comme l'agate; ses yeux étaient brun rouge; en le voyant, tous les hommes s'extasiaient sur sa perfection. En continuant à avancer, le chasseur atteignit la ville de *Po-lo-nai* (Vârâṇasî); quand le roi apprit que le cerf arrivait, il fit promulguer dans toute la ville l'ordre d'aplanir les chemins, de balayer et d'arroser, de brûler des parfums, de

frapper les cloches, de battre les tambours et d'aller au-devant du roi des cerfs. Les spectateurs s'amassèrent comme des nuages; il n'y avait aucun d'eux qui ne se réjouît et qui ne félicitât le grand roi de cet heureux prodige qui venait de loin.

Quand la reine aperçut le cerf, elle se mit à sauter de joie sans pouvoir dominer son émotion; emportée par l'intensité de son affection, elle s'avança et tint embrassé le roi des cerfs; mais, à cause de la gravité des souillures de son cœur, ce geste fit que la couleur d'or de ce roi des cerfs disparut sur-le-champ. Le roi dit à la reine : « La couleur d'or de ce cerf s'est soudain altérée; que faut-il faire? » Elle lui répondit : « Ce cerf n'est plus maintenant qu'un animal sans beauté : qu'on le relâche et qu'il s'en aille. »

N° 342.

(*Trip.*, XV, 8, p. 6 v°-7 r°.)

Autrefois, il y avait une ville appelée *Po-lo-nai* (Vârâṇasî) et un royaume nommé *Kia-che* (Kâçî). En ce temps, dans le royaume d'*A-p'an-t'i* (Avantî), qui était dans la région du Sud, il y avait un hérétique nommé *Kia-che* (Kâçyapa), qui était sorti du monde; intelligent et instruit, il était versé dans une multitude d'écrits; de tous les arts et des science subtiles, il n'était rien qu'il n'eût compris. Cet hérétique aidait le roi à gouverner le royaume.

En ce temps, le roi de ce pays avait arrêté des malfaiteurs et leur faisait subir toutes sortes de châtiments; aux uns il tranchait les mains et les pieds; aux autres il coupait les oreilles et le nez et il les traitait fort sévèrement. Alors, cet hérétique, après avoir fait de profondes réflexions, (se

dit :) « Je suis sorti du monde ; pourquoi m'associerais-je au roi pour l'aider dans de telles besognes ? » Il dit donc au roi : « Permettez-moi de sortir du monde. — Mais vous êtes déjà sorti du monde, répliqua le roi ; pourquoi venez-vous de dire que vous désirez de nouveau sortir du monde ? » Il répondit : « O grand roi, maintenant je prends part à tous ces supplices et je fais souffrir des êtres vivants ; comment peut-on dire de moi que je suis sorti du monde ? » Le roi lui demanda alors : « O maître, dans quelle secte désirez-vous maintenant sortir du monde ? » Il répondit : « O grand roi, je désire sortir du monde en m'appliquant à la vie d'ermite. » Le roi lui dit : « Soit ; sortez du monde comme il vous plaira. »

Quand (Kâçyapa) se fut éloigné à une petite distance de la ville, il trouva une montagne à cent sommets, où il y avait des eaux courantes et des étangs pour se baigner et où les fleurs et les fruits étaient magnifiques et abondants ; il se rendit donc dans cette montagne et y construisit un ermitage ; dans cette montagne il se livra à la pratique de la sagesse hérétique ; il obtint la contemplation (samâdhi) d'ordre séculier et suscita en lui les cinq pénétrations surnaturelles (abhijñâs).

Dans le dernier mois du printemps, comme il avait mangé des fruits et des graines, les quatre éléments dont était composé son corps furent en désunion et c'est pourquoi, quand il urina, il laissa couler de la souillure. En ce temps, des cerfs et des biches en rut se poursuivaient en troupe les uns les autres ; (une de ces biches), qui était altérée, chercha de l'eau et but cette urine ; la souillure s'attacha à sa langue, puis la biche se lécha les parties génitales ; tant il est vrai que les conséquences des actes pour les êtres vivants ne peuvent être prévues ; à la suite de cela, (la biche) devint enceinte ; elle restait toujours à côté de l'ermitage à manger de l'herbe et à boire de l'eau.

Quand le terme de ses mois fut arrivé, elle mit au monde

un petit garçon ; en ce moment, l'ascète était sorti pour aller cueillir des fruits ; à cause des souffrances de l'enfantement, la biche poussa un grand brâmement plaintif ; en entendant brâmer la biche, l'ascète pensa avec anxiété que quelque bête méchante lui faisait du mal et il voulut aller à son secours ; il la vit alors enfanter un petit garçon ; à ce spectacle, l'ascète fut frappé d'étonnement et pensa : « Comment se fait-il qu'un animal en enfantant puisse enfanter un être humain ? » Il entra donc en contemplation et aperçut la cause originelle (de cet événement) ; c'était ainsi son fils ; aussitôt il conçut de l'amour pour ce petit garçon ; il l'enveloppa d'un vêtement de peau, le prit, le rapporta et l'éleva ; l'ascète le soulevait dans ses bras et la biche l'allaitait comme une mère. Petit à petit, il devint grand ; son nom fut Bigarrure-de-Cerf (*Lou-pan*) ; à cause de la mère qui l'avait mis au monde, son corps se trouvait tacheté comme celui de sa mère, et voilà pourquoi on le surnomma Bigarrure-de-Cerf.

Quand ce garçon eut grandi peu à peu et qu'il atteignit l'âge de sept ans, il se montra obéissant envers ses aînés et respectueux envers ses supérieurs, bon et affable, doué de piété filiale et affectueux ; il allait recueillir de l'eau et des fruits pour en faire offrande à l'ascète. Or, l'ascète, songeant que, dans le monde, rien n'est plus à craindre que les femmes, donna donc des avertissements à son fils en lui disant : « Il n'y a rien qui soit plus grandement redoutable que les femmes ; il n'est rien qui ne vienne d'elles quand il y a destruction de bonne conduite et ruine de vertu. » Alors il enseigna (à son fils) la contemplation (samâdhi) et le transforma par les cinq pénétrations (abhijñâs).

Cependant, comme on dit :

Les êtres vivants de toute sorte — reviennent sans exception à la mort ; — suivant la direction qu'a prise leur conduite, — ils reçoivent d'eux-mêmes leur rétribution. — Ceux qui

ont fait le bien naissent dans les cieux ; — ceux qui ont mal agi entrent dans les enfers ; — ceux qui ont pratiqué la sagesse et mené une conduite pure, — quand la clepsydre est finie, obtiennent le Nirvâṇa.

Alors donc la vie de l'ascète prit fin. Le jeune garçon pratiqua dans le calme une conduite pure ; il obtint les quatre dhyânas hérétiques et suscita en lui les cinq pénétrations surnaturelles ; il avait une grande force divine ; il pouvait déplacer les montagnes et arrêter les cours d'eau, toucher de la main le soleil et la lune. En ce temps, *Che-t'i-houan* (Çakra Devendra), étant monté sur l'éléphant Dragon-Blanc (1), faisait une tournée d'inspection dans le monde pour voir quels étaient les gens qui témoignaient de la piété filiale et de l'obéissance à leur père et à leur mère, ceux qui faisaient des offrandes aux çramaṇas et aux brahmanes, ceux encore qui savaient faire des libéralités, observer les défenses et tenir une conduite pure ; au moment où il allait, inspectant le monde, il vit le fils de l'ascète. (Çakra,) roi des devas se dit : « Si ce jeune garçon désire devenir Çakra, roi (des devas), ou le roi Brahma, il peut obtenir l'une et l'autre place ; il faut au plus tôt le perdre. » — Suivant le dicton :

Tous les devas et les hommes dans le monde — et les êtres vivants de toute sorte — sans exception se laissent charger de liens — et, quand leur vie est finie, ils tombent dans les conditions mauvaises.

Tous sont enchaînés par les deux liens de l'avarice et de l'envie.

Chez les devas, il y a les tambours des trois moments. Au moment où les devas livrent bataille aux asuras, on frappe le premier tambour ; au moment où toutes les fleurs s'épanouissent dans le jardin de *Kiu-p'i-lo* (Kuvera) (2), on

(1) Le nom de l'éléphant d'Indra est Airâvata ; mais on lui adjoint souvent l'épithète de Dragon-Blanc ; voyez, plus loin, le conte n° 351.

(2) Le jardin de Kuvera s'appelle Çaitraratha.

frappe le second tambour ; au moment où on réunit (les devas) dans la salle de conférences de l'excellente Loi (Sudharmâ) pour qu'ils entendent l'excellente Loi, on frappe le troisième tambour. *Che-t'i-houan* (Çakra Devendra) frappa donc le tambour de l'explication de la Loi, et, par centaines et par milliers, des devas innombrables vinrent se rassembler ; tous demandèrent à Çakra quel ordre il avait à leur communiquer. Çakra, roi (des devas), leur dit : « Dans le *Yen-feou-t'i* (Jambudvîpa), il y a un fils d'ascète qui est nommé Bigarrure-de-Cerf ; il possède de grands mérites ; je voudrais trouver un moyen de causer sa perte. » En entendant ces paroles, les devas ne furent pas contents ; ils se dirent alors : « Causer la perte de cet homme, c'est diminuer (pour l'avenir) le nombre des devas et renforcer les asuras. » (Cependant,) parmi (les devas), il y en eut dont le cœur indifférent ne s'arrêta pas (à ces considérations) et ne fit aucun cas du succès ou de la défaite ; en outre, ils se réjouissaient d'aider (Çakra) dans son désir de causer la perte (du jeune homme).

Il y eut un deva qui prit le premier la parole pour dire : « Qui doit aller ? » Quelqu'un dit alors que c'était une devî qui devait aller. Tous ces devas allèrent donc examiner les divers jardins ; ils allèrent dans les jardins de plaisirs, dans les jardins des couleurs mélangées et dans les jardins grossiers, (pour voir) quelle devî devrait aller et pour la convoquer aussitôt. Aussitôt, par centaines et par milliers, les devîs vinrent toutes se rassembler. Il y avait une devî nommée *A-lan-feou* (Alambuṣâ) ; ses cheveux étaient mélangés, car elle avait des cheveux de quatre couleurs : bleus, jaunes, rouges et blancs ; c'est pourquoi on lui avait donné le nom de couleur mélangée [1]. On chargea cette devî d'aller dans le

1 Dans l'Alambusâ jâtaka, le commentateur insère des vers (vers 85 et 94) relatifs à l'entrevue d'Indra et d'Alambusâ. En adressant la parole à Alambusâ Indra commence par l'interpeller sous le nom de Missâ (sans-

Yen-feou-t'i (Jambudvîpa) pour y causer la perte du jeune homme appelé Bigarrure-de-Cerf.

Cette devî dit alors à Çakra, roi (des devas) : « Depuis les temps anciens jusqu'à maintenant, j'ai déjà à plusieurs reprises perdu les hommes en les détournant de la conduite pure et je leur ai fait perdre leurs pénétrations surnaturelles. Je voudrais que vous envoyiez quelque autre devî belle et bien faite qui excite la joie des hommes. » Alors Çakra, roi (des devas), au milieu de cette assemblée, prononça toutes sortes de gâthâs pour encourager la devî *A-lan-feou*, en lui disant que c'était elle qu'il fallait charger d'aller pour causer la perte de *Kiu-chö-p'in-t'eou* (1) ; c'est ainsi que cela est raconté dans le *Cheng-king* (2). Alors, la devî causa la perte du jeune homme, fils de l'ascète.

N° 343.

(*Trip.*, XV, 8, p. 13 r°.)

Autrefois, au bord de la grande mer, il y avait un arbre

crit : Miçrâ) qui signifie « mélangé », et il finit en l'appelant Alambusâ. Le commentateur, embarrassé par le premier de ces noms, constate d'abord que c'est la désignation de l'apsara elle-même, mais il ajoute prudemment : « Toutes les femmes, d'ailleurs, peuvent porter ce titre de missâ par le fait qu'elles *mélangent* le trouble de la passion chez les hommes. » D'autre part, dans la liste des huit apsaras de la région orientale (*Mahâvastu*, III, 308), le nom d'Alambusâ est immédiatement suivi par celui de Miçrakeçi, qui signifie « cheveux mélangés » ; ce dernier personnage est bien connu, Miçrakeçî figurant, par exemple, dans le drame de Sakountala. Il semble, ou qu'Alambusâ et Miçrâ sont le dédoublement d'une seule personne, ou, inversement, que les deux personnes ainsi nommées se sont fondues en une seule (Sylvain Lévi).

(1) Ce nom se laisse restituer en Kuçabindu qui signifie littéralement « tige de gazon — goutte » ; le terme « goutte sur le gazon » rappelle l'origine attribuée au fils du ṛṣi.

(2) Je n'ai pas retrouvé les stances dont il est ici question dans la version chinoise du *Cheng-king* (*Trip.*, XIV, 8, p. 22 r°-55 v°).

chan-p'o-li (çambara ?) sur lequel se trouvait un oiseau aux ailes d'or (Garuḍa) ; cet oiseau a un corps fort grand ; ses deux ailes ont un écartement de cent cinquante gojanas. La coutume de cet oiseau aux ailes d'or est de manger des nâgas ; quand il veut manger un nâga, il commence par frapper la mer avec ses deux ailes, de manière à ce que l'eau s'écarte d'un côté et de l'autre ; le corps du nâgas apparaît alors et il s'en empare et le mange. Quant aux nâgas, ils ont la coutume constante, par crainte de l'oiseau aux ailes d'or, de rechercher toujours un kaṣâya qu'ils placent sur la porte de leur palais ; quand l'oiseau voit le kaṣâya, il conçoit des sentiments de respect et ne s'avance plus pour manger ces nâgas.

En ce temps, cet oiseau avait frappé la mer de ses ailes et avait aperçu un nâga qu'il voulut dévorer ; le nâga, terrifié, prit aussitôt un kaṣâya qu'il se mit sur le sommet de la tête et il marcha le long du rivage, car il avait pris en ce moment la forme d'un homme ; (de son côté), l'oiseau aux ailes d'or se transforma en un brahmane : il poursuivait ce dragon et lui adressait toutes sortes d'injures en lui disant : « Pourquoi ne quittez-vous pas promptement ce kaṣâya ? » Ce nâga, craignant de périr, se cramponnait énergiquement au kaṣâya et aurait bravé toutes les morts plutôt que de le lâcher.

Or, dans une île de la mer, il y avait la résidence d'un ascète ; les fleurs et les feuilles y étaient florissantes ; alors le nâga, saisi de crainte et ne sachant où trouver du secours, alla se précipiter dans la résidence de l'ascète. Comme cet ascète avait une grande vertu redoutable, l'oiseau aux ailes d'or n'osa pas entrer aussitôt et, s'adressant de loin à l'ascète, il prononça cette gâthâ :

Maintenant, ce nâga vicieux et méchant — s'est transformé en prenant le corps d'un homme ; — craignant la

(1) Le Nâgânanda est, de même que ce conte, fondé sur l'éternelle querelle de Garuḍa et des nâgas et finit aussi par leur réconciliation.

mort et cherchant son salut, — il est venu entrer ici ; — à cause de la puissance de votre vertu, ô ascète, — je devrai souffrir de la faim et de la soif ; — j'aimerais mieux perdre ma propre vie, — plutôt que de manger ce nâga.

Alors, l'ascète se demanda qui prononçait cette gâthâ ; il se leva donc et sortit pour voir (ce qui se passait) ; il aperçut ce nâga qu'avait poursuivi l'oiseau aux ailes d'or ; il prononça aussitôt cette gâthâ, en réponse à ce qu'avait dit l'oiseau aux ailes d'or :

Je vous ferai avoir une longue vie, — et manger toujours l'ambroisie céleste, — car vous endurez la faim et ne mangez pas le nâga — à cause de vos sentiments respectueux envers moi.

Alors, grâce au prestige surnaturel de l'ascète, l'oiseau aux ailes d'or n'éprouva plus ni faim, ni soif ; puis l'ascète lui dit : « C'est pour avoir violé les défenses (dans une vie antérieure) que vous avez reçu un corps d'oiseau, et maintenant, comme vous vous livrez habituellement au meurtre, vous devrez tomber dans les enfers. » Il lui exposa en détail les dix choses mauvaises, en allant jusqu'aux opinions hérétiques ; chacune de ces choses suffit à faire tomber dans les enfers, ou parmi les démons affamés ou parmi les asuras ; (il ajouta :) « Il vous faut maintenant, en même temps que ce nâga, avouer vos fautes avec repentir pour qu'il n'y ait plus de haine (entre vous). » Eux donc avouèrent leurs fautes avec repentir, après quoi chacun d'eux s'en retourna à sa première place.

N° 344.

(*Trip.*, XV, 8, p. 13 v°-14 r°.)

Autrefois, il y avait un roi qui dirigeait bien les hommes et les animaux ; il tenait éloignés tous les ennemis ; les

céréales des cinq sortes mûrissaient en abondance ; le peuple en éprouvait une grande joie ; (ce roi) était modéré, juste et bon, bienfaisant, doué de piété filiale et affectueux ; il pratiquait la libéralité et observait les défenses.

Dans ce royaume, il y avait alors un chasseur d'éléphants qui était fort pauvre et avait en outre beaucoup d'enfants ; ces enfants lui réclamaient chacun à boire et à manger ; sa femme lui dit alors : « Vous restez chez vous dans la pauvreté, et voici à quel point nous souffrons de la faim et du froid. Pourquoi ne vous adonnez-vous pas avec énergie à votre profession ? » Le chasseur répondit à sa femme : « Que voulez-vous que je fasse ? » Sa femme lui dit : « Il vous faut vous livrer actuellement aux occupations de vos pères. » Alors, ce chasseur prépara des provisions de bouche, prit tout l'attirail du chasseur et se rendit à côté des montagnes neigeuses.

En ce temps, il y avait un éléphant blanc à six défenses qui demeurait au pied de ces montagnes. Tous les êtres qui sont nés dans la condition d'éléphant ont une certaine intelligence ; (cet éléphant) fit donc cette réflexion : « Pourquoi les hommes veulent-ils nous tuer ? Ils veulent nous tuer à cause de nos défenses. » Alors cet éléphant, quand son grand-père mourut le premier, prit ses défenses et les cacha en un lieu ; puis, quand son père mourut, il prit aussi ses défenses et les cacha en un lieu. Il sortait hors du troupeau des éléphants et allait à sa fantaisie manger de-ci et de-là.

En ce temps, le chasseur, allant chasser d'endroit en endroit, traversa la forêt de la montagne et arriva au point où se tenait l'éléphant ; l'éléphant vit de loin le chasseur et pensa : « Quel est cet homme qui arrive ici ? Ne serait-ce pas un chasseur qui veut venir pour que je sois tué ? » Alors, il leva sa trompe et appela en criant le chasseur. Celui-ci était expérimenté dans l'art d'observer les éléphants et se dit : « Si je ne vais pas, je serai certainement

mis à mal par lui ». Il alla donc auprès de l'éléphant, qui lui demanda : « Que venez-vous chercher ? » Le chasseur lui exposa quelles étaient ses intentions en venant. L'éléphant lui dit : « Si (vous vous engagez à) ne plus venir, je vous donnerai ce qu'il vous faut. » Le chasseur répliqua : « Quand j'aurai obtenu quelque chose, je ne désirerai même plus sortir de chez moi ; à plus forte raison ne viendrai-je pas jusqu'ici. » L'éléphant lui donna alors les défenses de son grand-père qu'il avait cachées précédemment.

Le chasseur les ayant en sa possession, revenait tout joyeux dans son pays lorsqu'il fit cette réflexion : « Si je rentre chez moi avec ces défenses, ma femme et mes enfants n'en retireront pas pour bien longtemps de quoi se vêtir et se nourrir ; il faut que j'aille dans un endroit caché pour y jouir seul (de mon gain). Tant que je serai fort et robuste, j'aurai femme et enfants (1) ; mais si un beau jour je viens à disparaître (ma femme et mes enfants) n'auront plus même cinq pièces de monnaie à se partager (2). »

Prenant donc les défenses avec lui, il se rendit chez un marchand de vin ; en le voyant venir de loin, le marchand de vin se dit : « D'où vient cette homme ? Je ferai certainement aujourd'hui quelque petit profit. » Alors, il disposa un lit et des coussins, et, se chargeant à la place (du chasseur) des défenses d'éléphant, il l'invita à s'asseoir avec lui ; profitant de ce que l'autre était affamé et altéré, il lui donna du vin de manière à l'enivrer ; puis, le voyant ivre, il lui demanda de lui signer un contrat ; quoique (le chasseur) n'eût reçu que peu de vin, le contrat en mentionnait

(1) On attendrait plutôt : « J'aurai de quoi subvenir aux besoins de ma femme et de mes enfants. »

(2) Si je comprends bien ce passage, le chasseur dit que, dans l'intérêt même de sa femme et de ses enfants, il fera mieux de jouir seul de son gain, afin de conserver sa vigueur qui assure la subsistance de sa famille.

une très grande quantité. Le lendemain, son ivresse étant dissipée, (le chasseur) demanda encore du vin ; le marchand lui dit : « Pourquoi en demandez-vous derechef ? vous semblez n'être pas encore dans votre bon sens ; il nous faut faire nos comptes ; s'il reste de l'argent, je vous donnerai de nouveau (du vin). » Quand les comptes furent terminés, il ne restait pas une seule pièce de monnaie.

(Le chasseur) se dit alors : « Où pourrais-je bien trouver encore de l'argent ? Il faut que je retourne dans la montagne pour tuer l'éléphant. » Il entra donc dans la montagne et se rendit à l'endroit où il avait déjà rencontré l'éléphant ; celui-ci, voyant le chasseur, lui demanda : « Pourquoi revenez-vous ? » Le chasseur exposa à l'éléphant pourquoi il était venu ; l'éléphant lui dit : « Ce que je vous avais donné précédemment, qu'en avez-vous fait ? » L'autre répondit : « Par un effet de ma sottise, je l'ai entièrement perdu en débauches. » L'éléphant reprit : « Si vous êtes capable de ne plus vous laisser aller à la débauche, je vous donnerai encore (des défenses). » Le chasseur répondit : « Comme je regrette ce que j'ai fait auparavant, pourquoi recommencerais-je ? Si vous voulez me témoigner encore une fois votre bonté, en vérité je ne sortirai plus de chez moi. » L'éléphant prit donc les défenses de son père et les lui donna.

Quand le chasseur eut en main les défenses d'éléphant, il retourna dans son pays ; mais il fit encore comme la première fois et dépensa tout follement ; il songea alors : « Il me faut tuer cet éléphant ; mais quand j'irai, je ferai qu'il ne me voie pas (1). »

Comme c'était le dernier mois du printemps et qu'il faisait fort chaud, ce grand éléphant était entré dans un

(1) Le procédé auquel il aura recours, comme on le voit par la suite du récit, consiste à revêtir un kaṣâya ou vêtement religieux en sorte que l'éléphant le prenne pour un homme incapable de faire le mal et ne se méfie pas de lui.

étang pour s'y baigner; après s'être baigné, il était ressorti (de l'étang), et, en avant de la troupe des éléphants, il se reposait au frais sous un arbre. Le chasseur alors décocha une flèche empoisonnée sur ce grand éléphant et l'atteignit entre les deux sourcils ; le sang coula et entra dans les yeux; l'éléphant releva la tête pour voir d'où la flèche était partie; il aperçut le chasseur et lui adressa de loin un enseignement (en lui disant) : « Vous êtes un homme pervers et on ne saurait vous corriger; pour moi, dans l'état où je me trouve maintenant, je pourrais encore vous tuer; mais, par respect pour le kaṣâya (dont vous êtes revêtu), je ne vous tuerai pas ».

Il appela alors le chasseur (et lui dit) : « Venez promptement me couper les défenses. » Il protégea de son corps ce chasseur, de peur que les autres éléphants ne lui fissent du mal. Il y eut alors dans la forêt des devas qui prononcèrent cette gâthâ :

A l'intérieur, il n'a pas dépouillé son vêtement de sottise; — à l'extérieur, il s'est affublé d'un kaṣâya; — son cœur est toujours plein d'une perversité funeste; — le kaṣâya n'est point ce qui lui convient. — Le samâdhi, le calme et l'absence de désirs, — l'extinction éternelle des chagrins qui tourmentent, — la paix et l'anéantissement perpétuels des sentiments extérieurs, — (c'est à l'homme qui réalise en lui tout cela que) le kaṣâya convient comme vêtement.

N° 345.

(*Trip.*, XV, 8, p. 14 r°.)

Autrefois, il y avait un roi qui gouvernait fort bien les hommes et les êtres et qui écartait les ennemis haineux ;

les céréales des cinq sortes mûrissaient en abondance; le peuple était fort heureux; (ce roi) était modéré et juste, bienfaisant et bon, excellent et vertueux, doué de piété filiale et affectueux; il pratiquait la libéralité et observait les défenses; il étendait son amour sur tous les hommes et les animaux.

Ce roi avait un éléphant appelé Grand-Corps (*Ta-chen*) qui était méchant et difficile à soumettre; il répandait la terreur au loin et au près; en ce temps, si aucun des divers royaumes ennemis ne pouvait tenir tête (au roi), c'était parce que tous ceux qui l'avaient attaqué avaient été anéantis (par cet éléphant). Quand des gens avaient violé les lois du roi, on ordonnait que cet éléphant les tuât en les foulant aux pieds. Le roi se fiait sur la possession qu'il avait de cet éléphant et ne craignait rien.

L'écurie de cet éléphant ayant été endommagée, l'éléphant s'en alla librement à côté d'un vihâra ; il y vit les bhikṣus observer des convenances strictes et une règle bien ordonnée; en outre, il les entendit réciter les livres saints (où il était dit que) ceux qui tuent des êtres vivants subissent des peines, tandis que ceux qui ne tuent pas obtiennent le bonheur. Quand l'éléphant eut entendu ces paroles, son cœur s'adoucit.

En ce temps, il y eut un criminel qui fut condamné à mort; le roi ordonna à ses officiers d'inviter l'éléphant à le faire périr en le foulant aux pieds; mais l'éléphant flaira par trois fois avec sa trompe le criminel et n'eut aucun désir de le tuer. Celui qui était chargé de surveiller la mise à mort revint dire au roi que l'éléphant, lorsqu'il avait vu le criminel, s'était borné à le flairer avec sa trompe et n'avait eu aucunement l'intention de le tuer.

En apprenant cela, le roi fut accablé de tristesse et demanda à l'homme qui était venu (lui faire ce rapport) : « L'éléphant a-t-il bien réellement agi ainsi? — Oui, en vérité », lui fut-il répondu. Le roi convoqua ses princi-

paux ministres pour délibérer avec eux sur cette affaire.

Quand les principaux ministres furent rassemblés, le roi leur dit : « Si, maintenant, pendant mon règne, personne n'a pu me vaincre, c'est précisément parce que je me fiais à cet éléphant. Maintenant, voici tout à coup ce qui se passe ; que faut-il faire ? » Un des principaux ministres appela alors le cornac et lui demanda : « Récemment l'écurie de l'éléphant a été endommagée ; en quel lieu a été l'éléphant ? » Le cornac répondit : « Il a été dans un vihâra. »

Ce grand ministre était intelligent ; il conjectura donc que l'éléphant avait vu les bhikṣus, avait dû entendre les préceptes des livres saints, que son cœur s'était adouci et qu'il ne désirait plus tuer les êtres vivants. Il engagea alors le cornac à établir dans le voisinage de l'écurie de l'éléphant des maisons de jeu, des boucheries et des prisons, puis d'attacher l'éléphant près de ces bâtiments. Cet éléphant vit donc les joueurs agiter les mains en ouvrant de grands yeux et crier à grand bruit ; il vit les bouchers qui faisaient périr toutes sortes d'êtres vivants ; il vit encore dans les prisons soumettre les gens à la question, fustiger et supplicier.

Quand l'éléphant eut vu tout cela, ses mauvais sentiments revinrent et quand le roi lui envoya un criminel, il le mit aussitôt à mort en le foulant aux pieds. Alors les devas prononcèrent cette gâthâ :

Quand l'éléphant vit une discipline et des observances excellentes, — et quand, en outre, il entendit parler des peines et des récompenses, — ses bons sentiments jour et nuit augmentèrent — et sa conduite méchante put graduellement disparaître. — Mais quand il se familiarisa avec de méchantes pratiques, ses sentiments primitifs reparurent. — C'est seulement l'homme vraiment sage — qui ne fait que progresser sans revenir en arrière.

N° 346.

(*Trip.*, XV, 8, p. 14 v°-15 r°.)

Autrefois, il y avait deux brahmanes qui se rendaient dans l'Inde du Sud pour y étudier les sûtras et les çastras hérétiques; après avoir fait cette étude, ils revinrent dans leur pays. Pendant ce retour, leur chemin vint à passer dans une plaine déserte et traversa un endroit où on gardait des troupeaux; ils virent deux béliers qui barraient la route en se battant; la coutume des béliers, quand ils se battent est, au moment où ils vont aller de l'avant, de commencer par reculer. Le brahmane qui marchait devant était simple et crédule; il dit à son compagnon, qui était derrière lui : « Voyez ces béliers; quoiqu'ils soient des animaux à quatre pattes, ils observent la politesse; ils savent que nous, brahmanes, observons les défenses et avons beaucoup d'instruction; à plusieurs reprises, par égard pour nous, ils marchent à reculons et nous laissent le chemin libre. » Le compagnon qui était derrière lui répondit : « O brahmane, ne croyez pas inconsidérément que les moutons ont de la politesse; ce n'est pas par estime pour nous que ceux-ci laissent le chemin libre et s'écartent de nous; mais, suivant la coutume des moutons, comme ils vont aller de l'avant, ils commencent par reculer. » Celui qui marchait le premier ne crut pas ce que l'autre lui disait; il fut heurté par les béliers et fut aussitôt renversé; il se brisa les deux genoux et resta étendu par terre, évanoui; ses vêtements et son parasol étaient lacérés et dispersés. Il y eut alors un deva qui prononça cette gâthâ :

Ses vêtements sont lacérés et abîmés, — il est blessé et

reste étendu par terre évanoui; — ce malheur a été attiré par sa sottise. — tel est le résultat de sa stupide crédulité.

N° 347.

(*Trip.*, XV, 8, p. 15 v°-16 r°.)

Autrefois, il y avait une ville appelée *Po-lo-nai* (Vârâṇasî) et un royaume appelé *Kia-che* (Kâçî). En ce temps, il y avait un roi nommé Réputation (*Ming-tch'eng*). Les gens de ce pays étaient tous habiles en toutes sortes d'arts, au moyen desquels ils gagnaient leur vie ; c'est ainsi que les uns faisaient de la musique et chantaient ; d'autres fabriquaient des ustensiles en or et en argent ou préparaient des parures, telles que cordons ornés pour les cheveux et colliers de pierres précieuses ; d'autres domptaient des éléphants et des chevaux et pratiquaient toutes les diverses sciences ; il n'y avait aucune sorte d'habileté qui n'existât parmi eux ; c'est de cette manière qu'ils gagnaient leur vie. Si quelqu'un était inapte à tout art et à toute science, on l'appelait un imbécile ; si quelqu'un était un voleur, on lui donnait aussi le nom d'imbécile.

Or, il y eut un homme qui volait ; les gens du pays l'amenèrent, lié, au roi et lui dirent : « O grand roi, cet homme a tenu une conduite d'imbécile. Nous désirons que vous le punissiez. » Le roi dit : « Non pas ; non pas. Si des hommes gaspillent leurs richesses et si des hommes volent, pourquoi me mettrais-je à faire le mal avec eux (en les punissant) ? »

Le roi songea alors au moyen qu'il pourrait employer pour s'acquitter des devoirs royaux, de manière que ses sujets ne fussent pas informés (qu'il ne punissait pas les coupables) et de manière que les mauvaises pratiques ne

se produisissent pas; il fit encore cette réflexion: « Depuis les temps passés jusqu'à maintenant, il ne s'est présenté qu'un seul imbécile; de tels imbéciles ne peuvent donc atteindre le nombre de mille avant ma mort (1). » Il prit alors cet imbécile et le remit à un de ses grands ministres (en lui disant): « Il me faut mille de ces imbéciles pour en faire un groupe important; quand ce nombre sera atteint, faites-le moi savoir. » Le ministre alors s'empara de cet homme et l'enchaîna en un certain endroit. Le roi fit ensuite cette réflexion: « Il ne faudrait pas que cet imbécile vînt à mourir de faim. » Il dit alors au grand ministre de le lui amener. (Quand il l'eut vu, il lui trouva mauvaise mine et) fit cette recommandation instante à son ministre: « Veillez bien sur cet homme et ne le laissez pas maigrir; mettez-le dans mon bois d'açokas; que ses désirs des cinq sortes soient satisfaits; qu'on lui donne des réjouissances. » Après avoir reçu ces instructions, le grand ministre traita l'imbécile conformément aux ordres du roi.

Alors il y eut un autre imbécile qui apprit que le roi, après avoir pris (le premier) imbécile, l'avait installé dans son parc de plaisance et lui donnait des réjouissances; il vint se livrer au grand ministre en lui disant: « Je suis un imbécile. » Pour se conformer aux intentions du roi, le grand ministre le mena aussitôt dans le parc de plaisance. Cette scène se renouvela et, en peu de temps, le nombre (de ces gens) atteignit le chiffre de mille.

Le ministre vint dire au roi: « Les imbéciles ont atteint le nombre de mille. De quelle manière maintenant faut-il promptement juger? » En entendant ces paroles, le roi fut pénétré de tristesse; (il se disait): « Depuis les temps anciens

(1) En d'autres termes, le roi pense qu'il ne se trouvera pas, pendant le temps qui lui reste à vivre, mille hommes qui agiront mal; il va donc promettre de châtier le premier coupable, dès que celui-ci aura été rejoint par neuf cent quatre-vingt-dix-neuf de ses sembables; il espère ainsi n'avoir, en réalité, jamais à le punir.

jusqu'à maintenant, pendant un long espace de temps, il ne s'était produit qu'un seul imbécile ; comment se fait-il que maintenant, avant qu'une brève durée se soit écoulée, il y en ait un millier ? C'est sans doute que, dans une période de décadence, les mauvaises pratiques augmentent. » Le roi ordonna à ses ministres de se rendre dans le parc de plaisance pour arroser et balayer, brûler des parfums, suspendre des oriflammes et des dais en soie et pour préparer toutes sortes de boissons et de nourritures exquises ; ses ministres se conformèrent à ses instructions et firent tout ce qu'avait ordonné le roi. Alors, le roi sortit pour se promener et se rendit dans le parc de plaisance avec tous ses ministres et la multitude des dix-huit catégories.

Quand le roi se fut assis, il demanda à ses ministres : « Où se trouvent les imbéciles ? Appelez-les pour qu'ils viennent. » Les imbéciles arrivèrent tous et le roi les regarda ; comme ils étaient depuis longtemps dans le parc, leurs vêtements étaient couverts de souillure, leurs ongles étaient longs et leur chevelure en désordre ; le roi ordonna alors à ses ministres : « Emmenez les imbéciles ; baignez-les, mettez-leur des vêtements neufs, coupez-leur les cheveux et rognez-leur les ongles ; puis, vous me les ramènerez. » Quand ils furent revenus, on leur donna toutes sortes de boissons et d'aliments, on leur fit présent d'objets de valeur et ils purent prendre à leur gré tout ce dont ils avaient besoin. Le roi prescrivit alors ceci aux imbéciles : « Retournez chez vous ; soignez vos pères et vos mères ; travaillez avec zèle à votre profession ; ne commettez plus de vols. » Quand les imbéciles entendirent la proclamation que leur faisait le roi, ils y obéirent, tout joyeux. Puis, le roi de ce pays remit la dignité royale à l'héritier présomptif ; il sortit du monde et se rendit dans la montagne pour y étudier la doctrine des ermites ; alors le roi prononça ces gâthâs :

J'avais d'abord recherché mille imbéciles — pour les réunir et je pensais qu'il serait difficile de les trouver. — Comment se fait-il qu'en si peu de temps — le nombre de mille ait été brusquement atteint?

Les mauvaises pratiques jour et nuit se développent; — cette grande réunion (d'imbéciles), maintenant j'y mets fin; — je désire me séparer des hommes méchants de ce monde; — le temps est venu où il faut que je quitte la vie laïque.

N° 348.

(*Trip.*, XV, 8, p. 16 r°.)

Le Buddha dit aux bhikṣus assemblés : Au temps des générations passées, il y avait un brahmane qui ne possédait aucune richesse et qui subvenait à sa vie en mendiant. Ce brahmane avait une femme qui n'avait enfanté aucun fils. Dans la maison se trouvait un *na-kiu-lo* (nakula) [1] qui vint à mettre bas un petit. Alors, comme le brahmane n'avait pas de fils, il considéra ce petit du nakula comme son fils, et le petit du nakula à son tour regarda le brahmane comme son père. Lorsque le brahmane allait chez les personnes assemblées dans d'autres demeures, tantôt il obtenait du lait et du beurre, tantôt il obtenait des gâteaux et de la viande; il revenait chez lui en les rapportant et en faisait part au nakula. Cependant, plus tard, la femme du brahmane se trouva tout à coup enceinte; lorsque sa grossesse fut arrivée à terme, elle enfanta un fils; elle conçut alors cette pensée : « Ce nakula a mis bas un petit qui porte bonheur et c'est ce qui m'a permis d'avoir un enfant. »

(1) C'est la mangouste ou ichneumon.

Un jour, le brahmane voulut sortir pour aller mendier de la nourriture; il donna à sa femme un ordre en ces termes : « Si vous sortez, emportez avec vous l'enfant; ayez soin de ne pas le laisser en arrière. » Quand la femme du brahmane eut fini de donner à manger à l'enfant, elle se rendit dans une maison voisine afin d'emprunter un pilon pour décortiquer du grain. En ce moment, le petit enfant était tout imprégné de l'odeur du beurre; il y eut alors un serpent venimeux qui vint, attiré par cette odeur; ouvrant sa gueule et crachant son venin, il voulait tuer le petit enfant. Le nakula conçut cette pensée : « Mon père est sorti et ma mère n'est pas là non plus. Pourquoi ce serpent venimeux veut-il tuer mon frère cadet? »

Suivant le dicton :

Le serpent venimeux et le nakula, — le corbeau qui vole et le hibou chauve, — le çramaṇa et le brahmane, — la seconde mère et le fils du premier lit, — toujours se portent mutuellement haine et envie — et, pleins de venin, veulent se faire du mal l'un à l'autre.

Aussitôt donc le nakula tua le serpent venimeux et le coupa en sept morceaux. Puis il conçut cette pensée : « J'ai maintenant tué le serpent et j'ai sauvé la vie à mon frère cadet; si mon père et ma mère le savent, ils ne manqueront pas de me récompenser. » Il se barbouilla la gueule de sang et se tint devant la porte, voulant faire ainsi que son père et sa mère le vissent et fussent joyeux.

Or le brahmane revenait justement de dehors; il aperçut de loin sa femme sortie de la maison; il s'irrita et dit : « Je l'avais avertie que, lorsqu'elle sortirait, elle devait emporter l'enfant; pourquoi est-elle partie seule? » Le père voulut franchir la porte, mais il vit le nakula dont la gueule était ensanglantée et il conçut alors cette pensée : « Tandis que nous, le mari et la femme, étions absents, ce nakula resté en arrière n'a-t-il pas tué et dévoré notre fils? » Dans sa colère, il dit : « Nous n'avons nourri cet

animal que pour qu'il nous fasse du mal. » S'avançant donc, il frappa de son bâton et tua le nakula. Quand il eut franchi la porte, il vit lui-même son fils qui, assis au milieu de la cour, suçait son doigt et jouait; il aperçut en outre les sept tronçons du serpent sur le sol. Quand il eut vu cela, il eut un chagrin et un repentir profonds. Puis le brahmane se fit d'amers reproches (disant :) « Ce nakula avait au plus haut point des sentiments humains; il a sauvé la vie de mon fils. Pour moi, je n'ai pas fait un examen attentif, et avec précipitation je l'ai tué; cela est douloureux, cela est digne de compassion. » Aussitôt il tomba à terre évanoui.

Alors dans l'espace il y eut un deva qui prononça cette gâthâ :

Il faut faire un examen attentif; — gardez-vous d'agir avec précipitation dans un accès de colère; — quand la bienfaisante affection d'excellents amis se rompt, — et quand injustement on fait du mal à quelqu'un avec qui on était en bons rapports, — on est comparable au brahmane — qui tua ce nakula.

N° 349.

(*Trip.*, XV, 8, p. 28 r°.)

Il était autrefois le roi d'un royaume ; il nourrissait deux perroquets, dont l'un se nommait *Lo-ta* (Râdha), et l'autre, *Po-lo* (Proṣṭhapâda). Tous deux connaissaient le langage des hommes. Le roi les chérissait fort ; il les avait mis dans une cage d'or et, quand il leur donnait à manger, c'était à sa propre table. Or, il y eut un haut fonctionnaire qui offrit au grand roi un singe enfant ; comme les hommes sont disposés à aimer la nouveauté, le roi se

mit aussitôt à le chérir ; les boissons et les aliments dont il le nourrit l'emportèrent sur ce qu'il donnait aux perroquets. Alors le perroquet *Po-lo*, s'adressant à *Lo-ta*, prononça cette gâthâ (1) :

Auparavant nous mangions avec le roi — la meilleure nourriture qui fût au monde ; — maintenant, frustrés par le singe, — il nous faut ensemble nous éloigner dans les airs.

Mais *Lo-ta* lui répondit : « Tout cela, cependant, ne sera pas éternel ; maintenant le singe enfant, avant qu'il soit longtemps, devra à son tour être privé de ce traitement privilégié. » Puis, s'adressant à *Po-lo*, il prononça cette gâthâ :

Le profit et la ruine, aussi bien que la calomnie et l'éloge, — la réputation et le blâme, comme la souffrance et le bonheur, — tout cela n'est pas d'essence permanente ; — comment cela pourrait-il causer de la tristesse ou de la joie ?

Po-lo répliqua alors par cette gâthâ :

Ce qui frappe notre vue, ce sont des spectacles qui ne nous réjouissent pas — et il n'y a aucun sujet de satisfaction ; — nous n'entendons que le son des calomnies — sans que jamais on nous loue ; — déployons notre volonté d'oiseaux qui volent (2) *; — à quoi bon endurer ces souffrances ?*

Au temps où ce singe enfant était petit, l'aspect de ses poils était luisant et doux ; il gambadait et sautait et les hommes aimaient à jouer avec lui ; mais à mesure qu'il grandit, les poils qui le couvraient s'altérèrent et les hommes eurent de la répulsion à le voir ; les oreilles dressées et la gueule ouverte, il effrayait les petits

(1) Des cinq stances qui figurent dans ce conte, la première, la seconde et la quatrième coïncident exactement avec la première, la seconde et la quatrième du jâtaka pâli (*Jâtaka*, n° 329) ; la troisième est absente de la rédaction pâlie ; la cinquième concorde pour les deux premiers vers avec la troisième du pâli.

(2) C'est-à-dire : envolons-nous.

enfants. Alors, le perroquet *Lo-ta* prononça cette gâthâ en s'adressant à *Po-lo* :

Les oreilles droites et le visage froncé, — prêt à mordre, il effraie les jeunes garçons ; — il se met dans le cas de s'attirer des châtiments ; — avant longtemps il perdra sa nourriture avantageuse.

Ce singe étant devenu grand, le roi cessa de l'aimer ; il ordonna donc à ceux qui étaient à ses côtés de l'attacher à un pieu de la mangeoire pour les chevaux. En ce temps, le fils du roi, qui était tout jeune, vint à passer auprès du singe en tenant dans sa main à boire et à manger. Le singe lui demanda de la nourriture, mais le fils du roi ne voulut pas lui en donner ; le singe, irrité, déchira de ses griffes le visage du fils du roi et mit en pièces ses vêtements ; tout effrayé, le fils du roi éleva la voix et poussa de grands cris. Le roi demanda à ceux qui étaient auprès de lui pourquoi son fils pleurait, et on lui raconta ce qui était arrivé. Le roi, fort en colère, ordonna qu'on frappât (le singe) à mort et qu'on le jetât dans un fossé, pour qu'il fût mangé par les *man-t'o*.

Alors, le perroquet *Po-lo*, s'adressant à *Lo-ta*, prononça cette gâthâ :

Vous êtes un être doué de sagesse, — car vous avez prévu ce qui n'était point encore réalité. — Cet animal, par son manque de connaissance, a causé sa propre perte ; — il est mangé par les man-t'o.

Le Buddha dit aux bhikṣus assemblés : « Celui qui en ce temps était le perroquet *Lo-ta*, qui d'autre était-ce, sinon moi-même ? Quant au perroquet *Po-lo*, c'était Ânanda. »

N° 350.

(*Trip.*, XV, 8, p. 28 v°-29 r°.)

Autrefois, il plut sans discontinuer pendant sept jours, à une époque qui n'était pas (la saison des pluies) ; les gardiens de troupeaux, pendant sept jours, ne sortirent pas. En ce temps, il y eut un loup à jeun qui rôdait affamé et parcourait toutes les bourgades ; il arriva dans sept villages sans avoir absolument rien trouvé. Alors, il se domina en se faisant ces remontrances : « Pourquoi ne considérerais-je pas comme peu important d'avoir traversé sept villages sans trouver absolument rien ? Il vaut mieux maintenant que je reste immobile en observant le jeûne. » Il revint donc dans la forêt de la montagne et, s'étant mis dans une caverne, il prononça ce vœu : « Que tous les êtres vivants soient en tranquillité. » Puis, disposant son corps en ordre, il s'assit paisiblement, ferma les yeux et se livra à la réflexion.

Or, c'est une loi que Çakra, roi des devas, lorsqu'arrivent les jours de jeûne qui sont le huitième, le quatorzième et le quinzième jours de chaque lune, monte sur l'éléphant Dragon-Blanc *Yi-lo* (Airâvata) et descend examiner dans le monde quels sont parmi les êtres de toute espèce ceux qui obéissent pieusement à leur père et à leur mère, qui font des offrandes de nourriture aux çramaṇas et aux brahmanes, qui se conduisent avec libéralité et observent les défenses, qui pratiquent la conduite de Brahma et qui acceptent les huit défenses.

En ce temps donc, Çakra Devendra, au cours de sa tournée d'inspection, arriva à cette caverne de la montagne ; il vit ce loup qui, les yeux fermés, se livrait à la réflexion ; il conçut alors cette pensée : « Eh ! pour un

loup, il est fort extraordinaire ; même un homme n'aurait pas de tels sentiments. Comment à plus forte raison un loup peut-il se conduire ainsi ? »

Il voulut alors le mettre à l'épreuve pour savoir s'il était sincère ou non ; Çakra donc se transforma en un mouton et se tint devant la caverne ; à haute voix il appelait le troupeau ; le loup, voyant le mouton, pensa alors : « Il est merveilleux que le bonheur qui rétribue le jeûne arrive si soudainement ; j'ai parcouru sept villages en cherchant à manger sans rien pouvoir prendre et maintenant, après avoir observé le jeûne un instant, la viande vient d'elle-même ; ma cuisine étant approvisionnée, il ne s'agit plus que de manger ; après que j'aurai mangé, j'observerai le jeûne. »

Alors il sortit hors de la caverne et s'élança à l'endroit où était le mouton. Le mouton, voyant venir le loup, s'enfuit tout effrayé ; le loup se précipita à sa poursuite, mais le mouton courait sans s'arrêter ; quand la poursuite eut été longue, le mouton se changea en un chien qui, la gueule ouverte et les oreilles en arrêt, vint à son tour donner la chasse au loup, en aboyant contre lui d'une manière précipitée. Le loup, voyant venir le chien, s'enfuit, tout effrayé, mais le chien le poursuivait avec ardeur et c'est à peine s'il put échapper.

Revenu dans son antre, il eut cette pensée : « Je désirais le manger, mais c'est lui au contraire qui a voulu me dévorer. » Alors Çakra, roi (des devas), se présenta devant le loup sous la forme d'un mouton boiteux qui restait là en bêlant. Le loup pensa : « Auparavant, c'était un chien que mes yeux obscurcis par la faim ont pris pour un mouton. Mais maintenant ce que je vois, c'est bien vraiment un mouton. » Il le considéra encore attentivement et vit que par ses oreilles, ses cornes, ses poils et sa queue, c'était bien véritablement un mouton ; il sortit donc et courut sur lui ; le mouton de nouveau s'enfuit tout

effrayé ; au moment où il allait être atteint, il se transforma encore une fois en un chien qui au contraire donna la chasse au loup et il en fut comme précédemment.

(Le loup se dit :) « Je désirais le manger et c'est lui au contraire qui a voulu me dévorer. » Alors Çakra, roi des devas, se transforma devant le loup en un agneau qui bêlait au troupeau et appelait sa mère. Mais le loup dit avec irritation : « Quand même vous seriez un morceau de viande, je ne sortirais plus ; à combien plus forte raison (ne sortirai-je pas) puisque vous êtes un agneau et que vous désirez que je sois trompé. » Il retourna à l'observation du jeûne et se mit à méditer d'un cœur paisible.

Çakra, roi des devas, sachant que le cœur du loup était revenu à l'idée du jeûne, continua intentionnellement à se tenir devant lui sous la forme d'un mouton ou d'un agneau. Le loup lui dit alors cette gâthâ :

Même si vous étiez vraiment un mouton, — je ne voudrais cependant point sortir. — A combien plus forte raison (ne sortirai-je pas) puisque vous êtes encore une hallucination — qui, comme précédemment, m'effraiera. — Voyant que je suis retourné au jeûne, — vous venez de nouveau pour que je sois mis à l'épreuve ; — mais, quand bien même vous seriez un morceau de viande, — je ne saurais vous croire ; — à combien plus forte raison, puisque vous êtes un mouton ou un agneau — qui appelle et bêle pour me tromper.

Alors l'Honoré du monde prononça cette gâthâ :

S'il y a un homme sorti du monde — qui observe les défenses avec un cœur léger et turbulent, — il ne sait pas renoncer au profit (quand il se présente) — et il est semblable au loup qui se livrait au jeûne.

N° 351

(*Trip.*, XV, 8, p. 29 v°.-30 r°.)

Autrefois il y avait un royaume nommé *Kia-che* (Kâçî) et une ville nommée *Po-lo-nai* (Vârâṇasî). En ce temps, la population de ce royaume était riche et heureuse ; les trois passions empoisonnées (1) y brûlaient et s'y développaient. Il y eut un brahmane pauvre qui vint d'un village écarté et entra dans la ville ; c'était un jour de fête ; les hommes de la ville étaient, les uns montés sur des éléphants, les autres sur des chevaux ; les uns étaient en char, les autres en palanquin ; ils se baignaient, se frottaient de parfums et revêtaient des habits neufs ; ils satisfaisaient leurs désirs des cinq sortes et se livraient à toutes sortes de divertissements.

Alors dans le cœur de ce brahmane se produisit la soif du désir et il demanda à quelqu'un : « Comment tous ces gens ont-ils fait pour avoir tant de joie ? » On répondit au brahmane : « Ne le savez-vous point ? — Non », répliqua-t-il. Alors son interlocuteur dit au brahmane : « Ces gens, dans des vies antérieures, ont accompli des œuvres méritoires ; en outre, dans la vie actuelle, ils ont fait des efforts pour acquérir des richesses ; et c'est pourquoi ils ont obtenu cette joie. » Le brahmane pensa alors à part lui : « Tous ces gens ont des mains, des pieds et quatre membres qui ne diffèrent point des miens ; il me faut donc maintenant m'appliquer uniquement à faire travailler mon corps et à déployer ma force et je pourrai

(1 La cupidité 貪, la colère 瞋, l'égarement 癡 (Dict. *Ta ming san tsang fa chou*).

obtenir des richesses qui me permettront de me livrer aux réjouissances tout comme ces gens. »

Revenu donc chez lui, il dit à sa femme : « Je veux aller au loin employer mes forces à rechercher des richesses. » Sa femme lui répondit : « En allant ici et là mendier dans le voisinage, vous trouverez promptement de quoi donner à manger et à boire à vos enfants ; à quoi bon aller au loin ? » Le brahmane lui dit : « Puisque je n'ai pu atteindre l'objet de mon entreprise, il me faut aller au loin. » Sa femme, réfléchissant que, puisqu'il voulait partir, elle ne savait plus comment l'en empêcher, dit au brahmane : « Partez ou restez, comme il vous plaira; mais ayez grand soin de votre personne. » Le brahmane fit cette recommandation à sa femme : « Appliquez-vous à bien veiller sur nos enfants. »

Alors le brahmane s'en alla donc ; arrivé dans un village sur le bord de la mer, il vit des marchands qui s'étaient réunis pour célébrer un sacrifice et qui publiaient dans les rues une invitation demandant qui voulait les suivre sur mer et aller avec eux acquérir des objets précieux. Le brahmane ayant répondu qu'il désirait aller sur mer, les marchands l'interrogèrent sur ce qu'il avait en argent et en marchandises ; il répondit : « Je n'ai ni argent ni marchandises ; mais je désire vous suivre pour mendier ma nourriture et je prononcerai des vœux en votre faveur. » Les marchands, pensant alors tous qu'il leur porterait bonheur, l'engagèrent à monter sur leur bateau.

Ils eurent un vent favorable et arrivèrent à un bourg dans une île de la mer; le brahmane entra dans le village pour mendier sa nourriture et employa toutes ses forces à rechercher des richesses; il obtint trente-deux lingots d'or pur et quatorze perles maṇi. Puis, avec ses compagnons, il revint dans le Jambudvîpa ; quand le bateau eut touché à un îlot du rivage, le brahmane se mit à se vanter grandement en disant aux marchands : « Partir en

emportant des denrées et revenir maintenant en en ayant obtenu d'autres, qu'est-ce que cela a d'extraordinaire ? Moi, je suis d'abord allé les mains vides et voici les trésors que j'ai acquis ; c'est là ce qu'on peut appeler merveilleux. » Ne pouvant dominer sa joie, il brandissait ses joyaux et les agitait dans ses mains sans s'arrêter, si bien qu'il lâcha ces objets précieux qui tombèrent dans la mer.

Alors le brahmane fut pénétré d'une grande tristesse : « Je me suis donné (disait-il), des peines extrêmes pour acquérir ces joyaux ; comment se fait-il qu'en un matin ils soient soudain tombés dans l'eau ? Il me faut maintenant transvaser la mer pour rechercher mes joyaux. » Étant donc monté sur le rivage il se mit en quête d'une bonne pièce de bois et, quand il l'eut trouvée, il la porta à un charpentier en lui disant : « Je viens vous déranger pour que vous me fassiez une écope en bois. » Quand le charpentier l'eut terminée, le tourneur la façonna au tour et le forgeron la doubla de métal.

Quand le brahmane eut son écope, il alla au bord de la mer ; il releva ses vêtements et mit à nu ses bras dans l'intention de transvaser l'eau de la mer. En ce moment, il y eut un dieu de la mer qui fit cette réflexion : « Que veut faire ce brahmane ? il faut que je le lui demande. » Il prit donc la forme d'un brahmane et, s'étant rendu auprès de lui, prononça cette gâthâ :

Vous avez relevé vos vêtements et mis à nu vos bras : — très affairé, vous semblez vous livrer à une occupation urgente. — Je suis donc venu vous demander — ce que vous vouliez faire.

Le brahmane répondit par cette gâtha :

Maintenant cette eau de la grande mer — qui, vaste et profonde, est la souveraine de tous les cours d'eau, — j'ai inventé présentement un moyen — par lequel je me propose de la transvaser afin qu'elle soit épuisée.

Le dieu de la mer alors prononça encore cette gâthâ :

La grande mer, souveraine de tous les cours d'eau, — quelle faute a-t-elle commise envers vous, — pour que vous ayez inventé un moyen — afin de la transvaser de manière à ce qu'elle soit épuisée ?

Le brahmane répliqua par cette gâthâ :

J'ai supporté de grandes peines — et j'ai traversé la mer pour acquérir des objets précieux, — (à savoir) trente-deux lingots d'or véritable — et quatorze (perles) maṇi. — En quittant le bateau pour monter sur le rivage, — mon sac de joyaux est tombé dans la mer ; — c'est pour rechercher mes joyaux — que je transvaserai et épuiserai la grande mer.

Le dieu de la mer riposta par cette gâthâ :

La grande mer est fort profonde et vaste ; — elle est la souveraine des cent fleuves et de tous les cours d'eau ; — même en y consacrant des centaines et des milliers d'années, — vous ne parviendriez pas à l'épuiser en la transvasant.

Le brahmane répondit par cette gâthâ :

Les longues alternances du soleil et de la lune se poursuivent sans fin ; — l'écope de bois et sa doublure de fer seront difficilement endommagées ; — j'emploierai mes forces et appliquerai mon activité sans relâche ; — pourquoi craindrais-je que cette mer ne puisse pas être mise à sec ?

Quand le brahmane eut prononcé cette gâthâ, il se mit à transvaser l'eau de la mer, mais à mesure qu'il la transportait sur le rivage, l'eau retournait dans la mer. Alors le dieu de la mer observa ce brahmane pour voir si sa résolution ne se relâcherait pas et si elle était véritablement ferme et inébranlable. Après l'avoir observé, il constata que ce brahmane avait une volonté qui s'appliquait tout entière à son objet et ne reculait point. Le dieu de la mer songea alors que, même en transvasant l'eau de la

mer pendant cent ans, (ce brahmane) n'arriverait pas à en diminuer l'épaisseur d'un cheveu ; ému par son application parfaite, il lui rendit ses joyaux ; puis le dieu de la mer dit au brahmane cette gâthâ :

L'homme qui fait tous ses efforts, qui s'ingénie, — et qui a une résolution inlassable, — par l'activité de son application produit (sur les dieux) une émotion telle, — qu'il retrouve son bien, quoiqu'il l'ait perdu.

N° 352.

(*Trip.*, XV, 8, p. 33 v°-34 r°.)

Autrefois, dans les montagnes parfumées il y avait la résidence d'un ermite. Non loin de la montagne se trouvait un étang dans lequel vivait une tortue ; (cette tortue) sortit de l'eau de l'étang pour manger, et, après avoir mangé, elle s'endormit la face tournée vers le soleil et la bouche grande ouverte. En ce temps il y avait dans les montagnes parfumées des singes ; (l'un d'eux) entra dans l'étang pour y boire de l'eau, après quoi il monta sur le rivage ; voyant cette tortue qui dormait la bouche grande ouverte, il éprouva le désir de commettre un acte obscène ; il mit donc ses parties génitales dans la bouche de la tortue ; celle-ci s'en aperçut, referma la bouche et rentra (la tête) à l'intérieur de ses six carapaces. C'est à quoi s'applique ce que dit cette gâthâ :

Quand un homme stupide empoigne quelque chose, — c'est comme lorsque la tortue prend quelque chose avec sa bouche ; — en vain y appliquerait-on la poigne d'un mo-lo (*malla* = athlète) ; — *à moins d'employer une hache, on n'arrivera pas à détacher* (*ce qui est ainsi retenu*).

Puis la tortue, maintenant avec énergie le singe, se mit à marcher à reculons pour entrer dans l'eau. Le singe très effrayé fit cette réflexion : « Si j'entre dans l'eau, je ne puis manquer de mourir, c'est certain. » Cependant, affaibli par la souffrance, il laissait la tortue l'emporter ; en l'entraînant tout le long (du terrain), (la tortue) tomba dans un endroit escarpé, où elle se trouva renversée sur le dos. Alors le singe prit la tortue dans ses bras et se dit : « Qui peut me délivrer de ce danger cruel ? » Ce singe savait depuis longtemps où demeurait l'ermite et pensa que celui-ci pourrait le secourir ; il alla donc vers lui en tenant la tortue dans ses bras. L'ermite, en les voyant de loin, fit cette réflexion : « Hé ! quelle chose extraordinaire ! Que fait donc maintenant ce singe ? » Voulant plaisanter avec le singe, il lui dit : « O brahmane, quel objet précieux remplissant votre bol apportez-vous ici ? Quelle foi avez-vous obtenue que vous veniez vers moi. » Le singe prononça alors cette gâthâ :

Moi, singe stupide, — j'ai provoqué d'une manière haïssable un autre être qui ne m'avait fait aucun mal. — Celui qui secourt une personne en péril est un sage ; — ma vie est menacée dans un bref délai ; — aujourd'hui, ô brahmane, — si vous ne me secourez pas, — dans un instant on aura coupé mes parties génitales — et je reviendrai épuisé et en détresse dans la forêt de la montagne.

Alors l'ermite lui répondit par cette gâthâ :

J'ordonne que vous soyez délivré — et que vous retourniez dans la forêt de la montagne ; — mais je crains que, suivant la coutume des singes, — votre ancien naturel mauvais ne reparaisse.

Puis ce ṛṣi leur expliqua les choses d'autrefois en ces termes :

O tortue, dans une existence antérieure, — vous appartenez au clan Kia-che (*Kâçyapa*) ; *— ô singe, dans les générations passées, vous appartenez au clan* K'iao-tch'en-

jou (*Kauṇḍinya*) (1) ; — *puisque vous avez satisfait vos désirs débauchés, — maintenant vous devez rompre cette union ; — (fille du clan)* Kia-che (*Kâcyapa*), *relâchez (ce fils du clan)* K'iao-tch'en (*Kauṇḍinya*) — *et laissez-le retourner dans la forêt de la montagne.*

N° 353.

(*Trip.*, XV, 8, p. 34 r°-34 v°.)

Autrefois il y avait un brahmane dont le nom de famille était *Song-k'iu* (Çuṅga ?) : il gagnait sa vie en cultivant les champs. Il demanda et obtint une épouse ; elle était belle et avenante ; il se livra au plaisir avec elle ; puis elle enfanta une fille qui, elle aussi, était belle ; on lui choisit un nom personnel et, comme son nom de famille était *Song-k'iu*, on l'appela *Song-k'iu* (Çuṅgâ ?).

Quand elle fut devenue grande, des brahmanes de toutes les diverses familles envoyèrent des lettres ou vinrent pour la demander (en mariage) ; la fille demanda alors à sa mère : « Pourquoi ces étrangers viennent-ils ? — C'est pour vous demander (en mariage) », lui fut-il répondu. La fille dit à sa mère : « Je ne désire pas me marier ; je me plais à tenir une conduite pure. » Sa mère lui répondit : « Cela ne doit pas être ; la règle est que les hommes et les femmes contractent mariage. » Sa fille insista, en disant : « Si je suis chérie de mon père et de ma mère, que personne ne m'épouse. »

Alors le père et la mère, à cause de l'affection qu'ils avaient pour leur fille ne voulurent pas lui faire de la

(1) Entre ces deux clans, les mariages étaient permis (cf. la note de Rouse à la fin du *Jâtaka* n° 273).

peine et lui résister et lui répondirent qu'elle pourrait suivre son désir. Tous leurs amis du voisinage trouvèrent cela admirable (et se dirent) : « Comment peut-il se faire qu'une fille belle et avenante soit capable de maintenir sa résolution et désire pratiquer une conduite pure ? » Tous conçurent de l'affection pour elle.

En ce temps, le brahmane allait aux champs pour travailler au labourage ; sa femme avait coutume de lui apporter sa nourriture ; or il arriva un jour que sa femme, étant occupée, envoya sa fille *Song-k'iu* apporter de la nourriture au père ; en ce moment, le brahmane avait des pensées impures qui lui firent concevoir des désirs ; il forma le projet, quand sa femme viendrait, de satisfaire avec elle ses désirs. Lorsqu'il vit celle qui lui apportait à manger, il laissa là sa charrue et alla à sa rencontre ; ses sentiments de luxure l'aveuglant, il ne put reprendre son bon sens et le père fit des attouchements à sa fille à un endroit qu'on ne doit point toucher.

Alors la fille *Song-k'iu* resta immobile en versant des larmes. Le brahmane se dit donc en lui-même : « Cette fille *Song-k'iu* ne se complaît pas habituellement dans la sensualité et tous les hommes l'admirent à cause de cela ; maintenant je lui ai fait des attouchements et elle n'a pas poussé de grands cris ; il semble qu'elle ait le désir de la jouissance. » Il prononça alors cette gâthâ :

Maintenant j'ai touché votre corps — et, la tête baissée, vous poussez de longs soupirs ; — ne serait-ce pas que vous désirez avec moi — vous livrer aux pratiques de la sensualité ? — Vous teniez auparavant une conduite pure — et tous les hommes en étaient frappés de respect ; — mais maintenant vous m'apparaissez sans énergie — et vous semblez avoir des pensées profanes.

La fille *Song-k'iu* répondit alors à son père par ces gâthâs :

Auparavant, lorsque j'avais quelque sujet de crainte, —

je cherchais un secours en mon tendre père ; — voici que, dans l'endroit même où je prenais mon appui, — je rencontre ce désordre haïssable. — Maintenant, comme au milieu d'une jungle épaisse, — je ne sais plus à qui m'adresser ; — je suis comme l'être qui vivait dans une eau profonde — et qui se trouve plongé dans le feu. — Le lieu qui à l'origine me servait de protection — engendre maintenant pour moi la terreur ; — l'endroit où je n'avais nulle crainte produit la crainte ; — là où je me réfugiais, je rencontre au contraire le danger. — O vous, tous les dieux des arbres de la forêt, — soyez témoins de cette violation de la Loi. — Celui qui jusqu'à la fin aurait dû me soutenir et me faire du bien, — en un jour je me vois outragée par lui. — Si la terre ne s'ouvre pas pour me recevoir, — où pourront s'enfuir mon corps et ma vie ?

Le brahmane, entendant les paroles que prononçait sa fille, se sentit couvert de honte et aussitôt il s'en alla.

N° 354.

(*Trip.*, XV, 8, p. 42 v°-43 r°.)

Autrefois il y avait une ville appelée *Po-lo-nai* (Vârâṇasi) et un royaume nommé *K'ia-che* (Kâçî). Il y avait un brahmane qui possédait des pois (*mo-cha* = mâṣa) si vieux qu'on ne pouvait les cuire à point en les faisant bouillir ; il les prit et les mit sur la place du marché dans le désir de les vendre à quelqu'un ; mais il ne se trouva absolument personne pour les acheter.

En ce temps, il y avait un homme qui possédait chez lui un âne rétif ; il vint le vendre au marché, mais avait peine à trouver un acheteur. Alors le possesseur des vieux pois se dit : « Il faut que j'achète cet âne avec mes

pois. » Il alla donc dire à l'autre : « Voulez-vous me remettre l'âne et prendre ces pois ? » Le possesseur de l'âne pensa à son tour : « A quoi me sert cet âne rétif ? Il faut que je prenne les pois de cet autre. » Il répondit alors : « Affaire conclue. »

Quand (le brahmane) eut obtenu l'âne, il se réjouit, et alors, lui qui avait été le possesseur des pois, il pensa qu'il avait gagné quelque profit ; il prononça donc cette gâthâ :

Moi, le brahmane, j'ai fort habilement vendu — ces vieux pois gelés qui ont seize années ; — quand bien même vous y emploieriez tout votre bois de chauffage, vous n'arriveriez pas à les cuire à point en les faisant bouillir — et ils pourraient briser les dents de grands et petits dans votre famille.

Alors le possesseur de l'âne répondit par cette gâthâ :

Vous, ô brahmane, pourquoi vous réjouir ? — Quoique vous ayez (un animal qui a) quatre pattes et un beau vêtement de poil, — quand vous le chargerez d'un fardeau et que vous le mettrez sur la route, il vous fera savoir — que même si vous le piquez avec une pointe et si vous le brûlez avec le feu, il ne bougera pas.

Aussitôt le possesseur des pois de répondre par cette gâthâ :

Il me suffira de faire paraître un antique bâton — à l'extrémité duquel j'aurai mis une pointe de quatre pouces — pour pouvoir venir à bout de cet âne rétif ; — comment craindrais-je de ne pouvoir le maîtriser ?

Alors le possesseur de l'âne se mit en colère et prononça cette gâthâ :

Quand il sera fermement dressé sur ses deux pattes de devant — et lancera à toute volée ses deux pieds de derrière, — il brisera la rangée de devant de vos dents ; — après quoi, vous aurez appris à le connaître.

Le possesseur des pois adressa à l'âne cette gâthâ :

Les piqûres venimeuses des moustiques et des taons, — c'est seulement en agitant la queue que vous vous en protégez ; — je vous couperai la queue à sa base — pour que vous connaissiez la souffrance.

L'âne répliqua à son tour :

Depuis mes ancêtres jusqu'à moi, — nous avons tous observé cette conduite perverse ; — maintenant moi je continuerai certainement cette pratique — et braverai mille morts plutôt que d'y renoncer jamais.

Alors le possesseur des pois reconnut que cet animal vicieux ne devait pas être admonesté avec des paroles sévères ; il se mit donc à lui adresser des éloges en disant :

Votre braiement a un son très agréable ; — votre visage est blanc comme le jade et la neige ; — je vous choisirai une épouse — avec laquelle vous irez errer dans les forêts et les marais.

L'âne, entendant ces paroles douces et affectueuses, prononça alors cette gâthâ :

Je puis porter une charge de huit mesures de dix boisseaux — et parcourir six cents li en un jour ; — il faut, ô brahmane, que vous le sachiez, — puisque vous m'avez apporté l'heureuse nouvelle que j'aurai une épouse.

N° 355.

(*Trip.*, XV, 8, p. 44 r°.)

Autrefois il y avait cinq cents ermites qui demeuraient dans les montagnes neigeuses. Un de ces ermites résidait dans un endroit séparé où se trouvaient des sources d'une eau excellente et où les fleurs et les fruits étaient

magnifiques et abondants. Non loin de là était la rivière *Sa-lo* (Sarayû ?) dans laquelle demeurait un nâga ; en voyant cet ermite tenir une conduite fort digne et bien ordonnée, (le nâga) conçut de l'amitié pour lui. Un jour, ce nâga de la rivière vint auprès de l'ermite qui, justement alors, était assis avec les jambes croisées ; il entoura sept fois son corps autour de l'ermite et lui couvrit le sommet du crâne avec sa tête, puis il resta immobile ; chaque jour il agissait ainsi et ce n'était qu'aux moments des repas qu'il ne venait pas. L'ermite ayant le corps enserré par le nâga devait rester rigide jour et nuit et ne pouvait prendre aucun repos ; son corps se dessécha et s'amaigrit et il lui vint des ulcères.

Cependant il y avait dans le voisinage quelques habitations d'hommes ; l'un de ceux-ci, qui faisait des offrandes aux ermites, alla, en se promenant à sa fantaisie, à l'endroit où se tenait cet ermite ; il vit qu'il était maigre et avait des ulcères et lui demanda quelle en était la cause. L'ermite lui raconta tout ce que nous avons dit plus haut. Cet homme dit à l'ermite : « Désirez-vous faire que ce nâga ne vienne plus ? » Il dit qu'il le désirait. L'autre lui demanda : « O ermite, ce nâga porte-t-il quelque chose sur lui ? » L'ermite répondit qu'il avait seulement un collier de perles précieuses sur sa gorge. L'homme lui donna alors ce conseil : « Bornez-vous à lui demander ces perles ; le nâga est de nature fort avare ; il ne voudra jamais vous les donner et vous pourrez faire ainsi qu'il ne vienne plus. » Après avoir ainsi parlé il s'en alla.

Au bout d'un moment le nâga arriva et l'ermite lui demanda ses perles. Quand le nâga eut entendu le son de sa voix lui demandant les perles, il fut aussitôt mécontent, abandonna lentement (l'ermite) et se retira. Le lendemain, lorsque le nâga vint, l'ermite le vit avant même qu'il fût arrivé et lui adressa de loin cette gâthâ :

Les joyaux maṇi qui ont de l'éclat — et qui ornent sous

forme de collier votre corps, — si, ô nâga, vous consentez à me les donner — nous serons d'excellents amis.

Le dragon prononça alors cette gâthâ :

Je crains de perdre les perles maṇi — et je suis comme le chien qu'on appelle en tenant un bâton ; — vous ne sauriez obtenir mes perles précieuses — et je ne viendrai plus vous voir. — La nourriture raffinée et toutes sortes de joyaux — me sont procurés par la puissance admirable de ces (perles) maṇi ; — vous ne sauriez jamais les obtenir ; — à quoi sert de me les demander avec obstination. — Beaucoup demander désunit l'amitié ; — c'est pourquoi je ne viendrai plus.

Alors il y eut dans les airs un deva qui prononça cette gâthâ :

Quand la lassitude et le mépris viennent à se produire — c'est toujours parce qu'on a beaucoup demandé. — Quand le brahmane eut laissé voir à l'autre son désir, — le nâga alors se cacha dans les eaux profondes.

N° 356.

(*Trip.*, XV, 8, p. 45 v°-46 r°.)

Autrefois il y avait une ville appelée *Po-lo-nai* (Vârâṇasî) et un royaume appelé *K'ia-che* (Kâçî). Dans ce royaume, il y avait un roi qui gouvernait suivant la Loi ; le peuple était paisible et heureux ; il ne se produisait aucun malheur.

Ce roi n'avait pas de fils lorsque soudain sa femme devint enceinte ; au bout de dix mois elle enfanta un fils qui n'avait ni yeux ni nez. Sept jours après la naissance de ce fils, on organisa une grande réunion où furent rassemblés tous les ministres, les maîtres devins et les religieux, afin de choisir un nom pour cet enfant. C'était alors

la coutume locale dans le pays de ce roi de tirer un nom soit de quelque marque distinctive de bon augure, soit de quelque constellation, soit (des noms) du père et de la mère. Un brahmane demanda : « Le fils du roi a-t-il sur son corps quelque marque distinctive extraordinaire ? » Quelqu'un des assistants lui répondit : « Maintenant ce fils de roi a le visage tout plat et n'a absolument point d'yeux et de nez. » Le brahmane reprit : « Il faut donc nommer ce fils du roi Face de miroir (*King mien*, Âdarçamukha). » On donna à cet enfant quatre nourrices pour le soigner et l'élever ; l'une d'elles le frottait et l'essuyait, le lavait et le baignait ; la seconde le débarrassait de ses souillures ; la troisième le tenait dans ses bras ; la quatrième le nourrissait de son lait ; ces quatre nourrices jour et nuit veillaient sur lui. De même que la fleur de lotus, il grandissait de jour en jour et arriva à l'âge adulte.

Quand son père mourut, on mit sur le trône Face de miroir (Âdarçamukha) pour qu'il héritât de la haute dignité royale ; or, cet héritier présomptif, dans une naissance antérieure, avait planté une tige vertueuse ; quoiqu'il fût né sans yeux, il avait la faculté de voir céleste ; il était digne de régner sur le royaume, et la force de sa bienfaisance productrice de bonheur était grande ; aussi lorsque les habitants du royaume apprirent que l'héritier présomptif Face de miroir (Âdarçamukha) devenait roi, il n'y eut personne qui ne trouvât la chose admirable.

Cependant il y avait un grand ministre qui voulut le mettre à l'épreuve ; mais une occasion favorable ne se présentait pas. Sur ces entrefaites, le roi rendit un décret pour ordonner à ses ministres d'édifier une nouvelle salle en y ciselant des sculptures élégantes et en y faisant toutes sortes de belles peintures. Ce grand ministre se dit : « J'avais toujours le désir de mettre le roi à l'épreuve ; maintenant voici bien le moment. » Il prit donc un singe qu'il habilla de vêtements ; ayant préparé tout l'attirail d'un

artiste, il mit ces objets dans un sac de cuir qu'il lui passa autour de l'épaule; puis, emmenant avec lui (le singe), il vint dire au roi : « O grand roi, nous avons reçu un décret ordonnant d'édifier une salle ; un artiste habile est venu ; je désire que Votre Majesté lui donne les plans de la salle. » Le roi pensa dans son cœur que cet homme voulait le mettre à l'épreuve ; il prononça alors ces gâthâs :

Je considère cet animal ; — il cligne des yeux et son visage se plisse et se contracte ; — il gambade et son caractère est inconstant et turbulent ; — même un objet achevé, il serait capable de le gâter. — Puisque tel est son naturel, — comment pourrait-il édifier la salle d'un palais ? Il endommage les arbres chargés de fruits et de fleurs — et ne parvient pas à être l'ami des hommes, — à plus forte raison ne saurait-il construire la salle d'un palais ; — ramenez-le au plus vite dans la forêt sauvage.

N° 357(1).

(*Trip.*, XV, 8, p. 48 r°-48 v°.)

Autrefois il y avait une ville nommée *Po-lo-nai* (Vârâṇasî et un royaume appelé *K'ia-che* (Kâçî). En ce temps il y avait un brahmane qui, dans la campagne déserte, pratiqua un puits gratuit afin que les bergers, les ramasseurs de bois mort et d'herbes, et les passants allassent tous se désaltérer à ce puits et en même temps s'y laver.

Un jour, vers le coucher du soleil, une troupe de chacals vint à ce puits pour boire l'eau qui était répandue à terre. Le chef des chacals ne but pas de l'eau qui était à terre, mais il enfonça sa tête dans la cruche pour en

(1) Ce conte a déjà été traduit par Julien (*Les Avadânas*, t. I, p. 88-92).

boire l'eau ; quand il eut bu cette eau, il garda la cruche sur sa tête et il l'éleva en l'air, puis il brisa, en la frappant, la cruche d'argile ; le goulot de cette cruche était d'ailleurs large pour son cou. Les autres chacals dirent à leur chef : « Même des feuilles d'arbre humides quand elles peuvent servir doivent toujours être conservées ; à plus forte raison cette cruche qui rend service aux voyageurs. » Le chef des chacals dit : « J'ai fait cela pour m'amuser ; je ne veux que mon plaisir ; à quoi bon m'inquiéter d'autre chose ? »

En ce moment un voyageur dit au brahmane : « La cruche qui était sur votre puits a été brisée ». Il en mit donc une autre qui, de la même manière que précédemment, fut brisée par le chacal. Il n'en fut pas ainsi seulement une fois et il y eut jusqu'à quatorze cruches qui furent brisées. Les autres chacals firent à plusieurs reprises des remontrances (à leur chef), mais celui-ci ne les accepta pas.

Alors le brahmane se dit : « Qui cherche à me faire obstacle et à me nuire dans l'entreprise bienfaisante et vertueuse que j'ai faite en établissant un puits gratuit ? Il faut maintenant que j'aille voir comment cela arrive. » Il prit donc une cruche et alla la placer sur le puits et, d'un endroit caché, il épia ce qui se passait. Divers passants burent de l'eau et s'en allèrent, mais aucun d'eux ne cassa la cruche. Puis, quand vint le coucher du soleil, il vit la troupe de chacals arriver pour boire l'eau répandue à terre ; seul le chef des chacals but l'eau qui était dans la cruche, puis il brisa celle-ci en la frappant.

Quand (le brahmane) eut vu cela, il pensa : « C'est bien ce chacal qui me suscite des difficultés dans l'entreprise bienfaisante et vertueuse que j'ai faite en établissant ce puits. » Il fabriqua alors une cruche en bois solide et difficile à briser ; il la fit de telle sorte que (le chacal) y entrerait la tête aisément, mais l'en sortirait avec peine ; il la

prit et la plaça à côté du puits ; muni d'un bâton, il monta la garde dans un endroit caché.

Après que les voyageurs eurent fini de boire, vers le coucher du soleil les chacals vinrent en bande comme précédemment boire l'eau répandue à terre ; seul le chef des chacals, après avoir bu l'eau de la cruche, se mit à la frapper sur le sol ; mais il ne parvint pas à la briser. Alors le brahmane, armé de son bâton, sortit et vint tuer sous les coups le chacal.

Dans les airs un deva prononça cette gâthâ :

Les paroles sensées et venant d'un cœur bienveillant, — ce méchant n'en a point accepté les remontrances ; — persistant dans son opiniâtreté, il s'est attiré ce malheur — et a causé la perte de sa propre vie ; — c'est ainsi que le chacal stupide — a éprouvé ce supplice de la cruche de bois.

N° 358.

(*Trip.*, XV, 8, p. 49, v°.)

Autrefois il y avait une ville appelée *Po-lo-nai* (Vârâṇasî) et un royaume appelé *K'ia-che* (Kâçî). Dans un enclos désert se trouvaient cinq cents singes qui erraient de-ci et de-là dans la forêt ; ils arrivèrent sous un arbre *ni-kiu-lu* (nigrodha) au pied duquel était un puits ; dans ce puits apparaissait le reflet de la lune. Quand le chef des singes vit ce reflet de la lune, il dit à ses compagnons : « Aujourd'hui la lune est morte et est tombée dans ce puits ; il nous faut unir nos efforts pour l'en sortir, afin d'empêcher que, dans le monde, il y ait une nuit perpétuelle et des ténèbres. » Tous ensemble tinrent une délibération et dirent : « Comment pourrons-nous la faire sortir ? » Le chef des singes leur dit alors : « Je connais

un moyen pour la faire sortir ; je me cramponnerai à une branche de cet arbre ; vous vous cramponnerez à ma queue ; en nous rattachant ainsi successivement les uns aux autres, nous pourrons alors retirer (la lune). » Aussitôt les singes se conformèrent aux paroles de leur chef; ils se cramponnèrent successivement l'un à l'autre, mais il s'en fallait encore d'un peu avant qu'ils n'atteignissent l'eau lorsque la branche de l'arbre, qui était faible, se rompit et tous les singes furent précipités dans l'eau du puits. Alors le dieu de l'arbre prononça cette gâthâ :

Ces animaux grands et nombreux — dans leur stupidité se sont tous entraînés les uns les autres ; — ils ont attiré sur eux-mêmes des tourments ; — comment pourraient-ils secourir le monde ?

N° 359.

(*Trip.*, XV, 8, p. 50 v°.)

Autrefois il y avait une ville appelée *Po-lo-nai* (Vârâṇasî, Bénarès) et un royaume appelé *K'ia-che* (Kâçî). En ce temps il y avait un maître de maison (gṛhapati) ; il possédait un esclave nommé *A-mo-yeou* (Amâyu ?) qui était d'un caractère méchant ; un jour, ce maître de maison (gṛhapati) alla se promener pour son plaisir avec de jeunes brahmanes dans un parc boisé ; tous les gens de la suite restèrent en dehors de la porte du parc ; alors *A-mo-yeou*, se trouvant en dehors de la porte du parc, se mit à battre les gens de la suite ; ceux qui avaient été frappés vinrent se plaindre à leurs maîtres respectifs ; aussitôt les jeunes brahmanes sortirent tous pour réprimander *A-mo-yeou* ; mais celui-ci n'accepta pas leurs observations ; il répondit aux jeunes

brahmanes : « Je ne me conformerai pas à vos paroles ; si mon maître vient me réprimander, j'accepterai ce qu'il me dira. » Il continua donc à frapper (les gens) sans s'arrêter.

On alla se plaindre au maître d'*A-mo-yeou* ; le maître d'*A-mo-yeou* possédait de naissance la faculté de voir céleste ; il aperçut que, sous l'endroit où la rixe avait lieu, se trouvaient enfouis et cachés de l'or et de l'argent ; ainsi l'influence néfaste qui était en cet endroit était cause qu'on s'y battait. Il alla faire des remontrances à son esclave, et celui-ci s'arrêta aussitôt.

N° 360.

(*Trip.*, XV, 8, p. 50 v°-51 r°.)

Autrefois il y avait une ville appelée *Po-lo-nai* (Vârâṇasî) et un royaume appelé *K'ia-che* (Kâçì). En ce temps, le brahmane de grand savoir *Fou-lou-hi* (purohita) (1) était le précepteur du roi du pays ; (en même temps), il instruisait cinq cents jeunes gens.

Il y avait alors dans la maison de ce brahmane un esclave nommé *Kia-lo-ho* (Kaṭâhaka) qui était constamment chargé de servir tous ces jeunes gens. La doctrine des brahmanes ne doit pas être écoutée par des hommes appartenant à d'autres castes ; mais, comme cet esclave se tenait familièrement près (des jeunes gens) pour les servir, il trouva des occasions où, à côté de lui, (son maître) expliquait la doctrine des brahmanes aux jeunes gens ; comme cet esclave avait en lui un principe qui lui permettait d'en faire son profit, il put retenir entièrement

(1) Le titre de purohita (maître) est pris ici pour un nom propre.

dans sa mémoire les discours qu'il entendait sur l'explication de la doctrine.

Un jour, cet esclave, ayant eu quelque démêlé avec les jeunes gens, s'enfuit dans un royaume étranger. Il prétendit faussement qu'il était le fils du brahmane *Fou-lou-hi* et qu'il se nommait *Ye-jo-ta-to* (Yajñadatta). Il dit au brahmane qui était le précepteur du roi de ce pays : « Je suis le fils de *Fou-lou-hi* (purohita) qui est précepteur du roi de *Po-lo-nai* (Vârâṇasî) Je suis venu intentionnellement ici avec le désir de me remettre entre vos mains, ô grand maître, pour étudier la doctrine des brahmanes. » Le maître y consentit.

Cet esclave était intelligent et d'ailleurs avait déjà entendu précédemment (l'enseignement) ; maintenant qu'il l'entendait de nouveau pour la seconde fois, il put retenir ce qu'il entendait. Son maître, très satisfait, le chargea de donner l'enseignement aux cinq cents jeunes gens ses disciples, en lui disant : « Instruisez-les à ma place ; moi je dois fréquenter chez le roi. »

Ce maître brahmane n'avait pas de fils et n'avait qu'une fille ; il fit donc cette réflexion : « Il faut maintenant que je lui fasse épouser ma fille ; *Ye-jo-ta-to* (Yajdañatta), restera dans ma maison et sera alors comme mon fils. » Il lui dit donc : « O *Ye-jo-ta-to* (Yajñadatta), il vous faut suivre mes avis. » L'autre lui répondit : « Je me conformerai à vos instructions. » (Le maître) reprit : « Ne retournez plus à *Po-lo-nai* (Vârâṇasî) ; restez toujours dans ce royaume ; je vous donne maintenant ma fille pour femme. » L'autre dit : « Je me conformerai à vos instructions. » (*Ye-jo-ta-to*) resta donc chez lui avec sa fille, et, comme un fils, il travaillait en commun avec lui à gagner leur vie ; la famille devint graduellement prospère et riche.

Ce *Ye-jo-ta-to* (Yajñadatta) était un homme difficile à satisfaire ; quand sa femme lui préparait à manger, il con-

cevait de l'irritation ; ni le doux, ni l'acide, ni le salé, ni le fade, ni le cru, ni le cuit ne pouvaient convenir à son goût. Sa femme se disait constamment : « S'il pouvait venir du royaume de *Po-lo-nai* (Vârâṇasî) quelque voyageur, je lui demanderais des recettes pour préparer les boissons et les aliments et alors je m'y conformerais pour offrir à manger à mon mari. »

Or le brahmane *Fou-lou-hi* (purohita) fut informé de tout ce qui se passait et conçut alors cette pensée : « Mon esclave *Kia-lo-ho* s'est enfui dans un royaume étranger, il faut que j'aille le reprendre. Peut-être pourrai-je trouver mon esclave. » Il se rendit donc dans cet autre royaume. En ce temps *Ye-jo-ta-to* (Yajñadatta) était allé avec ses élèves se promener dans la forêt ; sur la route, il vit de loin venir son ancien maître et, tout effrayé, dit secrètement à ses élèves : « Jeunes gens, retournez-vous en tous et allez vous exercer chacun pour soi à la récitation. » Quand les élèves furent partis, *Ye-jo-ta-to* arriva en présence de son maître et lui rendit hommage en posant son visage sur ses pieds. Il dit à son maître : « En arrivant dans ce royaume, j'ai déclaré que vous étiez mon père ; je me suis remis entre les mains d'un brahmane de grand savoir, précepteur (du roi) de ce pays, pour qu'il fût mon maître. Comme j'ai beaucoup étudié les règles saintes, le brahmane mon maître m'a donné sa fille en mariage. Je désire, ô vénérable, que vous ne révéliez pas aujourd'hui ce qui me concerne et (que vous ne disiez pas) que j'ai dû avec les esclaves vous servir comme mon maître. » Le brahmane, qui connaissait bien les affaires de ce monde, lui répondit : « Vous êtes réellement mon fils ; à quoi bon parler de nouveau (de ce qui est passé) ? Vous avez simplement trouvé un moyen de vous faire libérer plus tôt. »

Alors *Ye-jo-ta-to* revint avec lui dans sa maison et dit à tous les siens : « Mon père est venu. » Sa femme, toute joyeuse, prépara des boissons et des mets de toutes

sortes ; puis, quand on eut finit de manger, elle profita d'un instant de loisir pour aller secrètement se prosterner au pied du brahmane et lui demander : « Lorsque je sers mon mari *Ye-jo-ta-to* (Yajñadatta), les boissons et les mets que je lui sers ne conviennent jamais à son idée. Je voudrais maintenant que vous m'indiquiez ce qu'il mangeait autrefois quand il était chez vous. Je lui préparerai à boire et à manger de la manière (à laquelle il était habitué) précédemment. » Le brahmane conçut alors de l'irritation et songea : « Ah, il en est ainsi ! Ah, il en est ainsi ! Cet homme se permet de tourmenter la fille d'un autre ! » Il dit donc à cette femme : « Faites seulement que je sois promptement renvoyé, et, au moment de mon départ, je vous enseignerai une gâthâ. Vous n'aurez qu'à prononcer cette gâthâ pour que votre mari ne souffle plus mot. »

Cette femme dit alors à son mari : « Le vénérable brahmane est venu de bien loin ; il faut le renvoyer promptement. » Le mari fit cette réflexion : « Comme le dit ma femme, il faut le renvoyer promptement et ne pas le laisser séjourner ici longtemps, de peur que quelque parole ne s'ébruite, ce qui ne me nuirait pas peu. » Alors il rentra chez lui pour donner de l'argent à sa femme en lui disant de faire le repas ; puis il s'en alla chercher des compagnons de route à son maître. Sa femme resta, et quand elle eut fini de servir le repas, elle se prosterna aux pieds (du brahmane) et, en prenant congé de lui, le pria de lui dire la gâthâ dont il avait parlé précédemment ; il lui enseigna donc à prononcer cette gâthâ :

L'homme sans père qui est allé en pays étranger — a trompé partout les gens ; — une nourriture grossière était sa nourriture habituelle ; — qu'il se borne à manger sans plus manifester de dégoût.

(Le brahmane ajouta) : « Je vous donne maintenant cette gâthâ ; lorsqu'il s'irritera et se dira dégoûté parce que la

nourriture est mauvaise, mettez-vous alors près de lui et derrière son dos fredonnez (ces paroles), de manière à ce qu'il les entende. » Après lui avoir donné ces instructions (le brahmane) retourna dans son pays.

Après que ce *Ye-jo-ta-to* (Yajñadatta) eût reconduit son maître, toutes les fois qu'arrivait le moment du repas il recommençait à s'irriter; sa femme se mit alors près de son mari et essaya de prononcer la gâthâ ; dès que son mari l'eut entendue, il en conçut du chagrin et fit cette réflexion : « Hé ! ce vieux bonhomme a révélé mes tares. » A partir de ce moment, il n'eut que des paroles aimables, car il craignait que sa femme ne révélât à d'autres son secret.

N° 361.

(*Trip.*, XV, 8, p. 53 r°.)

Autrefois il y avait une ville nommée Vârâṇasî (*Po-lo-nai*) et un royaume nommé (*K'ia-che* (Kâçî). En ce temps, le roi entretenait chez lui deux chiens qu'on attachait avec des chaînes d'or et d'argent et auxquels on donnait à manger dans des ustensiles précieux; pendant la nuit on les détachait pour qu'ils gardassent les portes.

Or ce roi fut atteint de maux de tête qui durèrent pendant douze années sans qu'on parvînt à les guérir ; par la suite, il y eut une amélioration graduelle ; mais voici qu'une fois, au milieu de son sommeil, le roi entendit l'aboiement d'un chien ; il s'éveilla aussitôt en sursaut et ses maux de tête redoublèrent. Le roi demanda à un de ses serviteurs : « Quel est le bruit que je viens d'entendre ? » Comme on lui répondait que c'était l'aboiement d'un chien, le roi, irrité, ordonna à ses serviteurs de chas-

ser au loin tous les chiens qu'ils rencontreraient. On se mit donc, conformément à cet ordre, à chasser au loin tous les chiens.

Or il y eut un chien qui demanda à celui qui le pourchassait : « Pourquoi me chassez-vous ? » L'homme lui répondit : « Le roi se portait un peu mieux, lorsque, au milieu de son sommeil, il a entendu l'aboiement d'un chien ; il s'est réveillé en sursaut et est retombé plus gravement malade. C'est pourquoi je vous chasse. » Le chien lui demanda encore : « Est-ce que tous les chiens sans exception sont chassés ? — Oui » lui répondit-on. Il demanda derechef : « Est-ce que les deux chiens de la maison du roi sont aussi chassés ? » L'homme répliqua : « Les deux chiens de la maison du roi ne sont pas chassés, mais tous les autres le sont. » Le chien dit alors avec colère : « Le roi agit sans raison ; il aime ceux-ci et s'irrite contre ceux-là ; il craint ceux-ci et est follement épris de ceux-là ». Le chien prononça alors ces gâthas :

Si les chiens sont un sujet de tourment, — il fallait les chasser tous ; — or maintenant ils ne sont pas tous chassés ; — on voit par là que ce roi est sans raison.

Dans sa maison il nourrit lui-même deux chiens ; — or il ne les renvoie pas et nous chasse seuls ; — on reconnaîtra que ce roi méchant, tantôt aime et tantôt s'irrite, — tantôt craint et tantôt est épris.

N° 362.

(*Trip.*, XV, 8, p. 53 r°-53 v°.)

Autrefois, au pied des montagnes neigeuses, dans un recoin caché de la montagne, il y avait un endroit tiède et tourné vers le soleil où les oiseaux de toutes sortes se

réunissaient en foule. Ils tinrent une délibération et dirent : « Il nous faut aujourd'hui élire roi un oiseau afin que tous les autres le redoutent et s'abstiennent d'agir contrairement aux lois ». Tous les oiseaux approuvèrent cette proposition, puis recherchèrent qui devrait être roi.

Un oiseau dit : « Il faut choisir la grue. » — « Non, dit un autre ; la raison en est qu'elle a de hautes jambes et un long cou ; si quelqu'un des oiseaux l'offense, elle nous brisera le crâne à coups de bec. » Les oiseaux étant tombés d'accord sur ce point, l'un d'eux dit encore : « Il faut choisir le cygne pour roi ; sa couleur est d'une blancheur absolue et il est respecté de tous les autres oiseaux. » Les oiseaux répliquèrent derechef : « Cela non plus ne se peut pas : quoique l'extérieur du cygne soit blanc, son cou est long et tortu ; si son propre cou n'est pas droit, comment pourrait-il redresser les autres ? » Quelqu'un dit alors : « Voici précisément le paon ; son plumage est magnifique et réjouit les yeux de ceux qui le regardent ; il est digne d'être roi. — Non, répondit-on ; en effet, quoique son plumage soit beau, le paon est éhonté ; toutes les fois qu'il fait la roue, les vilaines parties de son corps sont en évidence (1). Voilà pourquoi il ne peut convenir. » Il y eut alors un oiseau qui dit : « Le hibou chauve est digne d'être roi ; en effet, le jour il se repose et la nuit il est vigilant ; il nous protégera ; il est donc capable d'être roi. »

Tous approuvaient cet avis, lorsqu'un perroquet, qui s'était tenu à l'écart, mais qui était plein de perspicacité, fit cette réflexion : « Pour tous les oiseaux, la règle est qu'ils dorment la nuit ; pour ce hibou chauve, au contraire, la coutume est de ne pas dormir la nuit ; quand tous les oiseaux se tiendront à ses côtés pour le servir, ils

(1) C'est pour la même raison que dans un autre conte, le paon ne peut être agréé comme fiancé de la fille du roi flamant Râṣṭrapâla (cf. Extr. du *Kandjour*, trad. Schiefner, Mél. As. Saint-Pétersbourg, vol. XIII, p. 101, et *Jâtaka* n° 32).

seront jour et nuit sur leurs gardes et ne pourront dormir, ce qui sera fort pénible. Si maintenant je parle à ce sujet, (le hibou) s'irritera et m'arrachera mes plumes; aussi voudrais-je bien ne pas parler ; mais alors les oiseaux de toutes sortes, tout le long des nuits, en souffriront ; mieux vaut donc me laisser arracher les plumes et ne pas m'éloigner de la droite raison. » Il se rendit alors devant l'assemblée des oiseaux, leur témoigna son respect en agitant ses ailes, puis leur dit : « Je désire que vous entendiez une stance que j'ai à vous réciter. » Tous les oiseaux lui répondirent aussitôt par cette gâthâ :

Pour être intelligent, pour avoir beaucoup de connaissances et de bon sens, — il n'est pas indispensable d'être vieux ; — bien que vous soyez encore jeune, — vous êtes un sage qui doit parler en temps opportun.

Après que le perroquet eût écouté les oiseaux lui adresser cette gâthâ, il prononça à son tour la gâthâ suivante :

Si vous voulez suivre mon avis, — vous ne prendrez pas pour roi le hibou chauve ; — même quand il est joyeux, la seule vue de son visage — frappe de crainte tous les oiseaux ; — à plus forte raison, quand il sera en colère, — vous ne pourrez regarder son visage.

« Ce que vous dites est exact », répliquèrent les oiseaux ; aussitôt ils tinrent conseil entre eux et dirent : « Ce perroquet est intelligent et perspicace ; il est digne d'être roi. » Ils le nommèrent alors roi.

N° 363.

(*Trip.*, XV, 9, p. 69 r°.)

Autrefois il y avait une bande de gallinacés qui demeurait dans une forêt d'arbres *nai* (âmra) ; les renards saisi-

rent et dévorèrent tous les mâles, en sorte qu'il ne resta plus qu'une femelle. Par la suite, un corbeau vint et s'accoupla avec elle. De cette union naquit un petit ; quand il fit entendre sa voix, son père prononça ces gâthâs :

Ce petit n'est pas de notre sorte ; — un père sauvage et une mère domestique — se sont réunis pour produire cet enfant, — qui n'est ni un corbeau ni une poule.

S'il tente d'avoir la voix de son père, — on reconnaît qu'une poule l'a mis au monde ; — s'il veut avoir le cri de sa mère, — on voit bien que son père fut un corbeau.

Quand il imite le corbeau, il a le cri de la poule ; — quand il imite la poule, il a la voix du corbeau. — En s'essayant à être à la fois le corbeau et la poule, — il n'est parfaitement ni l'un ni l'autre.

No 364.

(*Trip.*, XV, 10, p. 65 vo.)

Le Buddha dit : Autrefois, il y a fort longtemps de cela, il y avait une fille de devî qui était d'une beauté remarquable ; en ce temps vivaient aussi cinq fils de devas ; le premier se nommait *Che-kia-lo* (Çakra) ; le second, *Mo-to-li* (Mâtali) ; le troisième *Séng-chö-ye-ti* (Saṃjaya) ; le quatrième, *Ping-chö-ye* (Vijaya) (1); le cinquième, *Mo-tch'a* (Maṭhara). Quand ils virent cette fille de devî, chacun d'eux conçut de la passion pour elle ; ils firent alors cette réflexion : « Nous ne pouvons posséder en commun cette femme ; il faut que nous la donnions à celui d'entre nous dont la passion sera la plus forte. » Chacun d'eux ayant approuvé cette proposition, *Che-kia-lo* récita cette gâthâ :

(1) La transcription *Ping-cho-ye* correspondrait à Viṃjaya ; mais cette leçon est sans doute fautive et l'original sanscrit devait être Vijaya.

Je me rappelle que, lorsque j'étais animé de mon désir sensuel — je ne pouvais rester tranquille ni assis, ni couché, — et, même lorsque le temps de dormir était venu, — ce n'était que lorsque mon désir s'était retiré que je pouvais retrouver le calme.

Mo-to-li, prononça à son tour la gâthâ suivante :

En ce qui vous concerne, Che-kia(-lo), dans les moments où vous dormiez, — vous pouviez encore avoir quelques instants paisibles ; — pour moi, je me souviens que, lorsque j'étais animé de mon désir sensuel, — j'avais en moi comme le son des tambours dans une bataille.

Seng-chö-ye-ti prononça ensuite cette gâthâ :

O Mo-to(-li), dans votre comparaison avec le son des tambours, — il y a encore place pour quelque répit ; — mais moi, quand mon cœur était imprégné de désir, — j'étais comme un tronc d'arbre emporté au gré d'un torrent rapide.

Ping-chö-ye dit alors cette gâthâ :

Dans votre comparaison avec un tronc d'arbre ballotté par les flots, — il y a encore possibilité de quelque arrêt : — Je me souviens que, lorsque je pensais à ma passion, — j'étais comme un insecte aveugle qui n'ouvre pas les yeux.

Alors *Mo-tch'a* prononça à son tour la gâthâ que voici :

Tout ce que vous venez de décrire les uns après les autres — ne caractérise qu'un amusement ; — mais moi, quand je suis enfoncé dans ma passion, — je ne distingue plus entre la vie et la mort.

Alors tous ces fils de deva dirent : « C'est vous dont la passion est la plus forte. » D'un commun accord, ils lui donnèrent donc cette femme.

III

Extraits du WOU FEN LU (1).

N° 365.

(*Trip.*, XVI, 1, p. 17 r°-17 v°.)

Autrefois il y avait un *mo-na* (2) (mâṇavaka) qui, dans la caverne d'une montagne récitait le livre des kṣatriyas (3).

(1) Le *Wou fen lu* (B. N., n° 1122), ou discipline des Mahiçâsakas, a été traduit de 423 à 424 par Buddhajîva (B. N., App. II, n° 73) et un religieux de Khoten nommé *Tche-cheng*. Il se trouve dans les fascicules 1 et 2 du volume XVI du Tripiṭaka de Tôkyô. A la fin de cet ouvrage, on lit un colophon ainsi conçu : « Le maître du Vinaya, *Fo-t'o-che* (Buddhajîva), originaire du *Ki-pin* (Cachemire), était un religieux de l'école des *Mi-cha-sai* (Mahiçâsakas). Sous la grande dynastie *Song*, la première année *king-p'ing* (423), en automne, le septième mois, il arriva à *Yang-tcheou* (auj. *Yang-tcheou fou*, dans la province de *Kiang-sou*). *Lien*, roi de *Lang-ya*, qui avait le titre de *che-tchong* de (la dynastie) *Tsin*, ainsi que les religieux bhikṣus *Houei-yen* et l'Hindou *Tao-cheng*, l'invitèrent à publier (ce livre). *Fo-t'o-che* (Buddhajîva) établit avec soin le texte hindou [*a*] ; un çramana de *Yu-t'ien* (Khoten), nommé *Tche-cheng*, en fit la traduction. L'ouvrage fut terminé le douzième mois de l'année suivante (424). » (Suit un éloge de l'excellence de cette traduction).

[*a*] 梵文 Mais les éditions des *Song* et des *Yuan* écrivent 胡文 « le texte *Hou* » ; cette dernière leçon est peut-être meilleure, puisqu'elle justifierait le recours à un çramaṇa de Khoten comme traducteur.

(2) Ce mot désigne un jeune homme, un étudiant.

(3) Il doit être question ici d'un Râja nîti çâstra ou Traité de politique royale.

Un chacal, qui demeurait auprès de lui s'appliquait à l'écouter réciter ces livres ; son cœur en ayant compris quelque partie, il conçut cette pensée : « Si j'ai compris les paroles de ce livre, cela suffit pour faire de moi le roi des animaux. » Quand il eut eu cette pensée, il se leva et partit ; il rencontra un chacal maigre et voulut aussitôt le tuer ; l'autre lui dit : « Pourquoi me tuer ? » Il lui répondit : « Je suis le roi des animaux ; vous ne m'êtes pas soumis et c'est pourquoi je vous tue. » L'autre répliqua : « Je souhaite n'être point tué ; je me mettrai à votre suite. » Alors les deux chacals continuèrent leur route de compagnie. (Le premier chacal) rencontra encore un chacal et voulut le tuer ; les questions et les réponses furent les mêmes que précédemment, et lui aussi déclara qu'il se mettait à sa suite. Par une série de (rencontres) semblables, (le premier chacal) soumit tous les chacals ; puis, au moyen de tous les chacals, il soumit tous les éléphants ; au moyen de tous les éléphants, il soumit tous les tigres ; en outre, au moyen de tous les tigres, il soumit tous les lions ; alors momentanément il put être le roi des animaux.

Quand il fut devenu roi, il eut encore cette pensée : « Maintenant que je suis le roi des animaux, il ne me faut pas prendre femme parmi les animaux. » Il monta donc sur un éléphant blanc, et, à la tête de toute la troupe des animaux qui formaient une multitude innombrable, il entoura de leurs rangs, qui se comptaient par plusieurs centaines de milliers, la ville de *Kia-yi* (Kâçî). Le roi (de cette ville) envoya un ambassadeur demander : « Vous, troupe de toutes sortes d'animaux, pourquoi agissez-vous ainsi ? » Le chacal répondit : « Je suis le roi des animaux : il faut que j'épouse votre fille ; si vous me la donnez, c'est bien ; si vous ne me la donnez pas, j'anéantirai votre royaume. » (L'ambassadeur) revint déclarer cette réponse. Le roi assembla ses ministres et tint avec eux une déli-

bération. A l'exception d'un seul ministre, tous dirent : « Il faut donner (la princesse) ; quelle en est la raison ? Ce qui fait la force du royaume, c'est qu'il se confie dans ses éléphants et dans ses chevaux. Nous avons des éléphants et des chevaux, mais eux ont des lions ; quand les éléphants et les chevaux sentiront l'odeur (des lions), ils seront saisis de terreur et se coucheront à terre. Au combat, nous serons certainement inférieurs et les animaux nous anéantiront. Faut-il, parce qu'on tient à une fille, causer la perte d'un royaume ? »

Or un grand ministre, qui était intelligent et faisait des combinaisons à longue échéance, dit au roi : « En observant l'antiquité et les temps modernes, je n'ai jamais appris ni vu que la fille d'un roi des hommes ait été donnée à un vil animal. Quoique je sois faible et peu intelligent, je veux tuer ce chacal, et faire que tous les animaux se dispersent en s'en allant chacun de son côté. » Le roi lui demanda alors : « En quoi consiste votre projet ? » Le grand ministre répondit : « O roi, bornez-vous à envoyer un ambassadeur qui fixera la date (du combat), et, qui, le jour de la bataille, devra d'avance exprimer à ce (roi des animaux) un désir, à savoir que les lions se battent d'abord et rugissent ensuite ; ce (roi des animaux) pensera que nous avons peur et il ne manquera pas d'ordonner aux lions de rugir d'abord et de se battre ensuite. Vous, ô roi, quand sera venu le jour de la bataille, vous devrez ordonner que, dans votre ville, tous soient obligés de se boucher les oreilles. »

Le roi suivit son avis ; il envoya un ambassadeur fixer la date (du combat) et en même temps exprimer le désir dont il a été parlé plus haut. Lorsque vint le jour de la bataille, il envoya encore une lettre pour réitérer cette demande. Puis il fit sortir son armée. Au moment où les armées allaient croiser le fer, le chacal ordonna en effet aux lions de commencer par rugir. Quand le chacal les

entendit, son cœur se brisa en sept morceaux ; il tomba du haut de son éléphant et chut par terre. Alors toute la foule des animaux au même moment se dispersa.

Le Buddha, à propos de cette histoire, prononça des gâthâs en ces termes :

« *Ce chacal était d'une arrogance excessive ; — il voulait demander à prendre femme ; — il se rendit à la ville de Kia-yi, — et déclara qu'il était le roi des animaux. Cet homme* (1) *lui aussi a une arrogance semblable ; — il commande à la foule de ses partisans ; — dans le royaume de Magadha, — il s'attribue le titre de roi de la Loi.* »

Il dit aux bhikṣus : En ce temps, le roi de *Kia-yi*, c'était moi-même ; le grand ministre intelligent, c'était Çâriputra ; le roi chacal, c'était Devadatta.

N° 366.

(*Trip.*, XVI, 2, p. 47 r°.)

Autrefois, dans un endroit solitaire, il y avait un étang. Un grand éléphant entrait dans cet étang, cueillait des racines de nénuphar, et, après les avoir bien lavées, les mangeait, en sorte que sa beauté et sa vigueur étaient dans toute leur plénitude. Or il y avait un autre éléphant qui, pour l'imiter, prit des racines de nénuphar et les mangea sans les laver ; c'est pourquoi il contracta une maladie dont il mourut.

A ce propos, le Buddha prononça cette gâthâ :

Il ne put pas imiter le grand éléphant, — car le grand éléphant était inimitable ; — en voulant imiter le grand élé-

(1) Il s'agit de Devadatta qui avait prétendu commander à la foule des religieux ; ce conte est destiné à montrer que Devadatta avait agi de même dans une existence antérieure.

phant, — il mangea de la vase et s'attira la douleur de la mort.

Le Buddha dit à *Mou-lien* (Maudgalyâyana) : « Le grand éléphant, c'était moi-même ; l'autre éléphant, c'était *T'iao-la* (Devadatta). »

N° 367.

(*Trip.*, XVI, 2, p. 48, r°.)

Autrefois, au bord d'un étang *A-lien-jo* (âraṇya) [1[, il y avait deux oies sauvages qui avaient contracté une étroite amitié avec une tortue. Quelque temps après, l'eau de l'étang se dessécha. Les deux oies sauvages firent entre elles cette délibération : « Maintenant l'eau de cet étang est desséchée ; notre amie va sans doute endurer de grandes souffrances. » Leur délibération étant finie, elles dirent à la tortue : « L'eau de cet étang est desséchée et vous n'avez aucun moyen de salut ; il vous faut prendre dans votre bouche un bâton dont chacune de nous tiendra une extrémité dans son bec et nous irons vous déposer dans un endroit où il y a beaucoup d'eau. Tant que vous tiendrez dans votre bouche le bâton, ayez soin de ne point parler. » Aussitôt donc elles l'emportèrent avec leur bec ; comme elles passaient au-dessus d'un village, tous les petits garçons s'écrièrent en les voyant : « Des oies sauvages emportent une tortue avec leur bec ! des oies sauvages emportent une tortue avec leur bec ! » La tortue irritée leur dit : « En quoi cela vous regarde-t-il ? » Mais aussitôt elle lâcha le bâton, tomba à terre et mourut. Alors l'Honoré du Monde prononça à cette occasion les gâthâs suivantes :

(1) C'est-à-dire, un étang dans la forêt.

Les hommes qui viennent à la vie — ont dans la bouche une hache ; — ce par quoi ils tranchent leur propre corps, — c'est leurs mauvaises paroles ; — ce qu'il faut condamner, au contraire ils le louent ; — ce qu'il faut louer, au contraire ils le condamnent ; — ils en reçoivent une peine appropriée, — et n'ont plus jamais aucune joie. — Si on dispute pour des questions d'argent ou d'intérêt, — le mal n'est pas encore bien grand ; — mais le mauvais cœur qui se tourne contre le Buddha, — celui-là commet la plus grave faute. — D'a-feou (arbuda), il y a des centaines et des milliers (1) ; *— les ni-lo (niraya) sont au nombre de trente-six* (2) *; — ceux qui tournent de mauvaises pensées contre un homme saint — doivent tomber dans ces enfers.*

No 368.

(*Trip.* XVI, 2, p. 50 r°.)

Autrefois il y avait un roi nommé *P'o-leou.* Dans son royaume se trouvaient deux ṛṣis ; l'un, qui se nommait *Lo-heou-lo* (Râhula), se plaisait constamment à rester en

(1) 阿浮有百千. Le terme *A-feou* 阿浮 est évidemment identique au terme *Ngan-feou-t'o* 頞浮陀 (arbuda) qui désigne le premier des huit grands enfers froids (cf. le dictionnaire *San tsang fa chou*, à l'expression « huit enfers froids » et la note de Landresse dans le *Foe koue ki* de Rémusat, p. 299). — Les centaines et les milliers qui sont mis ici en connexion avec le terme *a-feou* désignent peut-être les années qu'il faut passer en enfer ; en effet, comme l'a montré Feer (*Journ. As.*, sept.-oct. 1892, p. 220), les huit enfers froids n'avaient pas à l'origine d'existence propre ; leurs noms désignent simplement des nombres d'années à passer en enfer.

(2) 尼羅三十六. *Ni-lo* (niraya) est un terme générique désignant les enfers ; mais le nombre de trente-six, dont il est question ici, ne correspond à aucune des indications que nous trouvons dans les dictionnaires numériques relativement aux enfers.

contemplation ; le second, qui se nommait *A-nan* (Ânanda) avait beaucoup étudié et ne craignait rien.

Or ce roi, ayant d'abord vu *Lo-heou-la* (Râhula), le combla d'honneurs et fit faire une maison pour lui. Quand cette habitation fut terminée, (Râhula) sortit pour voyager parmi les hommes. Ensuite arriva *A-nan* (Ânanda); le roi le combla à son tour d'honneurs et lui donna alors la maison qu'il avait fait faire auparavant.

Quand *Lo-heou-la* (Râhula) revint de son voyage, il invita *A-nan* (Ânanda) à sortir en lui disant : « Cette maison est la mienne » *A-nan* (Ânanda) de son côté déclara aussi : « Cette maison est la mienne. »

Tous deux se rendirent auprès du roi et lui demandèrent de décider à qui appartenait la maison. Le roi répondit : J'ai commencé, il est vrai, par la donner à *Lo-heou-lo* (Râhula) ; mais celui-ci l'ayant quittée et étant parti, je l'ai ensuite donnée à *A-nan* (Ânanda). Elle doit donc être la maison d'*A-nan* (Ânanda). »

Mais alors tous les devas, les nâgas, les démons et les esprits dirent : « Ce roi n'agit pas régulièrement. Pourquoi commence-t-il par donner la maison à *Lo-heou-lo* (Râhula) et la lui enlève-t-il ensuite pour la donner à *A-nan* (Ânanda) ? Nous allons maintenant détruire toute sa famille ». Alors ils se rendirent ensemble au palais du roi et firent périr, en les lapidant, le roi et ses parents.

A cette occasion, le Buddha prononça cette gâthâ :

Le roi, en donnant, ne distingua pas le premier don du second ; — les ṛṣis entrèrent en dispute à ce sujet ; — cela fit que les démons et les esprits s'irritèrent, — et il causa lui-même la destruction de sa parenté. — Agir suivant son bon plaisir, — c'est ce que le sage n'approuve point ; — c'est pourquoi il faut renoncer à son bon plaisir, — et trouver sa joie à suivre les principes de la justice.

Le Buddha dit : celui qui en ce temps était le ṛṣi *Lo-heou-lo* (Râhula), c'est maintenant *Lo-heou-lo* (Râhula) ;

celui qui en ce temps était le ṛṣi *A-nan* (Ânanda) c'est maintenant *A-nan* (Ânanda).

N° 369.

(*Trip.*, XVI, 2, p. 53 r°.)

Le Buddha dit : O Ânanda, dans les temps passés il y avait un roi nommé *Kin-mei* (Kṛkin). Il engendra une fille qui naquit en portant spontanément une couronne de fleurs d'or ; le roi rassembla alors tous ses ministres pour délibérer sur le nom qu'on lui donnerait ; tous dire qu'il fallait interroger les brahmanes pronostiqueurs ; un décret ordonna donc que les pronostiqueurs se rassemblassent tous et fussent chargés de trouver un nom pour l'enfant ; les pronostiqueurs dirent tous : « A sa naissance, cette fille portait spontanément une couronne de fleurs d'or ; il faut donc que son nom soit *Mo-li-ni* (1) (Mâlinî). » Ce fut donc le nom qu'on lui imposa.

Le roi la chérissait fort ; il fit rechercher dans tout son royaume les filles qui étaient nées le même jour qu'elle et les prit pour qu'elles fussent ses suivantes ; or, il se trouva qu'il y avait eu dans le royaume cinq cents filles qui étaient nées le même jour qu'elle ; on enregistra leurs noms pour qu'elles fussent à son service.

Quand cette fille fut devenue grande, le roi lui donna l'ordre de faire des offrandes à cinq cents brahmanes qu'il entretenait ; il lui dit : « Il faut que, comme je le faisais moi-même, vous prépariez cinq cents marmites de bouillon pour les leur offrir suivant leurs goûts. » La jeune fille, conformément à cet ordre, se mit à faire des

(1) Mâlinî, fille du roi *Kin-mei*, joue ici le même rôle que Mâlinî, femme du roi Prasenajit dans le sûtra des dix rêves du roi Prasenajit.

offrandes aux brahmanes; quand ceux-ci avaient fini de manger, ils ne manquaient pas de monter avec les cinq cents jeunes filles sur des chars tirés par quatre chevaux et allaient s'ébattre parmi les parcs et les pavillons ; ils allaient de parc en parc et de pavillon en pavillon et chaque jour il en était ainsi.

En ce temps, Kâçyapa Buddha résidait dans un des parcs; quand le cocher arrivait au parc où demeurait le Buddha, il ne manquait pas de faire faire volte-face à son char et n'entrait pas ; la jeune fille posa cette question au cocher : « Dans toute l'étendue du royaume, il n'est aucun parc où je ne sois entrée; pourquoi évitez-vous toujours ce parc-ci ? » Il répondit : « Dans ce parc il y a un çramaṇa à la tête rasée nommé Kâçyapa; il ne convient pas que vous le voyiez et c'est pourquoi je n'entre pas. » La jeune fille répliqua : « En quoi le çramaṇa Kâçyapa s'inquiéterait-il des choses humaines ? faites donc retourner le char pour que nous entrions dans le parc et près de ce pavillon. »

On fit donc retourner le char qui entra aussi loin qu'un char pouvait aller ; puis la jeune fille mit pied à terre et avança dans le parc ; elle aperçut de loin Kâçyapa Buddha dont l'extérieur était fort remarquable et qui ressemblait à une montagne d'or; dès qu'elle le vit, elle conçut des sentiments de joie ; elle s'avança auprès du Buddha, l'adora en posant son visage sur les pieds du Buddha, puis recula et se tint debout de côté. Le Buddha lui expliqua de toutes sortes de façons la Loi merveilleuse et lui enseigna où elle trouverait profit et bonheur ; elle en arriva ainsi à voir la Loi et à obtenir le fruit, après quoi elle reçut la formule des trois refuges et celle des cinq défenses; elle se leva alors de son siège, adora les pieds du Buddha, tourna autour de lui par la droite, puis se retira.

Peu après être partie, elle fit cette réflexion : « Je fais régulièrement deux fois par jour une offrande de cinq cents marmites de bouillon à cinq cents brahmanes ; mais

ce n'est point là un champ producteur de bonheur et il ne convient pas que j'accepte de faire ces libéralités ; mieux vaut préparer des boissons et des mets exquis pour les offrir à l'Honoré du monde, Kâçyapa. » Après avoir eu cette pensée, elle ordonna qu'on préparât des aliments, et chaque jour elle les apportait en offrande. Quand les brahmanes apprirent que *Mo-li-ni* (Mâlinî) était devenue disciple du Buddha Kâçyapa et que, contrairement à ce qu'elle faisait auparavant, elle offrait à Kâçyapa les aliments les meilleurs, ils en conçurent de l'envie et formèrent dans leur cœur le dessein d'imaginer ensemble quelque stratagème pour faire périr cette jeune fille.

En ce temps, le roi *Kin-mei* eut pendant la nuit onze rêves : 1° il vit en rêve un arbre grand de quatre doigts qui déjà produisait des fleurs ; 2° il vit en rêve ces fleurs qui devenaient aussitôt des fruits ; 3° il vit en songe un veau qui labourait pendant qu'un bœuf adulte restait immobile en le regardant ; 4° il vit en rêve trois marmites dans lesquelles on faisait cuire du riz ; or le riz des deux marmites latérales s'en échappait en bondissant et entrait de l'une dans l'autre, mais sans jamais tomber dans la marmite du milieu ; 5° il vit en rêve un chameau qui mangeait de l'herbe par les deux extrémités (de son corps) ; 6° il vit en rêve une jument, qui contrairement à ce qui arrive d'ordinaire, tétait un poulain ; 7° il vit en rêve un bol d'or qui cheminait dans les airs ; 8° il vit en rêve un chacal qui urinait dans un bol d'or ; 9° il vit en rêve un singe qui était assis sur un lit d'or ; 10° il vit en rêve du santal tête de bœuf (Goçirṣa) qui était vendu au prix de l'herbe pourrie ; 11° il vit en rêve une pièce d'eau qui, au centre, était trouble tandis que les quatre bords étaient clairs et purs.

Le lendemain matin, le roi rassembla tous ses ministres pour leur exposer en détail les rêves ci-dessus et pour les interroger sur la signification de ces rêves. Ses

ministres assemblés lui dirent de s'adresser aux brahmanes pronostiqueurs; il manda donc ces derniers pour les questionner; les brahmanes songèrent alors que, puisque leur intention était de faire périr cette jeune fille, ils en avaient maintenant le moyen; c'est pourquoi ils dirent au roi : « Ce rêve est néfaste ; ou il vous faudra perdre votre royaume, ou vous-même périrez. » Le roi demanda : « Y a-t-il quelque moyen d'échapper à ces calamités ? » Ils répondirent : « Il y en a un ; mais, comme il met en cause ceux que vous aimez, certainement vous ne pourrez pas en profiter. »

Le roi leur ayant dit : « Parlez seulement », les pronostiqueurs ajoutèrent : « O roi, les éléphants tels et tels, les chevaux tels et tels, les grands ministres tels et tels, les grands brahmanes tels et tels, il vous faudra les prendre avec cinq cents taureaux, cinq cents buffles, cinq cents veaux femelles, cinq cents veaux mâles, cinq cents béliers, cinq cents moutons, la jeune fille *Mo-li-ni* (Mâlinî) et ses cinq cents suivantes, puis, au bout de sept jours, vous les immolerez sur un carrefour de quatre chemins pour les offrir en sacrifice au ciel ; alors les calamités pourront être dissipées ; mais, si vous ne faites pas cela, ces maux seront inévitables. »

Le roi crut ce qu'on lui racontait et donna des ordres pour qu'on prît des mesures en conséquence ; il appela donc cette jeune fille et lui raconta tout ce qui s'était passé ; il l'autorisa à faire les souhaits qu'elle voudrait pour les six jours qu'elle avait encore à vivre ; la jeune fille dit alors au roi : « Je ne regrette point de mourir, mais je souhaite, le premier jour, me rendre auprès du Buddha Kâcyapa avec tous les gens du peuple de la ville, hommes et femmes, grands et petits. » Le roi y ayant consenti, elle appela tous les habitants de la ville qui, l'entourant par devant et par derrière, allèrent avec elle auprès de Kâcyapa ; le Buddha leur expliqua de toutes

sortes de façons la Loi merveilleuse et leur enseigna où ils trouveraient le profit et la joie ; ils en vinrent à voir la Loi et à obtenir le fruit, puis ils reçurent la formule des trois refuges et celle des cinq défenses. La jeune fille souhaita, le second jour, aller auprès du Buddha avec tous les ministres du roi ; elle souhaita, le troisième jour, aller auprès du Buddha avec tous les fils du roi ; elle souhaita, le quatrième jour, aller auprès du Buddha avec toutes les filles du roi ; elle souhaita, le cinquième jour, aller auprès du Buddha avec les épouses et les concubines du roi ; elle souhaita, le sixième jour, aller auprès du Buddha avec le roi lui-même. Le roi acquiesça à ces désirs successifs ; tous donc virent la Loi, obtinrent le fruit et reçurent la formule des trois refuges et celle des cinq défenses de la manière qui a été dite plus haut.

Quand le roi eut obtenu le fruit (de la sagesse), il interrogea le Buddha Kâçyapa au sujet des onze rêves qu'il avait eus, en demandant ce qu'ils présageaient. Le Buddha lui dit : « Ces onze rêves concernent l'avenir et non le présent. 1° Vous avez vu en rêve un petit arbre qui produisait des fleurs ; cela signifie : dans l'avenir il y aura un Buddha qui apparaîtra au milieu des hommes quand la durée de leur vie sera de cent ans ; son nom sera Çâkyamuni Tathâgata, l'arhat, le samyak sambuddha ; en ce temps, les hommes, dès l'âge de trente ans, auront déjà la tête blanche ; 2° vous avez vu en rêve des fleurs qui devenaient aussitôt des fruits ; cela signifie : en ce temps, les hommes, dès l'âge de vingt ans, engendreront des enfants ; 3° vous avez vu en rêve un veau qui labourait tandis qu'un bœuf adulte restait immobile à le regarder ; cela signifie : en ce temps, les enfants dirigeront la maison et le père et la mère n'y seront plus les maîtres ; 4° vous avez vu en rêve trois marmites où cuisait simultanément du riz ; le riz des marmites latérales sau-

tait hors de chacune d'elles et entrait de l'une dans l'autre sans jamais tomber dans la marmite du milieu ; cela signifie : en ce temps, les riches se feront des présents les uns aux autres, mais les pauvres gens ne recevront rien du tout ; 5° vous avez vu en rêve un chameau qui mangeait de l'herbe par les deux extrémités de son corps ; cela signifie : en ce temps le roi aura une bande de ministres qui, non contents de se nourrir des appointements donnés par le roi, dépouilleront aussi le peuple de ce qu'il possède ; 6° vous avez vu en rêve une jument qui (contrairement à ce qui se passe dans la réalité) tétait un poulain ; cela signifie : en ce temps, quand une mère aura marié sa fille, elle lui demandera, contrairement à ce qui devrait être, de la nourrir ; 7° vous avez vu en rêve un bol d'or qui cheminait dans les airs ; cela signifie : en ce temps, les pluies n'arriveront pas aux époques voulues et ne seront pas générales ; 8° vous avez vu en rêve un chacal qui urinait dans un bol d'or ; cela signifie : en ce temps, les gens ne se marieront qu'en ayant égard à la richesse et ne feront pas leur choix d'après leur caste ; 9° vous avez vu en rêve un singe assis sur un lit d'or ; cela signifie : en ce temps, le roi du royaume agira contrairement aux lois et son gouvernement sera cruel et inique ; 10° vous avez vu en rêve du santal tête de bœuf (goçîrṣa) qu'on vendait au prix de l'herbe pourrie ; cela signifie : en ce temps les çramaṇas de la race de Çâkya seront avides et intéressés et c'est pourquoi ils seront mis sur le même pied que les laïcs ; 11° vous avez vu en rêve une pièce d'eau qui au centre était trouble, tandis qu'elle était limpide sur ses quatre bords ; cela signifie : en ce temps la Loi bouddhique commencera par être détruite dans le pays du milieu (Madhyadeça), tandis qu'au contraire elle sera prospère dans les royaumes de la frontière. »

Le Buddha dit : « O roi, voilà ce qui signifient vos

onze rêves; ils n'ont rien de néfaste pour la personne du grand roi. »

Alors le roi, du haut de son trône, ordonna à ses ministres de faire maintenant des dons, pour les délivrer de la crainte, à tous les êtres qu'on avait voulu sacrifier; il dit: « A partir de maintenant j'aimerais mieux perdre la vie que de tuer intentionnellement un être vivant; à combien plus forte raison ne tuerai-je pas des hommes; je ne blesserais plus intentionnellement des vers ou des fourmis; à combien plus forte raison ne blesserai-je pas ma fille et ses compagnes. »

Le roi dit à Ànanda: « Après le parinirvâṇa du Buddha Kâçyapa, le roi lui éleva un stûpa d'or et d'argent qui mesurait en long et en large un demi-yojana, et en hauteur un yojana; on empila, en les disposant alternativement l'une au-dessus de l'autre, des briques d'or et d'argent; maintenant ce stûpa existe encore à l'intérieur de la terre. » Le Buddha fit alors sortir le stûpa pour le montrer aux disciples des quatre catégories; la relique du corps entier de Kâçyapa Buddha y était intacte comme à l'origine.

N° 370.

(*Trip.*, XVI, 2, p. 54 v°.)

Autrefois il y avait un serpent noir qui piqua un bouvier, puis rentra dans son trou. Un magicien, en se servant de la conjuration du bélier (1), lui ordonna par conjuration de sortir de son trou, mais il ne put le faire sortir. Le magicien alors alluma devant le bouvier du feu sur

(1) Ce qui a trait au bélier dans ce conte est fort obscur.

lequel il prononça une conjuration ; le feu se transforma en une mouche enflammée qui pénétra dans le trou du serpent et piqua de sa flamme le serpent noir ; celui-ci, trouvant la douleur insupportable, sortit alors de son trou ; le bélier écrivit cela avec sa corne devant le magicien (1). Le magicien dit (au serpent) : « Revenez sucer votre venin (2) ; sinon jetez-vous dans ce feu. » Le serpent noir prononça alors cette gâthâ :

Puisque j'ai craché ce venin, — jamais je ne le reprendrai ; — même si c'est pour moi un cas de mort, — je finirai ma vie sans revenir.

Ainsi donc il ne prit pas le venin et se jeta dans le feu. Le Buddha dit : Celui qui en ce temps était le serpent noir, c'est *Chö-li-fou* (Çâriputra).

N° 371.

(*Trip.*, XVI, 2, p. 56 r°.)

Dans les temps passés il y avait au milieu de la mer une île qui était régulièrement incendiée par le feu une fois en sept ans. Sur cette île, au milieu d'un fourré d'herbes, des faisans avaient mis au monde un petit ; voyant que le feu allait les atteindre, le père et la mère s'en allèrent en abandonnant leur petit ; celui-ci, resté en arrière, étendit ses ailes et ses pattes pour les montrer à la divinité du feu et prononça cette gâthâ :

J'ai des pattes, mais je ne puis encore marcher ; — j'ai des ailes, mais je ne puis encore voler ; — j'ai été aban-

(1) Cf. la note précédente.
(2) On voit ici apparaître l'idée bien connue que le serpent peut guérir la blessure qu'il a faite en reprenant son venin.

donné par mon père et par ma mère qui sont partis ; — mon unique désir est que vous me sauviez la vie.

La divinité du feu répondit par cette gâthâ :

Une demande qu'on ne pouvait attendre d'un être né d'un œuf, — vous me l'adressez maintenant ; — aussi vous concéderai-je — un espace de huit pieds tout autour de vous (1).

(1) En d'autres termes, le petit faisan sera sauvé parce que l'incendie épargnera une zone de huit pieds tout autour de son corps.

IV

Extraits du SSEU FEN LU (1)

N° 372.

(*Trip.*, XV, 6, p. 5 v°-6 r°.)

Autrefois il y avait un jeune brahmane appelé *San-jo* (Saṃjña ; peut-être Saṃjaya). Il se rendit auprès d'un maître dans l'art de tirer à l'arc et dit à ce maître : « Je désire étudier l'art de tirer à l'arc. » L'autre lui répondit aussitôt qu'il l'y autorisait. Alors, pendant sept années, *San-jo* étudia le tir à l'arc ; quand ces sept années furent passées, il se dit : « Quand aurai-je fini d'étudier le tir à l'arc ? » Il se rendit donc auprès de son maître et lui dit ceci : « Pendant combien de temps est-il nécessaire que j'étudie le tir à l'arc ? » Son maître lui enseigna alors à tendre la corde et à poser la flèche, puis il lui dit : « Je dois pour quelque affaire me rendre au village ; attendez mon retour et alors vous pourrez laisser partir la flèche. » Après lui avoir donné cet ordre, le maître se rendit au village.

(1) Le *Sseu fen lu* (B. N., n° 1117), qui est un recueil de la Discipline des Dharmaguptas, a été traduit en 405 par Buddhayaças et l'hindou *Fo-nien* (B. N., App. II, n°s 61 et 58). Cet ouvrage se trouve dans les fascicules 3 à 6 du volume XV du Tripiṭaka de Tôkyô.

San-jo fit cette réflexion : « Pourquoi mon maître m'a-t-il enseigné à tirer la corde de l'arc et à poser la flèche, mais en me prescrivant d'attendre son retour pour laisser partir la flèche ? Je puis dès maintenant la laisser partir. » En avant de *San-jo*, il y avait un grand arbre *so-lo* (çâla) ; il tira donc et atteignit l'arbre ; la flèche traversa l'arbre et s'enfonça dans la terre jusqu'à devenir invisible.

En ce moment, le maître, ayant fini ses affaires au village, revint; arrivé à l'endroit où était *San-jo*, il lui demanda : « Avez-vous laissé partir la flèche ? » Comme il répondait affirmativement, son maître lui dit : « Vous avez mal agi ; si vous n'aviez pas tiré, vous seriez devenu le plus grand maître dans tout le *Yen-feou-t'i* (Jambudvîpa). Maintenant c'est moi qui suis le premier et le plus grand maître du *Yen-feou-t'i* (Jambudvîpa) ; quand je serai mort, c'est vous qui devrez me succéder. » Alors le maître para sa fille et la lui donna, en même temps que cinq cents flèches, un cheval et un char.

Après que *San-jo* eût reçu ces dons, il lui fallut traverser une plaine déserte. *San-jo* installa sa femme dans le char, prit en main les cinq cents flèches et se mit à traverser la plaine déserte. Il y avait une troupe de cinq cents brigands qui mangeaient dans cette plaine déserte; *San-jo* dit à sa femme : « Allez auprès de ces brigands pour leur demander de la nourriture. » La femme alla donc déclarer aux brigands : « *San-jo* vous demande de la nourriture. » Le chef des brigands dit : « Il est à observer que le messager qu'on nous envoie n'est pas une personne ordinaire ; il convient de lui donner de la nourriture. »

Mais un des brigands se leva et s'écria : « Allons-nous donc laisser la vie à cet homme et lui permettre de s'en aller emmenant sa femme et monté sur son char ? » En cet instant *San-jo* tira une flèche ; atteint par la flèche, ce

brigand mourut. Parmi ceux qui restaient, un autre se leva et s'écria : « Allons-nous donc laisser la vie à cet homme et lui permettre de s'en aller emmenant sa femme et monté sur son char ? » *San-jo* tira sur lui encore une flèche et l'homme, atteint par la flèche, mourut. Ainsi les brigands, se levant l'un après l'autre, furent successivement atteints par les flèches et moururent. Bientôt *San-jo* n'eut plus qu'une flèche et seul le chef des brigands restait en vie. Comme (*San-jo*) ne trouvait pas d'occasion favorable, il n'avait pas encore laissé partir sa flèche, il dit alors à sa femme : « Enlevez vos vêtements et posez-les à terre. » Sa femme enleva donc ses vêtements ; aussitôt *San-jo* trouva un instant favorable pour (viser) le brigand (1) et décocha sa flèche ; atteint par la flèche, (le brigand) mourut.

(1 Parce que la vue de la femme nue avait causé au brigand un instant de distraction.

V

Extraits du KEN PEN CHOUO YI TS'IE YEOU POU P'I NAI YE TSA CHE (1)

N° 373.

(*Trip.*, XVII, 1, p. 73 r°.)

Autrefois, auprès d'un village, il y avait plusieurs garnements qui s'étaient réunis en bande et s'amusaient de-ci et de-là ; ils virent deux *mo-na-p'o* (mânavas) qui venaient le long du chemin ; ils se dirent les uns aux autres : « Nous allons battre ces deux hommes » ; ensuite ils se concertèrent et dirent : « Il ne faut pas les battre immédiatement ; commençons par leur poser une question ; s'ils y répondent d'une manière intelligente, nous ne les battrons pas ; dans le cas contraire, nous les rouerons de coups. » Un d'eux leur demanda donc : « Quand fait-il froid ? » Un des mânavas fit cette réflexion : « Dans quelle intention nous demandent-ils cela ? à voir leurs mines ils ont le désir bien arrêté de nous battre. » Il répondit alors par cette gâthâ :

(1) Ouvrage sur la discipline des Mûlasarvâstivâdins, traduit par le célèbre pèlerin Yi-tsing 義淨 en l'année 710 p. C. ; cf. Nanjio, *Catalogue*, n° 1121. — On peut lire la biographie d'Yi-tsing à la fin de ma traduction du *Mémoire sur les religieux éminents qui allèrent chercher la Loi dans les pays d'Occident* (Paris, Leroux, 1894, pp. 192-201).

Que ce soit l'hiver ou que ce soit l'été, — cela dépend seulement du vent qui s'élève ; — si le vent se produit, il fera froid ; — s'il n'y a pas de vent, assurément il ne fera pas froid.

Quand les jeunes gens eurent entendu ces paroles, ils le laissèrent aller. Ils posèrent ensuite la même question au second mânava qui leur répondit en ces termes :

En hiver, il fait certainement froid ; — en été, le froid n'existe pas ; — c'est là ce que tous les hommes savent ; — vous êtes des ignorants de mettre cela en doute.

Quand les garnements eurent entendu ces paroles, ils se mirent en colère ; ils le rouèrent de coups et partirent.

N° 374.

(*Trip.*, XVII, 2, p. 40 v°-43 r°.)

Autrefois, dans la ville de *P'o-lo-ni-sseu* (Vârâṇasî, Bénarès), il y avait un marchand qui se maria ; peu après, sa femme se trouva enceinte. Or ce marchand voulut aller sur la grande mer pour chercher des objets précieux ; il dit donc à femme : « O sage personne (bhadramukhî), je vais aller dans des pays étrangers pour y chercher des denrées merveilleuses et précieuses ; surveillez bien la maison ; il faut que vous y mettiez tous vos soins. Elle répondit : « Homme saint, si vous agissez ainsi, je vous suivrai. ». Il répliqua : « Qui pourvoira pour vous aux besoins de la maison, si vous allez avec moi ? » Elle se mit à pleurer ; une de ses compagnes, voyant son affliction, lui en demanda la cause. Elle répondit : « Mon mari voudrait pouvoir partir avec moi, mais je ne vais pas à sa suite et c'est pourquoi je pleure . » Sa compagne lui dit : « Si son intention est de partir, pourquoi ne le suivez-vous pas ? »

Elle répondit : « Qui pourvoira pour moi (aux besoins de la maison ? » Sa compagne répliqua : «Allez seulement avec lui ; je vous suppléerai. » Elle partit donc.

Lorsqu'ils furent sur la grande mer, leur bateau fut brisé par le poisson *mo-kia* (makara). Le marchand alors périt avec tous les autres hommes ; sa femme, ballottée deçà et de-là, put se saisir d'une planche, et, par bonheur, sous l'action du vent, elle fut poussée sur une île de la mer. Il y avait là un roi-oiseau aux ailes d'or qui prit cette femme pour en faire son épouse ; peu après, par un effet de sa grossesse antérieure, elle mit au monde un fils dont le visage était fort beau ; plus tard, elle enfanta encore un fils oiseau qui avait le même aspect que l'oiseau aux ailes d'or. Ce dernier étant mort, tous les oiseaux nommèrent roi son fils. Sa mère lui dit alors ; « Parce que vous descendez de votre père, vous avez pu devenir roi. Voici votre frère aîné ; maintenant il faut que vous l'emportiez dans la ville de *P'o-lo-ni-sseu* (Vârâṇasî) et que là vous fassiez de lui le roi d'un royaume parmi les hommes. » Il répondit : « O mère du royaume, je vais, par égard pour vous, le mettre sur le trône. « En ce temps, dans la ville de *P'o-lo-ni-sseu* (Vârâṇasî), il y avait un roi nommé *Fan-cheou* (Brahmadatta) qui, au moyen de la Loi, transformait le monde en sorte qu'il y avait le calme et la prospérité dont la description détaillée a déjà été faite ailleurs. Le roi donnait une audience plénière et se trouvait assis au milieu de l'assemblée, lorsque le roi-oiseau aux ailes d'or le saisit par les deux épaules avec ses serres et le jeta dans la grande mer ; il prit tous ses merveilleux bijoux et en orna son propre frère aîné, puis il emporta celui-ci dans la ville royale et le plaça sur le trône en disant aux ministres : « Voici votre roi ; ayez bien soin de le servir avec soumission ; si quelqu'un lui résistait, je reviendrais pour vous précipiter tous dans la grande mer. » Ces gens, saisis de crainte, agirent en se conformant à ses instruc-

tions, et, comme les ministres n'osèrent pas annoncer ce qui s'était passé, le peuple crut que c'était le roi *Fan-cheou* (Brahmadatta) (qui continuait à régner). Le (nouveau) roi dit à l'oiseau aux ailes d'or de revenir de temps à autre le voir et l'autre répondit qu'il le ferait.

A quelque temps de là, le roi eut un éléphant femelle qui, parvenue au terme de sa grossesse, était en mal d'enfant; cependant la tête seule (du petit) se montrait et le reste du corps ne parvenait pas à sortir. Les ministres en informèrent le roi qui leur dit : « Emmenez l'éléphant dans le harem ; ordonnez à toutes les femmes du harem de prononcer une formule d'incantation pour obliger le petit à sortir promptement ; la formule magique devra être la suivante : « Si, en dehors du roi, je n'ai connu aucun « homme, il faut que le petit de l'éléphant soit mis au « monde aisément. » On amena donc l'éléphant dans le harem et les femmes prononcèrent toutes la formule : « Si, en dehors du roi, je n'ai connu aucun homme, le petit de l'éléphant doit sortir. » Mais, bien qu'elles fissent ces conjurations, l'éléphant souffrait extrêmement et le petit ne parvenait pas à sortir. Les gens qui étaient là poussaient de grands cris et ne savaient que faire.

Or il y avait une gardienne de bœufs qui demeurait non loin de là. Ayant entendu les cris qu'on poussait, elle demanda quelle en était la cause et pourquoi il y avait ces grandes clameurs dans le harem. Après qu'on le lui eut expliqué, elle dit : « Je prononcerai la formule de conjuration et je pourrai faire que le petit de l'éléphant puisse sortir aisément. » Quand on eut entendu ces paroles, on les rapporta aux principaux ministres qui, à leur tour, en informèrent le roi. On invita donc la gardienne de bœufs à entrer dans le harem ; elle prononça la formule de conjuration devant l'éléphant en disant : « Depuis ma naissance, en dehors de mon mari, je n'ai connu aucun homme ; si cette déclaration est vraie, je veux que le petit

de l'éléphant naisse aisément. » A peine eut-elle parlé que l'éléphant mit au monde son petit ; cependant la queue n'était pas encore sortie ; la gardienne de bœufs sourit et dit : « Une si petite faute devrait être tolérée. » Les eunuques du harem lui demandèrent quelle faute elle avait commise ; elle répondit : « Autrefois, je tenais dans mes bras le petit enfant d'une autre femme ; cet enfant lâcha de l'urine qui coula jusque sur mes parties génitales ; j'eus alors comme un sentiment de jouissance. C'est à cause de cette faute légère que la queue (du petit éléphant) ne suit pas le corps. » A la suite de cette explication véridique, la queue elle aussi sortit.

Les ministres informèrent le roi que le petit éléphant était né, et, comme le roi demandait qui avait pu le faire sortir, ils lui dirent ce qui s'était passé. Le roi, affligé, s'écria : « Toutes les femmes de mon harem manquent de chasteté ; seule cette gardienne de bœufs s'est montrée pure. » Le roi dit : « Appelez-la en ma présence ; je veux l'interroger moi-même. » La femme étant venue, le roi lui dit : « Avez-vous pu par votre parole véridique faire que l'éléphant mît bas son petit ? » Quand elle eut répondu affirmativement, le roi fit cette réflexion : « Puisque la mère est sage, telle aussi doit être la fille ; je vais essayer de l'interroger. » (Il eut alors avec elle ce dialogue :) « Avez-vous une fille ? — Oui. — Comment se nomme-t-elle ? — *Miao-jong* (Beau visage). — A-t-elle eu des relations avec un homme ? — Elle n'en a point encore eu. — Mère, s'il en est ainsi, il faut que vous me la donniez. — Il en sera comme le désire le roi. »

Alors donc on prépara les cérémonies d'usage et le roi épousa la fille et la fit entrer dans son harem. Mais il fit ensuite cette réflexion : « Les femmes du harem ne sont pas chastes et elles se sont trouvées en défaut lors de la conjuration. Si je fais demeurer cette fille parmi elles, elle ne manquera pas de se conduire

d'une manière désordonnée. » Plus tard, profitant de ce que l'oiseau aux ailes d'or était venu, le roi lui raconta toute l'affaire et ajouta : « Mon frère cadet, il faut que pendant le jour vous preniez ma femme et que vous la déposiez dans une île de la mer ; pendant la nuit, vous me l'apporterez. » L'oiseau aux ailes d'or accepta ; on lui remit la femme et, conformément à ce qui avait été convenu, il l'emmena chaque jour et la rapporta chaque nuit.

En ce temps, dans cette île de la mer, il y avait une fleur à l'excellent parfum qui se nommait « le remède qui chasse (les maladies). » Cette femme chaque jour en tressait des guirlandes qu'elle apportait à *Fan-eheou* (Brahmadatta) (1). Or, à *P'o-lo-ni-sseu* (Vârâṇasî), il y avait alors le fils d'un brahmane qui, pour chercher du bois mort, dut aller dans la forêt de la montagne ; il y rencontra une fille divine des Kinnaras qui le prit et le fit entrer dans une caverne de rocher ; elle s'unit à lui et se satisfit avec lui ; chaque fois que cette femme sortait pour aller chercher des fleurs et des fruits, après être sortie, elle prenait une grande pierre dont elle bouchait l'ouverture et l'homme ne pouvait la déplacer. A quelque temps de là, la Kinnarî mit au monde un fils qui, lorsqu'il marchait, se déplaçait avec rapidité, et c'est pourquoi on le nomma *Chou-tsi* (le rapide). Le père disait souvent en soupirant devant son fils : « *P'o-lo-ni-sseu* (Vârâṇasî) est un endroit où il fait bon demeurer ; vous devriez le connaître. » Le fils eut un jour avec son père la conversation suivante : « En quel lieu êtes-vous né ? — *P'o-lo-ni-sseu* (Vârâṇasî) est mon lieu natal. — Pourquoi ne retournez-vous pas dans votre patrie ? — Quand votre mère sort pour aller chercher des fleurs et des

(1) Plus exactement, au roi qu'on croyait à tort être Brahmadatta. La même remarque doit être faite pour toute la suite du conte. Il est probable que nous avons affaire ici en réalité à deux récits artificiellement soudés l'un à l'autre et que le roi Brahmadatta était bien le héros du conte où figure *Miao-jong*.

fruits, elle ne manque pas de prendre ce gros rocher dont elle ferme l'entrée de la caverne ; je ne puis l'ébranler et je n'ai aucun moyen de m'enfuir. — Je vous ouvrirai », dit le fils. — « Fort bien », répondit le père. Alors le fils à plusieurs reprises saisit le rocher pour tenter de le déplacer et, en déployant toutes ses forces, il parvint à l'écarter. Il annonça alors à son père que la porte était ouverte et qu'il voulait partir avec lui. Le père répondit : « A peine votre mère a-t-elle dû sortir pour aller chercher des fleurs et des fruits qu'elle revient en toute hâte et je ne puis m'en aller, car, si elle me rencontrait sur la route, elle ne manquerait pas de me tuer. » Le fils répondit : « Je vais trouver un moyen de la faire revenir tardivement. » Son père l'approuva. Quand la mère fut arrivée en apportant des fruits, son fils se mit à en manger un, mais le recracha. Sa mère lui demanda : « Dans quelle intention faites-vous cela ? Ces fruits ne sont-ils pas bons ? » Il répondit : « Mère vous êtes trop paresseuse pour aller loin ; vous recueillez les fruits amers qui sont tout près d'ici ; ils sont immangeables et c'est pourquoi je les rejette. » La mère répondit : « Puisqu'il en est ainsi, j'irai au loin vous chercher de bons fruits. » Le fils reprit : « Fort bien ; cherchez-m'en qui soient bons. » Le lendemain donc la mère s'en alla au loin et le fils dit à son père : « Voici le moment de partir : il ne faut pas tarder. » Ensemble donc ils écartèrent le rocher et partirent. Ils arrivèrent à *P'o-lo-ni-sseu* (Vârâṇasî) qui était la ville natale du père.

A son retour, la mère trouva vide la caverne dans le roc; elle se frappa la poitrine en poussant de grands gémissements. Une voisine lui ayant demandé pourquoi elle pleurait, elle lui raconta tout ce qui s'était passé. La voisine lui dit : « Ces gens étaient des hommes et ils sont partis pour aller parmi les hommes; en quoi cela peut-il être un sujet de chagrin ? » La mère répondit : « Je ne

regrette point qu'ils m'aient quitté, mais je m'afflige de n'avoir point pu leur enseigner la recette qui leur permettra de conserver leur vie. » L'autre répliqua : « Moi aussi, je vais souvent à *P'o-lo-ni-sseu* (Vârâṇasî) ; si vous possédez un moyen de conserver la vie, donnez-le moi, et, quand je verrai votre fils, je le lui remettrai. » La mère lui donna alors une guitare en lui disant : « Ma sœur, si vous voyez mon fils, remettez-la lui en personne et dites-lui : Il vous faut jouer de cette guitare pour conserver votre vie, mais gardez-vous de toucher du doigt la première corde, car, si vous la touchiez, vous attireriez certainement le malheur. » La voisine prit donc la guitare et s'en alla.

En ce temps, le brahmane avait confié son fils *Chou-tsi* à un maître pour que celui-ci l'instruisît et le maître se mit donc à lui donner des enseignements. En un jour de vacances, *Chou-tsi* se rendit dans la montagne pour y recueillir du bois mort ; il y rencontra la voisine qui lui demanda : « Comment vous portez-vous ces temps-ci ? » Il répondit : « Je souffre constamment de la faim et de la fatigue. Mais que voulez-vous ? » Elle lui dit : « Votre mère pense à vous et ses larmes coulent sans cesse. Pourquoi n'allez-vous pas auprès d'elle ? — Ma mère », répliqua-t-il, « est une yakṣî ; qui pourrait demeurer avec elle ? » La voisine reprit : « Si vous ne pouvez pas aller vers elle je vous donnerai maintenant (de sa part) un objet qui conserve la vie ; je ne saurais le donner à aucune autre personne. » Comme il répondait en l'invitant à le lui donner (1), elle lui remit la guitare en ajoutant cet avertissement : « Si vous jouez de cet instrument, vous conserverez votre vie ; mais gardez-vous de toucher du doigt la première corde, car si vous la touchiez, vous attireriez certainement sur vous le mal-

(1) La négation 不 qui se trouve dans le texte me paraît inintelligible. Le jeune homme ne refuse pas la guitare ; il l'accepte.

heur. » Il répondit : « Fort bien. J'agirai suivant vos instructions. »

Prenant donc la guitare, le jeune homme revint dans son école ; il y trouva ses condisciples qui lui demandèrent pourquoi il revenait si tard. Il répondit : « J'ai vu une amie de ma mère qui m'a donné cette guitare. » Ses condisciples lui ayant demandé s'il savait en jouer, il répondit qu'il le pouvait, et tous alors l'invitèrent à jouer en disant qu'ils l'écouteraient. Il se mit donc à jouer, mais en évitant de toucher la première corde. Les autres lui demandèrent pourquoi il ne touchait pas la première corde ; il répondit : « Si on la touche, cela produira certainement quelque malheur. » Les autres lui dirent : « Touchez-la seulement ; quel mal y aurait-il à cela ? » Il la toucha du doigt et aussitôt les jeunes gens, sans pouvoir s'en empêcher, se levèrent tous et dansèrent.

Comme le jour était à son déclin, il se rendit auprès de son maître qui lui demanda pourquoi il venait si tard ; il raconta tout ce qui s'était passé. Son maître lui demanda s'il savait jouer de la guitare, et, sur sa réponse affirmative, l'invita à jouer un air. Il joua donc, mais en évitant de toucher la première corde. Son maître lui ayant demandé pourquoi il ne la touchait pas du doigt, il répondit : « Si je la touche, je crains que quelque malheur ne se produise ». Le maître répliqua : « Touchez-la seulement ; quel mal y aurait-il à cela ? » Il la toucha donc en jouant. Aussitôt le maître et sa femme se levèrent tous deux et se mirent à danser sans pouvoir s'en empêcher ; les bâtiments où ils habitaient s'effondrèrent entièrement ; les ustensiles de terre se brisèrent tous sans qu'il en restât aucun. Le maître, grandement irrité, saisit le jeune homme par le cou et le chassa hors du village.

Quand il eut été ainsi renvoyé, le jeune homme erra solitaire de lieu en lieu ; ce fut seulement en jouant de la guitare qu'il put conserver la vie. En ce temps, il y

avait cinq cent marchands qui, s'étant approvisionnés de denrées, se disposaient à aller sur la grande mer. Ces gens délibérèrent entre eux : « Nous possédons des choses de toutes sortes ; mais nous n'avons pas de musiciens ; comment pourrions-nous nous récréer ? lorsque nous serons en pleine mer, qui dissipera nos tristesses ? » Un homme leur répondit : « *Chou-tsi*, le fils du brahmane, sait jouer de la guitare. Il vous faut l'emmener avec vous ». Ils emmenèrent donc *Chou-tsi* et se rendirent avec lui sur le bateau.

Quand ils furent en pleine mer, ces gens dirent à *Chou-tsi* : « Jouez de la guitare pour que nous nous réjouissions ensemble ». Il se mit à jouer mais sans toucher la première corde. Ces gens lui ayant demandé pourquoi il ne la touchait pas, il répondit que, s'il la touchait, ce serait mal. Ils lui dirent : « Touchez-la seulement ; quel mal peut-il y avoir à cela ? » Il la toucha donc en jouant. Aussitôt le bateau bondit et se brisa immédiatement au milieu des flots ; tous les marchands précipités dans l'eau périrent en même temps. Seul *Chou-tsi* pût échapper ; il trouva une planche et rencontra un vent favorable ; par une cause céleste sa vie fut sauvée.

Alors, poussé par le souffle du vent, il aborda dans l'île de l'oiseau aux ailes d'or ; il se trouva dans un jardin où il n'y avait aucun homme ; il y vit seulement l'épouse du roi *Fan-cheou* (Brahmadatta), la femme qui avait nom *Miao-jong*. Il lui causa et tous deux entretinrent des relations intimes ; pendant le jour ils se voyaient ; la nuit, ils se séparaient. Il lui demanda : « Où allez-vous chaque nuit ? » La femme, qui le chérissait profondément, lui raconta tout ce qui en était. Il lui répondit : « Sage personne, puisqu'il en est ainsi, pourquoi ne m'emmenez-vous pas avec vous à *P'o-lo-ni-sse*, (Vârânasî) ? » La femme lui dit qu'elle aimerait bien partir avec lui : « Quel est votre nom ? » lui demanda-t-elle. — « Mon nom est

Chou-tsi. Et vous, comment vous nommez-vous ? — Je m'appelle *Miao-jong* ».

Cette femme alors se mit à prendre avec elle de petites pierres en nombre graduellement de plus en plus grand jusqu'à ce que leur poids fût égal à celui d'un homme (1). Quand elle estima que le départ était possible, elle appela *Chou-tsi* ; ensemble ils montèrent sur l'oiseau aux ailes d'or et se dirigèrent vers *P'o-lo-ni-sse*, (Vàrânasì). La femme dit à son compagnon : « Il vous faut fermer les yeux ; si vous les ouvriez, cela porterait dommage à votre vue. » Quand ils furent près d'arriver à la ville, *Chou-tsi* entendit le tumulte des hommes et pensa : « Il semble que nous arrivions. » Il ouvrit alors les yeux et jeta ses regards au loin ; mais, à cause du vent produit par le vol très rapide de l'oiseau, ses deux yeux furent aussitôt frappés de cécité. *Miao-jong* l'installa dans le jardin et se rendit auprès du roi.

Plus tard, lorsque vint le printemps, que les fleurs magnifiques s'ouvraient toutes et que les oiseaux en foule chantaient amoureusement (2), le roi entra dans le jardin pour s'y promener et jouir du spactacle avec les femmes de son harem ; la fille nommée *Miao-jong* se trouvait parmi elles. *Chou-tsi* sentit sur celle-ci le parfum de la

1. *Miao-jong* projette d'emmener *Chou-tsi* sur l'oiseau aux ailes d'or à l'insu de celui-ci ; pour y parvenir, elle commence par prendre avec elle des cailloux en quantité chaque jour plus grande, et, lorsqu'elle est arrivée à emporter ainsi un poids de pierres égal à celui d'un homme, elle substitue *Chou-tsi* aux cailloux ; l'oiseau, qui s'est graduellement habitué à l'augmentation de poids, reçoit alors sur son dos les deux amants sans s'apercevoir que *Miao-jong* n'est plus seule. — Dans le conte 108 (t. I, p. 377), un thème analogue s'était présenté à nous : l'oiseau pèse quotidiennement la fille ; il constate ainsi un beau jour qu'elle augmente de poids ; il en conclut qu'elle est enceinte ; il cherche alors l'amant, le découvre et le chasse. — Dans les deux cas, il s'agit d'une augmentation de poids qui, dans un cas, est constaté par l'oiseau et lui fait trouver l'amant, tandis que, dans l'autre cas, il est dissimulé à l'oiseau qui emporte sans le savoir deux personnes, au lieu d'une.

2. Le mot 哀 paraît être ici substitué au caractère 愛.

fleur « remède qui chasse (les maladies) » et prononça alors cette gâthâ :

La brise souffle sur la fleur « remède qui chasse (les maladies) » ; — c'est un parfum vraiment délicieux ; — je crois être dans l'île de la mer, — au temps où je demeurais avec Miao-jong.

En entendant cette gâthâ, le roi *Fan-cheou* (Brahmadatta) ordonna aux eunuques de chercher partout qui avait élevé la voix. On lui répondit : « C'est un homme souffrant des yeux qui a prononcé ces paroles. » Le roi l'appela et lui demanda : « Est-ce vous qui avez chanté ? » Sur sa réponse affirmative, il ajouta : « Chantez-moi cela encore une fois pour que je l'entende. » *Chou-tsi* se dit : « Ne serait-ce pas que le roi a pris plaisir à entendre cette belle chanson ? je vais la lui chanter ; peut-être m'accordera-t-il une récompense. » Il prononça donc de nouveau cette gâthâ :

La brise souffle sur la fleur, « remède qui chasse » (les maladies) ; — c'est un parfum vraiment délicieux ; — je crois être dans l'île de la mer, — au temps où je demeurais avec Miao-jong.

Le roi lui demanda : « Cette île de la mer dont vous parlez, est-elle loin ou près d'ici ? » Il répondit par cette gâthâ :

L'endroit où habitait Miao-jong — est à cent yojanas d'ici ; — au delà de la grande mer — se trouve l'île qui est vraiment délicieuse.

A l'ouïe de ces paroles, le roi répliqua par cette gâthâ :

Vous avez pu connaître par des récits ou par des gens qui l'ont vue — celle que j'aime ; — si c'est bien la personne de Miao-jong (dont vous avez joui), — vous devez m'en décrire les particularités.

L'aveugle répondit par cette gâthâ :

Entre ses reins se trouve le signe du svastika ; — devant sa poitrine il y a un rond ; — constamment elle tresse des

fleurs appelées « remède qui chasse » (les maladies) — et elle les apporte au souverain des hommes.

En entendant ces paroles, le roi songea : « Cette femme est de mauvaise conduite; quoique je l'eusse placée dans une île de la mer, elle a encore trouvé le moyen d'avoir des relations illicites. Elle ne peut plus me servir et il faut que je la donne à cet homme. » Rempli de colère dans son cœur, il prononça donc cette gâthâ :

Miao-jong parée de tous ses joyaux, — remettez-la à cet aveugle ; — il faut les renvoyer montés sur un âne — et les chasser hors de la ville.

Tous deux furent donc chassés par le roi. L'aveugle, emmenant avec lui sa femme, se reposait au hasard des lieux où il se trouvait; une fois, comme le jour était sur son déclin, il chercha asile dans un temple des devas qui était abandonné et qui se trouvait au milieu d'un grand village; il comptait s'y installer pour quelque temps ; or, pendant la nuit, une bande de cinq cents brigands pénétra dans ce village ; les habitants s'en aperçurent et les exterminèrent; seul le chef des brigands s'enfuit dans le temple des devas dont il ferma la porte derrière lui. Les gens du village vinrent et demandèrent qui était dans le temple. L'aveugle répondit : « Je suis un étranger et je n'appartiens point à la bande des brigands. » Les gens lui dirent : « S'il y a (avec vous) quelque brigand, il faut que vous le fassiez sortir. » Alors le chef des brigands déclara à *Miao-jong* : « A quoi vous sert cet aveugle ? il importe de le faire sortir afin que vous et moi ayons la vie sauve. » *Miao-jong* y consentit et poussa dehors l'aveugle ; en voyant celui-ci, les habitants du village lui coupèrent aussitôt la tête.

Lorsque le jour fut revenu, le chef des brigands partit en emmenant *Miao-jong* avec lui. Ils arrivèrent sur le bord d'un fleuve où il n'y avait ni barque ni radeau, en sorte qu'ils ne pouvaient traverser. Le brigand dit à la

femme : « Sage personne, puisque les eaux du fleuve sont très hautes, nous n'avons aucun moyen de passer ensemble. Restez provisoirement ici et prenez un bain ; tous les joyaux que vous possédez, je les transporterai d'abord, et, après les avoir disposés sur l'autre rive, je reviendrai vous prendre. » La femme lui dit : « Comme il vous plaira » ; elle ôta donc ses vêtements et tous ses joyaux et les donna au chef des brigands, puis elle entra dans l'eau et s'assit. Elle conçut alors cette pensée : « Est-ce que cet homme ne va pas partir en emportant tout ce que je possède ? » Elle lui cria de loin :

Le grand fleuve a maintenant des eaux fort hautes; — mes joyaux, vous les avez pris ; — voici la pensée que je conçois : — je crains maintenant que vous ne partiez en me les dérobant.

Le chef des brigands, entendant ces paroles, répondit de loin par cette gâthâ :

Votre mari innocent, vous l'avez fait tuer ; — qui pourrait croire que vous avez pour moi des sentiments d'affection ? — tous les joyaux que vous possédiez, je les emporte, — car je crains que, si vous en trouvez l'occasion, vous ne me fassiez à moi aussi du mal.

Ainsi le chef des brigands partit en abandonnant la femme et en emportant tout ce qu'elle possédait.

Cette femme alors sortit toute nue du fleuve ; elle entra dans un fourré d'herbes et s'y arrêta. Non loin de là était un vieux chacal qui tenait dans sa gueule un morceau de viande et qui allait le long du fleuve ; en ce moment, un poisson bondit hors du fleuve et fut projeté sur le rivage ; à cette vue, le chacal lâcha la chair qu'il tenait dans sa gueule afin de prendre le poisson ; mais le poisson rentra dans l'eau et le morceau de viande fut saisi par un oiseau de proie ; le chacal perdit à la fois l'un et l'autre, et, l'oreille basse, il était contristé. Or, *Miao-jong*, du milieu du fourré d'herbes, avait vu de loin le chacal ; elle lui dit cette gâthâ :

Le morceau de chair a été emporté par un oiseau de proie ; — le poisson est rentré dans le fleuve ; — l'un et l'autre ont été tous deux perdus ; — on voit qu'il est sans utilité de vous affliger.

En entendant cette gâthâ, le chacal regarda de tous côtés sans voir personne ; il prononça alors cette gâthâ :

Je ne suis point quelqu'un qui est joyeux et qui rit — et je ne me livre point non plus au chant ni à la danse ; — quelle est la personne qui dans ce fourré d'herbes — se moque de moi par ses paroles ?

Miao-jong, qui l'avait entendu, du milieu des herbes répondit au chacal : « Je suis *Miao-jong*. » A ces mots, le chacal irrité l'injuria, disant : « Vous qui êtes un être criminel, comment se fait-il que vous n'ayez pas honte de vous-même et que vous veniez au contraire me railler. » Il lui répliqua par cette gâthâ :

Votre ancien époux est mort de mort violente ; — votre nouveau mari est parti en emportant ce que vous possédiez ; — ni d'un côté ni de l'autre vous n'avez de refuge ; — quoique accablée de tristesse, vous chantez dans les herbes.

Miao-jong, l'ayant entendu, répondit par cette gâthâ :

Maintenant je vais retourner dans ma première demeure ; — avec un cœur fidèle je servirai un seul mari ; — comme je crains d'être méprisée de ma famille, — je ne commettrai plus de folies.

Le chacal répondit par ces gâthâs (1) :

Si on pouvait faire que l'eau du Gange — coulât à rebours, ou que le corbeau fût blanc, — ou que le Jambu produisît des to-lo (tâla, fruit de palmier), — alors vous pourriez rester fidèle à un seul homme.

Si le corbeau et le hibou — restaient ensemble perchés

(1) Des stances analogues à celles qu'on va lire se trouvent dans le *Kin kouang ming tsouei cheng wang king*. (*Trip.*, IV, 9, p. 4 r.) ; elles ont été traduites par Stanislas Julien (*Les Avadânas*, t. II, p. 111-115).

sur le même arbre — et vivaient en bonne harmonie, — alors vous pourriez rester fidèle à un seul homme.

Si on pouvait faire que le serpent et la mangouste — se divertissent dans le même trou — et que tous deux eussent l'un pour l'autre des sentiments d'affection, — alors vous pourriez rester fidèle à un seul homme.

Si on pouvait, en se servant de poils de tortue, — tisser un vêtement de merveilleuse qualité — qu'on mettrait pendant les temps froids, — alors vous pourriez rester fidèle à un seul homme.

Si on pouvait, avec des pattes de moustique, — édifier des constructions à étages — d'une solidité inébranlable, — alors vous pourriez rester fidèle à un seul homme.

Si on pouvait, avec des tiges de lotus, — construire un pont sur lequel la foule passerait — et que même les grands éléphants traverseraient, — alors vous pourriez rester fidèle à un seul homme.

Si on pouvait faire qu'au milieu de la mer, — du sein des eaux sortît une masse de feu — vers laquelle tous les hommes se tourneraient, — alors vous pourriez rester fidèle à un seul homme.

Après que le chacal eut prononcé ces gâthâs, il dit à *Miao-jong* : « J'ai prononcé pour le moment ces paroles moqueuses; mais je puis faire que comme auparavant, vous redeveniez la femme du roi ; si je le fais, quelle récompense me donnerez-vous ? » Elle répondit : « Ami, si vous pouvez me ramener dans mon ancienne position, je vous offrirai chaque jour de la viande à manger et je ferai en sorte que vous n'en manquerez jamais. » Le chacal lui dit : « Puisqu'il en est ainsi, suivez mon conseil : il vous faut entrer dans le fleuve Gange jusqu'à ce que l'eau atteigne votre gosier, puis, les mains jointes et tournées vers le soleil vous resterez là en invoquant le ciel. J'en informerai alors le roi. »

Le chacal partit donc et se rendit à l'endroit où le roi

donnait audience ; il poussa un grand appel et tint ce langage : « *Miao-jong* est maintenant dans le fleuve Gange ; elle a purifié son cœur et réformé sa conduite ; il vous faut promptement l'appeler et la recueillir pour la faire rentrer dans le harem. » Le roi avait autrefois étudié le langage des chacals ; quand il eut entendu ce qui en était, il dit à ses ministres : « Il vous faut maintenant aller au bord du fleuve Gange ; j'apprends que *Miao-jong* se livre en ce lieu aux austérités, qu'elle a changé de sentiments et a réformé ses actes ; il faut donc me l'amener pour que je la voie. »

Quand les ministres eurent découvert *Miao-jong*, ils la parèrent de joyaux et de vêtements et l'amenèrent au roi. Le roi eut plaisir à la voir ; il lui rendit le titre de principale épouse qu'elle avait autrefois.

Miao-jong, chaque jour, offrait au chacal de bonne viande ; mais, par la suite, elle cessa de le faire. Alors le chacal revint se poster dans un endroit proche du palais royal et il lui cria ces mots : « *Miao-jong*, si vous ne me donnez pas de bonne viande, je ferai en sorte que le roi vous batte sévèrement tout comme il l'a fait autrefois. » En entendant ces paroles, la femme fut saisie de peur et elle recommença à donner de la viande au chacal.

VI

Extraits du KEN PEN CHOUO YI TS'IE YEOU POU P'I NAI YE P'O SENG CHE (1)

N° 375.

(*Trip.*, XVII, 3, p. 42 r°.)

Autrefois, dans un village demeurait un gros propriétaire ; il avait de nombreux troupeaux de moutons qu'il faisait paître dans la campagne déserte ; or, un jour, au coucher du soleil, comme le berger s'en retournait promptement, il y eut dans le troupeau une vieille brebis affaiblie qui, ne pouvant aller aussi vite que ses compagnons, marchait seule en arrière. Soudain, sur le bord du chemin, elle rencontra un loup affamé. Elle dit au loup :

Oncle vénérable, vous vous promenez souvent solitaire ; — vous devez goûter abondamment les joies de la retraite. — En demeurant toujours dans la forêt, — comment parvenez-vous à maintenir votre énergie ?

Le loup répondit :

Vous avez constamment marché sur ma queue, — et vous

(1) Cet ouvrage est la version chinoise du Saṃghabhedakavastu. Voyez Nanjio, *Catalogue*, n° 1123. Il a été traduit par *Yi-tsing* en l'année 710, de même que les autres ouvrages relatifs à la discipline des Mûlasarvâstivâdins.

m'avez aussi sans cesse arraché des poils ; — si votre bouche m'appelle « oncle vénérable », — c'est parce que vous désirez chercher quelque échappatoire.

La brebis répliqua :

Votre queue se retourne derrière votre dos, — et moi je suis venue en vous faisant face ; — pourquoi m'accusez-vous injustement — d'avoir constamment marché sur la queue de Votre Seigneurie ?

Le loup reprit :

Les quatre continents, aussi bien que les mers et les îles, — tout cela est ma queue ; — si vous ne les avez pas foulés aux pieds, — de quel endroit êtes-vous donc venue ?

La brebis répondit :

Lorsque j'étais avec mes parents et mes amis, — j'ai entendu dire que tout cela était votre queue (1) ; *— aussi n'osai-je point marcher sur la terre — et je suis venue à travers l'espace.*

Le loup dit :

C'est, ô brebis, votre chute du haut des airs — qui a causé une panique parmi les cerfs sauvages de la forêt — et m'a privé de l'animal que je devais manger ce matin. — N'est-ce pas là la preuve claire que vous êtes coupable ?

Alors, bien que la brebis proférât des appels lamentables et se répandît en paroles pitoyables, le loup, que ses actes antérieurs rendaient malfaisant, se refusa à la laisser partir ; il lui coupa donc la tête et la dévora en même temps que sa chair.

(1) La brebis ne se permet pas de le contredire.

N° 376.

(*Trip.*, XVII, 3, p. 44 v°.)

(Le Bodhisattva), autrefois, dans la condition bovine était un grand taureau ; régulièrement au milieu de la nuit il se rendait dans un champ de haricots chez le roi de ce pays et y mangeait à son gré ; puis, quand le soleil montait à l'horizon, il rentrait dans la ville et s'endormait tout naturellement. Or il y eut un âne qui vint auprès de ce bœuf et lui tint ce langage : « Oncle vénérable, pourquoi votre épiderme, votre peau, votre sang et votre chair sont-ils en si parfait état de santé ? Je n'ai jamais vu qu'on vous lâchât pour un moment en liberté. » Le bœuf répondit : « Mon neveu, chaque nuit, je sors pour aller manger les haricots du roi ; avant que l'aube ait paru, je reviens chez moi. » L'âne lui ayant demandé s'il pourrait le suivre et aller manger avec lui, le bœuf lui dit : « Mon neveu, votre bouche brait fort et le son s'en entend au loin ; il ne faut pas que, à cause de ce bruit, nous soyons faits prisonniers. » L'âne répliqua : « Oncle vénérable, si je vais là-bas, je ne produirai pas le moindre son. »

Ils allèrent donc ensemble dans le champ, où ils pénétrèrent tous deux en brisant la clôture, et se mirent à manger la récolte du roi ; tant que l'âne ne fut pas rassasié, il resta silencieux sans rien dire ; mais, quand son ventre fut plein, il dit : « Mon oncle, je vais chanter. » Le bœuf lui répondit : « Retenez ce son encore un instant ; attendez que je sois sorti et alors je vous autoriserai, mon neveu, à faire entendre votre chant. » Ayant ainsi parlé, il sortit du jardin au plus vite. L'âne, resté en arrière, se mit alors à braire. Aussitôt les gardiens des champs du roi se saisirent de lui et coururent dire à la foule : « Le champ de

haricots appartenant au roi, c'est cet âne qui le dévorait entièrement ; il faut ne le relâcher qu'après lui avoir infligé une honte cruelle. » Alors les gardiens coupèrent à l'âne ses deux oreilles ; en même temps, ils prirent un mortier en bois qu'ils suspendirent à sa gorge ; en le battant douloureusement et en le fouettant jusqu'aux os, ils le chassèrent au dehors. Cet âne, couvert de honte, errait de-çà et de-là lorsque le bœuf, l'ayant vu, se rendit auprès de lui et prononça cette gâthâ :

Excellent chanteur, qui aimez bien chanter, — c'est par votre chant que vous vous êtes attiré cela. — Quand on a vu que vous saviez chanter, — on vous a coupé les deux oreilles.

Comme vous n'avez pas pu imposer silence à votre bouche — et que vous n'avez pas suivi les conseils de votre excellent ami, — on ne vous a pas seulement coupé les oreilles, — mais encore un pilon et un mortier sont suspendus à votre cou.

L'âne répliqua par cette autre gâthâ :

Celui qui n'a plus de dents doit peu parler ; — vieux bœuf, ne tenez pas de longs discours ; — allez seulement manger pendant la nuit ; — mais, avant longtemps, vous serez chargé de liens.

N° 377

(*Trip.*, XVII, 3, p. 44 v°-45 r°.)

Autrefois dans un village, demeurait un maître de maison qui possédait un grand bœuf doué de toutes les qualités. Or ce notable avait invité chez lui les çramaṇas et les brahmanes, les gens sans appui et sans ressources et les marchands qui étaient dans le dénuement ; il avait disposé pour eux tous des offrandes, et après leur avoir

fait des libéralités, il avait pris congé d'eux et les avait laissés partir. Le grand bœuf doué de toutes les qualités alla se promener où il lui plaisait sans être retenu par aucun lien ; se trouvant ainsi en liberté et vaguant à sa guise, à la recherche des eaux et des herbes, il se trouva engagé dans un marais et s'enfonça dans la vase sans pouvoir en sortir. Or, vers le coucher du soleil, le maître de maison, averti par quelqu'un, alla à la recherche de son bœuf ; étant arrivé auprès de lui, il fit cette réflexion : « La vase est profonde et le bœuf est grand ; je ne puis à moi seul le retirer ; j'attendrai jusqu'à demain matin pour venir, avec plusieurs autres personnes (1), le sauver. » Le bœuf lui dit alors : « Prenez une corde munie d'un nœud coulant (2), attachez la à ma corne et placez (le nœud coulant) devant moi ; j'attendrai ainsi que vous veniez au matin ; si quelque loup (3) s'approche pour me faire violence, je me servirai de la corde à nœud coulant en agitant ma corne pour l'effrayer. » Cet homme donc lia une corde à sa corne et y fit à quelque distance un nœud coulant qu'il plaça à terre, puis il partit. Quand la nuit fut tombée, un loup arriva qui vit de loin le bœuf et lui tint ce langage : « Quel est celui qui, en ce lieu, vole des racines de lotus ? » Le bœuf répondit : « Je me suis enfoncé dans la boue et ne puis en sortir ; ce n'est point que j'aie eu un désir de voler pour m'emparer du bien d'autrui. » Entendant cette parole, le loup lui dit : « Cet excellent repas qui m'est destiné, comment est-il venu de lui-même ? » Il s'approcha

(1) Au lieu de 詳, lisez 群.

(2) La rédaction du texte n'est pas claire, mais la suite du récit montre bien ce dont il s'agit : le bœuf demande qu'on attache à une de ses cornes une corde munie d'un nœud coulant qui est posé à terre devant lui ; plus tard, quand le loup aura sauté sur son dos, il lancera en l'air d'un coup de corne le nœud coulant qui viendra s'enrouler autour de la gorge du loup.

(3) L'édition de Corée écrit 猴 狢 « un singe ou une marmotte (?) » La leçon 獾 « loup » des autres éditions est préférable.

donc du bœuf dans l'intention de le faire périr. Le bœuf dit au loup : « Il vous faut vous éloigner de moi si vous ne voulez pas que je vous traite mal ; n'agissez pas en sorte que votre corps soit en butte à de cruelles souffrances. » Le loup, quoique entendant cet avertissement, ne tint pas compte de ces paroles ; il vint à côté du bœuf pour se saisir de lui. Alors *Pou-li-cha-p'o* (Vṛṣabha), voyant qu'il ne suivait pas son conseil, lui dit cette gâthâ :

Je ne suis point quelqu'un qui vole des racines de nénuphar, — ni qui dérobe des lotus ; — si vous êtes animé du désir de me manger, — montez sur mon dos pour me dépecer à partir de là.

Le loup répliqua : « C'est maintenant justement le moment où je dois, à partir de l'arrière de votre dos, vous dévorer graduellement. » Il se jeta donc sur le dos du bœuf et baissa la gueule pour le manger. Le bœuf alors, avec sa corne, lança le nœud coulant dont il entoura la gorge du loup, et aussitôt, agitant le lien, il fit tournoyer en l'air le corps du loup en lui disant cette gâthâ :

Vous êtes un beau jeune homme, — qui, pour s'amuser, danse dans les airs (1) *; — exhibez vos talents dans un village ; — dans la rase campagne, il n'y a pas de donateur.*

Alors le loup répondit à son tour par cette gâthâ :

Je ne suis point quelqu'un qui danse — et je ne suis pas non plus un beau jeune homme ; — Çakra, roi des devas, me lance une échelle (2) *— pour que j'aille auprès du deva Brahma.*

Le roi-bœuf répliqua par cette gâthâ :

Ce n'est point en réalité Çakra, roi des devas, — qui vous lance son échelle pour que vous alliez auprès du deva Brahma. — Le nœud coulant de la corde serre étroitement votre cou — et votre vie en ce moment va prendre fin.

(1) Comme un danseur de corde.

(2) Il veut faire croire que la corde au bout de laquelle il se trouve est une échelle qui lui permettra de monter au ciel.

N° 378

(*Trip.*, XVII, 3, p. 45 v°-46-r°.)

Autrefois dans un village, vivait un habile mécanicien qui savait fort bien comprendre les machines. Demeurant dans ce village, il y prit pour femme la fille d'une famille bien considérée, analogue à la sienne ; ce fut une union bien assortie à laquelle il trouva plaisir et contentement; en peu de temps, sa femme devint enceinte, et, au bout de huit ou neuf mois, elle mit au monde un fils ; quand trois fois sept jours se furent écoulés après la naissance de cet enfant, on célébra une fête pour lui donner un nom ; on l'appela *K'iao-jong* (joli visage). On l'éleva comme il convient et petit à petit il devint grand. Avant qu'il fût longtemps, son père mourut.

Ce fils se rendit ensuite dans un autre village et à son tour il étudia l'art des machines auprès d'un mécanicien. Puis il alla dans une autre ville pour chercher de lieu en lieu à se marier ; or un notable qui se trouvait avec sa fille devant sa porte, lui promit sa fille en mariage, mais en lui donnant cet avertissement: « A tel jour exactement, rendez-vous promptement à mon appel et je consentirai au mariage ; mais, si vous n'arrivez pas à temps, ce ne sera pas ma faute (si le mariage n'a pas lieu). »

K'iao-jong, étant revenu chez lui, alla dire au mécanicien: « Dans tel village il y a une fille qu'on m'a promise en mariage ; le jour heureux est proche et le rendez-vous est imminent; si je puis arriver à l'époque fixée, le père certainement ne manquera pas à sa parole ; mais si je ne suis pas exact, il dit que ce ne sera pas sa faute si le mariage n'a pas lieu. » Le mécanicien lui répondit : « Puisqu'il en est ainsi, je me rendrai avec vous à ce ren-

dez-vous urgent ; un jour favorable et une époque heureuse sont assurément difficiles à rencontrer une seconde fois. »

Il prit donc un paon fait en bois et monta dessus avec lui ; la distance (à travers l'espace) ne fut plus longue pour eux et ils arrivèrent promptement au jour fixé ; les gens de cet endroit regardèrent tous (la machine) ; ils virent qu'elle était supérieure à tout ce qu'on avait fait et en admirèrent l'ingéniosité. Lorsque le jeune homme eut donné les cadeaux de noces, il prit la fille et s'en retourna avec elle ; (lui, sa femme et le mécanicien) montèrent donc tous trois ensemble sur le paon ; le mécanisme se mit en mouvement et soudain s'éleva dans les airs ; avant qu'une durée de vingt-quatre heures se fût écoulée, ils se trouvèrent soudain de retour dans leur pays.

Après qu'ils furent arrivés, le mécanicien dit à la mère du jeune homme : « Cette machine, il vous faut la cacher ; si votre fils vous la demande, gardez-vous de la lui donner ; en effet, il serait capable de la faire partir, mais il ne saurait point encore comment la faire revenir ; ne permettez pas que votre fils coure au-devant des dangers. »

Par la suite, le jeune homme demanda à mainte reprise le paon à sa mère, en lui disant : « Je monterai sur cette machine en bois et je désire pour un instant faire quelques évolutions afin que la multitude des hommes soit pleine de déférence envers moi. » La mère lui répondit : « Votre maître m'a laissé autrefois cet avertissement : Quand votre fils demandera la machine, il ne faut pas qu'elle lui soit donnée ; il saurait monter dessus et partir, mais il ne serait pas capable de revenir ; ne permettez pas qu'ainsi il se mette en péril. » Le fils répliqua à sa mère : « Je connais également l'art de partir et celui de revenir ; mon maître avait un caractère avare et c'est pourquoi il ne permettait pas que la machine me fût donnée. »

Le cœur des femmes est faible ; se voyant à plusieurs

reprises implorée, la mère donna donc la machine à son fils ; quand celui-ci l'eut en sa possession, il déclancha le mécanisme et, montant droit en haut, se transporta jusqu'aux nues; la multitude s'exclama d'admiration, mais, quand son maître le vit, il dit en soupirant : « Maintenant que ce garçon est parti, il ne reviendra plus. » En effet, quand le jeune homme tourna encore une fois le mécanisme, la machine alla de l'avant et ne revint pas : elle arriva au-dessus de la grande mer ; il y eut beaucoup de pluie et peu de beau temps ; toutes les cordes de manœuvre se pourrirent et se rompirent et la machine tomba en morceaux comme la grêle dans la mer ; ainsi périt le jeune homme. Un deva, voyant cela, prononça cette gâthâ :

Celui qui était entièrement animé de compassion avait donné des conseils profitables ; — (le jeune homme) n'a pas suivi ses avis et s'est laissé aller à ses désirs ; — sur la machine en bois, sans son maître, il est monté et est parti ; — mais en définitive il a vu sa personne noyée dans la grande mer.

N° 379.

(*Trip.*, XVII, 3, p. 51 r°-52 r°.)

Autrefois, dans un bourg, il y avait un notable qui prit pour femme la fille d'un autre notable son voisin ; peu après, (l'épouse) se trouva enceinte et mit au monde un fils. Le mari dit alors à sa femme : « Maintenant que nous avons ce fils, il dépensera pour son entretien notre avoir, mais (plus tard) en revanche il pourra nous rembourser de nos frais ; maintenant je vais prendre des marchandises de toutes sortes et me rendre sur mer pour faire le négoce. Vous, restez en arrière ; veillez sur cet

enfant et occupez-vous bien des affaires de la maison. » Sa femme lui ayant répondu qu'elle observerait ses instructions, le notable alla en mer; mais un ouragan survint et son vaisseau se brisa ; avec toutes ses marchandises il alla au fond de l'eau et ne revint plus.

Quand sa femme eut appris qu'il était mort, elle prit le deuil et fit les cérémonies propitiatoires; puis elle alla louer ses services ; en même temps, tous ses parents la secoururent ; elle put ainsi subvenir à l'entretien de son fils et l'amener graduellement jusqu'à l'âge l'homme.

Or, à côté de sa demeure il y avait un excellent tisserand qui, grâce à son habileté dans ce métier, gagnait sa vie. La femme du notable défunt s'aperçut de cela et fit cette réflexion : « Aller sur mer pour se livrer au négoce est une occupation qui ne vaut pas celle du tisserand habile dans son métier; parmi ceux qui vont sur mer, nombreux sont ceux qui meurent et ne reviennent jamais. Ceux au contraire qui font du tissage peuvent toujours rester chez eux et trouvent constamment moyen de préserver leur vie. » Elle fit encore cette réflexion : « Maintenant, je vais faire apprendre le tissage à mon fils. » Ayant conçu cette pensée, elle alla avec son fils chez le tisserand et lui dit : « O mon grand frère aîné, enseignez le tissage à votre neveu que voici. » Le tisserand y ayant consenti, elle lui laissa son fils pour qu'il lui apprît le tissage. Ce fils était intelligent ; en peu de temps son instruction fut terminée ; sans cesse, travaillant au même métier que le maître tisserand, il fabriquait avec lui de doubles tissus. Tous les bénéfices qu'il faisait, il se proposait de les remettre à sa mère; cependant, ce qu'il gagnait et remettait (à sa mère) était insuffisant pour les besoins journaliers ; au contraire, les gains du maître tisserand lui permettaient largement de satisfaire tous ses désirs. Le neveu demanda donc à son oncle : « Mainte-

nant, ô mon oncle, je me livre au même travail que vous ; comment se fait-il que votre maison soit dans l'abondance, tandis que, chez nous, il n'y a jamais assez pour nos besoins ? » L'oncle répondit à son neveu : « C'est parce que je pratique deux métiers, tandis que vous, vous n'en exercez qu'un seul. » Le neveu demanda alors à son oncle : « Quel est votre second métier ? » L'autre lui répondit : « Pendant la nuit, je me livre au vol. » Le neveu déclara : « Moi aussi je volerai avec vous. » L'oncle lui ayant répliqué qu'il ne savait pas voler, il affirma qu'il savait fort bien le faire. L'oncle fit alors cette réflexion : « Je vais d'abord le mettre à l'essai. » Ayant fait cette réflexion, il le mena alors sur la place du marché. L'oncle acheta un lièvre et il chargea son neveu de l'accommoder en lui disant : « Je vais d'abord aller me baigner; quand je reviendrai, je mangerai. » Comme l'oncle n'était pas encore revenu lorsque le lièvre eut été accommodé, le neveu en mangea une patte. Au retour du bain, l'oncle demanda si le lièvre était accommodé, et sur la réponse affirmative de son neveu, il lui dit : « Puisque le lièvre est bien accommodé, apportez-le moi pour que je le voie. » Le neveu, tenant le lièvre à bout de bras, le fit passer sous les yeux de son oncle ; celui-ci, voyant qu'il manquait une patte au lièvre, demanda à son neveu où se trouvait la quatrième patte. Le neveu répondit : « Ce lièvre n'a jamais eu que trois pattes ; comment pouvez-vous me réclamer la quatrième patte ? » L'oncle se dit alors : « Je suis depuis longtemps un voleur ; mais maintenant ce neveu est un grand voleur qui m'est bien supérieur. » Ayant donc pris le lièvre, ils entrèrent ensemble chez un marchand de vin. L'oncle, s'étant assis, invita son neveu à s'asseoir avec lui ; puis, quand ils eurent bu, il lui ordonna de calculer le prix du vin. Le neveu répliqua : « Quand un homme a bu du vin. c'est à lui à faire le calcul ! pour moi, puisque je n'ai rien bu, en quoi ce calcul me concerne-t-il ? O mon oncle, maintenant c'est vous qui

avez bu, c'est à vous à faire vous-même le calcul. » L'oncle se dit : « Je suis depuis longtemps un voleur; mais maintenant ce neveu est un grand voleur qui m'est bien supérieur; si je me l'associe, il sera capable lui aussi de voler. »

Alors donc, emmenant avec lui son neveu au milieu de la nuit, il alla percer le mur d'une maison étrangère avec l'intention d'y voler des richesses. Quand le trou eut été percé, l'oncle se disposa à y entrer la tête la première, mais son neveu lui dit : « Mon oncle, vous n'avez pas l'expérience des méthodes des voleurs ; comment se fait-il que vous vouliez entrer dans le trou la tête la première ? cela n'est pas bon et il faut entrer dans le trou les pieds les premiers ; en effet, si vous entrez la tête la première et que ceux qui sont de l'autre côté vous coupent la tête, on saura qui vous étiez et le châtiment s'étendra à votre parenté tout entière ; il faut maintenant que vous entriez les pieds les premiers. » Sur ce conseil, l'oncle entra les pieds les premiers. Or, le possesseur des richesses s'étant aperçu de ce qui se passait, se mit à crier : « Au voleur ! » A sa voix, tous les gens qui étaient à l'intérieur de la maison saisirent dans le trou les pieds du voleur ; le neveu, de l'extérieur, s'efforça de retirer son oncle, mais, ses forces ne pouvant résister, il craignit que le malheur ne l'atteignît lui-même ; coupant donc la tête de son oncle, il se sauva en l'emportant.

Les ministres firent à ce sujet un rapport au roi qui leur dit : « Celui qui a coupé la tête et qui est parti, c'était le plus grand voleur. Il vous faut prendre le cadavre du premier voleur et le déposer dans un carrefour; vous exercerez une surveillance secrète, et si un homme vient en se lamentant pour emporter le cadavre, c'est lui qui sera l'autre voleur. Saisissez-le aussitôt. » Les ministres, obéissant à cet ordre, prirent donc le cadavre et firent comme avait dit le roi. L'autre voleur, le

neveu, fit alors cette réflexion : « Il ne faut pas maintenant que j'aille tout droit prendre dans mes bras le cadavre de mon oncle, car il serait à craindre qu'on ne me reconnût. Il faut que je feigne la folie dans tous les carrefours : j'embrasserai tantôt des hommes ou des femmes, tantôt des arbres ou des pierres, tantôt des bœufs ou des chevaux, tantôt des porcs ou des chiens. » Ayant eu cette pensée il se mit à agir en conséquence. Les gens d'alors, le voyant de lieu en lieu embrasser des êtres divers, le tinrent tous pour fou. Alors, ce voleur, le neveu, prit dans ses bras son oncle et, après s'être affligé et avoir pleuré, il s'en alla. Les ministres firent un rapport au roi, disant qu'ils avaient bien gardé le cadavre, que seul un fou l'avait pris dans ses bras, et, après s'être lamenté, était parti, mais que personne d'autre ne s'était présenté. Le roi leur dit : « C'était ce rusé voleur ; pourquoi ne l'avez-vous pas arrêté ? Maintenant, il faut qu'on le prenne. »

Le voleur conçut alors cette pensée : « Comment maintenant me dispenserais-je de faire les funérailles de mon oncle ? Il faut que je fasse ses funérailles. » Il se déguisa alors en conducteur de char, et, avec une pleine charge de fagots, il arriva promptement auprès du cadavre ; il délia les traits du bœuf et mit le feu au char puis s'enfuit ; aussitôt le feu des fagots du char consuma complètement le cadavre. Les gens qui gardaient le corps rapportèrent au roi que le cadavre du voleur avait été entièrement brûlé. Le roi leur ayant demandé qui avait brûlé le cadavre du voleur, ils lui exposèrent ce que nous venons de raconter ; le roi leur dit : « Il vous faut savoir que ce charretier n'était autre que ce rusé voleur. Pourquoi ne l'avez-vous pas arrêté ? Maintenant, il faut qu'on le prenne. »

Or, le voleur conçut encore la pensée suivante : « Il faut maintenant que, à l'endroit où ont été faites les funérailles de mon oncle, je dépose des sacrifices. » Ayant eu cette

pensée, il se déguisa donc en un brahmačârin à la conduite pure et se mit à parcourir la capitale du royaume en mendiant sa nourriture ; puis, prenant cette nourriture, il la plaça en cinq endroits sur le lieu où le cadavre avait été brûlé et sacrifia secrètement à son oncle ; après quoi, il s'en alla. Les gens qui gardaient le cadavre rapportèrent cela au roi ; le roi dit : « C'était ce rusé voleur. Pourquoi ne l'avez-vous pas arrêté ? Vous avez fort mal agi. »

Le voleur eut encore cette pensée : « Il faut maintenant que je prenne les os de mon oncle et que je les jette dans le fleuve *K'iang-k'ia* (Gange). » Ayant eu cette pensée, il se déguisa en un hérétique voué aux crânes (kâpâlika) ; il se rendit à l'endroit où étaient les ossements ; il recueillit les cendres et s'en enduisit le corps ; il prit les ossements calcinés, les mit dans le crâne et les jeta dans le Gange ; après quoi, il s'en alla. Les gens qui gardaient le cadavre rapportèrent au roi ce qui s'était passé ; le roi leur dit : « C'était ce rusé voleur. Pourquoi ne l'avez-vous pas arrêté ? Vous avez fort mal agi. Cessez maintenant de vous occuper de lui ; c'est moi qui le prendrai. »

Alors le roi monta sur une barque et, accompagné de son cortège par devant et par derrière, vogua sur les eaux du Gange ; il avait disposé des gardes sur les rives du fleuve pour arrêter (le voleur). Le roi avait une fille qui était belle, en sorte que tous les hommes avaient plaisir à la voir ; elle aussi voguait et se divertissait sur les eaux du fleuve ; le roi lui ordonna de s'éloigner à quelque distance en lui donnant cet avertissement : « Si un homme veut se saisir de vous, poussez de grands cris. » Il ordonna d'autre part ceci aux gens postés sur les rives : « Si ma fille crie, rendez-vous aussitôt auprès d'elle, et, si vous apercevez un homme, arrêtez-le immédiatement. »

Alors ce rusé voleur pensa : « Maintenant le roi et sa fille se promènent pour se divertir sur le fleuve ; il faut que je me livre à la joie avec cette fille. » Ayant fait cette

réflexion, il se plaça en amont et lâcha une marmite de terre qui descendit en suivant le courant. Quand les gens qui étaient sur le rivage la virent, ils pensèrent que c'était le voleur, et, saisissant des bâtons, ils frappèrent sur la marmite de terre qui se brisa et alors ils reconnurent que ce n'était point le voleur ; il en fut de même une seconde fois, puis une troisième fois ; quand cela se fut répété plus de dix fois, les gens qui étaient sur le rivage, ayant vu souvent ces marmites de terre, les négligèrent et ne les frappèrent plus. Alors ce rusé voleur plaça une marmite sur sa tête et se mit à descendre en suivant le courant ; il arriva à l'endroit où était la fille du roi, monta dans son bateau, et, tenant en main un couteau acéré, il lui dit : « Ne criez pas ; si vous criez, je vous tuerai. » La princesse, saisie de peur, n'osa pas crier ; il s'unit donc à elle pour se réjouir ; après quoi, il s'en alla. Dès que la fille vit que le voleur était parti, elle se mit à pousser de grands cris et à se lamenter en disant : « Ce voleur m'a possédée par violence et maintenant il est parti. » Les gardes qui étaient sur la rive répondirent à la fille du roi : « Au moment où vous vous livriez à la volupté, vous vous êtes réjouie en silence ; maintenant que le voleur est parti, vous vous mettez à pleurer. Où irons-nous maintenant chercher le voleur ? » Les gens qui étaient sur la rive racontèrent au roi ce qui s'était passé ; le roi leur dit : « Comment se fait-il que vous n'ayez pas mieux monté la garde et que vous ayez laissé arriver une telle chose ? »

Or, cette fille du roi, après qu'elle se fut unie avec le voleur, devint enceinte ; quand les dix mois furent révolus, elle enfanta un fils. Ce rusé voleur, apprenant que la fille du roi avait enfanté un fils, conçut cette pensée : « Maintenant il faut que je fasse quelques réjouissances pour mon fils. » Il se transforma donc en un serviteur du palais et, sortant de chez le roi, il dit à la foule : « Le roi promulgue l'ordonnance que voici : Puisque ma fille a enfanté

un fils, vous tous, gens du royaume, livrez-vous à la joie comme il vous plaira pendant cette nuit ; volez-vous les uns aux autres des vêtements ou des richesses et agissez à votre fantaisie. » A l'annonce de ces paroles, les ministres et les gens du peuple se laissèrent aller à la joie ; le tumulte qu'ils faisaient fut entendu du roi qui demanda à la foule : « Vous tous, gens du royaume, pourquoi êtes-vous si bruyants ? » On lui répondit : « Nous avons auparavant reçu un ordre de Votre Majesté nous prescrivant d'agir ainsi. » En entendant cela, le roi reconnut qu'il y avait là encore quelque tour de ce rusé voleur ; il fit alors cette réflexion : « Si je ne parviens pas à m'emparer de ce rusé voleur, je renoncerai à la royauté. » Il eut donc recours à l'artifice suivant : il fit construire une grande salle ; quand cette salle fut terminée, l'enfant était déjà âgé de cinq ans. Le roi ordonna à ses ministres de publier au son du tambour une ordonnance pour appeler à se rendre dans la salle tous les gens du royaume qui avaient des fils ; si quelqu'un d'entre eux ne venait pas, il serait arrêté et mis à mort. Les habitants du pays entrèrent donc tous dans la salle ; parmi eux se trouvait aussi ce rusé voleur. Alors le roi prit une couronne de fleurs qu'il remit au fils du voleur en lui disant : « Allez dans cette foule en tenant à la main cette couronne, et, quand vous verrez votre père, donnez-la lui. » D'autre part, il avait ordonné à des gens apostés de suivre l'enfant et de se saisir aussitôt de l'homme à qui il donnerait la couronne. Or cet enfant, tenant en main la couronne, entra dans la foule, et, grâce à la puissance du karman, il reconnut effectivement son père et lui donna la couronne. Aussitôt les gens apostés se saisirent du rusé voleur et l'amenèrent au roi.

Le roi rassembla tous ses ministres et délibéra avec eux sur cette affaire. La question étant de savoir quelle sentence il convenait de porter contre un tel criminel, la

réponse fut qu'il fallait le tuer. Mais le roi fit cette réflexion : « Cet homme est un sage voleur ; pourquoi le ferait-on périr? » Il dit donc à ses ministres : « Cet homme est un brave et il est en même temps doué d'intelligence. » Il le maria à sa fille en la lui accordant pour épouse et, en outre, il lui donna la moitié de son royaume.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Celui qui, en ce temps, était le rusé voleur, c'est moi-même ; celui qui alors était l'enfant, c'est *Lo-hou-lo* (Râhula). »

N° 380.

(*Trip.*, XVII, 3, p. 53 v°.)

Autrefois, dans la ville de *P'o-lo-ni-sseu* (Vârâṇasî), il y avait un roi nommé *Fan-cheou* (Brahmadatta). Un jour, il sortit pour aller chasser et mit à mort des multitudes d'êtres vivants. En marchant, il arriva dans une vallée de la montagne ; il aperçut un *Kin-na-lo* (Kinnara) qui était couché endormi ; auprès se tenait son épouse qui veillait sur lui. Le roi banda aussitôt son arc et tira sur le Kinnara qui, atteint dans un point vital, mourut dès la première flèche. Le roi s'empara de la femme du Kinnara et voulut la prendre pour épouse ; mais elle demanda au roi : « Je désire seulement, ô grand roi, que vous me permettiez de faire les funérailles de mon mari ; après quoi, je vous suivrai. » Le roi songea alors : « Comment pourrait-elle s'enfuir ? je vais regarder comment elle accomplira ces cérémonies. » Ayant fait cette réflexion, il la laissa libre d'agir. Alors la femme du Kinnara entassa du bois de chauffage et y mit le feu des quatre côtés ; pleine du souvenir de son mari, elle ne tenait plus à la vie ; elle se jeta donc dans le feu, et le mari et la femme furent

brûlés ensemble. Un deva prononça du haut des airs cette gâthâ :

(Ce roi) voulait chercher (un avantage) dans cette affaire ; — mais, au contraire, il rencontra encore un autre (malheur) (1)*; — il espérait d'abord (posséder) la déesse à la voix mélodieuse, — mais le mari et la femme périrent tous deux.*

N° 381.

(*Trip.*, XVII, 3, p. 67 v°-68 v°.)

Autrefois, dans la ville de *P'o-lo-ni-sseu* (Vârâṇasî), il y avait un roi dont la description est semblable à celle qui a été donnée précédemment ; or l'épouse de ce roi mit au monde un fils de roi ; le visage de cet enfant était régulier et majestueux ; son teint était rose et blanc ; sa figure était parfaitement circulaire comme le dessus d'un parasol ; ses mains et ses bras pendaient comme la trompe d'un éléphant ; ses deux sourcils se réunissaient ; son front était large ; son nez était droit ; les articulations de ses membres étaient toutes d'une rondeur absolue. Au moment où il naquit, toutes sortes de phénomènes de bon augure se produisirent. Vingt et un jours après sa naissance, ses parents se réunirent pour célébrer une fête ; les ministres se dirent alors les uns aux autres : « Quand ce fils de roi est né, des centaines et des milliers de phénomènes de bon augure ont apparu. » A cause de cela ils lui donnèrent le nom de *Chan-hing* (excellente-action). Le développement (au sujet de l'enfance du prince) a été donné plus haut.

(1) Le roi Brahmadatta voulait profiter de la mort du kinnara pour épouser de force la femme de celui-ci ; mais au contraire il provoqua le suicide de sa captive.

L'enfant grandit peu à peu ; or ce *Chan-hing* avait un naturel très compatissant ; il concevait des sentiments de pitié pour tous les êtres vivants et il se plaisait constamment à faire des libéralités ; il faisait la charité aux çramaṇas, aux brahmanes et à tous les pauvres voyageurs venus de loin. Cependant le roi son père dit à *Chan-hing* : « Dorénavant, il ne faut plus que vous pratiquiez ainsi sans cesse la charité ; les richesses accumulées dans le trésor du royaume n'y suffiraient point. » Sur ces entrefaites l'épouse du roi donna encore le jour à un fils ; à la naissance de cet enfant, apparurent simultanément toutes sortes de calamités et d'événements de mauvais augure. Aussi, quand on lui choisit un nom l'appella-t-on *Ngo-hing* (mauvaise-action). Cet enfant à son tour devint grand.

Le Buddha dit aux bhikṣus : dans ce monde, c'est une loi constante que, lorsque quelqu'un pratique la libéralité, tous les hommes l'aiment et sa renommée se répand au loin. Le roi d'un autre royaume apprit que *Chan-hing* se plaisait à faire la charité ; il désira aussitôt lui donner sa fille pour femme. Il remit donc des joyaux, des chars et des serviteurs en grand nombre à un ambassadeur qu'il chargea de porter une lettre au roi du royaume de *P'o-lo-ni-sseu* (Vârâṇasî) pour l'informer de ses intentions ; celui-ci, en étant informé, fut très joyeux et consentit au mariage. *Chan-hing* vint alors dire au roi son père : « Je ne veux pas dépenser les richesses de votre trésor. Je vais aller en mer pour chercher moi-même des joyaux. Quand j'en aurai trouvé, je me marierai. » Le roi y consentit.

Ayant obtenu cet assentiment, *Chan-hing* prépara avec joie ses bagages, se munit de provisions de bouche et se disposa à partir. Ce que voyant, *Ngo-hing* fit cette réflexion : « Maintenant mon frère aîné est aimé et respecté de tous les hommes des royaumes étrangers. Quand il sera allé en mer et qu'il aura recueilli des joyaux, dès qu'il aura pu

revenir, le roi notre père, les grands ministres et tous les habitants du royaume concevront pour lui un respect plus grand encore; notre père certainement le désignera par brevet comme le (futur) souverain et moi je n'aurai aucune part du royaume. Il faut donc que je trouve quelque moyen d'aller en mer avec lui ; j'attendrai l'occasion de le faire périr et je pourrai seul revenir ; joyeux ou non, mon père me nommera alors par brevet prince héritier. » Après avoir eu cette pensée, il se rendit auprès de son père et lui dit : « Je désire, à la suite de mon frère aîné, aller en mer pour chercher des joyaux. » Le roi consentit à sa demande ; *Ngo-hing*, tout joyeux, prépara lui aussi ses bagages.

Or *Chan-hing* alla par la ville, frappant du tambour et agitant une cloche, pour annoncer à tous : « Je me propose d'aller en mer ; que ceux qui sont disposés à me suivre se munissent de provisions de bouche, préparent leurs bagages et partent avec moi. Je serai le chef des marchands et je pourrai les protéger contre tous les dangers sur l'eau et sur terre ferme ; je pourrai les protéger entièrement, en sorte qu'ils n'aient rien à craindre, et d'ailleurs ils n'auront aucun droit à payer. » Quand il eut ainsi parlé, il se trouva cinq cents hommes qui vinrent auprès du prince héritier et lui dirent qu'ils demandaient à le suivre.

On choisit donc un jour favorable et ils partirent tous ensemble. La description détaillée (de ce départ) est semblable à celle qui a été donnée plus haut. Quand ils furent arrivés en mer, le frère aîné dit à son frère cadet : « Si, au milieu de la mer, le bateau vient à subir quelque malheur et à se briser, cramponnez-vous à moi et n'ayez aucune crainte. » *Ngo-hing* répondit qu'il obéirait aux instructions de son frère aîné. Le bateau eut un vent favorable et arriva à l'endroit des joyaux. Les matelots dirent alors au prince héritier et à tous les marchands :

« Vous aviez autrefois entendu parler de l'île aux joyaux; c'est cet endroit même ; il s'y trouve toutes sortes de joyaux que vous pourrez recueillir comme il vous plaira. » A ces paroles, les marchands sautèrent de joie, puis ils descendirent du bateau et recueillirent toutes sortes de joyaux; ils en remplirent le vaisseau comme si c'eût été du chanvre ou du blé. Le prince héritier *Chan-hing* prit des perles qui font se réaliser les désirs et les attacha à ses reins.

Quand on fut revenu dans le bateau, on prit le chemin du retour pour atteindre la rive d'où on était parti. Mais il arriva que le poisson *mo-kie* (makara) frappa et brisa le bateau. *Ngo-hing* se cramponna alors à son frère aîné ; les gens du bateau et les joyaux disparurent tous au fond des eaux. Seul, *Ngo-hing*, grâce à la force merveilleuse de son frère aîné, put atteindre la rive d'où ils étaient partis. Quand *Chan-hing* fut sorti de la mer, il se trouva épuisé par les grands efforts qu'il avait faits et s'endormit. *Ngo-hing* épiait son frère aîné ; quand il aperçut les perles précieuses qu'il avait autour de ses reins, il fit cette réflexion : « Mon frère aîné a trouvé de belles perles et moi j'ai perdu tout ce que j'avais acquis ; je vais maintenant crever les yeux de mon frère aîné pour le rendre aveugle ; je prendrai ses perles et je reviendrai seul. » Il commença donc par lui dérober ses joyaux, puis, avec une épine acérée, il creva les yeux de son frère aîné et l'aveugla. Il l'abandonna alors et partit.

Chan-hing, qui n'avait plus d'yeux, ne savait plus où était le chemin du retour. Quelque temps après, un gardien de bœufs le vit et lui demanda d'où il venait. L'aveugle lui raconta tout ce que nous avons exposé plus haut. Quand le gardien de bœufs en fut informé, il conçut de la compassion et le ramena dans sa maison.

Chan-hing était de nature un excellent joueur de luth ; tandis qu'il était dans la maison de cet homme, il se mit

à jouer parfois du luth. La femme du gardien de bœufs conçut alors de l'amour pour lui ; elle se sentit animée de désirs impurs et dit à l'aveugle : « Commettez avec moi une action secrète. » L'aveugle se boucha aussitôt les oreilles avec ses deux mains et dit : « Ne prononcez pas une telle parole, car je ne veux pas l'entendre. Vous êtes ma sœur cadette ; comment pouvez-vous parler ainsi ? »

Le Buddha dit aux bhikṣus : Dans le monde, c'est une règle constante que tout être doué de sentiment, lorsqu'il est animé par la passion sensuelle, conçoit de la haine si on ne consent pas à ce qu'il désire. Cette femme donc, voyant que l'aveugle n'accédait pas à sa demande, en conçut de la haine contre lui ; elle résolut de le calomnier et dit à son mari : « Cet homme privé d'yeux a voulu me souiller ; pourquoi nourrissez-vous cet homme pervers dans votre maison ? »

Le Buddha dit derechef aux bhikṣus : Dans le monde, c'est une règle constante que tout être doué de sentiment, lorsque sa femme est outragée par autrui, en conçoit de l'irritation ; de toutes les sortes de colères, celle-là est la plus forte. Pour cette raison donc, le gardien de bœufs, quand il eut entendu les paroles de sa femme, en conçut une véhémente indignation contre l'aveugle ; il fit cette réflexion : « Cet homme est grandement coupable ; mais, puisqu'il est maintenant privé d'yeux, il a déjà reçu sa punition ; il ne faut pas le faire périr ; je me bornerai à le chasser hors de chez moi. » En conséquence, il le chassa donc hors de sa demeure.

Cet homme privé des yeux partit en emportant son luth dans ses bras ; il parcourait les villes en mendiant pour obtenir de quoi vivre. Par la suite, le roi son père étant venu à mourir, son frère cadet *Ngo-hing* lui succéda sur le trône. Cependant l'homme privé de ses yeux avançait graduellement en mendiant et il arriva dans la capitale du royaume où se trouvait (celle qui aurait dû être) sa

femme. Cette femme était devenue plus âgée et les princes des divers royaumes la demandaient en mariage à l'envi. Le roi, père de la fille, dit à celle-ci : « Auparavant, lorsque je vous ai donnée en mariage, le prince *Chan-hing* est allé en mer, mais son bateau s'est perdu et lui-même est mort ; maintenant, d'autres princes sont venus à l'envi demander votre main ; si je ne vous marie pas à l'un d'eux, je crains que les princes n'en conçoivent de l'irritation. C'est pourquoi maintenant, je serai équitable à votre égard et vous laisserai agir suivant votre cœur. » Sa fille lui répondit : « O roi mon père, je désire seulement que, sur votre ordre, les gens du royaume ornent et nettoient la ville, qu'on rassemble les hommes des autres royaumes, et alors que je puisse faire moi-même mon choix. » Le roi consentit à la demande de sa fille ; il promulgua donc cet ordre à l'intérieur de son territoire et dans les divers royaumes étrangers : « J'ai une fille que je désire marier ; je rassemblerai les hommes de tous les pays pour qu'elle choisisse elle-même celui qui deviendra mon gendre. »

Aussitôt donc on orna et on para les murailles et les fossés de la ville de manière qu'elle fût comme un parc de plaisance ; puis on fit cette annonce au son du tambour : « Maintenant, parmi tous les hommes qui sont dans la ville et parmi tous ceux qui sont venus de loin des quatre côtés de l'espace, ma fille cherchera un mari et le choisira à son gré. Vous tous donc, faites-vous aussi beaux que vous le pourrez et venez à cette réunion. »

Le lendemain, dès le point du jour, on para la fille du roi qui sortit accompagnée de toutes les belles filles ; elles étaient semblables aux merveilleuses devîs qui, dans le jardin des délices, habitent la forêt aux fleurs élégantes. La fille du roi passa alors successivement en revue la multitude des hommes qui étaient dans la ville et qui se comptaient par centaines, par milliers et par

myriades, pour se chercher un mari. En ce moment, *Chan-hing* était debout à l'écart et restait là en jouant du luth ; par la force des actions antérieures qui dominent les êtres doués de sentiments, et par une conjonction des causes, *Chan-hing* et la fille du roi se rencontrèrent. Quand la fille du roi l'entendit jouer, son cœur conçut des sentiments d'affection et d'admiration ; elle jeta donc de loin sur lui une couronne de fleurs en disant : « Cet homme sera mon époux et mon maître. » Alors les gens de la foule furent attristés et échangèrent des paroles de blâme, disant : « Maintenant, dans cette multitude, il y avait plusieurs hommes de noble famille, des princes et des hauts dignitaires de divers pays, pleins de noblesse et de supériorité, dans la fleur de l'âge et dignes d'être aimés ; dans cette ville même, il y avait des jeunes gens d'une beauté merveilleuse ; pourquoi la princesse les a-t-elle rejetés pour choisir un aveugle dont elle fait son mari et son maître ? »

Quand le ministre intime du roi eut vu ce qui s'était passé, son cœur en fut pénétré de chagrin et il vint aussitôt informer le roi, disant : « O roi, le mari que vous avez permis à votre fille de choisir à son gré est trouvé. » « Qui est-il ? » demanda le roi. « C'est un aveugle », répondit le ministre. A cette nouvelle, le roi saisi de tristesse, fit appeler sa fille et lui demanda : « Mon enfant, quelle idée avez-vous eue ? Dans cette ville, il y avait en grand nombre des hommes sages, ministres et grands dignitaires, pleins de noblesse et de supériorité ; il y avait aussi plus d'un homme venu de contrées lointaines dans les quatre directions de l'espace. Pourquoi ne vous ont-ils pas plu et avez-vous choisi un aveugle ? » La fille répondit à son père : « C'est lui que j'aime. — S'il en est ainsi, reprit le roi, allez donc le rejoindre ; pourquoi restez-vous ici ? »

La princesse se rendit donc auprès de l'aveugle et lui

dit : « Vous êtes mon mari. » Il lui répondit : «Ne serait-ce pas que vous avez eu cette pensée contraire à la sagesse : Je pourrai avoir des rapports avec d'autres hommes (1) ? — Je n'ai point eu le désir de tenir une telle conduite, » répliqua la princesse. « Comment pourrais-je savoir (que vous dites vrai) ? » demanda l'aveugle. La princesse alors, avec une absolue sincérité, prononça cette parole véridique : « Voici la preuve que je dis vrai : J'ai eu le sentiment que le prince *Chan-hing* était là où vous vous trouviez ; j'en ai éprouvé de la joie et de l'amour ; je n'ai point eu d'autre disposition d'esprit. S'il en est réellement ainsi, puisse un de vos yeux redevenir comme il était auparavant. » A l'instant où la jeune fille prononça cette parole véridique, l'aveugle recouvra la vue d'un de ses yeux ; il dit alors : « O sage fille, je suis *Chan-hing* ; c'est mon frère cadet *Ngo-hing* qui a commis une mauvaise action envers moi. — Comment pourrai-je savoir, demanda la princesse, que vous êtes réellement *Chan-hing* ? » Il prononça aussitôt cette parole véridique : « Au moment où *Ngo-hing* m'a percé les yeux, je n'ai pas conçu à son égard la moindre haine ; si cette parole est vraie, puisse mon autre œil redevenir comme auparavant. » Quand il eut prononcé cette parole véridique, ses deux yeux se retrouvèrent clairvoyants.

La princesse emmena alors avec elle *Chan-hing* auprès du roi son père et dit à celui-ci : « Voici mon mari. » Comme le roi ne pouvait la croire, elle lui raconta tout ce qui s'était passé auparavant. Le roi, émerveillé, ordonna aussitôt de célébrer une cérémonie magnifique. Quand le mariage fut accompli, il fournit à *Chan-hing* beaucoup de soldats et des chevaux pour qu'il pût retourner dans sa ville et en chasser *Ngo-hing* ; puis *Chan-hing* fut officiel-

1. Il soupçonne la princesse d'avoir voulu épouser un aveugle afin que l'infirmité de son mari lui permît de se livrer impunément à la débauche avec d'autres hommes.

lement mis sur le trône comme successeur du roi son père.

N° 382.

(*Trip.*, XVII, 3, p. 75 v°.)

Autrefois il y avait, dans la ville de *P'o-lo-ni-sseu* (Vârâṇasî, Bénarès), un roi nommé *Fan-cheou* (Brahmadatta). Son peuple était tranquille, heureux et prospère. Or, dans cette ville il y avait les deux chiens du roi, l'un noir et l'autre blanc, qui dévorèrent la selle, la bride, les courroies et les cordes (du harnachement servant au cheval du roi). A quelque temps de là, le roi voulut aller au combat et il ordonna à ses ministres de préparer vite son équipement. Ses ministres virent alors que le harnachement avait été rongé par des chiens et ne pouvait plus servir. Ils en informèrent le roi qui en conçut de l'irritation et ordonna de faire périr tous les chiens. Tous les chiens de la ville se trouvant exposés à la mort, s'enfuirent donc et sortirent du royaume. Sur ces entrefaites, un chien d'un autre pays vint du dehors, et, voyant ces chiens qui s'enfuyaient saisis de terreur, il leur demanda pourquoi ils agissaient ainsi. Les chiens de la ville l'ayant informé de ce qui s'était passé, il reprit : « Pourquoi ne dites-vous pas cela au grand roi ? » Les chiens de la ville répliquèrent : « Qui oserait parler au roi ? » Le chien étranger leur dit : « Restez ici ; cette nuit même j'irai informer le roi. » Il se rendit donc chez le roi, et s'avançant avec une démarche correcte, il prononça cette gâthâ :

Grand roi, dans votre palais, vous avez deux chiens, — l'un blanc et l'autre noir, tous deux beaux et forts ; — c'est eux, et non pas nous, qu'il faut mettre à mort, — car, tuer

ceux qui ne doivent pas être tués est contraire à la raison:

Après avoir entendu cette gâthâ, le roi dit à ses ministres : « Il importe que vous me trouviez celui qui a prononcé cette gâthâ et que vous l'ameniez en ma présence. » Les ministres firent des recherches pour savoir qui avait prononcé cette gâthâ devant le roi pendant la nuit ; quelqu'un déclara que c'était un chien étranger qui était venu réciter au roi cette gâthâ. Le roi dit alors à ses ministres de se livrer à une enquête pour savoir si c'étaient vraiment les deux chiens du palais ou bien si c'étaient les autres chiens qui avaient mangé (son harnachement). Les ministres tinrent une délibération disant : « Le roi ordonne une enquête ; comment ferons-nous un examen approfondi ? » Parmi eux, quelqu'un émit cet avis : « A quoi sert de discuter longtemps ? prenez simplement des cheveux et mettez-les dans la gueule des chiens ; s'il en est qui ont mangé du cuir, il faudra bien qu'ils le recrachent. » En effet, lorsqu'on eut mis des cheveux dans la gueule des deux chiens du palais royal, ils vomirent aussitôt le cuir qu'ils avaient mangé. On en informa le roi qui dit : « Il faut châtier ces deux chiens ; les autres n'ont fait aucun mal. »

N° 383

(*Trip.*, XVII, 3, p. 76 r°-v°.)

Autrefois, il y eut pendant sept jours des pluies extraordinaires qui ne s'arrêtaient point ; une mangouste se réfugia dans un trou ; un rat aussi entra dans ce trou ; enfin un serpent venimeux, cherchant quelque endroit où se mettre à l'abri de la pluie, y pénétra aussi. Cependant la mangouste voulut tuer le rat ; le serpent venimeux lui

dit alors : « Vous et nous, sommes en grande détresse : il ne faut pas que vous ayez le désir de vous faire du mal l'un à l'autre. Que chacun de nous soit assuré de rester tranquille. »

Ce serpent venimeux et ses compagnons portaient chacun un nom ; le serpent venimeux se nommait *Ngai-kiun* (aimable-prince) ; la mangouste se nommait *Yeou-hi* (avoir-joie); le rat se nommait *Heng-ho-cheou* (don du fleuve Gange). Or, *Ngai-kiun* et *Yeou-hi* dirent à *Heng-ho-cheou* : « Vous êtes vaillant et fort ; il faut que vous alliez pour nous en quelque autre lieu afin de chercher de quoi boire et manger et de nous l'apporter. » Ce rat avait un caractère sincère et franc et un cœur sage et excellent. Il se mit donc de toutes ses forces en quête de nourriture pour le serpent et la mangouste.

Avant qu'il fût revenu, la mangouste dit au serpent : « Si, après avoir cherché de la nourriture, il n'en a pas trouvé et revient à vide, je le mangerai. » Quand le serpent eut entendu ces mots, il pensa : « Cette mangouste se trouve dans la détresse et c'est pourquoi elle veut tuer ce rat. Or, je crains que celui-ci, après avoir cherché de la nourriture, n'en ait pas trouvé et revienne à vide. Il sera alors certainement dévoré. Je vais d'avance prévenir ce rat. » Après avoir fait cette réflexion, il envoya une lettre pour avertir le rat en lui disant ceci : « Voici ce qu'a dit la mangouste : si le rat n'a pas de nourriture et revient à vide, certainement je le dévorerai. »

Or, le rat s'était donné de la peine pour chercher de quoi boire et de quoi manger, mais n'avait rien trouvé ; il pensa alors : « Puisque maintenant je n'ai pas trouvé de nourriture, si je vais là-bas à vide, certainement on me mangera. » Le rat envoya donc à son tour une lettre au serpent en lui répondant par cette gâthâ :

Si des hommes qui sont dans la disette n'ont pas des sentiments de bienveillance, — lorsque le feu de la faim

les tourmentera, ils concevront de l'exaspération. — Le grand service que vous m'avez rendu, j'y réponds par cette parole ; — mais je ne reviendrai plus maintenant auprès de vous.

N° 384

(*Trip.*, XVII, 3, p. 81 r°-v°).

Autrefois, dans la ville de la Résidence royale (Râjagṛha), il y eut un roi qui avait promulgué une loi ordonnant à ses sujets d'établir deux cimetières (*mo-chö-na*, çmaçâna), l'un pour y déposer les hommes, l'autre pour y déposer les femmes ; dans le bois réservé aux cadavres des hommes, on déposait les hommes ; dans le bois réservé aux cadavres des femmes, on déposait les femmes (1). Par la suite, un eunuque vint à mourir ; on l'emporta au plus profond du cimetière ; mais le gardien du bois réservé aux cadavres des hommes refusa de le laisser déposer et le gardien du bois réservé aux cadavres des femmes ne permit pas non plus qu'on le déposât ; on ne put donc le mettre dans aucun de ces deux endroits ; non loin de la ville de la Résidence royale il y avait un bois où les fleurs, les arbres, les taillis et les fruits étaient abondants et agréables ; toutes sortes d'oiseaux y faisaient entendre un harmonieux ramage ; un ascète y demeurait ; il se nourrissait de racines et de fruits ; il buvait aux sources d'eau pure ; il se revêtait de vêtements faits avec de l'écorce d'arbre. Non loin de ce lieu, dans un endroit labouré, se trouvait un ricin ; les porteurs du cadavre le déposèrent au pied de ce ricin.

Or, il y avait un chacal qui, sentant l'odeur du cadavre,

(1) Le texte dit le contraire ; mais l'erreur paraît évidente ; aussi l'ai-je rectifiée dans ma traduction.

vint en se laissant guider par les émanations et se mit à dévorer l'homme mort. D'autre part, un corbeau se tenait caché sur le ricin; il fit alors cette réflexion : « Je vais bien flatter ce chacal et il faudra alors qu'il me donne quelque chose à manger. » Le corbeau le loua donc par cette gâthâ :

Votre poitrail est comme celui d'un lion : — votre ventre, d'autre part, ressemble à celui d'un roi des bœufs; — je vous rends hommage, ô roi des animaux; — donnez-moi quelque chose à manger.

Le chacal, ayant jeté ses regards de tous côtés, répondit par cette gâthâ :

Qui demeure dans le feuillage de l'arbre? — C'est le plus remarquable parmi les êtres tard venus dans ce monde; — la couleur de son corps illumine tous les lieux; — il est comme une boule faite de substances précieuses.

Le corbeau répliqua par cette gâthâ :

Je puis rendre beaucoup de services : — c'est pourquoi je suis venu quand je vous ai vu; — maintenant je vous rends hommage, ô roi des animaux; — si vous avez quelques restes de nourriture, donnez-les moi.

Le chacal répondit ensuite par cette gâthâ :

Votre cou est comme celui d'un paon : — le corbeau est un oiseau charmant; — son chant est le plus merveilleux; — je vous permets de venir prendre de la nourriture.

Alors le corbeau descendit de l'arbre et se mit en compagnie du chacal à manger le mort. Quand l'ascète vit cela, il prononça à son tour cette gâthâ :

Maintes fois, je vous ai vus — aller ensemble, êtres sans vergogne; — parmi les arbres, celui-ci est le plus méprisable (1); *— ce que vous mangez est ce qu'il y a de plus vil parmi les hommes.*

(1) Au lieu de 最 上 音 qui ne me paraît présenter aucun sens, je propose de lire : 最 下 者.

En entendant ces paroles, le corbeau répondit par cette gâthâ :

Le lion et le paon mangent — et ensemble ils se nourrissent d'un aliment de la meilleure qualité ; — homme chauve qui venez ici, — de quoi vous mêlez-vous ?

Alors l'ascète irrité répliqua par cette gâthâ :

Le corbeau est le plus méprisable des oiseaux ; — le chacal est le plus vil des quadrupèdes ; — le ricin ne mérite pas le nom d'arbre ; — l'ennuque est ce qu'il y a de plus bas parmi les hommes ; — entre les figures que peut avoir le sol, la forme triangulaire est la plus laide (1) *; — on voit bien que ces êtres ne savent pas ce que c'est que la honte.*

Le corbeau conçut alors une grande irritation ; il alla se percher sur l'autel où l'ascète sacrifiait au feu et, après avoir regardé de tous côtés s'il ne risquait pas qu'on lui fît du mal, il souilla de sa fiente le milieu de l'autel, renversa la cruche d'eau qu'il brisa, puis il s'en alla. Quand l'ascète revint, il ne vit plus que l'ordure de la fiente répandue sur l'autel et la cruche d'eau renversée qui s'était brisée. Après examen, l'ascète reconnut que c'était le corbeau qui avait fait cette souillure et qui avait brisé la cruche à eau ; il prononça alors ces gâthâs :

Cet être pervers, — sans vergogne et fort irrité, — a sali l'autel où je sacrifiais au feu — et de plus a réduit en morceaux ma cruche à eau.

Que celui qui est d'une certaine espèce et celui qui est d'une autre espèce — ne parlent point ensemble (2) *; — quand*

(1) Les formes sont au nombre de cinq : le carré, le rond, la forme de tambour, la forme de demi-lune, la forme triangulaire (*Dict. num.* à l'expression 五結界). Il est vraisemblable, quoiqu'on ne nous l'ait pas dit, que l'endroit où étaient le chacal et le corbeau avait une configuration triangulaire.

(2) L'ascète regrette d'avoir parlé au chacal et au corbeau qui ne sont point de la même espèce que lui, et, d'une manière plus générale, il montre que, moins on parle, mieux cela vaut.

il faut parler, qu'on échange peu de paroles ; — c'est en ne parlant pas qu'on est le plus heureux.

N° 385.

(*Trip.*, XVII, 3, p. 81 v°-83 r°.)

Autrefois, à *P'o-lo-ni-sseu* (Vârâṇasî), il y avait un roi nommé *Po-kiao-hiang* qui gouvernait et instruisait son royaume. Ce royaume était florissant ; la population y était prospère et tout le monde y était heureux. Dans un autre royaume voisin, il y avait une fille de roi que (le roi *Po-kiao-hiang*) épousa ; il se livra avec elle à la joie et aux divertissements et demeura là, prenant de l'agrément avec elle ; par la suite, elle devint enceinte et mit au monde une fille. Cette fille grandit peu à peu, et à son tour, elle devint enceinte ; quand le terme fut venu, elle donna le jours à un fils qui était beau de visage, en sorte que tous se plaisaient à le regarder ; sa famille réunit une assemblée de personnes et invita les ministres à discuter au sujet (du nom qu'il fallait donner à) l'enfant ; comme cet enfant était né au moment où le soleil commençait à paraître on lui donna le nom de *Tch'ou* (commencement) ; on attacha à sa personne huit nourrices pour le soigner et le nourrir ; on se mit donc à le nourrir de cette façon : il se nourrissait de lait, de beurre, de caillé cru, et de beurre produit par la cuisson ; comme une fleur de lotus dans l'eau, ce fils grandit rapidemment ; puis on le fit étudier ; on lui enseigna l'écriture, les nombres du calendrier, le calcul ; les méthodes de toutes les connaissances et de toutes les habitudes mécaniques, l'art de monter sur un éléphant et celui de lancer des flèches avec l'arc et avec l'arbalète, ce qui concerne la conduite

d'un roi, tout cela il le comprit partaitement. Puis le vieux roi le nomma héritier présomptif (1).

Le vieux roi avait une concubine royale de premier rang nommée *Ta-mo* et un principal ministre nommé *Tsai-nieou*. Le vieux roi aimait fort ce ministre et avait confiance en lui. Le roi s'étant livré au plaisir avec sa concubine, celle-ci fut enceinte ; un devin consulta les sorts et déclara qu'elle mettrait au monde un fils ; ce fils tuerait certainement le roi (2) et prendrait pour lui la dignité royale. A quelque temps de là, le (vieux) roi devint malade ; on lui fit prendre des racines, des herbes, des feuilles, des fleurs, toutes sortes de plantes médicinales et de drogues, mais sa maladie ne put être guérie. Le grand roi fit alors cette réflexion : « Maintenant, il faudra qu'on mette sur le trône le prince héritier et qu'on l'installe dans la dignité royale ; mais, après que je serai mort, le prince héritier tuera certainement ma première concubine. » S'étant encore demandé à quel moyen il pourrait bien avoir recours, il appela son principal ministre pour délibérer à ce sujet ; il lui donna en abondance des richesses utiles, puis il lui confia *Ta-mo* pour qu'elle restât à côté de lui et il le chargea de la protéger. Il lui dit : « Vous êtes mon grand ministre le plus intime ; quant à ma femme *Ta-mo*, elle est ma femme la plus chérie ; je sais maintenant que ma mort est certaine ; après que je serai mort, lorsque le prince héritier aura pris le pouvoir suprême, il faudra que vous veilliez sur ma femme *Ta-mo* avec affection et que vous la protégiez, afin qu'on ne la fasse point périr. » Le ministre répondit au roi : « J'agirai ainsi et je ne permettrai point qu'on tue

(1) Quoiqu'on ne nous dise pas qui cet enfant avait eu pour père, nous voyons qu'il était le petit-fils du vieux roi puisqu'il avait pour mère la fille de son épouse principale.

(2) Le roi dont il s'agit ici est le prince héritier, petit-fils du vieux roi. L'enfant qui devait naître de *Ta-mo* étant le propre fils du vieux roi, était plus qualifié que le prince héritier pour monter sur le trône.

votre femme *Ta-mo*. » Le roi prononça alors cette gâthâ.

Tout ce qui forme un agrégat doit se dissoudre ; — tout ce qui est élevé doit s'effondrer ; — tout ce qui est uni doit se séparer ; — tout ce qui a vie revient en définitive à la mort.

Après qu'il eut prononcé cette gâthâ, sa vie prit fin. On éleva un stûpa où on mit des étendards, des fleurs et des joyaux, puis, quand on y eut enterré le roi, on donna le titre de grand roi au prince héritier.

Quand le prince héritier fut monté sur le trône, il ordonna à ses ministres de faire périr *Ta-mo*. Le grand ministre *Tsai-nieou* dit alors au grand roi : « Vous n'avez pas fait un examen attentif ; pourquoi tuer sans raison *Ta-mo* ? Maintenant elle est enceinte et nous ne pouvons pas encore savoir si elle enfantera un fils ou une fille ; si elle donne le jour à un fils, alors on pourra la faire périr. » Le roi répondit au grand ministre : « On peut aussi agir de la sorte ; vous veillerez sur cela. »

Quand le terme fut venu, *Ta-mo* enfanta un fils ; le même jour, une femme d'un pêcheur mit au monde une fille ; on donna une somme d'argent au pêcheur et on échangea le garçon contre la fille. Le grand ministre dit alors au roi : « *Ta-mo* a enfanté une fille. » Le roi dit : « C'est fort bien ; me voici délivré. »

Par la suite, le pêcheur éleva le garçon qui grandit peu à peu ; on le fit entrer à l'école et lire des livres ; il devint capable d'agencer des phrases et fut fort habile à faire des compositions littéraires ; il eut alors la réputation de quelqu'un qui est habile à faire des compositions littéraires. Le grand ministre vint dire à *Ta-mo* : « Votre fils est maintenant fort habile à faire des compositions littéraires. » *Ta-mo* répondit : « Je voudrais bien voir son visage ; trouvez quelque moyen pour me l'amener. » Le ministre répliqua : « Qu'avez-vous besoin de le voir ? il ne faut pas que vous le regardiez. » Constatant cependant qu'elle

aimait fort son fils, le grand ministre eut recours à un artifice ; sur son conseil, le garçon prit en main un poisson et, paraissant être un marchand de poissons, il se rendit à l'endroit où était sa mère ; sa mère le vit de loin. Le devin ayant consulté les sorts, dit : « Cet homme qui tient un poisson tuera certainement notre roi et s'emparera de la dignité royale. » Ce propos fut transmis de l'un à l'autre et parvint ainsi jusqu'au roi ; quand le roi en fut informé, il dit à ses ministres : « Il faut qu'on s'empare au plus tôt du fils de pêcheur et qu'on ne le laisse pas échapper. » Cette parole se transmit de l'un à l'autre et arriva jusqu'au fils de pêcheur qui s'enfuit aussitôt vers l'Est pour se cacher.

Il entra chez une vieille femme qui, l'ayant vu, le cacha dans un lieu obscur et enduisit de safran tout son corps, en sorte qu'il avait la couleur d'un homme mort. Des gens le prirent sur leurs épaules et l'emportèrent dans un cimetière (*mo-chö-na*, çmaçâna) reculé où ils le déposèrent dans la forêt. Il se leva alors et partit. Cependant, près de là, il y avait un homme qui cueillait des fleurs et des fruits dans la forêt et qui de loin le vit se lever du milieu des morts et s'enfuir ; cet homme qui cueillait des fruits le poursuivit, mais, avant d'être allé loin, il s'arrêta. Les émissaires du roi arrivèrent ensuite et demandèrent à cet homme qui cueillait des fruits : « Avez-vous vu quelqu'un qui avait tel et tel aspect ? » L'autre répondit : « Je l'ai vu passer par ce chemin. » Aussitôt ils s'élancèrent à sa poursuite pour se saisir de lui.

Le fils de pêcheur, saisi de frayeur, entra dans la maison d'un blanchisseur ; celui-ci le mit dans un paquet de vêtements qu'il chargea sur un âne ; puis, arrivé sur le bord du fleuve, dans un endroit où il n'y avait personne, il le délivra ; le fils de pêcheur se leva alors, regarda de tous côtés, et, ne voyant personne, s'enfuit en courant. Sur la route il rencontra un homme qui, le voyant marcher

rapidement sur le chemin, alla en avertir les gens du roi qui le recherchaient. Les émissaires du roi se mirent de nouveau à sa recherche ; quand ils arrivèrent dans un village, ils demandèrent où il se trouvait ; l'homme qui l'avait vu leur dit : « Il a passé par là. »

Alors, (le fils de pêcheur), se trouvant serré de près par les émissaires, se réfugia chez un artisan qui travaillait le cuir et faisait des souliers ; il lui raconta de point en point tout ce qui lui était arrivé en lui disant : « Je suis serré de près par (ces gens du) roi qui maintenant ont l'intention de me tuer ». Il raconta tout ce que nous avons dit en détail, puis il ajouta, en s'adressant à cet artisan : « Je désire que, par compassion pour moi, vous me fassiez une paire de souliers dont le talon soit devant et dont la pointe soit derrière ; quand on suivra la trace de mes pas, personne ne saura où je suis allé ». Le cordonnier lui répondit : « Je n'ai jamais fait de pareils souliers. » Il prononça alors cette gâthâ :

J'ai déjà vu des souliers de toutes sortes de formes ; — j'en ai fait de toutes les dimensions possibles, — mais jamais je n'ai fait de tels souliers — qui eussent le talon devant et le nez derrière.

Quand ce cordonnier eut fait les souliers comme il le lui avait dit, il s'en chaussa et s'enfuit. Comme le mur du village était élevé et qu'il n'y avait pas d'endroit où il pût le franchir, il sortit en allant dans le canal.

Cependant, les émissaires du roi, en suivant la trace de ses pas, avaient reconnu qu'il était entré dans la maison du cordonnier (1). Cependant le fils de pêcheur, éprouvant des sentiments de crainte, se jeta dans l'eau. Un roi-nâga l'aperçut et l'emmena dans son palais. Or, la nouvelle fut transmise jusqu'au roi que le fils de pêcheur s'était jeté dans l'eau

(1) Mais ils ne virent pas qu'il en était sorti, puisque, grâce à l'artifice des souliers tournés à rebours, les traces de pas paraissaient aboutir à la maison du cordonnier.

et qu'il se trouvait dans le palais du nâga. Le roi donna aussitôt cet ordre à ses ministres :

« Faites venir tout ce qu'il y a dans mon royaume de gens connaissant les formules magiques. » Alors tous les magiciens, ayant été avisés, se rendirent auprès du roi ; celui-ci leur dit : « Rendez-vous dans le palais de ce nâga et obligez par des formules magiques le nâga à vous amener (le fils du pêcheur). » Après avoir reçu ces instructions, ils partirent.

Dans un autre lieu désert, il y avait un yakṣa nommé *Pin-k'ia-lo* (Piṅgala) qui se nourrissait constamment de poisson et de chair (1) ; dans l'endroit où demeurait ce yakṣa, les arbres eux-mêmes se desséchaient ; à plus forte raison, comment un homme aurait-il pu y conserver la vie ?

Le roi-nâga, soumis aux formules magiques de tous ces magiciens, se trouva contraint de telle sorte qu'il ne put plus sauver (le fils de pêcheur). Alors, grâce à la force physique dont il était doué, il prit le fils de pêcheur (2)..., l'emporta dans l'endroit désert où demeurait le yakṣa et le déposa là. Le roi-nâga dit aux magiciens : « Ce que vous avez fait n'est pas une bonne action ; ce fils de pêcheur sera tué par le yakṣa ; mais nous aussi nous en éprouverons du dommage. » Les magiciens lui demandèrent : « A quel moyen avez-vous eu recours ? » Le roi-nâga répondit : « Vous avez commis une action funeste ; vous m'avez tourmenté de telle sorte que, contraint, j'ai pris le fils du pêcheur et je l'ai déposé dans un lieu désert pour qu'il soit tué par ce yakṣa ; mais cela ne vous sera pas profitable. »

(1) C'est-à-dire qu'il dévorait des êtres vivants.

(2) Je ne parviens pas à comprendre ce que signifient les mots : 及諸呪師等裹爲一服. Ils sembleraient donner à entendre que le nâga fit un paquet dans lequel il mit le fils de pêcheur et les magiciens pour les porter tous ensemble à l'endroit où était le yakṣa. Mais la suite du récit prouve que seul le fils de pêcheur fut déposé par le nâga dans le voisinage du yakṣa.

Alors les magiciens s'en allèrent les uns après les autres et retournèrent dans leur pays; ils dirent au roi : « Nous avons tourmenté le roi-nâga qui, contraint et poussé à bout, a transporté le fils de pêcheur dans un lieu désert où il sera mangé par le yakṣa *Pin-k'ia-lo* (Piṅgala). » Le roi leur dit : « Vous avez fort bien agi ; mais il vous faut encore prendre des informations; peut-être n'est-il pas mort. »

Le fils de pêcheur, se trouvant dans le lieu désert, allait tantôt vers l'est, tantôt vers l'ouest. Or le yakṣa *Pin-k'ia-lo* (Piṅgala) se tenait dans un endroit où étaient rassemblés autour de lui plusieurs chiens féroces. Quand le fils du pêcheur vit de loin ces chiens, il se dit : « Maintenant ma mort est certaine. » Cependant, ces chiens avaient aperçu l'homme ; l'un d'eux reçut l'ordre de s'élancer sur ses traces et de le saisir ; ce que voyant, l'homme s'enfuit au loin et grimpa sur un arbre. Le chien resta au pied de l'arbre ; le yakṣa arriva ensuite ; il dit : « Cet homme n'a sans doute pas entendu dire que le yakṣa à forme humaine *Pin-k'ia-lo* (Piṅgala) demeure dans ce lieu désert et que, si des gens viennent à passer par ici, ils doivent être tous mis à mort. Maintenant, descendez (de l'arbre) et venez ici. » L'homme répondit : « Je resterai où je suis jusqu'à la fin de mes jours. » Comme le yakṣa se tenait toujours là, il enroula ses vêtements en un *si-nai* (?), les attacha à son corps et resta (sur l'arbre).

Puis cet homme voulut trouver un moyen pour partir ; il descendit de l'arbre et s'enfuit dans une certaine direction ; le yakṣa et ses chiens s'élancèrent à sa poursuite. Cet homme, se voyant suivi de près, enleva ses vêtements et les jeta sur le corps du yakṣa de manière à l'en revêtir complètement ; la meute des chiens prit alors le yakṣa pour quelqu'un d'entre les hommes ; ils se jetèrent tous sur lui et le dévorèrent.

Ayant ainsi pu échapper, cet homme fit la réflexion sui-

vante : « J'ai un oncle qui est présentement un ascète et qui est sorti du monde ; il faut que je me rende auprès de lui. Dans l'endroit où demeure cet ascète, il y a des fleurs et des fruits, des jardins et des bois luxuriants et prospères ; toutes sortes d'oiseaux y font entendre des sons mélodieux. » En s'informant de lieu en lieu, le fils de pêcheur arriva dans l'endroit où était l'ascète. En ce moment arrivèrent aussi les émissaires du roi qui avaient pris partout des informations. Au moment où il était saisi par eux, le fils de pêcheur se jeta dans un ravin ; les émissaires du roi purent saisir ses cheveux dans le vide ; ses cheveux restèrent entre leurs mains, mais lui-même tomba au fond du ravin. Les émissaires du roi se dirent alors : « Cet homme est certainement mort ; nous tenons sa chevelure. » Ils vinrent auprès du roi pour lui présenter cette chevelure et lui dirent : « Maintenant nous avons mis à mort le fils de pêcheur. » Le roi fut très joyeux et récompensa ses émissaires.

Cependant le deva protecteur du lieu où se tenait l'ascète vint dire à celui-ci : « Votre neveu est maintenant dans la détresse. Pourquoi ne prenez-vous pas cela en considération ? » L'ascète répondit : « Si je ne le protège pas, certainement il périra. » Or cet ascète était capable d'employer une formule magique grâce à laquelle un homme pouvait se transformer en femme, et une femme devenir un homme. L'ascète enseigna donc cette formule à son neveu, puis il lui dit : « Vous n'avez plus rien à craindre. » Quand le neveu eut obtenu cet enseignement de l'ascète, il se transforma en une belle femme dont l'aspect merveilleux l'emportait sur celui des autres femmes ; il se rendit alors dans la ville de *P'o-lo-ni-sseu* (Vârâṇasî) et s'arrêta dans le jardin du roi. Quand les gardes du jardin virent cette belle femme, ils en éprouvèrent de la surprise et vinrent promptement auprès du roi ; ils dirent au grand roi : « Il y a maintenant une jeune femme belle

et parfaite qui est dans le jardin. » En entendant cette nouvelle, le roi répondit : « Amenez-la promptement. » Alors, avec un grand cortège magnifique, on alla la chercher et on l'amena dans le palais royal. Aussitôt le roi devint fort épris de cette belle femme. Quand il eut conçu cette passion violente, le présent roi soudain mourut. (Le fils de pêcheur) changea alors son corps de femme et devint un homme. Il se mit la couronne sur la tête et donna cet ordre aux principaux ministres qui gouvernaient le pays : « Nommez-moi roi par brevet. » En grande pompe donc les ministres et officiers le nommèrent roi par brevet. Un deva prononça cette gâthâ :

Tant qu'un homme n'a pas la tête coupée, il n'est pas perdu ; — il se relèvera et pourra faire telles ou telles actions ; — quelque dommage qu'il ait subi, on ne peut dire qu'il est perdu ; — c'est ainsi que le fils du roi Po-kiao (parut) perdu (et ne le fut pas).

N° 386.

(*Trip.*, XVII, 3, p. 86 r°-v°.)

Autrefois, dans une montagne, se trouvait un vaste étang plein de fleurs ; un grand éléphant habitait au bord de cet étang ; sur l'autre bord demeurait un chacal dont le corps était sale et puant. Un jour, cet éléphant sortait de l'étang où il était allé boire lorsque le chacal voulut aussi boire au bord de l'étang. Le chacal dit à l'éléphant : « Écartez-vous de mon chemin ; sinon, il faudra que nous nous battions. » L'éléphant songea : « Cet être est on ne peut plus puant et sale ; si je le foule aux pieds ou si je le tue soit avec ma trompe, soit avec mes défenses, dans tous les cas, je me souillerai. Maintenant,

je vais m'en retourner et c'est avec quelque chose de sale que je le tuerai. » Il prononça cette gâthâ :

Ce n'est pas avec les pieds que je vous foulerai — et je n'emploierai pas non plus ma trompe, ni mes défenses ; — je vous tuerai en me servant d'un objet sale ; — c'est par l'ordure qu'on tue l'ordure.

L'éléphant fit encore cette réflexion : « Je m'en irai d'un autre côté ; lui me suivra certainement. » Il se dirigea donc rapidement d'un autre côté ; le chacal pensa alors : « Grâce à ce que je lui ai dit, il se retire effrayé. » Il se mit à marcher sur les pas de l'éléphant. Celui-ci, le voyant près de lui, lâcha avec une violence extrême un excrément qui frappa le chacal et causa sa mort instantanée.

N° 387.

(*Trip.*, XVII, 3, p. 86 v°.)

Autrefois, non loin, de la brousse, il y avait un village où les arbres, les fleurs et les fruits étaient en abondance. Dans le voisinage se trouvaient deux troupes de singes dont chacune comptait cinq cents singes et avait un roi-singe. Le premier de ces deux rois vit en songe que les cinq cents singes de l'autre bande précipitaient le second roi dans une marmite brûlante ; en faisant ce rêve, il conçut un grand effroi et tous les poils de son corps se hérissèrent. S'étant alors réveillé, il appela la multitude de ses singes et leur raconta le songe qu'il avait fait en disant : « Ce que j'ai vu en rêve n'est pas bon ; il nous faut maintenant abandonner ces lieux et transporter ailleurs notre résidence. » Tous les singes lui dirent : « Conformément à votre avis, ô grand roi, il nous faut nous éloigner. » Le

Bodhisattva est un être doué d'une grande vertu redoutable ; les songes qu'il voit ne peuvent manquer d'être véridiques.

Le premier roi appela le second roi et lui dit : « Maintenant, voici ce que j'ai vu en songe. Il faut que vous alliez vous établir ailleurs. » Cet autre roi resta incrédule et lui dit : « Faut-il ajouter foi à tout ce qu'on voit en rêve ? S'il vous plaît de partir, allez ou bon vous semblera. Quand à moi, je me trouve bien ici et je ne m'en irai point. » Le premier roi, voyant qu'il était incrédule, se mit à la tête des cinq cents singes auxquels il commandait et se transporta en un autre lieu.

A quelque temps de là, une servante se trouvait rôtir du blé dans le village lorsqu'un mouton vint auprès d'elle pour manger le blé ; la servante frappa avec un tison enflammé le mouton dont le corps prit feu ; le mouton, pressé par l'ardeur du feu, s'enfuit et pénétra dans le quartier des éléphants du roi ; dans ce quartier, il y avait de grandes quantités de fourrage. Le mouton, pour se débarrasser du feu qui le dévorait, se jeta sur le foin ; il enflamma ainsi les herbes et les arbres et tous les éléphants reçurent des brûlures.

Les hommes qui étaient préposés à la garde des éléphants en avertirent le roi. Celui-ci appela un médecin et lui dit : « Mes éléphants ont subi des brûlures ; trouvez promptement quelque remède pour les guérir. » Ce médecin fit alors la réflexion suivante : « Autrefois, cette troupe de singes a endommagé mes récoltes ; maintenant j'ai trouvé le moyen qui me permettra de me venger d'eux. » Il dit donc au grand roi : « Puisque ces éléphants ont reçu des brûlures, il faut prendre de la graisse de singe et en enduire leurs corps ; alors ils pourront guérir. » Aussitôt le grand roi ordonna à ses ministres de se mettre promptement en quête de graisse de singe. Pour obéir à sa volonté, les ministres appelèrent les chasseurs et les invi-

tèrent à chercher en toute hâte des singes et à les apporter. Les chasseurs, conformément aux instructions qu'ils avaient reçues, allèrent en tous lieux capturer des singes. Ainsi le roi-singe incrédule et tous ses cinq cents singes furent chargés de liens et amenés auprès du roi. Ce médecin, poussé par la vieille haine qu'il avait conçue contre eux, prit tous ces singes et les jeta vivants dans une marmite bouillante.

Alors un deva prononça du haut des cieux cette gâthâ :

Il ne faut pas demeurer près de personnes qui se haïssent, — aussi bien dans les villes que dans les villages et à la campagne. — Parce que la servante s'irrita contre le mouton qui mangeait du blé, — les singes furent fondus (dans la marmite).

N° 388.

(*Trip.*, XVII, 3, p. 88 r°.)

Autrefois, dans un autre endroit que celui-ci, vivait un roi des rats qui avait avec lui cinq cents rats, ses parents.

Il y avait aussi un chat nommé « Flamme » qui, au temps où il était jeune, avait mis à mort tout ce qu'il trouvait de rats ; plus tard, étant devenu vieux, il fit cette réflexion : « Autrefois. quand j'étais jeune, ma force était grande et c'est grâce à elle que je prenais les rats pour les manger. Maintenant, me voici décrépit par les ans et ma force a diminué, en sorte que je ne puis plus faire de captures ; à quel stratagème aurai-je recours pour prendre les rats ? » Après qu'il eut eu cette pensée il regarda tout autour de lui et s'aperçut que, dans ce lieu, demeurait un roi des rats avec cinq cents rats qui étaient ses parents. Il se rendit auprès du trou des rats et feignit

d'être assis en contemplation. Cependant les rats sortirent du trou pour se promener ; ils virent le vieux chat qui, dans une attitude immobile, restait assis en contemplation. Ces rats lui demandèrent : « O mon oncle, que faites-vous là présentement ? » Le vieux chat leur répondit : « Autrefois, quand j'étais jeune et que ma force était grande, j'ai commis des crimes innombrables ; maintenant je désire pratiquer une conduite productrice de bonheur afin d'effacer mes anciens péchés. » En entendant ce discours, les rats conçurent tous l'excellente pensée que maintenant le vieux chat mettait en pratique la loi vertueuse ; alors donc, avec les autres rats, ils tournèrent autour du vieux chat en le laissant à leur droite, et, après avoir fait trois tours, ils rentrèrent dans leur trou. Mais le vieux chat prit celui d'entre eux qui était le plus en arrière et le mangea. En peu de temps, les rats diminuèrent en nombre. Quand le roi des rats s'en fut aperçu, il songea : « Le nombre de mes rats diminue graduellement, tandis que la santé de ce vieux chat devient fort prospère. Il y a à cela quelque cause. » Ce roi des rats se mit alors à faire des examens et constata que, dans les excréments du vieux chat il y avait des poils et des os de rat ; ayant ainsi reconnu que c'était le vieux chat qui mangeait ses rats, il pensa qu'il voulait surveiller avec attention le moment où le chat se saisirait d'un rat ; il observa de l'intérieur de son trou le vieux chat et il le vit qui prenait le dernier des rats et le dévorait. Après avoir vu cela, le roi des rats prononça cette gâthâ, en se tenant debout hors de portée (du chat) :

Vieux chat, votre corps engraisse peu à peu, — tandis que la foule de mes rats diminue graduellement. — Si vous mangiez des céréales, des fruits, des racines et des feuilles, — il ne devrait pas y avoir dans vos excréments des poils et des os.

Quand, maintenant, vous vous livrez à la contemplation,

on ne peut pas dire que ce soit par vertu ; c'est en vue de votre profit que vous feignez d'être un personnage qui fait le bien. Je vous souhaite bonne santé et tranquillité, mais, pour ce qui est de moi et de mes rats, vous n'en mangerez maintenant plus.

N° 389.

(*Trip.*, XVII, 3, p. 89 r°-v°.)

Autrefois il y avait un chacal qui était fort glouton ; il parcourait les villages en cherchant partout de quoi manger. Un jour, il vint chez un teinturier et, par inattention, tomba dans un baquet plein d'indigo ; le teinturier, l'ayant aperçu, le retira et le jeta à terre ; alors, le chacal se roula dans de la cendre, puis, voyant que son corps était tout souillé et malpropre, il entra dans le fleuve, s'y baigna et partit. Les poils de son corps étaient devenus lisses et paraissaient de couleur indigo. Or, la foule des chacals, voyant la couleur extraordinaire de son pelage, en conçut un profond étonnement; ils se réunirent pour lui demander qui il était ; il répondit : « Je suis l'envoyé du souverain Çakra, roi des devas ; il m'a donné mandat d'être roi des animaux. » Les autres chacals songèrent alors que, bien que son corps fût celui d'un chacal, sa couleur n'était pas celle de leur race ; ils en informèrent donc un lion qui, à son tour, le dit au grand roi-lion ; celui-ci envoya un émissaire en le chargeant de faire une enquête pour discerner le vrai du faux.

Quand ce délégué fut arrivé, il vit ce chacal couleur d'indigo monté sur un grand éléphant blanc ; les animaux divers l'entouraient de toutes parts comme s'ils eussent servi le roi des animaux. Après avoir assisté à ce

spectacle, le délégué revint auprès de son roi et lui raconta ce qui vient d'être dit. Quand le roi-lion eut entendu ce rapport, il se rendit avec toute son armée à l'endroit où se trouvait cette autre multitude ; il vit le roi-chacal monté sur un grand éléphant blanc ; la multitude des animaux l'entourait ; les tigres ainsi que les léopards et les bêtes très fortes se tenaient à ses côtés ; quant aux autres petits chacals, ils demeuraient au loin et à l'écart.

(Le roi-lion) en conçut dans son cœur de l'indignation et il imagina alors un stratagème : il délégua un des chacals en le chargeant d'appeler la mère du roi. Cette mère demanda (à l'envoyé) : « Dans l'endroit où est mon fils, qui sont ses compagnons ? » Le chacal répondit : « Parmi eux il y a des lions, des tigres et des éléphants. Moi, je demeure dans une administration extérieure. » La mère répliqua : « Si vous partez, cela causera certainement la mort de mon fils. » En même temps elle prononça cette gâthâ :

Je suis heureuse au milieu des ravins de la montagne ;
— en tout temps je puis boire de l'eau pure et fraîche. —
Si mon fils ne fait pas entendre le glapissement du chacal,
— il pourra rester sur l'éléphant et jouir de la tranquillité et de la joie.

A son retour, l'envoyé dit à ses congénères : « C'est un chacal et il n'est pas de la race royale. Dans la montagne, j'ai vu moi-même sa mère. » Ses compagnons répliquèrent : « Il faut que nous le mettions à l'essai. » Ils se rendirent alors auprès (du roi-chacal). C'est une règle pour les chacals que, au moment où l'un d'eux glapit, si les autres ne glapissent pas, les poils de leur corps tombent. Comme les autres chacals avaient glapi, le roi-chacal fit cette réflexion : « Si je ne glapis pas, mes poils vont tomber à terre ; si, d'autre part, je descends de l'éléphant pour glapir, je serai certainement tué par lui ; il vaut mieux maintenant que je glapisse en restant sur

l'éléphant. » Il poussa donc un glapissement. L'éléphant, voyant qu'il avait affaire à un chacal l'enleva avec sa trompe et le tua en le foulant sous ses deux pieds de devant. Dans les airs, un deva qui avait vu la scène prononça cette gâthâ :

Que ce qui doit être au-dedans soit au-dehors, — que ce qui doit être au-dehors soit au-dedans, — ce sont choses qui ne sauraient convenir, — et qui sont comparables au chacal monté sur l'éléphant.

N° 390.

(*Trip.*, XVII, 3, p. 89 v°.)

Autrefois il y avait deux éléphants, le mari et la femme, qui demeuraient dans les solitudes de la montagne. La femelle était débauchée et avait des relations avec un autre éléphant ; séduite par lui, elle voulut le suivre et s'en aller ; mais elle craignait que son mari ne s'aperçût de la chose et ne s'y opposât. Comme elle était entrée dans le fleuve avec l'éléphant son mari pour s'y baigner, elle lui dit : « Qui de nous pourra rester le plus longtemps sous l'eau sans sortir ? » Le mari s'écria que c'était lui. Ils entrèrent donc ensemble sous l'eau ; mais la femelle et son séducteur (1) profitèrent du moment où le mari n'était pas encore sorti pour s'enfuir secrètement. Après être resté longtemps sous l'eau, le mari sortit une fois et regarda, mais les deux autres éléphants étaient invisibles ; il rentra aussitôt sous l'eau (2) et fit ainsi par deux et par trois fois jusqu'à ce qu'il se trouvât extrêmement fatigué. Il sortit alors de

(1) Le texte dit simplement : « les deux autres ».

(2) Il croit que sa femme est toujours sous l'eau et il continue donc le jeu commencé.

l'eau et chercha sa femme sans la voir ; il explora l'eau en tous lieux et, tandis qu'il tâtait ainsi de son pied au hasard, une multitude innombrable d'êtres vivants périrent. Alors dans les airs un deva prononça cette gâthâ :

Quoique le corps de cet éléphant soit bien gros, — son intelligence est fort mince ; — sa belle épouse a été emmenée par un autre — et il tue inconsidérément toutes sortes d'être doués d'intelligence.

VII

Extraits du KEN PEN CHOUO YI TS'IE YEOU POU P'I NAI YE YAO CHE (1)

N° 391.

(*Trip.*, XVII, 4, p. 32 v°-33 r°.)

Autrefois il y avait un village près duquel demeuraient cinq cents singes ; toutes les moissons en herbe étaient ravagées par ces singes. Les gens du village tinrent conseil pour discuter à quels moyens ils auraient recours pour mettre fin à ce fléau. Parmi eux, quelqu'un émit l'avis qu'il fallait tuer tous ces singes à la fois et qu'ainsi on mettrait fin au fléau, et, comme on lui demandait comment on pourrait les tuer, il répondit : « Qu'on abatte tous les arbres qui sont des quatre côtés du village et qu'on laisse seulement un arbre à kakis ; quand les fruits en seront mûrs, tous les singes se rassembleront sur cet arbre afin de les manger. Alors on pourra les

(1) 根本說一切有部毗奈耶藥事. Cet ouvrage, en 18 chapitres, est relatif à la discipline des Mûlasarvâstivâdins ; il a été traduit au commencement du huitième siècle de notre ère par *I-tsing* ; il occupe, dans le Tripiṭaka de Tôkyô, les pages 1-80 du fascicule 4 du tome XVII. Comme ce texte chinois ne figure que dans l'édition de Corée, il ne se trouve pas mentionné dans le *Catalogue* de Bunyiu Nanjio.

tuer. » Les hommes se mirent donc en devoir de couper les arbres ; ils les abattirent tous et ne laissèrent qu'un seul arbre tout autour duquel ils disposèrent des épines ; ils placèrent un homme qui devait exercer une surveillance constante afin d'avertir les autres lorsque les singes seraient tous montés sur l'arbre.

Parmi tous ces singes, il y en eut un qui vint dire au roi-singe : « L'arbre à kakis est maintenant parvenu à maturité ; il nous faut y aller ensemble pour cueillir les fruits et les manger. Les singes se rassemblèrent donc sur l'arbre à kakis. Quand les hommes en furent informés, ils accoururent munis de couteaux et d'armes au pied de l'arbre et se disposèrent à abattre celui-ci. Ces singes, saisis de frayeur, allaient et venaient de branche en branche. Seul le roi-singe ne manifestait pas la moindre inquiétude et continuait paisiblement à manger des fruits. Les singes dirent à leur roi : « Nous nous trouvons en péril ; comment pouvez-vous manger des fruits sans avoir aucune crainte ? » Le roi-singe leur répondit par cette gâthâ :

Toutes les fois qu'un homme est en butte aux difficultés, — quelque obstacle (1) *se produit de lui-même. — L'arbre est gros et en définitive on aura peine à le couper. — Il vous faut manger sans crainte.*

Or, dans le nombre de ces singes, il y avait un petit singe qui se trouvait dans le village où précédemment il avait été pris et attaché (2) ; il se frappait les joues et s'affligeait. D'autres singes (3), voyant son chagrin, se mirent à consoler leur congénère en lui disant : « Pourquoi vous affligez-vous et restez-vous là à vous frapper les joues ? »

(1) Il faut entendre : quelque obstacle qui empêchera d'agir ceux qui veulent du mal à cet homme.

(2) Avant que les singes fussent montés sur l'arbre, l'un d'eux avait été pris par les gens du village qui l'avaient emporté chez eux et attaché.

(3) Des singes qui ne faisaient pas partie de la bande des cinq cents singes.

Le petit singe répondit : « Excellents amis, sachez-le, comment pourrais-je ne pas m'affliger ? Puisque les gens de ce village veulent tuer tous mes parents, comment pourrais-je ne pas m'affliger ? » Ses interlocuteurs lui ayant demandé pourquoi il ne faisait pas présentement tous ses efforts (pour les secourir), le petit singe leur répondit : « Je me trouve attaché ; comment pourrais-je faire tous mes efforts ? » Les autres répliquèrent : « Nous allons vous délivrer. » Quand le petit singe eut été mis en liberté par eux, il sema aussitôt le feu dans le village qui flamba de tous côtés. Les gens du village poussèrent de grandes clameurs ; quand les hommes qui coupaient l'arbre entendirent ces appels, ils furent tous frappés de frayeur et se dirent les uns aux autres : « Ces singes sont loin de nous et ne peuvent guère nous faire de mal ; puisqu'il y a un incendie, il faut pour le moment que nous allions là-bas afin de porter secours. » Ils coururent donc tous au village ; alors cette multitude de singes descendit de l'arbre, et, sauvée du danger, s'enfuit.

N° 392.

(*Trip.*, XVII, 4, p. 59 r°.)

(Autrefois le Bodhisattva) était un oiseau qui avait une double personnalité ; sur un seul corps il avait deux têtes dont l'une se nommait *Ta-mo* (Dharma), et dont l'autre se nommait *A-ta-mo* (Adharma). En ce temps *Ta-mo* mangeait des fruits bons et doux ; mais ensuite *A-ta-mo* mangea un fruit vénéneux. Tous deux furent alors tristes et désolés et se mirent à faire des projets l'un à l'égard de l'autre. L'un d'eux formula ce méchant souhait : « Puissé-je dans toutes les conditions où je serai, d'existence

en existence, être pour vous un mauvais compagnon qui sera capable de vous nuire. » Le second conçut ce vœu : « Puissé-je, dans toutes les conditions où je serai, d'existence en existence, faire toujours agir mes sentiments de bienveillance envers vous et vous être utile (1) ».

No 393.

(*Trip.*, XVII, 4, p. 80 v°.)

Alors les bhikṣus dirent encore au Buddha : « O bhadanta, honoré du monde, quel acte avez-vous autrefois commis pour que, même après avoir réalisé en vous l'intelligence parfaite, vous soyez encore sujet à des douleurs qui vous font souffrir du dos ? » Le Buddha dit : « O bhikṣus, quand le Tathâgata a vécu autrefois dans d'autres conditions, les actes qu'il a alors accomplis, il en supporte aujourd'hui encore les conséquences ainsi que cela a été déjà été exposé en détail. O bhikṣus, dans les temps passés, il y avait un lutteur qui allait de royaume en royaume. Il arriva dans la ville d'un roi ; or ce roi, lui aussi, avait un grand lutteur d'une force sans égale. Ces deux lutteurs se connaissaient, et, parce qu'ils désiraient des récompenses de prix et des vêtements, ils luttèrent l'un contre l'autre. C'est une règle qu'observent toujours les lutteurs de commencer par se serrer la main ; ils reconnaissent ainsi qui est le plus fort et qui est le plus faible. Quand le lutteur venu du dehors eut pris la main du lutteur du roi, il sut que cet homme fort ne pourrait pas être vainqueur. Le lutteur de la ville du roi dit à celui qui était venu du dehors : « Sachez que toute ma

(1) *Ta-mo*, c'est le Buddha ; *A-la-mo*, c'est Devadatta.

famille est ici et a constamment demeuré dans la ville royale où elle jouit d'une bonne réputation depuis plusieurs générations. Je sais que vous êtes fort ; ne m'accablez pas de vos coups, afin que ma famille ne soit pas blâmée ; j'ai une jolie fille que je vous donnerai en mariage. » Quand l'autre eut entendu ces paroles, il assuma silencieusement le rôle du plus faible, et pendant trois séances il en fut ainsi, mais comme en définitive on ne lui avait pas donné la fille, il en conçut de l'impatience ; lorsque vint la quatrième séance, au moment où il luttait contre son adversaire, il trouva le moyen de le soulever en l'air et, avec toute la force que lui donnait la colère, il le jeta à terre. Le lutteur du roi eut l'épine dorsale rompue et mourut. Or, ô bhikṣus, qui pensez-vous qu'étaient ces gens? dans les temps anciens, le lutteur qui vint du dehors, qui se battit contre le lutteur du roi et qui le fit périr en lui brisant l'épine dorsale, ce n'est personne autre que moi. A cause de cette mauvaise action, pendant d'innombrables centaines et milliers d'années, je suis tombé dans les enfers et j'y ai subi toutes sortes de punitions ; par un effet de ce qui reste de cette action, même après avoir réalisé en moi l'intelligence parfaite, je suis encore sujet à avoir des douleurs dans le dos. »

VIII

Extraits du KEN PEN CHOUO YI TS'IE YEOU POU P'I NAI YE (1)

N° 394.

(*Trip.*, XVI, 9, p. 2 v°.)

Autrefois, dans une forêt sauvage demeurait une lionne qui était pleine ; toute lionne, lorsque le jour où elle va mettre bas est proche, rassemble à l'avance beaucoup de viande et ensuite elle met bas ses petits. Cette lionne donc, afin de se procurer de la viande, se rendit dans l'endroit où était un troupeau de bœufs et se mit à le poursuivre. Or une vache qui avait récemment mis au jour un veau, marchait la dernière parce qu'elle voulait protéger son petit ; elle fut alors tuée par la lionne qui l'emporta dans la forêt sauvage ; le veau, pressé par son désir de téter, suivit sa mère morte. Quand la lionne fut arrivée dans son lieu de résidence, elle l'aperçut et se dit : « Ce petit veau, je vais aussi le prendre. » Mais

(1) Cette traduction chinoise du Mûlasarvâstivâda nikâya vinaya a été faite en l'année 703 par I *i-tsing*. Elle occupe les fascicules 8 et 9 du tome XVI dans le Tripiṭaka de Tôkyô. Elle est mentionnée dans le *Catalogue* de Nanjio sous le n° 1118.

ensuite elle fit cette réflexion : « Il ne faut pas que je le tue ; si je mets au monde un petit, ce sera pour lui un ami et ils s'amuseront ensemble. » Elle mit bas alors un petit et elle allaita en même temps le lionceau et le veau ; ceux-ci grandirent peu à peu. Plus tard, la lionne tomba malade et se sentit près de mourir ; elle appela alors les deux petits et leur donna cet avertissement : « Vous êtes deux enfants que j'ai nourris du même lait et je n'ai fait aucune différence entre vous ; vous devez donc être frères ; mais il faut que vous sachiez que, dans ce monde, les gens habiles à semer la discussion, qui forgent des discours flatteurs, remplissent tout le Jambudvîpa. Après que je serai morte, il importe que vous vous regardiez l'un l'autre avec amitié et que vous ne prêtiez pas l'oreille aux paroles qui vous rendraient hostiles l'un à l'autre. » Après qu'elle eut ainsi parlé, elle mourut.

(Le Buddha dit) : « Vous tous, ô bhikṣus, sachez que (la mort) est la règle constante pour toutes les lois » ; puis il prononça cette gâthâ :

Tout ce qui forme un agrégat doit se dissoudre ; — tout ce qui est élevé doit s'effondrer ; — tout ce qui est uni doit se séparer ; — tout ce qui a vie revient en définitive à la mort.

Après que la vie de la lionne eut pris fin, il arriva que, par la suite, son petit prit de beaux cerfs de grande taille ; il eut pour se nourrir de la viande chaude et du sang chaud et il grandit en stature de jour en jour ; quant au bœuf, à cause de la force qu'il avait tirée de la lionne, il mangeait autant qu'il lui plaisait des herbes luxuriantes qu'il trouvait et il devint gras et robuste. Or un vieux chacal fit cette réflexion : « Je vais essayer de voir où demeure ce roi-lion ». Il le suivit donc par derrière et arriva au milieu de la forêt ; il vit que le roi-lion et le roi-bœuf étaient deux bons amis ; il eut alors cette pensée : « Tous deux devront entrer dans mon ventre ; il faut que

j'invente un stratagème pour les désunir en sorte qu'ils s'entre-tuent. »

Le chacal attendit donc que le lion fût parti, puis il vint auprès du roi-bœuf et se tint là, les oreilles pendantes. C'est une coutume du pays du Saint que, lorsqu'on s'adresse à quelqu'un de plus âgé que soi, on lui dise « mon oncle », et que, lorsqu'on s'adresse à quelqu'un de plus jeune que soi, on lui dise « mon neveu ». Le bœuf, voyant que le chacal était vieux, l'interpella en ces termes : « Mon oncle, est-ce le vent chaud qui a soufflé sur votre corps pour que, accablé de lassitude, vous laissiez pendre vos oreilles ? » Le chacal répondit : « Mon neveu, comment ne s'agirait-il que du vent chaud qui aurait soufflé sur mon corps ? c'est bien plutôt parce que j'ai appris une nouvelle qui est comme un feu dévorant. » Le bœuf ayant demandé quelle était cette nouvelle, le chacal répondit : « J'ai entendu le lion prononcer ces paroles : « Ce bœuf qui amasse de la chair (1) où peut-il bien être allé ? lorsque je n'aurai plus de viande, je le tuerai, afin de remplir ma bouche et mon ventre. » Le bœuf répliqua : « Mon oncle, ne parlez pas ainsi. Quand notre mère mourut, elle nous donna à tous deux cet avertissement : « Vous êtes deux enfants que j'ai nourris du même lait (2)... que vous ne prêtiez pas l'oreille aux paroles qui vous rendraient hostiles l'un à l'autre. » Le chacal reprit : « Mon neveu, puisque telles sont vos dispositions,

(1) Les mots 此肉聚牛 ne peuvent signifier que « ce bœuf qui est un amas de chair » ; il est probable cependant qu'il faut lire 此聚肉牛 et traduire : « Ce bœuf qui amasse de la chair. » Plus loin, en effet, le chacal prétendra que le bœuf a dit, en parlant du lion 此噉草師子 : « Ce lion qui dévore de l'herbe. » Ainsi, nous avons affaire ici à une double calomnie du chacal voulant faire croire que le lion accusait faussement le bœuf de lui nuire en amassant de la chair, et que le bœuf reprochait injustement au lion de lui manger son herbe.

(2) Je supprime dans la traduction la reproduction textuelle des paroles qu'on a lues plus haut (p. 426, lignes 8-14).

le jour de votre mort est proche. Je vous ai donné un bon conseil, mais je n'ai pas été écouté ». Le bœuf dit : « Mon oncle, à quel signe pourrai-je reconnaître qu'il va me tuer ? » Le chacal répondit : « Mon neveu, quand ce lion sortira de son antre, il ébranlera tout son corps, poussera trois rugissements et regardera au loin dans les quatre directions de l'espace ; après avoir fait cela, il s'avancera au-devant de vous ; alors vous saurez que le moment est venu où il veut vous tuer. » Après avoir ainsi parlé, le chacal quitta le bœuf et il partit.

Il se rendit alors auprès du lion et se tint là les oreilles pendantes. Quand le lion l'eut vu, il lui demanda : « Mon oncle, est-ce le vent brûlant qui a atteint votre corps pour que, accablé de lassitude, vous laissiez pendre vos oreilles ? » Le chacal répondit : « Mon neveu, comment ne s'agirait-il que du vent brûlant qui aurait angoissé mon corps ? C'est bien plutôt parce que j'ai entendu une mauvaise parole qui est comme un feu dévorant. » Le lion ayant demandé qu'elle était cette nouvelle, le chacal lui répondit : « Mon neveu, j'ai entendu le roi-bœuf tenir ces propos : « Ce lion qui dévore de l'herbe, où peut-il bien être allé ? Sa mère, autrefois, a tué injustement la mienne ; maintenant je suis bien décidé à lui fendre le ventre. » Le lion répliqua : « Mon oncle, ne parlez pas ainsi. Quand notre mère mourut, elle nous donna à tous deux cet avertissement : Vous êtes deux enfants que j'ai nourris du même lait (1)... que vous ne prêtiez pas l'oreille aux paroles qui vous rendraient hostiles l'un à l'autre. » Le chacal répondit : « Mon neveu, puisque telles sont vos dispositions, le jour de votre mort est proche. Je vous ai exposé ce qui vous était avantageux, mais je n'ai pas été écouté. » Le lion dit : « Mon oncle, à quel signe reconnaîtrai-je qu'il veut me tuer ? » Le chacal répondit : « Mon neveu,

(1) Cf. p. 427, n. 2.

quand ce roi-bœuf sortira de sa caverne, il secouera tout son corps, puis il mugira et de son sabot il grattera le sol ; après avoir fait cela, il s'avancera au-devant de vous ; vous saurez alors que le moment est venu où il veut vous tuer. » Après avoir ainsi parlé, le chacal le quitta et partit.

Or, sachez, ô bhikṣus, que ce roi-bœuf et ce lion, lorsqu'ils sortaient de leurs cavernes, agissaient toujours de la manière que le chacal avait décrite, sans avoir pour cela aucune mauvaise intention. A quelque temps de là, le lion sortit de son antre ; il secoua tout son corps, poussa trois rugissements, regarda au loin dans les quatre directions, puis s'avança vers le bœuf. Le bœuf, de son côté, était sorti de sa caverne ; il avait secoué tout son corps, avait poussé un mugissement, avait gratté le sol de son sabot et s'était avancé vers le lion. C'est ce que tous deux avaient fait constamment auparavant, mais sans y prêter aucune attention. Mais, cette fois, comme ils avaient dans leur cœur une pensée de désunion, ils remarquèrent chacun ce que l'autre avait fait. Quand donc le bœuf vit le lion qui venait vers lui en agissant de cette façon, il se dit : « Il veut me tuer ». Le lion, de son côté, voyant la manière dont s'était comporté le bœuf, pensa aussi que celui-ci voulait le tuer. Aussitôt le lion abattit ses griffes sur la nuque du bœuf pendant que le bœuf crevait avec ses cornes le ventre du lion. Au bout d'un instant, tous deux étaient morts.

Il y eut alors dans les airs un deva qui prononça cette gâthâ :

Si on prête l'oreille aux propos des méchants, — certainement il n'en résultera rien de bon ; — la lionne leur avait dit de s'aimer mutuellement ; — le chacal les fit se battre à mort.

N° 395.

(*Trip.*, XVI, 9, p. 12 r°-v°.)

Autrefois, dans un étang, il y avait une multitude d'oies et de tortues qui demeuraient ensemble là. Or, une de ces tortues avait fait amitié avec deux oies et une grande affection les unissait. Il advint plus tard qu'il y eut une sécheresse prolongée et que l'eau de l'étang fut près de se tarir. Les deux oies se rendirent alors auprès de la tortue et lui dirent : « Amie, il vous faut rester paisiblement dans cette vase ; pour nous, nous irons chercher ailleurs l'eau de quelque autre étang. » La tortue leur répondit : « J'ai longtemps habité avec vous et nos sentiments se conviennent ; au moment où vont se présenter des temps difficiles, que vous m'abandonniez pour aller ailleurs, c'est en vérité ce qui ne saurait être. » Les oies lui dirent : « Qu'y voulez-vous faire ? — Emportez-moi avec vous », répliqua la tortue. Les oies ayant demandé comment elles l'emporteraient, la tortue dit : « Prenez ensemble dans votre bec un bâton dont je mordrai le milieu et nous irons de compagnie dans un étang aux eaux claires. N'est-ce pas une bonne idée ? » Les oies répondirent : « Pour notre part, nous ne nous refusons point à vous emporter avec nous ; mais vous êtes d'un tempérament bavard et vous ne savez pas maîtriser votre bouche ; il arrivera donc certainement que vous lâcherez le bâton et que vous tomberez dans l'espace ; ce que voyant, nous serons fort affligées. » La tortue dit : « Je saurai maîtriser ma bouche et tenir le bâton sans parler. » Les oies, ayant alors approuvé le projet, se procurèrent un bâton ; chacune d'elles en prit une extrémité dans son bec ; la tortue en saisit

le milieu avec sa bouche et toutes trois s'envolèrent dans les airs. Elles arrivèrent à une ville et passèrent au-dessus de la place du marché ; tous les gens de cet endroit, voyant les oies emporter la tortue dans les airs, en conçurent une vive surprise et ils s'interpellaient les uns les autres en disant : « Braves gens, voyez ces oies qui ont dérobé ensemble une tortue. » En entendant ces paroles, la tortue supporta la chose en silence et ne dit rien. Elle arriva à une autre ville où elle passa encore une fois au-dessus de la place du marché ; aussitôt tous les hommes et les femmes se mirent à s'exclamer ; la tortue fit cette réflexion : « Vais-je encore avoir à supporter cette peine de rester le cou allongé et de maîtriser ma bouche sans dire mot ? » Aussitôt elle déclara : « C'est moi qui ai voulu partir ; ce ne sont pas les oies qui sont venues me dérober. » Mais au moment où elle prononça ces paroles, elle lâcha le bâton et tomba sur le sol ; les enfants la frappèrent ensemble jusqu'à ce qu'elle mourût ; après avoir vu cela, les oies pénétrées de tristesse et de regret s'en allèrent en volant dans les airs. Alors, dans l'espace, un deva qui avait été témoin de ces événements prononça cette gâthâ :

Pour ce qui est des paroles qui seraient profitables à des amis, — si on ne sait pas les employer à propos, — on tombe et on éprouve des peines — comme la tortue qui avait lâché le bâton.

N° 396.

(*Trip.*, XVI, 9, p. 23 r°.)

Autrefois, au milieu des montagnes neigeuses, dans un endroit fort reculé et sauvage, des oiseaux en grand nombre

avaient fixé leur résidence; parmi eux, il y avait un roi-oiseau qui les gouvernait; mais, par suite d'une maladie, il mourut. Alors tous les oiseaux, n'ayant plus de souverain, recommencèrent à s'insulter les uns les autres et à tenir une conduite peu profitable. Ils s'assemblèrent donc en un même lieu et se dirent: « Nous n'avons point de souverain ; cela ne peut durer. Nous désirons chercher un roi des oiseaux auquel nous donnerons l'onction, et auquel nous remettrons d'un commun accord le pouvoir. En quel lieu pourrons-nous le trouver ? » Non loin de là, il y avait un vieux hibou. Les oiseaux délibérèrent et dirent: « Cet oiseau est sage et expérimenté. Il est digne d'être notre souverain ; si nous le nommons, nous y trouverons notre avantage particulier. Non loin de là, il y a un perroquet qui est naturellement doué d'intelligence et qui connaît bien la politique. Allons lui demander s'il convient en effet de nommer le hibou notre souverain. » Ils allèrent donc tous à la demeure du perroquet et lui demandèrent: « Nous nous proposons de choisir le hibou pour notre roi. Est-ce là ce qu'il faut faire ? » Le perroquet, ayant vu le visage du hibou, leur répondit par cette gâthâ :

Il ne me plaît pas que le hibou — devienne le roi de tous les oiseaux. — S'il a un tel visage quand il n'est pas en colère, — quel visage doit-il avoir quand il est irrité?

Quand les oiseaux eurent entendu ces paroles, ils ne nommèrent pas roi le hibou, mais ils choisirent le perroquet pour en faire leur souverain.

N° 397 (1).

(*Trip.*, XVI, p. 28 v°-29 r°.)

Autrefois, dans une bourgade il y avait un brahmane qui s'était marié ; peu après, sa femme donna naissance à un fils; par la suite, elle enfanta encore un fils, puis d'autres encore, jusqu'à ce qu'elle eût mis au monde douze fils. Lorsque tous furent devenus adultes, ils se marièrent et formèrent une grande maisonnée. Peu de temps plus tard, leur mère tomba malade et mourut. Comme leur père était affaibli par l'âge, ses deux yeux devinrent aveugles et il ne put plus rien voir.

Or, ces jeunes femmes, quand les fils ne se trouvaient pas là, commettaient des actions perverses avec des gens du dehors; le brahmane savait très bien discerner les sons et, en entendant le bruit des pas, il pouvait savoir si c'étaient ceux de ses fils ou ceux d'autres personnes; c'est ainsi que, en entendant ces gens marcher, il sut que ce n'étaient pas ses fils ; il fit alors des reproches à ses belles-filles en leur ordonnant de ne point tenir cette conduite débauchée. Ses belles-filles, comprenant qu'il était irrité, se dirent entre elles : « Ce brahmane s'oppose à nous et nous est nuisible. Il faut maintenant que nous lui supprimions sa bonne nourriture. » Elles lui donnèrent alors un riz grossier qu'elles avaient trempé dans de la sauce au vinaigre. Le brahmane, qui était affaibli par les ans, se trouva incapable de mâcher une telle nourriture ; il dit alors à ses fils : « Vos jeunes femmes me donnent une nourriture grossière qu'elles ont trempée dans du vinaigre.

(1) M. Huber a analysé ce conte en le rapprochant du texte parallèle du Divyâvadâna (B. E. F. E. O., t. VI, p. 33-34).

Comment pourrais-je soutenir ma vie ? » Les fils, à leur tour, dirent à leurs femmes : « Pour quelle raison donnez-vous à notre père du riz grossier mêlé à du vinaigre ? » Ces femmes répondirent : « Ce vieillard est malchanceux ; en quoi serions-nous coupables ? Chaque fois que nous cuisons du riz, nous jetons dans sa marmite du riz blanc, mais il se transforme en riz rouge ; nous y mêlons de bon beurre, mais il se change en vinaigre. » Les maris ayant déclaré que rien de pareil ne pouvait arriver, leurs femmes répliquèrent : « Si vous ne nous croyez pas, soyez-en vous-même témoins. »

Les femmes délibérèrent entre elles, disant : « Maintenant que nous avons ainsi parlé à nos maris, il faut trouver un moyen de nous disculper. » Elles allèrent alors chez un potier et lui dirent : « Homme de bien, pouvez-vous fabriquer deux marmites de terre, ayant chacune un orifice et deux panses, et pouvant contenir plusieurs *cheng*. » Le potier répondit : « Si vous me donnez double prix, je puis vous les fabriquer. » Elles approuvèrent cela, et, quand le potier eut fini, elles le payèrent et s'en revinrent avec les marmites.

Elles préparèrent le repas du vieillard, et, en un lieu caché, elles mirent dans une panse de l'une des marmites du riz rouge et dans une panse de l'autre marmite du vinaigre. Puis, en présence de leurs maris, elles mirent du riz blanc dans l'autre panse de la première marmite, et du beurre excellent dans l'autre panse de la seconde marmite. Quand les deux marmites eurent bouilli, elles dirent à leurs maris : « Donnerons-nous d'abord à manger au vieillard ou voulez-vous manger les premiers ? » Ils répondirent : « Offrez d'abord de la nourriture à notre père. » Les femmes alors versèrent de l'une des marmites du riz rouge, et de l'autre marmite du vinaigre ; puis, venant vers leurs maris, elles leur donnèrent du riz blanc qu'elles mélangèrent à de l'excellent beurre ; les fils, quand

ils eurent constaté ce qui était arrivé, dirent à leur père: « O bon père, en vérité votre vertu productrice de bonheur a pris fin ; dans les marmites mêmes où nous avons vu qu'on mettait du riz blanc et qu'on plaçait du bon beurre, ces aliments se sont transformés, après la cuisson, en riz rouge et en vinaigre. »

Ayant entendu ces paroles, leur père fit cette réflexion : « Depuis mon jeune âge, je n'ai commis aucune tromperie; quand j'ai eu recours à des moyens de gagner ma vie, je n'ai jamais recherché les richesses par des procédés illicites ; pourquoi maintenant mon activité productrice de bonheur aurait-elle pris fin ? il faut que ce soit ces femmes à la conduite mauvaise qui ont eu recours à quelque artifice pour se jouer de moi. » Le vieillard attendit donc un moment où il n'y avait personne ; il entra seul dans la cuisine et palpa les ustensiles de ménage ; il saisit à tâtons les deux marmites et constata que toutes les deux avaient une cloison à l'intérieur ; il prit alors ces marmites, les cacha dans un lieu secret, et, lorsque ses fils revinrent, il les leur présenta en leur disant : « Il vous faut savoir que ce n'est pas mon bonheur qui a pris fin; c'est maintenant le bonheur des marmites qui a pris fin. » Il prononça cette gâthâ :

Mes fils, il vous faut savoir — que les autres marmites ont un orifice et une panse uniques ; — maintenant, si mon activité productrice de bonheur a pris fin, — c'est parce que une seule marmite s'est trouvée avoir deux panses.

En voyant cela, les fils s'irritèrent contre leurs épouses et frappèrent avec sévérité chacun la sienne en leur disant : « Si vous agissez encore ainsi, nous vous battrons cruellement et nous vous chasserons de la maison. » Après qu'elles eurent entendu ces paroles, les femmes se dirent : « Ce vieux brahmane a lié partie avec ses fils dans l'intention de nous nuire. Il faut que nous trouvions quelque autre moyen pour interrompre son principe de vie. » En

ce moment, un charmeur de serpents vint à entrer dans leur demeure ; elles lui demandèrent s'il avait un serpent venimeux à vendre. Il répondit : « Quelle sorte de serpent voulez-vous ? Le voulez-vous vivant ou mort ? » Elles dirent qu'elles le voulaient mort. Il songea alors : « Dans quelle intention ces femmes me demandent-elles un serpent mort ? Ne serait-ce pas parce qu'elles ont le désir de faire périr le vieux brahmane ? » Il leur dit : « Quel prix voulez-vous y mettre ? — Celui que vous exigerez », répondirent-elles. Or, pour ce qui est des serpents venimeux, quand on les tourmente, leur venin se loge en deux endroits, à savoir la tête et la queue. Le charmeur de serpents fit donc sortir un serpent noir ; il l'irrita en le frappant avec une baguette, puis, il lui coupa la tête et la queue ; il prit alors la partie centrale et la remit aux femmes. Quand celles-ci l'eurent en leur possession, elles se mirent à en faire du bouillon ; après que le bouillon eut été cuit, elles l'apportèrent au vieillard en lui disant : « O grand vieillard, nous avons du bon bouillon de viande ; pouvez-vous en manger ? » Le brahmane pensa alors : « Où ont-elles pris de la viande pour me faire du bouillon ? Ne serait-ce pas quelque tour par lequel elles veulent me tuer ? » Mais il pensa ensuite : « Je suis maintenant vieux et malade. Il n'y a personne qui souhaite me conserver ; à quoi me sert de vivre ? Que ce soit à tort où à raison, je vais en manger. » Il dit donc à ses belles-filles : « S'il est vrai que vous ayez du bouillon de viande, donnez-le moi à manger. »

Or, par la force des effluves de ce bouillon, les pellicules qui recouvraient ses yeux s'ouvrirent, et, petit à petit, il put discerner les objets. Cependant, par ruse, il dit : « Je me meurs, je me meurs. » En l'entendant parler ainsi, ses belles-filles, qui désiraient que sa vie se terminât promptement, lui dirent : « Il y a encore du bouillon ; voulez-vous achever de le manger ? » Sur sa réponse affir-

mative, ses belles-filles lui donnèrent tout ce qui restait ; il en mangea de nouveau et ses yeux devinrent clairs ; il jeta ses regards à gauche et à droite et aperçut toutes choses distinctement. Il s'en réjouit secrètement, mais, par ruse, il ferma les yeux et ne se leva pas.

Ses belles-filles, comme au temps où ses yeux étaient malades, commirent toutes sortes de mauvaises actions en sa présence ; le brahmane saisit alors un bâton et se leva brusquement en leur disant : « Maintenant, je vous vois ; n'agissez plus ainsi. » Alors toutes ces femmes furent atterrées et ne répondirent rien.

N° 398 (1).

(*Trip.*, XVI, 9, p. 31 v°-33 r°.)

Dans les temps passés, il y avait un grand roi qui se nommait *Fan-mo-ta-to* (Brahmadatta). Il y avait alors dans la région du Nord un marchand qui faisait le commerce des chevaux ; il était venu dans le royaume du Milieu (Madhyadeça) en chassant devant lui cinq cents chevaux ; or ce marchand possédait une jument qui soudain se trouva enceinte ; elle portait un petit de l'espèce des chevaux intelligents (2) ; à partir du jour où elle conçut, tous les autres chevaux de la horde cessèrent de hennir ; le marchand se disait donc : « Tous ces chevaux auraient-ils une maladie ? Comment se fait-il que, depuis plusieurs jours, ils

(1) Cf. l'analyse de ce conte par M. Ed. Huber (B. E. F. E. O., t. VI, p. 35-36).

(2) Il s'agit d'un açvâjâneya, ou cheval du roi čakravartin, Le mot « intelligent » qu'emploie le traducteur chinois, paraît provenir d'une fausse étymologie du mot âjâneya qu'on aurait rattaché à la racine jñâ = connaître, au lieu de jan = naître.

n'aient plus henni et qu'ils ne bondissent plus ? » Plus tard, quand la jument donna le jour à son petit, les cinq cent chevaux restèrent immobiles, l'oreille basse, et n'osèrent plus renâcler en faisant du bruit. Ce que voyant, le marchand eut alors cette pensée : « Pourquoi cela se produit-il ? C'est cet animal de malheur qui, en donnant le jour à un cheval dans la harde, a fait que tous mes chevaux sont devenus malades. » Il monta constamment cette jument et ne lui donna ni herbes, ni céréales de bonne qualité.

En allant par étapes successives vers le sud, il arriva sur le territoire du royaume du Milieu ; quand il eut atteint un village nommé *Kong-che* (Pûjita = servir), il fut surpris par les pluies de l'été. Ce marchand fit alors cette réflexion : « Si je pars, tous mes chevaux auront les pieds mouillés ; ils en contracteront quelque maladie et j'éprouverai beaucoup de pertes. Il convient donc que je m'arrête ici pour y séjourner. » Quand il se fut fixé là, dans le voisinage, les gens du village, chacun suivant les talents industriels qu'il avait, lui offrirent des objets remarquables. Quand l'été fut terminé, la caravane se disposa à partir ; tous les artisans vinrent alors pour l'accompagner et pour prendre congé. Le chef marchand leur paya les objets qu'il avait reçus d'eux précédemment. Or il y avait un maître potier qui, auparavant, avait présenté des vases d'argile au marchand ; apprenant que ce dernier allait partir, sa femme lui dit : « Il vous faut aller prendre congé du marchand ; peut-être vous donnera-t-il quelque souvenir et vous paiera-t-il par quelque objet. » Ayant entendu le conseil de sa femme, le maître potier prit une boule d'argile et en façonna une empreinte destinée à porter bonheur ; il la présenta au marchand qui, après l'avoir regardée, lui dit : « Homme, vous venez trop tard ; tout ce que je possédais, je l'ai déjà donné. Quel objet pourrais-je vous remettre pour vous manifester ma

reconnaissance ? » Cependant, ce marchand ne tenait point au jeune poulain qu'il croyait lui porter malheur ; il dit donc au maître potier : « Je n'ai que ce petit poulain ; s'il peut vous être utile, vous n'avez qu'à l'emmener. » Le maître potier répondit : « Je me donne beaucoup de peine pour fabriquer toutes sortes d'ustensiles ; or, si je prends ce poulain, il les brisera en marchant dessus ; quel besoin aurais-je de cet animal inutile ? » Quand il eut entendu ces paroles, le poulain s'agenouilla devant le maître potier et lui lécha les deux pieds ; ce que voyant, le maître potier en conçut de l'affection pour lui ; il l'accepta donc et l'amena dans sa maison en le tirant avec une corde.

Quand sa femme le vit, elle lui demanda : « Lorsque vous êtes allé chez le marchand, quel objet vous a-t-il donné ? » Le mari dit : « J'ai reçu de lui ce poulain. » Sa femme répliqua : « Fâcheux est cet animal ; nous nous fatiguons à fabriquer des ustensiles et, quand ils seront terminés, il les brisera en marchant dessus. » En entendant ces paroles, le poulain vint vers la femme et lui lécha les deux pieds ; ce que voyant, la femme à son tour conçut de l'affection pour lui. Puis ce poulain se mit à marcher et à évoluer au milieu de tous les vases d'argile, les uns crus, les autres cuits, sans en endommager aucun. La femme dit à son mari : « Il est gentil, ce petit poulain ; il sait bien faire attention ; il a marché au milieu des vases d'argile sans causer aucun dommage. »

Alors le maître potier alla au loin recueillir de l'argile ; ce poulain le suivit par derrière ; le maître potier remplit un sac de terre ; aussitôt le petit poulain vint en baissant le dos pour recevoir ce fardeau ; le maître potier plaça le sac sur son échine et, portant doucement cette argile, le poulain revint à la maison. Le mari dit à sa femme : « Il est gentil, ce poulain ; il a pris de la peine à ma place ; lorsque j'étais dans la campagne, j'ai placé le

sac de terre sur son échine ; vous, dans notre demeure, montrez-vous respectueuse à son égard et donnez-lui constamment comme nourriture une pâtée de riz et de son mêlés à de l'huile de chanvre ».

En ce temps, à *P'o-lo-ni-sseu* (Vârâṇasî), le roi *Fan-mo-ta-lo* (Brahmadatta) possédait un cheval intelligent qui mourut de maladie. Les royaumes lointains de la frontière, apprenant que le cheval du roi était mort, envoyèrent tous des messagers dire au roi : « O roi, maintenant, il faut que vous nous payiez tribut ; si vous ne le faites pas, vous ne sortirez plus des portes de votre ville, et, si vous sortez encore, vous serez chargé de liens. » Quoique le roi eût entendu ces paroles, il ne donna pas ce qu'on lui demandait ; mais, par crainte, il ne sortait plus de la ville. Cependant le marchand qui faisait le commerce des chevaux était arrivé dans le royaume de *P'o-lo-ni-sseu* (Vârâṇasî). Quand le roi eut appris que des chevaux du Nord étaient venus en très grand nombre, il dit à ses principaux ministres : « Si naguère j'ai pu être vainqueur, c'était uniquement grâce à mon cheval intelligent ; actuellement ce cheval est mort et je suis bafoué et méprisé par les autres pays. Je me propose de rester caché pendant quelque temps dans la ville ; vous, de votre côté, cherchez pour moi un cheval intelligent. »

Munis de ces instructions, les ministres, acompagnés d'un homme qui connaissait les signes distinctifs (lakṣana) des chevaux, se rendirent auprès de la caravane du marchand de chevaux. Ils virent les cinq cents chevaux et reconnurent que tous avaient été soumis par un cheval intelligent ; mais, bien qu'ils cherchassent partout, ils ne découvrirent point ce cheval intelligent. Alors, l'homme qui savait deviner le caractère des chevaux, ayant aperçu la jument, dit aux gardiens : « Savez-vous ceci : cette jument a certainement mis bas un poulain intelligent ; pourquoi ne le vois-je point ? » Ils allèrent ensemble demander

au marchand : « Avez-vous précédemment vendu ou donné quelqu'un de ces chevaux ? »Il répondit : « Je n'ai vendu aucun cheval ; j'avais seulement un poulain que je considérais comme me portant malheur ; je l'ai donné à un maître potier dans telle ville. » L'homme qui connaissait les signes distinctifs des chevaux dit alors aux ministres : « Il vous faut savoir que c'était là le cheval intelligent. Le marchand, dans sa stupidité, n'a pas su le distinguer des chevaux ordinaires; il lui a refusé le beurre d'excellente qualité et lui a présenté la bouillie de petit-lait dont il ne savait que faire. »

Après que les envoyés eurent rapporté tout cela au roi, ils allèrent dans la ville de *Kong-che* (Pûjita), et, quand ils furent arrivés chez le maître potier, ils lui demandèrent : « A quoi vous sert ce poulain ? — Je lui fais porter de l'argile », répondit-il. L'homme qui connaissait les signes distinctifs des chevaux lui dit : « Je vous donnerai un âne en échange. » Comme il refusait, les ministres lui dirent : « Voulez-vous l'échanger contre quatre bœufs avec leurs chars ? » Il répondit : « J'aime le poulain ; des chars et des bœufs me sont inutiles. » Les ministres reprirent : « Réfléchissez-y bien ; demain nous reviendrons. » Ils prirent congé de lui et s'en allèrent.

Quoique le poulain ne fût qu'un animal, il dépassait les hommes en sagesse et il agissait en réfléchissant aux circonstances. Il prit alors la parole d'un homme, et, après que les ministres furent partis, il dit au maître potier : « Que cherchaient ces hommes qui sont venus récemment ? — Ils vous cherchaient », répondit l'autre. Le poulain reprit : « S'ils vous ont demandé de me donner à eux, pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? Maintenant il ne vous faut pas entretenir cette pensée que vous pourrez jusqu'à la fin de mes jours me faire porter pour vous de l'argile et me donner pour nourriture une bouillie de riz et de son mêlés à de l'huile de chanvre. S'il se présente un grand roi kṣatriya,

ayant reçu la sainte onction, dont on protège le corps en tenant au-dessus de lui cent parasols d'or, un tel homme supérieur c'est lui que je dois porter sur mon dos. Quant à la nourriture qui me sera alors donnée, ce sera, dans des bassins d'or, un mélange de miel et de riz dont je mangerai à ma fantaisie. Si ces gens reviennent demain s'informer au sujet du poulain, répondez-leur : « Seigneurs, « pourquoi vous jouez-vous de moi? Alors qu'il est ques- « tion du cheval intelligent, vous feignez l'ignorance et « vous l'appelez le poulain. En ce qui concerne le prix, « je demande cent mille pièces d'or (1). » Ou bien encore, vous pourriez exiger qu'on remplisse d'or un sac qui serait attaché à mon pied droit et que je tirerais ensuite à moi de toute ma force. Si vous obtenez cela, il faudra me donner. »

Les ministres revinrent le lendemain demander au maître potier : « Homme, avez-vous pris une décision ? » Il répondit : « J'ai pris un parti. — Donnez-vous le poulain ? » demandèrent-ils. Le maître potier leur tint alors le langage que lui avait enseigné le cheval intelligent. Quand l'homme qui connaissait les signes distinctifs des chevaux eut entendu cette réponse, il dit à ses compagnons : « Ce maître potier est stupide et a peu de connaissances ; comment saurait-il si ce cheval est intelligent ou s'il ne l'est pas ? Il faut que ce soit le cheval lui-même qui, dans l'intention de reconnaître sa bonté, lui aura assigné hier pendant la nuit ce plan de conduite. » Les grands ministres firent alors cette déclaration : « Maître potier, que ce cheval soit intelligent ou ne le soit pas, il faut que vous nous fixiez votre prix. » Le maître potier leur dit : « Donnez-moi cent mille pièces d'or véritable et vous pourrez alors être satisfaits ; ou bien encore, remplissez d'or un sac en prenant pour mesure le poids que

(1) Un lakh de pièces d'or.

le cheval pourra tirer avec son pied droit. » Les ministres délibérèrent et dirent : « Ce cheval a beaucoup de force ; il tirerait un poids d'or double (de celui qu'on nous demande) ; il faut donc payer les cent mille pièces d'or, ce qui est un prix fixe et normal. » Les ministres envoyèrent un messager au roi pour l'informer qu'ils avaient trouvé le cheval intelligent et qu'on en demandait cent mille pièces d'or. Le roi, qui avait confiance, répondit au messager : « Donnez le prix qu'on demande et amenez-moi le cheval. » Il remit donc cent mille pièces d'or au messager pour qu'il prît le cheval.

Après que le messager fut retourné là-bas et eut donné l'or, on emmena aussitôt le cheval intelligent, et quand on fut arrivé à *P'o-lo-ni-sseu* (Vârâṇasî), on le conduisit dans l'écurie des chevaux et on le plaça devant la première mangeoire, puis on lui offrit comme nourriture de l'orge mêlée à l'herbe ; mais le cheval refusa de manger. Le roi, étant allé en personne pour le voir, remarqua qu'il ne mangeait pas et demanda à celui qui avait soin du cheval : « Ce cheval intelligent n'était-il pas malade déjà auparavant ? » L'autre répondit : « O grand roi, ce cheval n'est en réalité point malade. Je vais maintenant l'interroger. » Il prononça donc ces gâthâs :

Pourquoi ne songez-vous pas à la maison du maître potier — où les céréales et le blé, l'eau et les herbes vous faisaient constamment défaut ? — Votre corps était maigre et vous n'aviez que la peau sur les os ; — affamé, vous alliez de vous-même manger les moissons en herbe dans la campagne. — Jour et nuit vous étiez toujours astreint à ce que voulait le maître potier. — Vous portiez incessamment de la terre et vous étiez en butte aux affronts. — Maintenant vous êtes l'animal que montera le roi lui-même. — Pourquoi donc ne mangez-vous pas et semblez-vous nourrir de tristes pensées ?

Alors le cheval intelligent, qui était mécontent dans son cœur, répondit avec irritation :

J'ai des pieds rapides et j'ai des sentiments de bravoure; — pour la réflexion et la sagesse nul ne me dépasse. — Les qualités éminentes que je possède, vous les connaissez toutes ; — pourquoi permettez-vous que les hommes me traitent avec dédain ?

Vous êtes seul à pouvoir distinguer ce qui est bon de ce qui est mauvais — et cependant vous ne me servez pas avec les honneurs que veut la règle ancienne. — Maintenant je fermerai la bouche et je préférerai mourir — plutôt que de vivre en subissant le mépris d'autrui.

Bien que j'aie été pendant longtemps traité grossièrement par ce rustre (1), *— je n'en ai pas conçu le moindre sentiment de chagrin. — Mais, quand je vois ceux qui savent ce que je vaux concevoir à mon égard quelque mépris, — cela fait que j'en ai de la tristesse et que je ne souhaite plus vivre.*

Quand celui qui avait soin du cheval eut entendu ce discours, il dit au roi : « O roi, maintenant il faut que, dans l'endroit où se trouve le cheval intelligent, vous vous conformiez pour celui-ci à l'ancienne règle concernant les êtres surnaturels et que vous lui accordiez tout ce qui est dû à son rang; s'il n'est pas traité suivant son rang, il refusera certainement de manger. » Le roi répliqua : « Qu'entendez-vous par un traitement conforme à son rang ? » L'autre reprit : « Jusqu'à une distance d'environ trois yojanas de la ville, aplanissez et arrangez la route et décorez-la avec des oriflammes et des dais. Accompagné de vos quatre corps de troupes, vous irez en personne, ô roi, à la rencontre du cheval. L'endroit où vous le placerez sera pavé de plaques de cuivre rouge. Votre fils, l'héritier présomptif, tiendra dans sa main l'étendard d'or à mille branches pour l'abriter; votre fille aînée, ô roi, prendra le chasse-mouches orné de joyaux et d'or et l'agitera pour chasser les mouches ; la reine, votre principale

(1) C'est-à-dire le maître potier.

épouse, fera une bouillie de miel mêlé à de l'orge et du riz ; elle la mettra dans un bassin d'or et de sa propre main la lui présentera pour qu'il en fasse sa nourriture ; le premier ministre tiendra lui-même un van d'or pour recueillir son crottin. » Le roi dit : « Si on lui rend de tels honneurs, c'est lui qui sera roi ; à quoi désormais servirai-je ? » L'homme qui prenait soin du cheval lui répondit : « Ce sera une cérémonie qui ne sera point habituelle. Vous n'avez qu'à vous purifier pendant sept jours, puis à aller à la rencontre du cheval avec le cérémonial prescrit ; c'est là ce qui est exigé par la raison. » Le roi répliqua : « Les choses qui sont déjà accomplies, on ne saurait les refaire (1) ; pour le reste, à savoir le présent et l'avenir, il faudra qu'on se conforme à la règle. »

Alors donc, dans l'écurie, à l'endroit où se tenait le cheval, on fit un plancher en plaques de cuivre ; le prince héritier saisit lui-même dans ses mains le dais d'or à mille branches et en abrita le cheval ; la fille aînée du roi prit le chasse-mouches orné de joyaux et d'or et l'agita pour chasser loin de lui les mouches ; la principale épouse du roi lui offrit sa nourriture dans un plat d'or ; le premier ministre tint un van afin de recueillir son crottin. Quand le cheval vit qu'on le traitait ainsi d'une manière raffinée et magnifique, il se mit aussitôt à manger. Alors le gardien de l'écurie lui dit cette gâthâ :

Maintenant, le grand roi vous a accordé — un traitement très magnifique ; — tout ce dont vous aviez besoin vous est donné comme vous le désiriez ; — il vous faut dorénavant être entièrement dévoué au roi.

Le cheval répondit à cet homme : « Je me conformerai à votre conseil ; tout ce que je devrai faire, je le ferai sans aucune négligence. » Le grand roi voulut alors se

(1) Le cheval étant déjà arrivé dans la capitale, le roi se refuse à aller le chercher hors de ville ; mais il accepte d'accomplir le reste du cérémonial.

rendre dans son parc; ses ministres firent avec toutes sortes de substances précieuses une selle et des rênes richement ornées; le cheval intelligent arriva à l'endroit où était le roi; quand il vit que le roi s'apprêtait à monter sur lui, il plia aussitôt le dos. Le roi demanda : « Ce cheval a-t-il mal au dos? » Le conducteur répondit : « Il n'a point mal au dos; mais il craint que Votre Majesté n'ait quelque peine à monter et c'est pourquoi il plie le dos. » Le roi monta à cheval et marcha jusqu'à ce qu'il arrivât au bord d'une rivière; le cheval refusa alors d'avancer; le roi dit au conducteur : « Le cheval est craintif; il ne veut pas entrer dans l'eau. » L'autre répondit : « Il ne craint pas l'eau; mais il a peur, en se mouillant, d'asperger le corps de Votre Majesté et c'est pourquoi il n'entre pas dans l'eau. » Le conducteur lui noua donc la queue qu'il enferma dans un sac d'or; le cheval passa aussitôt la rivière et la traversa.

Quand le roi fut arrivé dans son parc, il y resta à sa fantaisie. Plusieurs jours s'étant ainsi écoulés, les royaumes éloignés dans les quatre directions de l'espace apprirent que le roi se trouvait résider dans son parc; ils mirent aussitôt une multitude de soldats et vinrent barrer les portes de la ville. En apprenant que les soldats des royaumes limitrophes étaient venus en foule, le roi monta sur le cheval intelligent et voulut rentrer dans la ville en passant par la porte de derrière; au milieu du chemin il y avait un grand étang qu'on appelait *Miao-fan* (Brahmâvatî); il était recouvert d'une multitude de fleurs de lotus et de fleurs de *wen-po-lo* (utpala); quand le cheval intelligent fut arrivé au bord de l'étang, il posa les pieds sur les fleurs de lotus et parvint à passer en avançant doucement; il put ainsi pénétrer dans la ville. Les brigands des pays limitrophes s'en allèrent alors et se dispersèrent. Le roi fut très joyeux et dit à ses ministres : « Seigneurs, savez-vous ceci : lorsque quelqu'un a pu sauver la vie

d'un grand roi kṣatriya qui a reçu l'onction, comment celui-ci voudra-t-il récompenser un tel service? » Ses ministres lui dirent : « Il faut qu'il lui donne la moitié de son royaume. » Le roi répliqua : « Le (sauveur) est un animal ; comment pourrais-je lui donner en présent la moitié de mon royaume ? Il faut que, en sa faveur, on dispose pendant sept jours des richesses d'une magnificence sans bornes ; qu'on fasse pour lui d'une manière extraordinaire une réunion excellente de toutes sortes d'objets et qu'on lui donne absolument tout ce dont il peut avoir besoin. » Les ministres se conformèrent à ces instructions et firent tout ce qui leur avait été prescrit.

Or, quand le marchand de chevaux vit qu'on préparait cette grande réunion d'objets, il demanda aux gens pourquoi on faisait cette réunion extraordinaire. On lui répondit : « Ne vous rappelez-vous pas que, dans la ville de *Kong-che* (Pûjita) vous avez donné un poulain à un maître potier? c'était un cheval intelligent et tout le monde proclame sa grande valeur ; le roi l'a acheté à cet homme en faisant marché au prix de cent mille pièces d'or. Ce cheval a pu sauver la vie du roi ; voilà pourquoi on se réjouit et on dispose des magnificences sans bornes. » Quand le marchand eut entendu ces paroles, il se dit : « Serait-ce vraiment ce poulain que j'ai abandonné qui s'est trouvé être ce cheval intelligent ? Il faut maintenant que j'aille voir comment celui-ci est fait. » Il se rendit donc dans l'écurie. Quand le cheval intelligent le vit, il lui demanda : « Marchand, quel bénéfice avez-vous fait sur la vente de tous vos chevaux ? Pour moi, avec ma seule personne, j'ai récompensé d'une somme de cent mille pièces d'or le maître potier. » En entendant ces paroles, le marchand fut accablé d'un tel chagrin qu'il tomba à terre ; on l'aspergea avec de l'eau et il reprit ses sens ; il embrassa alors les pieds du cheval, s'excusa longuement et partit.

N° 399.

(*Trip.*, XVI, 9, p. 60 r°-60 v°.)

Dans les temps passés, sur le bord de telle rivière, il y avait une forêt chargée de fruits de *pin-lo* (1) (bilva). Dans cette forêt se trouvaient six lièvres qui demeuraient là en bons amis. Or, un fruit de *pin-lo*, étant mûr, tomba dans l'eau en faisant du bruit. En entendant le bruit de la chute du fruit, les six lièvres, dont le corps était petit et dont le caractère était timide, eurent aussitôt grand'peur et s'enfuirent en courant dans toutes les directions. Sur ces entrefaites, un chacal, qui les voyait faire, leur en demanda la raison ; les lièvres lui dirent : « Nous avons entendu dans la rivière un bruit insolite ; ne serait-ce pas quelque bête féroce qui veut venir nous tuer ? voilà pourquoi nous avons pris la fuite. » Le chacal se mit alors à détaler ; ainsi firent aussi des sangliers, des cerfs, des buffles, des éléphants, des loups, des tigres, des léopards et même de petits lions ; ils s'étaient tous interrogés mutuellement, et, en entendant cette réponse, ils s'étaient mis à fuir pour se cacher.

Non loin de là, dans un ravin de la montagne, demeurait un redoutable roi-lion. En voyant cette foule d'animaux de toutes sortes qui fuyaient frappés de terreur il leur dit : « Vous avez des griffes, des dents et de la vigueur ; que redoutez-vous, pour que chacun de vous apparaisse courant et effrayé ? » Tous lui répondirent : « Nous avons entendu un bruit inquiétant ; il y a là quelque chose d'insolite qu'il faut craindre ; c'est sans doute quelque

(1) Cet arbre est une sorte de citronacée à fruit rouge ; son nom scientifique est *Ægle marmelos*.

bête féroce qui venait pour nous tuer. Voilà pourquoi, tout effrayés, nous cherchons quelque endroit paisible et solitaire. » Le roi-lion répliqua : « En quel lieu s'est produit ce bruit inquiétant ? » Les animaux lui dirent : « Nous non plus, nous ne savons pas en quel lieu s'est produit ce bruit. » Le lion reprit : « Si quelqu'un n'en avait pas la responsabilité, personne de vous n'aurait fui ; je vais faire une enquête pour savoir ce qu'était ce bruit. » Il demanda donc au tigre : « De qui tenez-vous cette nouvelle ? » L'autre répondit : « Je la tiens du léopard. » En remontant ainsi de l'un à l'autre par une série d'interrogations, le lion arriva jusqu'aux lièvres ; ceux-ci lui dirent : « Ce bruit effroyable, c'est nous-mêmes qui en avons été témoins et ce n'est pas quelque autre qui nous en a parlé. Veuillez venir tous voir l'endroit où s'est produit le bruit. »

Alors donc tous les animaux se rendirent de compagnie dans la forêt de *pin-lo*. Les lièvres dirent : « Voici l'endroit où a commencé la panique. » A peine y était-on arrêté depuis un moment qu'on entendit de nouveau un fruit tomber dans l'eau en faisant du bruit. Le lion déclara donc : « C'est un fruit bon à manger et il n'y a rien là qui puisse effrayer. » Alors un deva qui était dans les airs, ayant vu ce qui s'était passé, prononça cette gâthâ :

Il ne faut pas ajouter immédiatement foi aux paroles d'autrui : — ayez soin de faire un examen personnel — et de n'être pas comme la foule des animaux qui fuyait saisie de terreur dans la forêt de la montagne, — parce que le fruit d'un arbre était tombé dans un étang.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

Pages

Tsa pi yu king (en un chapitre) [Numéros 156-195]. 1

Tchong king siuan tsa pi yu king (Numéros 196-232) 68

Extraits du *Tsa pi yu king* (en deux chapitres) [Numéros 233-236]. . 139

Po yu king. (Numéros 237-333). 147

Contes extraits des traités de discipline :

I. Extraits du *Che song lu.* (Numéros 334-339) 231

II. Extraits du *Mo ho seng tche lu.* (Numéros 340-364) 270

III. Extraits du *Wou fen lu.* (Numéros 365-371). 336

IV. Extrait du *Sseu fen lu.* (Numéro 372) 352

V. Extraits du *Ken pen chouo yi ts'ie yeou pou p'i nai ye tsa che* (Numéros 373-374) 355

VI. Extraits du *Ken pen chouo yi ts'ie yeou pou p'i nai ye p'o seng che.* (Numéros 375-390) 372

VII. Extraits du *Ken pen chouo yi ts'ie yeou pou p'i nai ye yao che.* (Numéros 391-393) 420

VIII. Extraits du *Ken pen chouo yi ts'ie yeou pou p'i nai ye.* (Numéros 394-399) 425

2571. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED